

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

LIII.

Paris. — Imp. d'Alexandre Bailly, 16, rue N.-D. des Victoires.

UN
MARI PERDU,

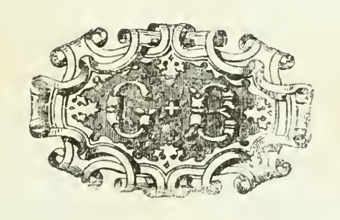
SUIVI

DES MÉSAVENTURES D'UN ANGLAIS, EDMOND ET SA COUSINE,
CONTES EN VERS ET CHANSONS,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

TOME PREMIER.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

UN

MARI PERDU.

Depuis que nous avons à Paris des *Omnibus*, des *Citadines*, des *Dames-Blanches*, des *Béarnaises*, des *Parisiennes*, etc., beaucoup de gens se donnent le plaisir d'aller en voiture, qui, autrefois, auraient été pédestrement du faubourg Saint-Germain au Marais, et du faubourg du Roule au quartier Saint-Antoine. Depuis qu'on se fait rouler pour six sous, et que les correspondances vous permettent d'aller de Tivoli à Bercy, de Belleville à Vaugirard, sans payer deux fois, quelle est la personne qui se résignera à faire un tel trajet à pied ?... Bourgeois, artistes, rouliers, cuisinières, négociants, bonnes d'enfants, *tourlourous* même ! tout le monde se donne de la voiture ; je sais jusqu'à des

gens à équipages qui, pour ménager leurs chevaux, vont souvent en omnibus. En vérité, il faudrait n'avoir pas six sous dans sa poche pour se rendre maintenant à pied d'un bout à l'autre de Paris.

Ne croyez pas cependant que les *Omnibus* ou les *Citadines* devancent toujours les piétons; les voyageurs qui font arrêter pour descendre ou pour monter, les embarras des rues, les relais, les stations aux correspondances, font perdre beaucoup de temps. Dans l'intérieur de la voiture tout n'est pas agrément non plus : on vous presse, on s'appuie sur vous en allant se placer; on essuie un parapluie à votre redingote, on met un pied crotté sur votre botte que vous aviez conservée bien cirée; puis, si vous avez le malheur de n'avoir pas de monnaie, il vous faut souvent recevoir en échange de votre pièce blanche une pile de gros sous bien chauds et bien sales, que vous ne touchez qu'avec répugnance Mais lorsqu'on voyage en commun, c'est le cas d'être philosophe : il y a peu de bonnes choses dans la vie, il n'y a point de plaisir qui n'ait son danger, de jouissance qui n'entraine un abus, de di-

vertissements qui ne fatiguent. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce qu'une voiture à six sous ait ses inconvénients. Ayez de la monnaie dans votre poche, ne soyez point trop pressé d'arriver, ne craignez pas que l'on macule le vernis de vos bottes ou que l'on fripe votre habit, ne mettez rien de casuel dans vos poches, et tâchez de ne pas être à côté d'un voyageur qui porte un melon : vous vous trouverez alors parfaitement bien dans une voiture publique.

La physionomie intérieure de ces voitures varie suivant les quartiers qu'elles parcourent. Dans les omnibus qui suivent la ligne des boulevards, vous vous trouverez souvent avec une dame élégante, avec un homme du monde ; plus d'une petite-maîtresse même deviendra votre compagne de route, à partir du faubourg Poissonnière jusqu'à la rue Caumartin. Quelques-unes, et ce ne seront pas les moins jolies, vous quitteront devant les passages de l'Opéra ou le pâté des Italiens. Si vous allez jusqu'au faubourg du Roule, de graves personnages viendront s'asseoir près de vous ; des hommes décorés, des vieillards au maintien fier, au vi-

sage sévère, ne dédaigneront pas de monter dans l'omnibus. Alors vous remarquerez que presque tous les voyageurs ont des gants ; on se passe la monnaie que rend le conducteur en échangeant un salut grave et froid. Point de bruit, point de conversation dans la voiture. C'est presque une antichambre de ministre, où de grands personnages attendent leur tour.

Si vous prenez la voiture qui de la Porte-Saint-Martin conduit à la Chambre des députés, le tableau change. Dans le centre de Paris, les personnages sont mêlés : hommes d'affaires, négociants, auteurs, lingères, journalistes, actrices, employés, chacun se regarde, s'examine ; on échange quelques mots, on se fait de la place avec plus de complaisance ; on se sourit gracieusement en recevant sa monnaie. Là, il est rare que deux personnes de connaissance n'établissent point une conversation, quoique séparées par cinq ou six voyageurs. Les toilettes sont moins soignées ; il y a plus de *laisser-aller* dans les manières et de bonhomie sur les figures. Vous verrez encore des gants, mais ils ne sont plus en majorité. Il y

aura beaucoup moins de jolies femmes que dans la ligne des boulevards.

Mais si vous montez dans la Dame-Blanche, qui de la Villette conduit jusqu'au haut du faubourg Saint-Jacques, c'est encore un autre tableau. Pour compagnons de voyage vous aurez souvent des charretiers, des nourrices, des marchands de la halle, des habitants de la banlieue, des artisans et des maraîchers. Quelques grisettes monteront aussi, mais seulement en approchant de la rue de La Harpe. Dans cette voiture vous aurez, en outre, pour société des paquets, des paniers, et très-souvent des provisions de ménage. Je m'y suis trouvé une fois entre deux paysannes, dont l'une tenait sur ses genoux trois oies et un lapin, tandis que l'autre entourait de ses bras une pile d'assiettes de faïence, dont probablement elle venait de faire l'emplette à Paris, et qu'à chaque secousse de la voiture elle serrait contre son estomac, en regardant tout le monde comme si elle eût voulu pleurer. Là, vous vous placez comme vous pouvez; on s'y asseoit quelquefois sur vos genoux sans vous deman-

der excuse. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'y a plus de gants.

Vers la fin du mois de novembre de l'année dernière, une des Dames-Blanches qui descendent de la Villette pour traverser une partie de Paris était à peine au premier tiers de sa course, que, sur un signe fait au cocher, elle s'arrêta, et une dame d'une quarantaine d'années parut sur le marche-pied.

Un *hourra* général s'éleva dans la voiture, qui était à peu près pleine, à l'aspect de cette nouvelle voyageuse. La personne qui se présentait était, il est vrai, d'une extrême corpulence; elle pouvait à elle seule occuper trois places, et il n'y en avait plus qu'une de vacante sur la banquette de gauche. Les voyageurs du côté droit eurent quelque peine à réprimer l'envie de rire que la vue de cette dame leur causa ; ceux du côté gauche firent presque tous la grimace à la nouvelle venue qu'ils allaient être forcés de recevoir sur leur banc, mais aucun ne se dérangea pour lui faire place.

« Serrez-vous un peu à gauche ! » dit le conducteur en faisant monter la grosse dame, dont l'individu boucha hermétiquement la por-

tière d'entrée, et qui, ne sachant encore où se placer, tint d'une main la courroie de cuir et appuya l'autre sur le premier genou qu'elle rencontra.

» — Qu'on se serre *un peu!* » dit d'un ton gognenard un homme en blouse et en casquette de loutre, qui se trouvait du malheureux côté gauche. « Il est bon-là le conduc» teur!..... il faut une fameuse place pour c'te » petite mère-là!..... Ah ben!..... en voilà une » qui se porte bien!

» — Moi, je ne puis pas me reculer, » dit une vieille femme placée contre l'entrée; « je suis » déjà horriblement serrée par madame, qui » porte sur ses genoux un enfant qui aurait dû » payer place entière... et qui remue toujours... » et qui met ses pieds sur ma robe... c'est bien » agréable! »

Ces reproches s'adressaient à une bonne assez gentille, qui tenait sur ses genoux un petit garçon de quatre à cinq ans, lequel n'avait pas cessé de manger des pommes et du pain d'épices depuis qu'il était dans la voiture.

La bonne a jeté un coup-d'œil sur la vieille

voisine, et elle hausse les épaules en murmurant :

« — Prenez donc garde de faner la robe » de madame!..... Avec ça qu'elle est fraî» che!... »

Cependant la grosse dame est toujours à l'entrée de la voiture, cherchant des yeux où elle s'assiéra, et le conducteur répète du dehors :

« — A gauche, madame..... Entrez donc, je » vous dis qu'il y a de la place à gauche. »

La voyageuse se décide à avancer. Elle quitte la courroie, aimant mieux s'appuyer à droite et à gauche sur tous les genoux qu'elle rencontre. Le conducteur tire alors son cordon pour que la voiture continue d'avancer; mais le mouvement qui s'opère fait entièrement perdre l'équilibre à la personne qui n'est pas encore assise. Cette dame tombe sur le panier d'une paysanne, et celle-ci pousse des cris terribles, en disant :

« Vous allez casser mes œufs! Prenez donc » garde! ..... Ah! mon Dieu!..... et mon beau » quarteron de pommes... Eh ben! est-ce qu'on » se laisse aller comme ça sus le monde! »

Repoussée par la paysanne, qui est une vigoureuse commère, cette dame va rouler entre un épicier et un ouvrier. L'épicier, qui est petit et mince, disparaît un moment derrière la taille volumineuse de la voyageuse, mais on l'entend crier d'une voix altérée :

« Madame ! ôtez-vous, je vous en prie.... je » vais étouffer...... je ne veux pas vous porter ; » ôtez-vous..... ouf..... ou je vous enfonce des » épingles dans les bras.

» — Mais, monsieur, puisque le conduteur » assure qu'il y a une place...

» — Mais, madame, ça ne me regarde pas : » j'ai payé la mienne... Mettez-vous sur le stra- » pontin...

» — En vérité, les hommes sont bien peu ga- » lants à Paris!...... et je n'aurais jamais cru » qu'une dame serait reçue dans une voiture » comme un désagrément !... »

L'ouvrier, un peu plus complaisant, se serre contre une nourrice qui était à sa gauche, et dit à l'énorme dame :

« — Tenez, si vous pouvez tenir là, je le » veux ben, moi.... essayez.... nous n'aurons » pas froid ! »

La dame se hâte de se laisser tomber à la place qu'on lui fait ; les deux voisins, l'ouvrier et l'épicier, sont à demi cachés par elle ; mais elle est assise, et semble défier qu'on la débusque de cette place qu'elle a eu tant de peine à conquérir.

Cependant tout le côté gauche de la Dame-Blanche se plaint et montre de l'humeur. L'épicier, auquel le conducteur vient de demander sa place. répond avec colère :

« — Fouillez dans ma poche si vous le pou-
» vez !... vous serez bien heureux !.... Quant à
» moi, je ne puis pas remuer un bras... Si nous
» restons longtemps comme cela, il faudra que
» cette dame, qui est presque sur moi, ait la
» complaisance de me moucher... Ce sera plus
» drôle ! »

La nouvelle voyageuse ne semble pas faire attention aux plaintes de ses voisins, elle fouille à son sac, prend sa bourse, en tire six sous qu'elle présente au conducteur, en lui disant :

« — Vous allez dans le quartier Saint-Jac-
» ques, conducteur?

» — Oui, madame...

» — Du côté du Panthéon ?

» — Oui, madame...

» — Vous m'arrêterez dans une rue..... près
» d'une place... dans le quartier de... c'est où il
» y a un hôtel garni..... mon Dieu ! je ne sais
» plus le nom...

» — Dame, ni moi non plus ! mais quand
» vous me direz : C'est là, j'arrêterai.

» — Et comment voulez-vous que je vous
» dise : C'est là, puisque moi-même je ne sais
» pas où c'est ?...

» — Comment, vous ne savez pas où vous
» allez ?

» — Je sais..... c'est-à-dire je savais le nom
» de la rue. ... mais enfin c'est une rue dans le
» quartier Saint-Jacques, où il y a un hôtel
» garni ; est-ce que cela ne me suffira pas pour
» trouver ? » Un ricanement presque général se
fait entendre dans la voiture, et le conducteur
s'écrie :

« — Ma foi ! si vous n'avez pas de meilleurs
» renseignements à donner, je crois que vous
» aurez de la peine à vous faire conduire ; le
» quartier Saint-Jacques est grand, et il ne
» manque pas d'hôtels garnis ! »

La voyageuse sembla fort désappointée ; elle tira son mouchoir, se moucha à plusieurs reprises, ce qui acheva de masquer le malheureux épicier, qui prétendit que cette dame avait un nez à piston. Mais dans ce moment un monsieur, qui tenait la septième place du banc de gauche, cria : « — Arrêtez, conducteur, je » descends... J'en ai assez... J'aime mieux mar» cher dans la boue que d'aller en voiture » comme ça ! »

Le conducteur arrête ; le monsieur descend : un mieux sensible s'opère sur la banquette de gauche. L'épicier reparaît et peut payer sa place ; la grosse dame peut s'asseoir tout-à-fait ; chacun retrouve la liberté de ses mouvements. La sérénité renaît.

La dame qui avait causé cette petite révolte dans la voiture n'aurait eu rien de désagréable, à part son excessif embonpoint. C'était une brune, très-haute en couleur, dont les joues rebondies ressemblaient parfaitement à deux belles pommes de Calville ; son nez trop petit et trop rond était un peu perdu dans son visage ; ses yeux noirs et brillants n'étaient pas plus grands que ceux d'un chat, mais leur ex-

pression était habituellement aimable et gracieuse. Une bouche un peu trop fendue laissait voir des dents assez blanches, que l'on montrait beaucoup en parlant ; enfin dans chaque joue et au menton se dessinait une petite fossette, qui donnait quelque chose de mignard à la physionomie de cette dame, mignardise que l'on retrouvait aussi dans sa voix, dont les inflexions enfantines semblaient un peu trop affectées. En résumé, lorsqu'on l'entendait parler, on croyait avoir affaire à une jeune fille sortant de sa pension ; mais dès qu'on la regardait, le charme était détruit, et l'on trouvait au contraire que sa voix était ridicule pour sa personne.

La mise de cette dame annonçait plutôt l'aisance que le goût : un chapeau surchargé de fleurs et de nœuds de rubans, dont la forme n'était plus à la mode à Paris depuis longtemps ; une robe de soie qui semblait la gêner horriblement, un spencer comme on n'en portait pas, un boa comme on n'en portait plus, enfin un énorme sac et une montre d'or pendue au cou, voilà quelle était à peu près la toilette de la voyageuse, qui était restée pensive et préoc-

cupée depuis sa conversation avec le conducteur.

« — Vous m'arrêterez rue de la Féronne-
» rie, » crie un homme en veste, assis devant l'épicier.

« — Et moi, conducteur, je veux aller à
» Tivoli; avez-vous une correspondance? » demande une jeune fille placée devant la nourrice.

« — Oui, oui, soyez tranquille, je vous
» donnerai un cachet.

» — Que tous ces gens-là sont heureux! » murmure la grosse dame; « ils savent où ils
» doivent s'arrêter! et moi!... C'est bien cruel,
» que je ne puisse pas retrouver le nom de cette
» rue.

» — Vos places! dans le coin, là-bas,
» s'il vous plaît! il y a encore deux person-
» nes qui ne m'ont pas payé, » reprend le conducteur.

« — Moi, j'ai payé la première, » dit la vieille dame assise à l'entrée; « je vous ai donné
» six sous en pièces de six liards. Conducteur,
» vous devez vous le rappeler?

» — Ce n'est pas à vous que je le demande,

» madame..... mais là-bas, dans le coin.....
» L'homme au sarreau bleu... hé ! »

On poussa une espèce de paysan qui semblait endormi ; il ouvrit les yeux, étendit les bras, faillit donner des soufflets à ses voisins, et murmura : « Est-ce que nous sommes arri-
» vés?... Ah! tiens! tiens! c'est-il drôle... Je
» me croyais encore chez nous avec ma fem-
» me!... je rêvais à nos bœufs.... mais c'est que
» je dormais bien, tout de même!...

» — Vos six sous, s'il vous plaît?

» — Hein?

» — Votre place?

» — Est-ce que je ne vous ai pas payé?

» — Apparemment.

» — C'est drôle! Je rêvais à mes bœufs... et
» puis il y avait la vache noire... la belle vache
» de not'voisin le laitier, qui était entrée chez
» nous par la fenêtre. Ah! si ma femme faisait
» un rêve comme ça, elle irait tout de suite
» consulter les commères qui expliquent les
» songes!

» — Votre place, s'il vous plaît?

» — De quoi?..... Est-ce que je ne vous l'ai
» pas payée?

» — Non, puisque je vous la demande.

» — Ah bien c'est bon, pardi! on va vous la » donner. Je ne sais pas pourquoi je m'endors » toujours en voiture. Quand j'ai fait le voyage » de Normandie pour la succession de mon on- » cle, j'n'ai fait qu'un somme depuis Paris jus- » qu'à Rouen, et encore on a été obligé de me » bourrer de fameux coups de poing pour m'é- » veiller... mais j'étais plus à mon aise qu'ici... » on est serré..... on ne peut pas s'étendre » ici!

» — Voyons, monsieur, finissons-en; votre » place, s'il vous plaît?

» — Ma place? il me semblait que je vous » avais payé...

» — Et voilà une heure que je vous la de- » mande.

» — Tiens! tiens, c'est de dormir que ça m'a » tout abasourdi..... Ne vous fâchez pas, con- » ducteur, on va vous payer. »

Le paysan tire de sa blouse une grosse bourse de peau, et se décide enfin à donner six sous qu'il est cinq minutes à compter et à re-compter dans sa main. L'épicier, qui le regarde faire, murmure entre ses dents : « Oh! les

» paysans... sont-ils madrés!... A-t-on de la
» peine à leur arracher six sous! ils ont toujours
» peur d'être attrapés, de payer deux fois; ils
» aiment mieux ne point payer du tout. Et
» cette bourse!..... Voyez! c'est plein d'argent!
» Je gage que c'est un marchand de bœufs. Ils
» sont millionnaires, ces gens-là!..... Allons,
» voilà le nez à piston qui recommence son
» train! Qui croirait qu'avec un si petit nez on
» peut faire tant de bruit! Cette dame-là est
» bien mal bâtie; avec un embonpoint comme
» celui-là, il lui fallait un grand aquilin. »

» — Qui est-ce qui n'a pas encore payé? » demande le conducteur, après avoir reçu les six sous du paysan. Un monsieur en habit vert râpé et boutonné jusqu'au menton, de manière à ce qu'on n'aperçoive autour de son cou qu'une mauvaise cravate noire, qui a l'air de l'étrangler, et pas le moindre vestige de linge. dont la physionomie est jaune et allongée, et la tête couverte d'un chapeau de soie crasseux et qui n'a presque plus de bords, tend la main au conducteur en lui criant : « Tenez .. rendez-
» moi... »

En même temps ce monsieur met une pièce

d'argent dans la main de son voisin, qui la dépose dans une autre main, jusqu'à ce qu'elle arrive au conducteur. Celui-ci prend la pièce, le regarde longtemps, la tourne entre ses doigts, puis s'écrie : « — Qu'est-ce que c'est » que cette pièce-là?... ça n'est pas marqué du » tout.

» — Ne faut-il pas qu'on vous donne de la » monnaie neuve? C'est trente sous...

» — Ma foi!... j'en suis fâché ; mais je ne puis » pas prendre cette pièce-là...

» — Je vous dis qu'elle est excellente. C'est » trente sous.

» — C'est possible, monsieur, mais l'admi» nistration nous défend d'accepter de mauvai» ses pièces ; elle nous les laisse pour notre » compte. Passez-m'en une autre, s'il vous » plaît.

» — Je vous dis que ma pièce est bonne.

» — J'en suis persuadé, monsieur; mais don» nez-m'en une autre, s'il vous plaît.

» — Mais c'est très-ridicule, cela!..... re» fuser de bonnes pièces!..... On la prendra » partout.

» — Alors, monsieur, cela doit vous être égal
» de m'en donner une autre. »

La pièce est renvoyée au monsieur râpé, qui la prend avec humeur, la regarde, en disant encore : « C'est excellent! » puis la remet dans sa poche, glisse les mains dans son gilet, se fouille longtemps, et renvoie enfin une pièce au conducteur, en disant : « Pour celle-ci,
» j'espère que cela ira tout seul. »

Le conducteur reçoit la pièce, la regarde quelques instants, et s'écrie : « — Dites
» donc, c'est la même pièce que vous me ren-
» voyez là.

» — La même pièce!... par exemple!... c'est un peu fort! voilà qui est joli!.,. C'est trente
» sous que je vous envoie...

» — Oui, et tout-à-l'heure aussi, c'était trente
» sous.

» — Mais vous vous trompez, conducteur,
» c'est une autre pièce de trente sous... Celle-
» ci est plus marquée...

» — Moi, je vous dis que c'est la même, et
» que je n'en veux pas.

» — Alors vous n'aurez pas vos six sous.. je
» n'ai que cela d'argent dans ma bourse; et au

» fait, pour courir dans Paris, il me semble » qu'un écu est bien suffisant!..... Par pru- » dence, je ne prends jamais plus d'argent sur » moi.

» — Oui, par prudence, » murmure l'épicier, « et je crois qu'il y a encore d'autres rai- » sons pour cela... Hum! Robert-Macaire!... Il » ne lui manque qu'un chapeau gris et un ban- » deau sur l'œil!...

» — Tenez, monsieur, gardez votre pièce, » dit le conducteur; « j'aime encore mieux perdre » une place que de rendre la monnaie sur une » pièce qui ne vaut rien. »

Et le conducteur ajoute à demi-voix : « Il y » a des gens qui ne font pas d'autre commerce; » ils ramassent des pièces dont on ne veut » plus et ils montent dans nos voitures pour » se faire donner de la monnaie..... On connaît » ça!

» — Arrêtez, cocher, je veux descendre, » crie la nourrice; « voilà la maison du père de » mon nourrisson. Viens, mon chéri, tu vas » voir papa!... » Lenfant, qui peut avoir sept ou huit mois, semble encore très-insensible aux douceurs de l'amour filial. Il se met à

pleurer en quittant la voiture, et l'épicier, qui se trouve alors fort à son aise, se caresse le menton en disant : « C'est gentil, les enfants ; » moi, je suis fou des enfants!... mais pour tous » ceux au-dessous de sept ans, je voudrais qu'il » y eût une loi qui les empêchât de monter » dans les voitures publiques. Que sait-on? on » en fera peut-être une!... On en fait tant d'au- » tres!... »

La nourrice est descendue avec son poupon. La voiture vient de repartir ; mais elle n'a pas fait soixante pas, quand le monsieur aux pièces de trente sous crie avec impétuosité : « Arrêtez, » conducteur, je descends ici! »

Le conducteur feint de ne pas entendre, et la voiture marche toujours. Le monsieur râpé se lève à demi de sa place, s'étend sur ses voisins comme s'il voulait nager, et crie d'un air furibond : « Conducteur, arrêtez donc!... Je » vous ordonne de *m'arrêter* !

» — On ne ferait peut-être pas mal, » dit entre ses dents l'épicier, qui est devenu le loustic de la voiture depuis qu'il peut remuer à son aise.

Le conducteur, sans tirer le cordon, se tourne

alors vers le monsieur râpé, et lui dit : « — Si » vous vouliez descendre, pourquoi n'êtes-vous » donc pas descendu en même temps que la » nourrice pour qui je viens d'arrêter ?

» — Parce que j'allais plus loin apparem- » ment !...

» — Plus loin !... à cinquante pas ! hum ! Il » y a des gens qui le font exprès et qui n'ont » aucune pitié des chevaux !

» — Je n'ai pas besoin de vos réflexions. » Quand je vous dis : Arrêtez ! vous devez sur- » le-champ m'obéir. »

Le conducteur arrête enfin. Ce monsieur passe avec fierté entre les voyageurs ; quand il est sur le marche-pied, le conducteur lui dit : « — Vous savez que vous ne m'avez pas payé, » quoique ça ?

» — Je vous trouve plaisant de me dire cela ! » Voulez-vous me changer ?

» — Non, j'aime mieux perdre six sous.

» — Soyez tranquille, je les enverrai à votre » administration. »

Et le monsieur s'éloigne en enfonçant sur son oreille le vieux chapeau de soie roussâtre qui, pour la forme et pour la couleur, res-

semble parfaitement à un moule à biscuit de Savoie.

La Dame-Blanche venait de repartir, lorsque dans la rue on appelle le conducteur. Un monsieur, qui est encore assez éloigné, fait des signes avec ses bras et son parapluie, qu'il remue comme une canne de tambour-major, afin que le conducteur arrête sa voiture. Quelques personnes charitables, voyant que ce monsieur en serait pour ses évolutions de parapluie, et que, n'étant plus d'âge à courir il ne rattraperait pas la voiture, l'ont devancé en criant au conducteur d'arrêter. La voiture fait un nouveau repos, au grand mécontentement de l'ouvrier, qui s'écrie : « Si c'est comme ça qu'on arrive en se
» faisant rouler !... merci !... J'irais plus vite à
» pied ! »

Le survenant se présente sur le marchepied. C'est un homme qui a passé la soixantaine, mais dont la mise extrêmement soignée forme un contraste parfait avec celle du voyageur qui vient de sortir. Ce monsieur, dont les manières annoncent l'homme bien élevé, ôte son chapeau avant d'entrer dans la voiture, mettant alors à découvert une fort belle perruque

blonde qui s'harmonie assez bien avec une figure rosée que le temps a sillonnée de rides, mais dans laquelle on retrouve encore des traits agréables et une expression toute bienveillante.

Non content d'avoir ôté son chapeau pour passer devant les voyageurs, le vieux monsieur, avant de s'asseoir, salue encore à droite et à gauche ; politesse à laquelle peu de gens répondent, et dont quelques-uns semblent même étonnés.

Mais la grosse dame, malgré sa préoccupation, s'est levée à demi de dessus la banquette pour répondre à la politesse du nouveau-venu qui se trouve assis en face d'elle. Dès ce moment, une secrète sympathie semble s'établir entre ces deux personnages ; et l'on n'a pas roulé trois minutes, que le vieux monsieur, tirant de sa poche une fort belle tabatière en écaille, doublée en or, la présente à son vis-à-vis, en lui disant :

« — Madame en use-t-elle?

» — Quelquefois, monsieur, » répond la grosse maman en poussant un profond soupir, et elle ôte son gant pour plonger deux doigts

dans la tabatière; mais, au même moment, deux grosses larmes roulent de ses yeux et vont tomber dans la boîte du vieux monsieur, qui la regarde avec l'expression du plus vif intérêt; car on n'a pas l'habitude de pleurer dans les omnibus. Quelle peut donc être la cause du chagrin de cette dame?

La grosse voyageuse avait humé la prise de tabac; le vieux monsieur à perruque blonde regardait toujours son vis-à-vis, n'osant pourtant se permettre de lui adresser une question qui, dans une voiture publique, pouvait paraître indiscrète. Mais tout-à-coup cette dame éternua : c'était une occasion bien favorable pour entrer en conversation ; le vieux monsieur ne la laissa point échapper. Portant la main à son chapeau, il s'inclina en disant : « Tout ce » qui peut vous être agréable, madame.

» — Ah! monsieur, vous êtes bien bon!..... » je vous remercie... Mais ce qui me serait très- » agréable en ce moment, ce serait de savoir où » je dois descendre de voiture.

» — Est-ce que madame ne connaît pas bien » Paris?

» — Fort peu, au contraire, monsieur. J'ha-

» bite Orléans depuis mon enfance... c'est ma
» patrie.

» — Orléans? c'est une fort jolie ville!.....
» chef-lieu de préfecture du département du
» Loiret.

» — Oui, monsieur.

» — Il y a une Académie, une Société des
» sciences, belles-lettres et arts, un collége
» royal et une école gratuite de dessein et d'ar-
» chitecture.

» — Oui, monsieur.

» — Quant à l'origine de la ville, elle se perd
» dans la nuit des temps. Il est probable qu'elle
» a été fondée par les *Carnutes* ou *Chartrains*,
» car elle était sous leur domination lorsque
» César pénétra dans les Gaules.

» — Oui, monsieur.

» — Des historiens ont prétendu qu'elle était
» bâtie sur les ruines de l'ancienne *Genabum*,
» prise et brûlée par César; mais je ne suis pas
» de cet avis.

» — Non, monsieur.

» — Orléans est la patrie du célèbre com-
» mentateur Amelot de la Houssaye, de Pothier,

» le savant jurisconsulte, et de beaucoup d'hom-
» mes de mérite...

» — Holà! conducteur! arrêtez donc! » cria le paysan, qui venait tout-à-coup de s'éveiller, et se frottait les yeux en regardant à travers les portières de la voiture. « Où donc que nous » sommes?..... A la halle?..... Ah bien! c'est » bon!..... Et moi qui a affaire au passage du » Caire... je dois être arrivé.

» — Il y a longtemps que nous avons passé » devant le passage du Caire.

» — Fallait donc m'arrêter, alors.

» — Il fallait donc me dire en montant que » vous alliez là...

» — Vous deviez toujours arrêter... Faut que » j'y courre à pied, à présent!... Est-ce loin?

» — Suivez la rue Saint-Denis tout droit... on » vous l'indiquera.

» — Merci. »

Le paysan descend, et reprend à pied le chemin qu'il vient de faire en voiture. Deux autres personnes quitent la Dame-Blanche en même temps que l'homme au sarreau bleu; mais l'épicier ne bouge pas. Il a été tout yeux et tout oreilles pendant que le vieux monsieur

parlait, et il n'ose plus risquer même un calembour.

« Si madame voulait me dire à peu près de » quel côté elle a affaire, » reprend le vieux monsieur, « je pourrais probablement lui indi- » quer le plus court chemin. Je connais Paris » mieux que qui que ce soit ! J'ai beaucoup étu- » dié... Il n'y a point une rue dont je ne puisse » vous dire l'origine... Je devrais être de l'Aca- » démie !... Je ne sais pas pourquoi on m'a » oublié !... »

Ces derniers mots sont accompagnés d'un léger soupir que l'on réprime avec une prise de tabac. La grosse dame profite de ce moment pour reprendre la parole, que son voisin n'abandonnait pas facilement.

» — Monsieur, je vais à Paris... pour y re- » trouver... ou du moins y chercher quelqu'un » qui m'est bien cher... mon mari...

» — Ceci fait l'éloge de votre tendresse con- » jugale, madame ; amour pur et licite !... *Amor* » *conjugialis* ou *conjugalis* ; les deux locutions » s'emploient. »

L'épicier ouvrit des yeux encore plus grands

en marmottant : « *Ludovico magno.* Traderi, tradéra là là !...

« — Oui, monsieur, c'est mon mari que je » viens chercher dans cette grande ville... Mon- » sieur Magnifique (c'est le nom de mon époux) » a quitté Orléans il y a bientôt six semaines ; » il est venu à Paris pour y acheter de la pâte » de mou de veau, dont les journaux nous » avaient fait le plus grand éloge, et qui devait » guérir radicalement mon rhume : c'est du » moins ce qui a donné à mon mari l'idée de » faire ce voyage. Mais six semaines pour ache- » ter de la pâte de mou de veau !... Ah ! mon- » sieur, est-il possible que l'on mette ce temps- » là pour acheter une petite boîte chez un phar- » macien dont il avait l'adresse ?...

» — Ah ! ah !... elle est bonne l'histoire ! » dit l'épicier qui cherchait à se mêler à la conversation. « Six semaines pour aller chez un » droguiste ! Mais moi, en un jour j'achète » quelquefois plusieurs milliers de sucre et de » café !...

» — Madame, » reprit le vieux monsieur, « il est probable que monsieur votre époux aura

» voulu acheter autre chose pendant qu'il était
» en train.

» — Ah! monsieur, j'ai bien peur, moi,
» que mon mari ne se soit perdu à Paris... Je
» ne voulais pas le laisser venir dans cette
» ville dangereuse... Non, je ne le voulais pas!
» J'avais comme un pressentiment. Mais il m'a
» tant pressée, priée, en me jurant qu'il ne fe-
» rait qu'aller et venir!... et six semaines pour
» de la pâte de mou de veau!...

» — C'est un peu long, madame, j'en con-
» viens.

» — C'est qu'il n'y en avait peut-être pas de
» faite, et il aura attendu, » reprit l'épicier en
» ricanant.

» — Dans les premiers jours qui suivirent son
» arrivée à Paris, Magnifique m'écrivit, me con-
» tant tout ce qu'il faisait depuis le matin jus-
» qu'au soir. Cela me tranquillisait et me faisait
» prendre patience; mais petit à petit ses lettres
» devinrent plus courtes, puis rares; enfin,
» monsieur, depuis trois semaines, point de
» nouvelles de mon mari!... pas une ligne, pas
» un mot!... rien!...

» — Cela devient inquiétant, madame.

» — Il a peut-être été écrasé, » ajouta l'épicier, qui persistait à se mêler à la conversation, quoiqu'on ne lui parlât point.

« — Mais le plus cruel, monsieur, » reprit madame Magnifique en portant son mouchoir à ses yeux, « c'est que je crains quelque infidé-» lité, quelque perfidie... Les hommes sont si » volages! si inconstants! et ce Paris est un sé-» jour si dangereux!.. Avec cela que M. Magni-» fique est fort bien; petite taille, mais bien » prise; jolie tournure, une jambe que l'on cite » dans Orléans, un œil très-vif, quoiqu'il lou-» che un peu lorsqu'il est au soleil. Ah! je n'au-» rais pas dû consentir à ce voyage!.. mon rhu-» me se serait guéri sans cette pâte... et d'ail-» leurs que m'importe ma poitrine si j'ai perdu » mon époux!

» — Si celle-là a la poitrine délicate, » murmura l'épicier, « il ne faut plus compter sur » rien.

» — Enfin, madame, vous voilà Paris, » interrompit le vieux monsieur, « vous allez retrou-» ver monsieur votre mari, je ne vois pas ce qui » peut vous affliger encore...

» — Mais, monsieur, c'est que je ne me rap-

» pelle plus l'adresse de l'hôtel où mon mari
» m'a écrit qu'il logeait. J'ai eu le malheur d'éga-
» rer cette lettre !.. Comment vais-je faire mainte-
» nant pour retrouver les traces de mon mari ?..

» — En effet, » dit le vieux monsieur, « sans
» point du départ il est difficile de s'orienter !
» *Se ad orientem convertere !* »

L'épicier toussa, et chanta encore entre ses dents : « *Ludovico magno ;* toto, tata, toto, ca-
» rabo ! »

En ce moment la voiture s'arrêta sur la place du Palais.

« — Est-ce que l'on descend ici ? » demande madame Magnifique à son obligeant voisin.

« — Non, madame, c'est une station, une
» correspondance ; mais la voiture va beaucoup
» plus loin. Vous êtes ici devant le Palais-de-
» Justice, madame.

» — Est-ce un hôtel garni, monsieur ?

» — Madame, c'est le palais... le lieu où l'on
» juge, où l'on rend des arrêts...

» — Ah ! pardon, monsieur, je suis tellement
» occupée de mon mari !

» — Il y a bien aussi des gens qu'on loge là ;
» mais à coup sûr ce n'est point parmi eux que

» vous devez chercher monsieur votre époux. »

De nouveaux voyageurs montaient dans la voiture. Une servante arriva avec deux paquets qu'elle plaça sur ses genoux. Une jeune fille tenait un grand carton qu'elle mit devant elle; enfin une dame qui venait du quai aux Fleurs, portant dans ses bras un pot de pensées et un petit basilic. L'épicier se trouva de nouveau pressé, gêné; il avait le carton dans ses jambes et les deux pots de fleurs dans les oreilles; il redevint de mauvaise humeur et murmura : « On » ne peut pas être un instant à son aise, ici!... » Promener des pots en voiture! C'est amusant! » Heureusement que je descends rue de la » Harpe. »

La conversation reprit ensuite, mais beaucoup plus bas, entre madame Magnifique et le vieux monsieur :

« Dans quel quartier logeait votre mari, ma- » dame?

» — Monsieur, c'était près de la rue Saint- » Jacques.

» — Fort bien.

» — Dans un hôtel garni dont j'ai oublié le » nom... mais qui était dans une rue où il y

» avait un vieil hôtel... très-curieux... où l'on » va voir des antiquités.

» — Attendez, madame... c'est l'hôtel Cluny, » peut-être?

» — Précisément, monsieur, l'hôtel Cluny.

» — Alors, monsieur votre époux logeait dans » la rue des Mathurins.

» — C'est cela même! voilà le nom que j'a- » vais oublié : rue des Mathurins. Ah! monsieur, » que je suis heureuse de vous avoir rencontré! » Si je retrouve mon mari, c'est bien à vous que » je le devrai.

» — Charmé, madame, d'avoir pu vous être » utile; mais lorsqu'on a quelques recherches » à faire dans Paris, on ne saurait mieux faire » que de venir me consulter. Je sais *Sainte-Foix*, » *Grégoire de Tours*, *Velly et Anquetil* par cœur. » Tous mes amis me disent : Pourquoi donc » n'êtes-vous pas de l'Académie? Et au fait je » devrais en être!

» — Madame, faites-moi le plaisir de tenir » vos pots devant vous, et de ne point m'intro- » duire votre basilic dans l'oreille... je n'aime » pas cela. » C'était l'épicier qui se fâchait con-

tre la dame qui venait du quai aux Fleurs, et qui penchait ses plantes de son côté.

« — Mon Dieu, monsieur, il me semble qu'on » n'est pas bien malheureux parce qu'on a quel- » ques fleurs sous le nez !

» — D'abord, madame, vous ne me les met- » tez pas sous le nez, c'est dans mes cheveux que » vous envoyez vos brins d'herbe... Si tout le » monde venait dans la voiture avec des pots, » ce serait commode!... Vous jetez de la terre » sur mon pantalon. .

» — Cela ne tache pas, monsieur.

» — Mais cela salit, madame, et on n'a pas » de brosse ici.

» — Eh! mon Dieu, monsieur, vous n'êtes » déjà pas si propre. »

L'épicier devint pourpre de colère; il se tourna vers sa voisine en murmurant d'une voix étouffée : « Madame! si je ne respectais pas le sexe » auquel je dois la lumière!... je ne sais pas ce » qui pourrait arriver! mais je vais descendre » de peur de l'oublier. Conducteur, arrêtez!... » je veux m'en aller avant que madame n'ait » planté son basilic dans ma cravate. » Et, sans attendre que la voiture cessât de rouler, l'indus-

triel se leva, enjamba par-dessus tout ce qui lui barrait le passage, et sauta hors de la Dame-Blanche, qui venait d'entrer dans la rue Saint-André-des-Arts.

« Suis-je bientôt rue des Mathurins? » dit madame Magnifique en se penchant vers sa nouvelle connaissance.

« — Pas encore, madame; mais n'ayez aucune inquiétude, j'avertirai le conducteur » quand il faudra qu'il vous arrête. D'ailleurs, » j'aurai l'honneur de descendre avec vous : je » demeure dans ce quartier, rue des Maçons-» Sorbonne. C'est le quartier Latin, le quartier » savant; on y est près des Écoles de droit et de » médecine, cela me convient sous tous les rap-» ports.

» — Est-ce que monsieur est étudiant? » dit madame Magnifique, qui sans doute en ce moment était tellement occupée de son mari qu'elle ne s'apercevait pas qu'elle parlait à un sexagénaire.

Le vieux monsieur eut la bonté de prendre cette question au sérieux; il se rengorgea, ajusta les bouts de son col, et répondit : « Non, ma-» dame, je ne suis plus étudiant..... quoique

» pourtant j'étudie toujours ; car, ainsi que le » dit si bien Cicéron : *Studia adolescentiam alunt,* » *senectutem oblectant.*

» — Ah ! Dieu !.. pourvu que je le retrouve, » interrompit la grosse dame ; « ce cher Dodore ! » ce tendre ami ! Il se nomme Théodore, mais » moi je l'appelle toujours Dodore ; je trouve » que c'est plus doux... plus gentil.

» — Comme j'avais l'honneur de vous le dire, » madame, je demeure fort près de la rue des » Mathurins, et, si vous voulez bien me le per- » mettre, je vous servirai de conducteur jus- » qu'au seul hôtel garni que je connaisse dans » cette rue... S'il y en a deux, cela m'étonne- » rait beaucoup.

» — Ah ! monsieur, que de bonté ! j'accepte » avec reconnaissance. Arrivée d'hier au soir à » Paris, où je ne connais personne, un protec- » teur me serait bien nécessaire, si par malheur » je ne retrouvais pas Dodore à son hôtel. Il y » sera, je l'espère ; mais si vous daignez me con- » duire jusque-là, si cela ne vous dérange pas » trop...

» — Me déranger... J'ai passé ma vie à servir » les dames et à étudier les antiquités. L'étude

» et la galanterie, voilà ma devise! Certainement,
» je ne l'aurais pas changée si j'étais entré à
» l'Académie. François Ier protégeait les lettres
» et honorait les belles. Je suis la route que ce
» prince nous a tracée... On m'a dit autrefois
» que j'avais un peu de son profil... Trouvez-
» vous?

» — Je ne l'ai pas connu, » répliqua madame Magnifique, dont sans doute l'inquiétude avait troublé l'esprit. Le vieux monsieur ne jugea pas convenable de relever cet anachronisme. On était près, d'ailleurs, de la rue des Mathurins, et il pria le conducteur d'arrêter.

Dès qu'elle entendit parler de la rue des Mathurins, la grosse dame ne tint plus dans la voiture; elle se leva, bouscula tout le monde, écrasa deux ou trois pieds et faillit rouler dans la rue avec le conducteur, en voulant s'élancer hors de la Dame-Blanche. Sa sortie fit presque autant d'effets que son entrée. Le vieux monsieur la suivit; elle passa son bras dans celui du vieillard, en s'écriant : « Vous m'avez offert
» vos bons offices et je les ai acceptés, monsieur;
» conduisez-moi à l'hôtel garni qui est dans la rue

» où loge mon époux ; remettez-moi dans les bras » de Dodore, et je bénirai vos cheveux blancs ! »

Ce monsieur, qui a une fort belle perruque blonde adaptée sur sa tête avec beaucoup de soin, trouve assez singulier qu'on lui parle de ses cheveux blancs ; il fait une légère grimace ; mais, indulgent pour le trouble et la préoccupation de cette dame, il se dit : C'est un *lapsus linguæ* ! et prend le bras qu'on lui donne, en tâchant de se mettre au pas avec sa protégée, dont les enjambées sont à peu près du double des siennes.

« — Madame, » dit-il, tout en s'efforçant de marcher vite, « puisque vous daignez m'accep» ter pour cavalier, je pense qu'il est de mon » devoir de vous dire avant tout qui je suis, afin » que vous sachiez si je mérite toute votre con» fiance...

» — Oh ! monsieur, je n'en doute pas. Vous » me direz cela plus tard.

» — Non, madame, je dois vous le dire tout » de suite ; il y a tant d'intrigants, de chevaliers » d'industrie dans Paris !

» — Oh ! monsieur, vous n'avez pas l'air d'un » mauvais sujet...

» — Trop honnête, madame!

» — Vous savez où est cet hôtel?

» — Soyez tranquille, madame. Je me nom-
» me Monmorand; je suis garçon; je ne me suis
» jamais marié, afin de pouvoir me livrer tout
» entier à mon goût pour l'étude; je n'en ai pas
» moins professé constamment la plus profonde
» vénération pour le beau sexe.

» — Approchons-nous de l'hôtel, mon-
» sieur?...

» — Tout-à-l'heure, madame. Je possède une
» fortune honnête qui m'a suffi. Les gens de
» lettres sont rarement ambitieux.... excepté
» quand ils font des vaudevilles; mais je n'en
» ai jamais fait; quoique je sache tourner le
» couplet avec une étonnante facilité.

» — Est-ce que nous ne sommes pas rue des
» Mathurins, monsieur?

» — Nous y entrons à présent, madame....
» J'ai fait de longues recherches sur l'origine
» des rues et les antiquités de Paris... Cette rue-
» ci, par exemple, doit son nom au couvent des
» Mathurins qui y était situé. Primitivement
» elle s'appela rue du *Palais des Thermes*, puis
» rue du *Palais*, rue des *Thermes*, parce que la

» principale entrée du palais des Thermes était
» dans cette rue.

» — Ah! monsieur! je crois que je vois écrit
» là-bas : *Hôtel garni.*

» — Oui, madame, c'est là. L'hôtel Cluny
» dont vous me parliez dans la voiture, et qui
» est à quelques pas, a été bâti sur une partie
» des ruines du palais des Thermes; ce fut Jac-
» ques d'Amboise, abbé de Cluny, qui le fit bâ-
» tir vers le commencement du seizième siècle.
» J'ai fait sur tout cela de petites notices fort
» curieuses que je compte faire imprimer quand
» je serai de l'Académie; car il est impossible
» que... »

Madame Magnifique n'en écoute pas d'avantage; elle vient de quitter le bras de son compagnon, qui ne marche pas assez vite et ne seconde pas son impatience; elle court à l'hôtel garni; elle entre tout essoufflée dans la maison, et, s'adressant à une vieille concierge qui est en train de prendre du café dans une soupière, avec une cuiller à ragoût, elle lui dit d'une voix altérée :

« — Ah! madame! est-il ici?.... est-il chez
» vous?... De grâce! répondez. »

La vieille concierge croit qu'il s'agit d'un petit chien barbet qu'elle a trouvé dans sa loge quelques minutes auparavant, et elle répond, en continuant de s'introduire dans la bouche l'immense cuiller :

« — Non, il n'est plus ici... Il y était ; mais » je l'ai chassé, parce qu'il se permettait des har- » diesses dans ma loge, et que cela ne me con- » venait pas.

» — Lui!... Dodore!... faire quelque chose » contre la bienséance! cela ne saurait être, » madame, vous en imposez!... Mon Dodore!... » mon chéri!... mon fidèle!... car je suis bien » sûre qu'il m'est fidèle, quoique les apparences » soient contre lui! Se conduire mal chez vous! » Non, madame, encore une fois, cela ne se » peut pas.

» — Ah ! il s'appelle *Dodore ?* » dit la con- » cierge, c'est un nom assez avantageux ; moi, » j'en ai eu un qui s'appelait *Polyphème*, mais il » était voleur d'une façon révoltante, au point » que j'ai été obligée de m'en défaire. C'est sin- » gulier! la *castonade* de l'épicier ne sucre pas » du tout!... Après ça, je ne vous dis pas qu'il » ne vous soit point fidèle ; mais s'il revient dans

» la maison, je le chasse à grands coups de
» balai !

» — Le chasser ! chasser mon Dodore ! » s'écrie madame Magnifique. « Ah ! c'est trop fort !
» et si vous vous permettiez une chose semblable...

» — Vraiment ! je me gênerai ! Il y a mieux :
» c'est qu'avec la permission de monsieur le
» commissaire, je lui prépare une bonne boulette avec de la mort aux rats.

» — Ah ! quelle horreur ! quelle infamie !... »

La grosse dame, transportée de colère, menace la concierge, et va se porter à quelque extrémité, lorsque M. Monmorand paraît à l'entrée de la maison. Madame Magnifique court à lui, tout éplorée, en s'écriant :

« — Ah ! monsieur, monsieur, venez à mon
» secours ! Cette femme indigne a chassé mon
» mari de cette maison, et elle me menace de
» l'empoisonner ! »

Le vieux monsieur reste tout saisi et tâche de conserver son équilibre en soutenant madame Magnifique, tandis que la concierge laisse tomber la cuiller qu'elle allait porter à sa bouche, en disant :

« — Votre mari!.. son mari!.. Ah çà! qu'est-
» ce que cette dame veut donc dire?... Est-ce
» que ce n'est pas son chien qu'elle est venue
» demander?... Un barbet noir qui était encore
» dans ma loge il n'y a qu'un moment? »

M. Monmorand s'aperçoit qu'il y a quiproquo; il s'empresse de rassurer madame Magnifique; il calme ses esprits, rétablit de l'ordre dans ses idées, et l'on commence enfin à s'entendre. La concierge se confond en excuses; mais madame Magnifique se souvient qu'en effet elle a demandé où était Dodore, sans expliquer que c'était son mari; elle sent que son impatience a causé cette méprise, et elle se hâte de réparer sa faute, en disant à la concierge :

« — Madame, vous devez loger ici un mon-
» sieur qui vient d'Orléans; il est arrivé il y a
» six semaines; il se nomme Théodore Magni-
» fique. C'est mon mari, et je viens le rejoin-
» dre.

» — Un monsieur?... il y a six semaines?...
» qui venait d'Orléans?

» — Oui, un bel homme, un peu petit, mais
» très-gras, figure aimable... une groseille sur
» la joue gauche.

» — M. Magnifique... Ah ! attendez donc...
» un louchon ?

» — Quelquefois, mais de l'œil droit seule-
» ment.

» — Eh! oui, oui, je me rappelle très-bien
» maintenant ; monsieur Magnifique, oui, nous
» avons eu ça.

» — Il est ici ! Ah ! je respire !

» — Non, il n'est plus ici ; il y a logé pen-
» dant trois semaines, c'est vrai ; mais il y en a,
» je crois, autant qu'il nous a quittés.

» — Il ne loge plus ici ! que c'est désagréa-
» ble !.. Enfin, donnez-nous sa nouvelle adresse ;
» monsieur, qui connaît tout Paris, aura encore
» la bonté de me conduire.

M. Monmorand s'incline en prenant une prise de tabac.

« — Son adresse ? » dit la concierge ; « pour
» vous la donner, il faudrait la savoir.

» — Comment, que voulez-vous dire ?

» — Que votre mari nous a quittés très-pré-
» cipitamment un beau matin, mais sans nous
» dire où il allait.

» — Ah ! mon Dieu ! il serait possible ! vous
» ne savez pas ce qu'est devenu mon mari ?

» — Je n'en sais rien du tout ; je me rappelle
» fort bien même que je lui ai dit : Monsieur,
» est-ce que vous retournez à Orléans? et il m'a
» répondu en souriant (il souriait beaucoup en
» parlant) : Non, mais je change de quartier.

» — Ah! malheureuse!.. j'ai perdu mon mari!
» Ah! soutenez-moi, monsieur *Monmerlan*!...

» — C'est Monmorand, » dit le vieux monsieur en s'efforçant de calmer la grosse dame;
« ce n'est pas du tout difficile à prononcer.

» — Mais mon mari, monsieur, où vais-je
» trouver mon mari à présent?... Moi qui ne
» connais personne à Paris. Pourquoi a-t-il quitté
» cet hôtel? Pourquoi ne m'a-t-il pas écrit ce
» changement, sa nouvelle demeure? Ah! il y a
» dans tout ceci quelque chose de mystérieux qui
» m'inquiète, qui me désole, qui me fera mou-
» rir!

» — Rassurez-vous, madame, nous trouve-
» rons votre mari. Fiez-vous à mon intelligence;
» j'ai trouvé bien autre chose, moi... Une fois,
» en me promenant dans les Champs-Élysées,
» j'ai trouvé les traces d'une voie romaine; j'ai
» même fait une notice là-dessus, que j'ai an-
» nexée à mon ouvrage sur les antiquités.

» — Mais mon mari n'est point une antiquité, » monsieur ; il est encore très-frais, très-alerte.

» — Cela ne fait rien ; madame, nous le re- » trouverons également. Avant tout, il ne serait » sans doute pas inutile de parler à la maîtresse » de cet hôtel, car elle peut en savoir plus que » sa concierge.

» — Vous avez raison, monsieur ; allons lui » parler... Espérons encore... Mon mari n'est » peut-être pas perdu tout-à-fait.

» — Oh ! que non, » dit la concierge en se remettant à son café ; « un mari, ça ne se perd » pas comme une tabatière... J'en ai perdu deux » la semaine dernière, que ça m'a été bien dou- » loureux. »

Madame Magnifique se rend avec son vieux compagnon chez la maîtresse de l'hôtel garni ; mais celle-ci ne peut lui donner des nouvelles plus satisfaisantes. M. Magnifique a logé trois semaines dans la maison, et il est parti après avoir payé. On n'avait pas le droit de lui en demander davantage, et on ne sait rien de plus. La grosse dame se retire désolée, en s'appuyant sur le bras de son nouvel ami, qui eût tout autant aimé qu'elle se fût appuyée un peu moins.

Au moment de quitter l'hôtel, madame Magnifique revient vers la concierge, qui a l'air plus disposée à causer que sa maîtresse, et lui mettant une pièce de cent sous dans la main, elle lui dit :

« — Du moins donnez-moi quelques détails » sur mon mari, sur ce qu'il a fait, sur ses habitudes pendant qu'il a logé dans votre mai- » son. Dites et n'oubliez rien ; les choses les plus » minutieuses en apparence peuvent m'amener » à des découvertes importantes et me faire re- » trouver ses traces.

» — C'est très-juste, » dit M. Monmorand. « les choses les plus simples peuvent tenir à » d'autres fort intéressantes. Tout est ricochet » dans la vie ; il ne s'agit donc que de remonter » à la cause, comme dit Virgille :

« Felix qui potuit rerum cognoscere causas. »

La vieille concierge, qui pour cent sous inventerait des nouvelles si elle n'en savait pas, s'empresse de quitter sa soupière et dit à madame Magnifique :

« — Je m'en vas vous raconter tout ce que » j'ai observé touchant votre époux. D'abord

» c'était un homme très-rangé... il était toujours » rentré à dix heures. Le matin il déjeunait » avec du chocolat et un petit pain... quelque- » fois chapelé... quelquefois pas, c'est selon. Il » se faisait cirer ses bottes à l'œuf et pas à l'an- » glaise ; il dit que ça reluit mieux. »

M. Monmorand, qui commence à trouver ces détails un peu minutieux, dit à la concierge :

« — Abrégez, madame, allez au fait.

» — Dame ! on me demande ce que j'ai re- » marqué ; moi, je dis tout...

» — Enfin, madame ?

» — Enfin dans les derniers jours qu'il a logé » ici, monsieur votre mari n'était plus le même. » Je me dis : V'là un homme qui n'est plus le » même, il se dérange. Je connais si bien ça, » moi! il sortait bien plus souvent et rentrait » beaucoup plus tard !

» — Ah ! mon Dieu !

» — Et puis il avait un air tout drôle, tout » affairé ; il se frottait les mains en souriant » avec malice.

» — Il se frottait les mains! le traître !

» — Enfin, si vous voulez que je vous dise » tout.

» — Je vous en supplie !

» — C'est que ça vous fera peut-être de la » peine.

» — N'importe ! je veux tout savoir.

» — Eh bien ! ma chère dame, deux ou trois » jours avant qu'il ne s'en allât d'ici, une jeune » femme... ou une jeune fille est venue à l'hô- » tel et elle m'a remis un petit billet pour M. Ma- » gnifique.

» — Une jeune fille !.... Ah ! monsieur Mon- » merlan ! je suis une femme bien infortu- » née !...

» — C'est Monmorand qu'il faut dire, » interrompt de nouveau le vieux monsieur en prenant une prise de tabac.

« — Et cette jeune fille..... comment était- » elle ?

» — Mais dame !... elle était bien... Oh ! elle » était jolie, c'est une vérité.

» — Et elle était jolie ! quelle horreur ! Et » vous avez donné ce billet à mon mari ?

» — C'était mon devoir. Je suis concierge ; je » dois remettre les lettres que l'on apporte pour » les locataires, sans quoi on me renverrait.

» — Et qu'a dit mon époux en le recevant ?

» — Il a paru enchanté, transporté de joie! » Il a fait une pirouette sur ses talons, et puis » il m'a donné une pièce de quinze sous.

» — Quinze sous! Ah! je suis trahie!..... je » n'en saurais douter!

» — Voilà absolument tout ce que je sais re- » lativement à monsieur votre mari..... Si fait, » pourtant; j'oubliais de vous dire qu'il était » passionné pour les petits pains au lait, quoi!

» — Venez, monsieur Monmer... venez, sor- » tons... Soyez mon soutien, mon guide!... Je » n'ai plus d'espoir qu'en vous pour m'aider à » retrouver mon époux. Vous protégerez une » femme infortunée, vous ne l'abandonnerez » pas.

» — Non, madame, non, certainement. »

Madame Magnifique prend le bras de son vieux protecteur. Celui-ci s'efforce de la calmer, de la consoler, et, lorsqu'ils sont dans la rue, lui dit :

« — Avant tout, il ne serait peut-être pas » mal que vous retournassiez à l'hôtel où vous » êtes descendue en arrivant à Paris. Si vous le » permettez, je vais déposer chez moi un ma- » nuscrit sur les ancêtres de Tityre et de Méli-

» bée, que j'ai dans ma poche. Ce n'est qu'à » deux pas d'ici ; après quoi je vous conduirai. » Où est votre hôtel ?

» — Je n'en sais rien.... je ne m'en souviens » plus.... Mon mari me trouble tellement l'es- » prit.

» — Mais il faudrait pourtant tâcher de vous » en souvenir.

» — Je crois que je vais me trouver mal, » monsieur ; j'ai des vertiges, des bleuettes !.... » Il me semble que je vois mon mari danser » dans les nuages.

» — Madame, ne vous trouvez pas mal, je » vous en prie.

» — Ah ! monsieur, il me passe une sueur » froide !... Soutenez-moi !... »

Et la grosse dame, perdant tout-à-fait connaissance, se laisse aller sur le vieux monsieur, qui est fort embarrassé au milieu de la rue, avec une dame évanouie dans ses bras.

M. Monmorand ne s'était jamais trouvé dans une position aussi embarrassante ; il soutenait de ses deux bras madame Magnifique, dont les yeux étaient fermés et qui serrait les dents et tendait ses membres de manière à faire crain-

dre une attaque de nerfs. Le poids de cette dame était beaucoup trop lourd pour les forces du vieux monsieur; il sentait que, si l'on ne venait point à son secours, il ne tarderait pas à tomber avec sa protégée, qui devait nécessairement finir par l'entraîner. Dans cette pénible situation, il regardait autour de lui, et l'expression de sa figure aurait touché l'être le plus insensible.

« — Que faire!..... que devenir! » se dit M. Monmorand en soufflant sur la figure de la grosse dame pour tâcher de la faire revenir. « — Les dames sont cruelles avec leurs évanouissements! Madame! de grâce, tâchez de » vous soutenir un peu, ou nous allons rouler » tous deux!... Elle ne m'entend pas!... elle a » le nez tout blanc!... J'ai bien un flacon dans » ma poche; mais si je la lâche d'un bras, elle » tombera... Aïe!... je n'en puis plus!... Soyez » donc chevalier français! faites-vous le protecteur des dames!... Dans ce moment-ci je mériterais le prix Monthyon. Et si cette dame ne » reprend pas ses esprits, qu'en ferai-je, moi? » Elle n'a pas pu me dire seulement à quel hôtel elle était descendue! La faire porter chez

» moi!... que penserait-on dans le quartier?...
» Fi donc! on m'appellerait suborneur. Ouf!...
» Il ne passera donc personne?..... Ah! voilà
» quelqu'un!... Hé! monsieur! je vous en sup-
» plie, venez à mon aide! cela est urgent! »

Ces paroles s'adressaient à un petit homme tout fluet qui montait rapidement la rue des Maçons. Il s'arrête, s'approche, regarde le vieux monsieur et la dame évanouie, et s'écrie :

« — Ah! bah!... Comment, vous voilà ici!..
» Comme on se retrouve! j'étais avec vous dans
» la Dame-Blanche.. à côté de cette grosse dame
» qui, par parenthèse, a failli m'étouffer en se
» plaçant dans la voiture, et je suis descendu
» rue Saint-André-des-Arts, parce qu'une dame
» me mettait des pots de fleurs dans les oreil-
» les. »

C'était l'épicier, avec qui nous avons déjà fait connaissance dans la voiture, qui venait de passer dans la rue des Maçons. Le vieux Monmorand le regarde et lui répond :

« — Il est bien possible, monsieur, que nous
» ayons été ensemble dans une voiture..... Ce
» sont de ces choses qui arrivent souvent main-

» tenant à Paris; mais veuillez d'abord m'aider » à soutenir cette dame. Comme dit le bon La » Fontaine :

« Tire-moi du danger,
» Tu feras après ta harangue. »

» — La Fontaine? » dit l'épicier en passant un de ses bras autour de la taille de madame Magnifique; « — j'en connais un qui est mar- » chand de meubles, rue des Arcis; est-ce de ce- » lui-là que vous voulez parler? »

M. Monmorand se contente de faire un signe de tête négatif, en disant :

« — Soutenez-la, monsieur, soutenez-la » bien.

» — Peste! c'est qu'elle est lourde, la petite » maman!... Si vous me laissez tout, je ne suis » pas un Hercule, moi, je ne tiendrai pas long- » temps.

» — Il faut bien que je cherche un flacon » qui est dans ma poche... C'est du vinaigre » des quatre-voleurs..... Cela ferait revenir un » mort!

» — Qu'est-il donc arrivé à cette dame pour » qu'elle soit dans cet état?... Est-ce que son » mari est malade, blessé, arrêté?

» — Bien pis que tout cela... il est perdu!..
» on ne sait pas ce qu'il est devenu!...

» — Oh! c'est très-drôle!... Dites donc, mon-
» sieur, dépêchez-vous donc de trouver votre
» flacon; les bras me font mal déjà!

» — Pauvre femme!.... pauvre épouse! Son
» mari est venu à Paris... *In varietate voluptas*!
» Il a pris pour prétexte la pâte pectorale de
» mou de veau!... En vain sa femme lui disait,
» comme le poète latin nommé Virgile :

« Heu! fuge crudeles terras! fuge littus avarum! »

» — Certainement! certainement! » répond
» l'épicier en secouant la tête, pour avoir l'air
» de comprendre : *Ludovico magno*..... Tatata,
» tototo, carabo. Tâchez donc de trouver votre
» flacon.

» — Le voici. Je le tiens.

» — C'est très-heureux! »

M. Monmorand tire de sa poche un vieux flacon recouvert de paille; il le débouche et le met sous le nez de madame Magnifique. La grosse maman ne bouge pas.

« — Diable! » dit l'épicier. « il paraît que si

» votre vinaigre fait revenir un mort, il n'a pas
» de pouvoir sur les vivants.

» — Cela m'étonne beaucoup. Il est vrai
» que, le possédant depuis dix-huit ans, il a
» peut-être perdu de sa vertu.

» — Il n'y a pas de doute qu'il a eu le temps
» de s'éventer. Mais, je vous en prie, reprenez
» votre dame; j'ai déjà les bras engourdis.

» — Mon cher monsieur, je ne demeure qu'à
» deux pas, dans cette rue même, un peu de
» patience; je vais aller jusque chez moi et je
» ramènerai du monde, des secours!...

» — Ah! bien obligé! si vous allez chez vous,
» moi aussi je veux rentrer; reprenez votre
» dame, monsieur, je suis dans le commerce,
» et mes instants sont précieux. D'ailleurs je
» sens qu'elle va m'échapper.

» — Comment, monsieur, dans un pareil
» moment, quand un sexe faible et délicat a
» besoin de vos secours, vous seriez assez bar-
» bare pour nous abandonner?...

» — Le sexe faible et délicat me casse les
» bras!..... Ne me laissez pas tout porter au
» moins... Prenez ce côté-ci. »

M. Monmorand ne sait alors quel parti pren-

dre, il se décide à revenir vers sa protégée, il avance le bras, l'épicier retire les siens, mais probablement ces messieurs n'avaient pas bien pris leurs mesures, car la grosse dame glisse et va s'asseoir un peu brusquement sur le pavé. Cet accident a une suite heureuse, madame Magnifique recouvre aussitôt l'usage de ses sens.

« — Ce n'est pas ma faute, j'avais prévenu » monsieur, » dit l'épicier en saluant avec son chapeau; puis il s'éloigne en courant, comme s'il eût craint qu'on ne le forçât à relever la dame. Le vieux monsieur fait mille excuses et présente sa main à madame Magnifique, qui heureusement se sent la force de se relever seule, et dit en jetant autour d'elle des regards effarés :

« — Où suis-je, mon Dieu, en quel lieu me » trouvé-je? .. Où m'avez-vous conduite, mon- » sieur?

» — Madame, vous êtes dans la rue des Ma- » çons..... quartier de la Sorbonne. On croit » qu'elle doit son nom à des maçons qui l'ha- » bitaient. Quelques écrivains affirment pour- » tant qu'elle le doit à un nommé *Lemasson*,

» qui y demeurait avec sa famille dans le cou-
» rant du treizième siècle ; mais ce qui me fe-
» rait douter de cette étymologie, c'est qu'à
» cette même époque on trouve cette rue nom-
» nommée *Vicus cœmentariorum* ; cela concorde
» avec la première version.

» — Ce n'est donc point un songe, monsieur,
» je suis bien éveillée... et je suis à Paris, où
» je n'ai pas trouvé mon mari... qui a reçu un
» billet doux d'une jeune femme !... Ah ! la mé-
» moire me revient trop fidèlement !

» — Pendant qu'elle vous revient, madame,
» tâchez de vous rappeler où vous êtes descen-
» due en arrivant à Paris, afin que j'aie l'hon-
» neur de vous reconduire chez vous.

» — Comment, monsieur ! Est-ce que vous
» voulez me quitter?... m'abandonner ? lorsque
» je n'ai d'espoir qu'en vous pour retrouver mon
» volage !... Ah ! monsieur ! Je ne vous quitte
» plus, moi, je m'attache à vos pas, à votre
» personne, mon cher monsieur Morauxdents !

» — C'est Monmorand qu'il faut dire......
» Mon-mo-rand...

» — Pardonnez ; mais je suis si troublée, si
» malheureuse !...

» — Daignez vous tranquiliser, madame ; je » vous ai offert mes services, je vous les offre » de rechef. Je vous guiderai, je vous conduirai » dans Paris ; nous visiterons toutes les promenades, tous les lieux publics.

» — Oui, monsieur, nous nous mettrons en » marche à sept heures du matin, et nous ne » nous arrêterons plus.

» — Ah ! madame, permettez, il faut pourtant bien se donner le temps de prendre ses » repas.

» — Je ne mangerai pas, moi, monsieur ! Je » grignoterai une flûte en marchant, cela me » suffira. »

M. Monmorand commence à craindre de s'être chargé d'une rude besogne en se déclarant le chevalier de l'épouse délaissée ; mais il s'est trop avancé pour reculer, et il prend son parti.

» Madame, » dit-il en cherchant à dégager son bras, que la grosse maman serre contre le sien ; « voulez-vous seulement me permettre de » vous quitter pour trois minutes ? Je demeure à » deux pas d'ici, dans cette maison que vous voyez » là-bas ; j'ai besoin d'aller un instant chez moi » déposer des manuscrits, celui notamment dont

» j'ai eu l'honneur de vous entretenir, sur les an-
» cêtres de Tityre et de Mélibée. Je reviens sur-le-
» champ.

» — Je vais aller avec vous... je vous accom-
» pagnerai partout...

» — Mais, madame..... c'est que..... songez
» donc... une dame venir chez un garçon !

» — Mon cher monsieur, vous êtes d'un âge
» qui doit imposer silence à la médisance. »

Le vieux monsieur se pince les lèvres et n'a pas l'air flatté du compliment; il reprend, en s'efforçant de sourire :

» Madame... après tout, je serai charmé.....
» mais il serait peut-être plus convenable que
» vous m'attendissiez chez mon portier, parce
» que... si je me remets sur les rangs pour l'A-
» cadémie...

» — Eh bien, soit, je vais vous attendre chez
» votre portier. »

On se met en marche. On entre bientôt dans une vieille maison toute lézardée; madame Magnifique s'asseoit chez un portier qui est presque aussi vieux que la maison, et qui est resté comme frappé par la foudre quand il a vu son locataire arriver avec une dame. Mais M. Mon-

morand à fait diligence ; il ne tarde pas à redescendre, et vient rechercher sa protégée, qui lui dit :

» J'ai retrouvé le nom de mon hôtel ; je suis
» descendue au *Plat d'étain*, carré Saint-Martin.

» — Fort bien ; je sais maintenant où je dois
» vous reconduire. La journée est déjà avancée :
» les émotions que vous avez éprouvées ont dù
» vous fatiguer considérablement ; si vous m'en
» croyez, vous irez maintenant prendre du re-
» pos, et demain nous commencerons nos re-
» cherches.

» — Vous croyez qu'il vaut mieux ne com-
» mencer que demain ?

» — Prenez mon bras, je vais avoir l'hon-
» neur de vous ramener à votre demeure.

» — Et, chemin faisant, nous regarderons
» bien si nous n'apercevons pas Dodore.

» — Certainement, on peut toujours regar-
» der. Je n'ai pas l'avantage de connaître mon-
» sieur votre époux, mais d'après ce que vous
» m'avez dit...

» — Oh ! il est bien reconnaissable... une
» groseille sur la joue gauche. »

M. Monmorand reprend le bras de madame

Magnifique, et ils se remettent en route. Chemin faisant, le vieux monsieur dit à la dame qu'il tient sous le bras :

» Pendant que nous marchons, madame, » veuillez me dire si vous avez déjà quelques » raisons de supposer une intrigue à monsieur » votre époux, si sa conduite fut toujours » exempte de reproches, s'il venait souvent à » Paris sans vous ; enfin, tâchez de réunir les » circonstances qui pourraient nous mettre sur » la voie. Je vous demande bien pardon si je » me permets de vous faire ces questions, mais » la confiance que vous me témoignez m'y au- » torise, et vous devez être certaine d'ailleurs » que ce n'est point une vaine curiosité, mais » bien le désir de vous être utile, qui m'engage » à vous les adresser.

» — Monsieur, je vous révère déjà comme » mon aïeul, » répond la grosse maman en serrant le bras de son conducteur. « Je vais vous » dire tout ce qui concerne Dodore, tout ce que » je sais du moins. Je commencerai mon récit » par la jeunesse de mon mari.

» » Prenez-le *ob ovo*, madame.

» — Non, je le prendrai à Orléans, c'est là

» qu'il est né. Théodore Magnifique, mon époux, » est d'une famille très-estimée ; son père, né- » gociant en gros, propagea le madapolam » dans le département du Loiret, et il aurait » été nommé député, s'il n'avait point avalé » une arête qui lui donna une extinction de » voix pour tout le restant de sa vie. Voyez à » quoi tiennent les grandeurs, monsieur! Man- » quer d'être député... parce qu'on a mangé » de la carpe!... C'était une arête de carpe.

» — J'ai bien manqué toute ma vie le titre » d'académicien, moi ; et pourtant je n'ai point » une extinction de voix. Poursuivez, madame.

» — Je poursuis : mon époux naquit avec les » plus heureuses dispositions, un cœur généreux, » une âme ardente, un goût prononcé pour le bil- » boquet et un grand amour pour les serins. » On cultiva ce naturel aimable. Dodore reçut » une fort brillante éducation, et lorsqu'il eut » atteint sa dix-neuvième année, on s'aperçut » qu'il était parfaitement en état de danser une » contredanse. On voulait le mettre dans la » robe, en faire un avocat ; mais, hélas ! ses » parents durent bientôt renoncer à cet espoir !

» — Est-ce qu'il avait aussi avalé une arête?

« — Non, monsieur, mais il était continuel-
» lement enrhumé du cerveau, et un avocat
» qui ne fait qu'éternuer n'aurait inspiré aucune
» confiance aux plaideurs. Mon mari se décida
» à ne rien faire, et ses parents applaudirent à
» cette sage résolution, qui lui permettait de se
» livrer entièrement à son goût pour les serins
» et le bilboquet. Cependant, deux années
» avant notre mariage, Dodore voulut se rendre
» à Paris pour voir un peu le monde et tâcher
» d'y guérir son rhume de cerveau. Mais, loin
» de ses parents, livré seul aux dangers d'une
» ville trop attrayante, il paraît que ce jeune
» homme se laissa entraîner...... qu'il eut une
» grande faute à se reprocher. .. J'entendis par-
» ler d'une jeune fille séduite.

» — Diable! ceci devient grave!

» — Les parents de Dodore, ayant appris
» cette intrigue, firent promptement revenir
» leur fils auprès d'eux. Dodore se soumit. Je
» dois lui rendre cette justice qu'il a toujours été
» très-obéissant.

» — Et la jeune fille séduite.

» — Monsieur, j'ai lieu de croire que l'on as-
» sura son sort. Vous sentez bien que devant

» moi on ne parlait point de tout cela ; je ne pus » que saisir quelques mots vagues, par-ci par-» là. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a dix-» huit ans Dodore m'épousa en me jurant » amour et fidélité. Au bout de quelques années, » ses parents moururent en me recommandant » en secret de ne jamais laisser venir mon époux » à Paris. J'aurais dû me rappeler cette recom-» mandation ; mais le temps s'écoula, mon » mari me rendait très-heureuse ; je n'avais pas » un reproche à lui adresser ; il passait tous ses » loisirs entre ses serins, son bilboquet et moi. » Quelquefois cependant il me témoignait le » désir d'aller faire un tour à Paris ; mais je » trouvais toujours moyen de lui faire oublier » ce projet qui ne se réalisait pas. Voilà, mon-» sieur, le tableau fidèle de notre ménage, où » notre bonheur eût été complet si le ciel nous » eût accordé des enfants. Enfin, il y a deux » mois à peu près, je pris un gros rhume qui » me fatiguait beaucoup, comme j'ai eu l'avan-» tage de vous le dire. Mon mari entendit par-» ler de cette malheureuse pâte de mou de veau ; » il en aurait pu trouver à Orléans, mais il crut » que la bonne, la véritable ne pouvait s'ache-

» ter qu'à Paris... Peut-être saisit-il ce prétexte
» pour satisfaire le désir qu'il témoignait depuis
» si longtemps de revoir la capitale..... Bref, il
» partit, et vous savez le reste!

» — Votre récit m'a vivement ému, madame;
» mais ne craignez-vous pas que M. Magnifique
» n'ait retrouvé ici cette personne qu'il y connut
» jadis ?

» — J'avais entendu dire qu'elle était morte.
» D'ailleurs, monsieur, songez qu'il y a vingt
» ans que mon mari a eu cette intrigue.... Si la
» personne qu'il connut alors existe encore, ce
» ne peut être la jeune femme qui est venue lui
» porter une lettre à son hôtel.

» — Vous avez parfaitement raison, madame,
» le temps a suivi son cours pour tout le monde.
» Le temps!.... *cette image mobile de l'immobile*
» *éternité*!... J'ai fait aussi une ode sur ce sujet;
» je n'assure pas qu'elle vaille celle de Jean-
» Baptiste Rousseau, cependant j'en ai fait
» hommage à l'Académie.... qui n'en a pas fait
» mention.

» — Nous voici au *Plat d'étain*, monsieur. Je
» reconnais la maison où je suis descendue.

» — Alors je vous quitte, madame, et de-

» main j'aurai l'honneur de venir vous prendre ;
» nous commencerons nos recherches. Cela vous
» fera connaître Paris en même temps.

» — Ah ! monsieur... encore un mot : dites-
» moi, il y a à Paris un journal dans lequel on
» annonce les effets perdus, je crois?

» — Oui, madame, ce sont les *Petites-Affi-*
» *ches.*

» — Monsieur, si je faisais insérer mon mari
» dans ce journal......, en promettant une forte
» récompense à celui qui me le ramènerait,
» avec le signalement? Est-ce que cela ne serait
» pas faisable?

» — Madame, il n'y a pas de doute que cela
» puisse se faire ; mais je vous conseille d'at-
» tendre d'abord le résultat de nos recherches,
» car monsieur votre époux pourrait se for-
» maliser d'être mis dans les *Petites-Affiches* à la
» suite des portefeuilles et des chiens perdus.

» — J'attendrai, alors. A demain ; de bonne
» heure surtout! songez que je n'ai plus d'es-
» poir qu'en vous, mon cher monsieur Moraux-
» dents !...

» — C'est Monmorand que l'on doit pronon-

» cer. Au revoir, madame, et tâchez de vous
» tranquilliser. »

Le vieux monsieur s'éloigna, mais madame Magnifique, qui n'était pas tranquille, pria son hôtesse de lui envoyer quatre commissionnaires. Ces hommes venus, elle leur donna bien exactement le signalement de son mari, leur mit à chacun dix francs dans la main, et leur dit :

« Je vous en donnerai autant tous les jours;
» parcourez les quatre coins de la ville et re-
» trouvez moi mon mari; il y aura une récom-
» pense honnête de cinquante francs pour celui
» qui me donnera de ses nouvelles. »

Le lendemain, le vieux monsieur, fidèle à sa parole, se présenta chez madame Magnifique avant neuf heures du matin. Celle-ci était déjà habillée, coiffée; elle prit le bras de son guide, et on partit.

« Où irons-nous d'abord ? » demande l'épouse
» désolée.

» — Mais à la Bibliothèque.

» — Comment!... vous voulez chercher mon
» mari à la Bibliothèque?...

» — Sans doute, madame, c'est là que doi-

» vent aller tous les étrangers. Moi, qui ne le
» suis pas, j'y passe bien une partie de mes
» journées.

» — Ah! monsieur! si mon mari se promène
» avec une jeune femme, je ne crois pas qu'il
» la mène à la Bibliothèque.

» — Alors, madame, voulez-vous aller d'a-
» bord au Jardin-des-Plantes...

» — Qu'est-ce qu'on voit là, monsieur?

» — Des animaux, des lions, des ours, des
» tigres.

» — En effet, je trouverai plutôt mon mari
» par-là, lui qui aime tant les serins! Allons voir
» les animaux, monsieur. »

M. Monmorand conduisit donc madame Magnifique au Jardin-des-Plantes; il lui en fit parcourir toutes les parties sans oublier le musée d'histoire naturelle; mais la grosse dame n'aperçoit pas son Dodore. Le vieux monsieur ramène sa compagne, en lui faisant parcourir toute la ligne des boulevards et lui dit :

« Si monsieur votre époux se promène, ce
» doit être par ici. Ces boulevards si gais, si
» vivants, si marchands, attirent à Paris tous
» les étrangers. Dans l'origine, ce n'étaient

» que des fossés ; ils furent creusés en 1536
» pour défendre cette ville contre les attaques
» des Anglais.

» — Ah ! je crois que c'est lui ! »

S'écrie tout-à-coup madame Magnifique en lâchant le bras de son guide pour courir après un petit monsieur qui marchait très-vite ; mais, arrivée devant la personne qu'elle poursuivait, la grosse dame reconnaît son erreur, et porte son mouchoir à ses yeux en s'écriant :

« Ce n'est pas Dodore !... »

Bref, la première journée s'écoula ainsi sans amener aucune découverte. Les seconde et troisième journées ne furent pas plus heureuses. Le vieux Monmorand commence à être sur les dents et à trouver fatigant de promener une dame, depuis neuf heures du matin jusqu'à la nuit, dans les rues de Paris. D'un autre côté, madame Magnifique n'est pas mieux renseignée par ses quatre commissionnaires, qui lui coûtent ensemble quarante francs par jour. Elle se désespère et revient au projet de faire insérer son mari dans les *Petites Affiches*. M. Monmorand ne s'y oppose plus, parce qu'il craint de

gagner une courbature en continuant le métier de cornac que sa protégée le force à faire.

Mais, vers le milieu de la cinquième journée, en se promenant dans le Palais-Royal, dont son conducteur lui apprenait l'âge et l'histoire, madame Magnifique, qui venait de porter ses regards du côté du jardin, poussa tout-à-coup un cri perçant, puis, serrant le bras de M. Monmorand de manière à lui faire mal, elle lui indiqua du doigt deux personnes qui se promenaient près du bassin.

Le vieux monsieur regarda et vit une jeune femme fort jolie, dont la mise était décente, mais modeste, qui s'appuyait sur le bras d'un petit monsieur d'une quarantaine d'années, qui était assez laid de figure et louchait prodigieusement.

« Eh bien! qu'y a-t-il? » dit Monmorand en se tournant vers sa compagne, dont les traits étaient bouleversés; « qu'avez-vous? Est-ce que » par hasard ce monsieur que je vois là-bas, te- » nant une jeune femme sous son bras.

» — C'est... c'est... c'est mon mari! » répond madame Magnifique d'une voix étouffée. « Ah! » monsieur... soutenez-moi!... »

En reconnaissant son mari dans le monsieur qui tient le bras d'une jeune femme, madame Magnifique chancelle comme si elle allait se trouver mal; son vieux conducteur lui dit d'un air suppliant :

« Ah! madame, par grâce, n'allez pas encore » vous évanouir!... Vous ne savez pas dans quel » embarras cela me jette!... Et d'ailleurs, pen- » dant que je serais obligé de vous donner des » soins, votre mari vous échapperait.

» — Vous avez raison, monsieur, et cette » pensée ranime mon courage; le désespoir » même doublera mes forces, car je suis trahie, » monsieur; je ne puis plus en douter mainte- » nant!... Il promène une femme, le monstre! » il la promène autour d'un bassin...

» — Ce n'est peut-être que pour lui faire ad- » mirer les petits poissons rouges... Cependant, » je ne crois pas qu'il y en ait ici...

» —Allons, monsieur, venez... courons après » ce perfide...

» — Quel est donc votre dessein, madame?

» — De tomber comme la foudre devant mon » mari, de le confondre, de lui faire une scène

» et d'arracher les yeux à cette péronnelle qui » ose se permettre de lui donner le bras !

» — Je vous en supplie, madame, ne faites » rien de tout cela..... Une scène, des cris, des » pleurs *coram populo* ! cela ne vaut rien du tout, » et si votre époux vous trompe, ce n'est pas de » cette façon que vous le ramènerez à vous.

» — Eh ! voulez-vous, monsieur, que je le » laisse impunément m'outrager, m'abandonner, que je le laisse au bras de cette... je ne sais » quoi!..... Ah ! les jambes me démangent, j'ai » comme des fourmis sur les bras... Laissez-moi » courir après eux.

» — De grâce, madame, laissez-vous guider » par moi. D'abord, il n'est pas nécessaire en ce » moment de courir pour rejoindre votre époux, » car il marche extrêmement doucement..... » nous le voyons..... il est là, il est retrouvé, et » nous ne le perdrons plus, c'est le point essentiel ; mais il s'agit à présent de s'assurer de la » conduite qu'il a tenue, de savoir quelle est la » personne qu'il promène, et pour cela il faut, » en ce moment, nous contenter de suivre de » loin votre mari et cette dame...

» — Quoi! monsieur, vous voulez que je

» suive tranquillement ce traître, qui, au lieu
» de jouer innocemment au bilboquet, mène à
» Paris la vie d'un satrape, d'un sybarite!

» — Madame, je vais en deux mots vous faire
» comprendre que mon conseil est bon : si vous
» vous présentez en ce moment à votre époux
» en lui adressant des reproches qu'il mérite
» peut-être... Je dis *peut-être*, vu que les appa-
» rences sont souvent trompeuses... *Errare hu-*
» *manum est.*

» — Ah ! monsieur, je vous en prie, ne me
» parlez pas polonais!

» —C'est du latin, madame. Eh bien! si vous
» cédez aux transports de votre jalousie, mon-
» sieur votre mari, pour ne point entendre vos
» reproches dans un jardin public, peut vous
» laisser là, s'éloigner, se sauver de nouveau
» avec sa société. Alors qu'arrivera-t-il? Vous
» voudrez courir après monsieur Magnifique ;
» mais avec votre embonpoint, madame, il est
» impossible que vous couriez vite et longtemps;
» moi, de mon côté, je vous préviens que je ne
» cours pas du tout. Alors votre mari vous
» échappera, et cette fois il est probable que ce
» sera pour longtemps; car, vous sachant à

» Paris et à sa recherche, il se tiendra sur ses » gardes et prendra ses précautions pour ne pas » être aperçu.

» — Vous croyez, monsieur?..... il se pour- » rait... et je perdrais encore Dodore !... et peut- » être pour toujours !... Ah ! c'en est fait, mon- » sieur, je ne veux plus suivre que vos conseils... » Je vais réprimer ma fureur jalouse..... quoi- » qu'elle me brûle..... me transporte..... m'é- » touffe... Que faut-il faire, monsieur?

» — Nous contenter de suivre de loin monsieur » votre mari. Venez, madame... appuyez-vous » sur mon bras..... pas trop, cependant..... en- » trons aussi dans le jardin... nous nous tiendrons » assez éloignés pour qu'ils ne puissent nous » voir ; d'ailleurs il ne s'agit que d'éviter les re- » gards de votre mari ; car, pour la jeune per- » sonne qui est avec lui, il est probable qu'elle » ne vous connaît pas. »

Madame Magnifique entre dans le jardin avec son conducteur. La pauvre dame se pince les lèvres, se contorsionne toute la figure et s'efforce de ne point pleurer tout en regardant son Dodore se promener bien doucement à cin-

quante pas d'elle avec une jeune femme sous le bras.

« Ah! monsieur, » dit la grosse maman en portant son mouchoir sur ses yeux, « croyez-»vous que jamais épouse fut dans une situa-»tion plus déplorable que la mienne?..... En »connaissez-vous dans l'histoire ancienne qui »aient suivi leur perfide dans le jardin du Pa-»lais-Royal?

» — Je comprends, madame, tout ce que »votre position a de pénible... de cruel...

» — Hi, hi, hi! un homme que j'adore, mon-»sieur, que j'idolâtre! que je trouvais plus beau »que l'Apollon du Belvédère!...

» — Il n'en a pas la taille, cependant.

» — Un homme pour lequel je brodais des »manchettes de batiste et auquel je faisais sou-»vent manger des pommes meringuées, parce »qu'il les aime beaucoup... Hi, hi, hi!

» — Tâchez de vous modérer, madame; »nous avons retrouvé votre mari, c'est déjà »beaucoup.

» — Si je le retrouve sans son cœur, mon-»sieur, à quoi cela m'avancera-t-il? Voyez »comme il parle à cette femme..

» — C'est vrai, il a l'air de lui parler avec ac-
» tion.

» — Elle lui répond, l'audacieuse !

» — Cela me fait cet effet-là.

» — Quelle horrible tournure !..... quelle
» mise !... quelle coiffure !... C'est tout au plus
» une grisette !

» — Mais sa mise me paraît, à moi, assez con-
» venable...

» — Non, monsieur, elle n'est pas convena-
» ble. D'abord, on ne porte plus de robes faites
» comme cela... Ah ! cette garniture ! c'est pi-
» toyable !. .

» — Son bonnet me semble assez joli.

» — Joli ! vous trouvez ce bonnet-là joli ! On
» voit bien que vous ne vous y connaissez pas.
» Il est affreux, ce bonnet-là..... Je n'en ai ja-
» mais vu de semblable à Orléans... Un homme
» bien né, un homme dans la position de mon-
» sieur Magnifique, sortir avec une femme en
» bonnet !...

» — Madame, je vous assure qu'à Paris les
» dames portent des bonnets. J'en ai vu à une
» séance publique à l'Académie.

» — Et moi, monsieur, je vous dis que c'est

» très-mauvais genre. Cela ne se porte qu'en » voiture ou en soirée. Mais je voudrais bien voir » la figure de cette femme... Avançons un peu, » monsieur, avançons sur le côté, en nous te- » nant dans une contre-allée... Alors je pourrai » voir ma rivale !...

» — Allons sur le côté, je n'y vois aucun in- » convénient, pourvu que nous nous tenions » toujours à distance convenable. »

Madame Magnifique force son compagnon à doubler le pas ; ils arrivent sur la même ligne que les deux personnes qu'ils suivent, et peuvent facilement voir la figure de la jeune femme, qui se tourne vers eux pour parler à monsieur Dodore.

« Ah ! mon Dieu ! quelle est laide ! » s'écrie la grosse dame en s'appuyant sur son compagnon. « Ah ! quelle figure commune ! Où donc » monsieur Magnifique a-t-il les yeux ?

» — Vous trouvez cette jeune femme laide ? » dit M. Monmorand en regardant à son tour ; « mais cependant... elle a de fort beaux yeux.

» — C'est-à-dire de grands yeux..... comme » des portes cochères !... Est-ce que vous aimez

» les grands yeux, par hasard? Je ne trouve rien » de laid comme ça, moi.

» — Elle a un nez bien fait... une petite bou- » che.

» — Ah! un nez! vous êtes bien honnête » d'appeler cela un nez ; moi je dis que c'est un » marron collé sur sa figure. Quant à sa bouche, » elle est petite, c'est vrai, mais bien désagréa- » ble !...

» — Son ensemble me paraît assez gra- » cieux...

» — Fi donc ! point d'expression!..... une » figure fade, bête!... et des cheveux rouges, je » crois!

» — Non, elle est blonde...

» — Oh! blonde .... c'est un blond bien ha- » sardé... Et quelle maigreur!... C'est un os que » cette femme-là...

» — Mais pourtant...

» —Je vous dis, monsieur, que cette femme- » là est affreuse et qu'elle n'a rien pour elle. »

Le vieux Monmorand ne juge pas à propos de soutenir son opinion. Il sent bien qu'il faut laisser à une épouse trompée la consolation de trouver sa rivale laide, ou du moins de le dire;

car, dans le fond de son cœur, une rivale même rend justice à celle que sa bouchee critique bien haut.

» — Il lui parle continuellement ! » reprend madame Magnifique en suivant des yeux tous les mouvements de son mari. « Le perfide ! Mais » où donc ces messieurs vont-ils prendre tout ce » qu'ils disent quand ils ne sont pas avec leurs » femmes ?... Près de moi, monsieur, il restait » quelquefois deux heures sans prononcer une » parole.

» — C'est qu'il était toujours certain, ma- » dame, de pouvoir vous dire le lendemain ce » qu'il ne vous avait pas conté la vieille. Mais » les voilà qui se dirigent du côté des galeries.. » Allons moins vite, madame, car par-là nous » risquerions d'être vus si votre mari se retour- » nait.

» — Oh! il ne se retournera pas, le scélérat, » il n'y a point de danger ! il est trop occupé de » sa conquête. »

M. Magnifique et la dame prennent la galerie de Valois, la suivent, tournent, et, entrant dans le passage du Perron, s'arrêtent à la boutique du pâtissier.

» — Eh bien ! voilà qui est joli, » dit la grosse dame en secouant le bras de son conducteur. » Je crois vraiment qu'il va offrir des gâteaux » à cette femme… oui… ils entrent chez le pâ- » tissier.

» — Repassons dans le jardin, » dit monsieur Monmorand, « nous serons mieux pour » les voir,

» — Elle mange des petits pâtés, cette fem- » me… Ah ! monsieur, quand je vous disais que » c'était moins que rien !

» — Madame, j'ai l'honneur de vous assurer » qu'à Paris les gens les plus comme il faut ne » craignent point d'être ridicules en mangeant » des petits pâtés.

» — Ce n'est pas possible, monsieur. Scélé- » rat de Dodore !.. . Il en mange aussi !…. Il » offre d'autres gâteaux à cette femme… Voilà » où passe sa fortune ! voilà comme on se ruine » à Paris !… S'il lui fait manger des meringues, » je sens que je ne pourrai plus me contenir… » Je sauterai dans la boutique !… »

Heureusement la galanterie de M. Magnifique se borne à des petits pâtés. Il paie, reprend le bras de la jeune femme, et tous deux sortent

du Palais-Royal et se dirigent du côté de la place des Victoires.

Madame Magnifique fait avancer son vieux conducteur, ils recommencent à suivre Dodore et sa compagne ; mais l'émotion de la grosse dame augmentant à chaque moment, elle s'appuie quelquefois avec tant d'abandon sur M. Monmorand, que celui-ci est accablé de fatigue et que la sueur ruiselle sur son front, tandis que sa compagne essuie des larmes qui de temps à autre s'échappent de ses yeux.

M. Magnifique suit avec sa dame la rue des Fossés-Montmartre, puis la rue Neuve-Saint-Eustache, puis la rue de Bourbon-Villeneuve.

» — Est-ce qu'ils vont nous mener à l'autre » bout de Paris ?» dit madame Magnifique en poussant un gros soupir.

«— Je prie le ciel pour qu'ils s'arrêtent bien» tôt !» dit le vieux monsieur en s'essuyant le visage avec son mouchoir, «car..... véritable» ment..... je me sens bien fatigué..... et s'il » fallait aller encore loin comme cela ... je ne » sais si....

» — Ah ! vous ne m'abandonneriez pas..... » vous ne me priveriez pas de votre appui, moi,

» qui suis tous vos conseils... qui vous chéris
» déjà comme mon grand père! comme un on-
» cle, un parain, mon bon, mon cher monsieur
» Malauxdents!

» — C'est Monmorand que je me nomme.

» — Ah! les voilà qui tournent du côté des
» boulevards; ils entrent dans le faubourg Saint-
» Denis... Mais il est considérablement long le
» faubourg Saint-Denis.

» — Ah! ils s'arrêtent enfin.»

M. Magnifique et sa compagne viennent en effet de s'arrêter devant une maison à allée, contre laquelle est la boutique d'un épicier. La grosse dame et le vieux monsieur se cachent sous une porte cochère à quelque distance. La conversation continue encore entre les deux personnes qui sont devant l'allée.

» — Il ne finira donc pas de lui parler?» dit madame Magnifique en trépignant des pieds avec colère, et sans s'appercevoir qu'elle marche dans un ruiseau et éclabousse son protecteur.

» — Prenez garde, vous m'envoyez de l'eau;» dit M. Monmorand en se reculant.

» — Il la regarde tendrement... voyez-vous, » monsieur...

» — Il vaudrait mieux ne pas marcher dans » le ruisseau.

» — Il lui prend la main !... Ah ! l'indigne !

» — C'est vrai ; mais quand on quitte quel- » qu'un, cela se fait encore...

» — Je gage qu'il serre la main de cette fem- » me dans la sienne.

» — Cela pourrait bien être...

» — Je ne dois pas souffrir ces choses-là, » monsieur. »

Et madame Magnifique veut s'élancer vers son mari; M. Monmorand a beaucoup de peine à la retenir sous la porte cochère. Enfin on s'est dit adieu. La jeune femme est entrée dans l'allée de la maison, et M. Dodore redescend le faubourg Saint-Denis.

» — Nous savons où cette jeune personne de- » meure, » dit le vieux monsieur; « c'est déjà » quelque chose... car il est bien probable que » c'est là sa demeure. Maintenant suivons votre » époux, qui va sans doute retourner à son » hôtel, et plaise à Dieu qu'il ne loge pas bien » loin !

» — Mais il faudra reconnaître la maison de » cette femme, monsieur, pour revenir prendre » des informations...

» — Soyez tranquille, madame, j'ai pris le » numéro .. C'est à côté d'un épicier... Je la re- » connaîtrai parfaitement.

» — Bien vilaine maison, du reste. . bien » noire.... une allée pour entrer... Ah! Dieu! » Cela me rappelle la complainte de *Bancal et de Fualdès!* Suivons mon mari... »

M. Magnifique a pris le chemin des boulevards. Il tourne du côté du Gymnase, il s'arrête devant les boutiques, devant les étalages des marchands, examine les toilettes, lorgne les dames : on voit enfin qu'il est dehors pour son agrément.

» Mais regardez donc le genre que se donne » Dodore ! » dit madame Magnifique en suivant son mari ; « cet air dégagé. . ce maintien de » petit-maître... Il se retourne pour regarder » une dame!... Ah! monsieur ! le séjour de » Paris a démoralisé mon époux ! »

M. Monmorand n'a qu'une pensée, c'est que celui qu'il est encore obligé de suivre ne demeure pas très loin; car le vieux chevalier des

dames n'en est pas à se repentir de la rencontre qu'il a faite dans une Dame-Blanche; mais il n'y a plus moyen de reculer; sa protégée serait capable de l'emporter dans ses bras s'il refusait d'avancer.

Enfin M. Magnifique a pris la rue Montmartre, et bientôt on le voit entrer dans un hôtel meublé.

» Voilà sa demeure! » s'écrie madame Magnifique.

» —Dieu soit loué! » dit le vieux Monmorand. « Cependant, comme il faut être bien sûr
» de notre fait, attendez-moi une minute de-
» vant cette boutique; je vais aller jusqu'à cet
» hôtel, et je demanderai au concierge si c'est
» bien là que loge M. Magnifique, d'Orléans.

» — Allez, ô mon second père! » dit la grosse maman, « moi je compte les instants. »

M. Monmorand entre dans l'hôtel et revient au bout de quelques minutes; son visage est rayonnant.

» C'est là, c'est bien là qu'il loge! « dit-il à sa protégée. « Il y a trois semaines... cela s'accorde
» parfaitement: votre mari ne peut plus vous

» échapper… Ouf! j'en suis presque aussi con-
» tent que vous!…

» —Homme généreux! que ne vous dois-je pas?

» — Maintenant, madame, je ne vois aucun » inconvénient à ce que vous vous présentiez au » domicile de votre mari… Vous lui ferez tous » les reproches que vous jugerez convenables… » Il s'excusera peut-être… Enfin il est retrouvé, » et j'ai bien l'honneur…

» — Ah! mon cher monsieur, voudriez-vous » m'abandonner ainsi… laisser votre ouvrage » imparfait?… J'ai retrouvé mon mari, mais il » m'est infidèle, tout me le prouve. Vous ne » m'avez pas rendue au bonheur si vous ne ré- » tablissez pas la paix dans mon ménage…

» — Madame, pour ces choses-là… je ne me » flatte pas d'être assez savant… L'Académie a » mis au concours beaucoup de sujets, mais » elle n'a jamais pensé à offrir un prix pour ce- » lui qui ferait renaître l'amour entre deux » époux… Vous avez retrouvé monsieur votre » mari, j'ai bien l'honneur… »

Le vieux monsieur veut toujours s'en aller; mais madame Magnifique le retient par son habit, en s'écriant :

» Non, monsieur, votre tâche n'est point » remplie... vos bons offices me sont encore » indispensables... Monsieur, ne me refusez » pas, ou je vais me jeter à vos pieds. »

M. Monmorand, qui craint que la grosse dame ne le fasse comme elle l'a dit, ce qui, au milieu de la rue Montmartre, où il passe plus de monde que dans la rue des Maçons-Sorbonne, aurait paru extrêmement original, repond à sa protégée :

» Eh bien! madame, voyons, qu'exigez-vous » encore de moi?

» — Que vous ayez la bonté de vous rendre » à la demeure de cette femme pour qui mon » époux me trompe, que vous la voyiez, que » vous la fassiez rougir de sa conduite en la me- » naçant de ma colère si elle revoit Dodore; puis » enfin qu'après m'être revenu rendre compte » du résultat de votre démarche, vous fassiez » une verte semonce à mon époux, si par ha- » sard il résiste à mes larmes et refuse de partir » sur-le-champ avec moi pour Orléans.

» — J'irai voir cette jeune fille, » dit M. Monmorand, « et demain matin je vous rendrai » compte de cette entrevue. Quant à une se-

» monce pour votre mari, je ne promets rien.

» — A demain matin alors, ô mon protecteur!

» — A demain, madame,.

» — Moi, je vais me présenter à Dodore. Ah! » priez le ciel pour que je vous ramène un volage!

» — Oui, madame, oui.... du courage... J'ai » bien l'honneur de vous saluer.

Le vieux monsieur s'éloigne sans vouloir en écouter davantage. Et la grosse dame s'avance à grands pas vers l'hôtel où loge son mari. Mais arrivée là, elle sent ses forces faiblir, et c'est d'une voix éteinte qu'elle dit au concierge :

« Je désire parler à M. Magnifique.

» — Il y est, madame. Au second, le n° 4. »

Madame Magnifique est déjà sur l'escalier. Elle monte en s'appuyant à la rampe; elle est devant le numéro 4; la clé est sur la porte, elle la tourne, et entre dans une chambre où son mari est occupé à écrire avec tant d'attention, qu'il ne se retourne pas pour savoir quelle est la personne qui vient d'entrer chez lui.

Madame Magnifique saute d'un bond près de son mari, et, s'emparant de la lettre qu'il a commencée, lui dit :

« Ah! monstre! à qui écris-tu là? »

M. Magnifique lève la tête, et, en reconnaissant sa femme, devient tour-à-tour, rouge, blême, et laisse tomber à terre l'écritoire et la poudrière.

Pendant quelques minutes, M. Dodore Magnifique s'est trouvé hors d'état de pouvoir dire un mot. La présence inattendue de sa femme a produit sur ses esprits un tel bouleversement que, ne sachant plus ce qu'il fait, après avoir avec son bras renversé l'écritoire, il la ramasse et la met dans sa poche, croyant probablement que c'est une paire de gants, et tenant toujours les yeux baissés vers la terre pour ne point rencontrer les regards foudroyants de son épouse. Celle-ci se pose dramatiquement devant lui, et voyant, qu'il s'obstine à ne point la regarder, s'écrie :

« Vous n'osez plus envisager votre femme,
» votre Églantine! Ah! je le conçois, après votre
» infâme conduite.... Ma présence vous atterre!
» Vous pensiez donc, monsieur, que je resterais
» tranquillement à Orléans, sans avoir de vos
» nouvelles, sans savoir ce que vous étiez devenu,
» sans m'en inquiéter, peut-être! tandis que
» vous meniez à Paris la conduite d'un *Festin*

» *de Pierre!*... car je n'exagère pas, vous êtes
» aussi coupable qu'un *Don Juan*!... Mais par-
» lez donc, monsieur, parlez...... Dites, que
» faites-vous à Paris?.... Pourquoi avez-vous
» changé d'hôtel?... Pourquoi ne reveniez-vous
» pas comme vous me l'aviez promis dans votre
» dernière lettre! »

M. Magnifique balbutie enfin d'une voix tremblante : « Ma femme... c'est que... d'abord
» la pâte de mou de veau...

» — Laissons ce subterfuge de côté, mon-
» sieur; je vois trop maintenant que ce n'était
» qu'un prétexte pour me quitter.

» — Non, Églantine, je t'assure...

» — Je vous dis que vous êtes un monstre!
» que je connais vos trahisons... et cette lettre à
» qui l'adressiez-vous?... est-ce à moi que vous
» écriviez? Voyons cela. »

M. Magnifique veut empêcher sa femme de lire le papier dont elle s'est emparé, il lui prend le bras et lui dit d'un ton suppliant :

« Ne lis pas cela, Églantine, je t'en supplie,
» c'est une recette pour élever les vers à soie.....
» Rends-moi ce papier, c'est de la politique, ça
» ne peut pas être lu par les femmes. »

Églantine n'écoute pas son époux, et, le repoussant loin d'elle, lit la lettre commencée, en s'interrompant fréquemment pour exhaler sa colère.

« Mademoiselle Émilie...(ah! vous connais-
» sez une demoiselle Émilie, et vous lui écri-
» vez... Continuons), je ne puis pas vous dire
» combien je suis enchanté d'avoir fait votre
» connaissance...(sa connaissance, ce doit être
» quelque chose de beau en effet!) l'amitié que
» vous m'avez témoignée tout d'abord, et les pa-
» roles aimables que vous me dites....(ah! elle
» vous dit des paroles aimables, faut-il qu'une
» jeune fille soit criminelle à ce point!) ne me
» laissant plus de doute sur le sentiment que
» j'ai eu le bonheur de vous inspirer. (Ah! mon-
» sieur, vous inspirez des sentiments, cela ne
» vous était jamais arrivé à Orléans, pourtant.)
» De mon côté, je vous écris pour vous avouer
» que je vous aime tendrement, et que je suis
» fier d'avoir fait votre conquête, et j'espère
» bien... »

» Il n'y en a pas davantage, mais c'en est as-
» sez pour me prouver votre perfidie... Suis-je

» assez malheureuse ! ah ! Dodore, vous voulez » donc ~~me~~ faire mourir de chagrin ! »

Madame Magnifique s'est laissée tomber sur une chaise, et elle donne un libre cours à ses sanglots. Dodore, touché de la douleur de sa femme, et voyant qu'il ne peut plus la tromper sur sa conduite, va se mettre à deux genoux devant elle, et lui dit :

« Ma chère amie, je suis bien coupable, cela » est vrai, je ne chercherai plus à le dissimuler ; je » ne sais quel vertige m'a pris. Je ne saurais ex- » pliquer comment il se fait que moi, jusqu'alors si » rangé, si sage, j'aie pu devenir un mauvais » sujet... car en ne t'écrivant plus, en te lais- » sant dans l'inquiétude, certainement je me » suis conduit comme un mauvais sujet ; mais » pardonne-moi... je reconnais mes torts et je » vais te faire un aveu sincère de mes fautes, un » récit fidele de ma conduite depuis que je suis » à Paris.

» — Ne me cachez rien, surtout, monsieur. » Dites-moi bien l'exacte vérité. Je verrai en- » suite si je puis vous pardonner. »

M. Magnifique veut d'abord baiser la main de sa femme, mais celle-ci la retire avec dignité ;

alors l'époux coupable commence son récit sans quitter la position humble qu'il a prise :

« J'étais venu à Paris, tu sais pourquoi, pour » t'acheter de la...

» — Oui, monsieur, ne revenons pas là-des- » sus, je vous en prie.

» — Me trouvant dans cette ville, que je n'a- » vais pas revue depuis près de vingt ans, j'em- » ployai les premiers temps de mon arrivée à » voir les promenades, les spectacles, les cafés, » il y a de bien beaux cafés à Paris... je t'en par- » lais dans mes lettres, je crois?

» — Oui, monsieur, mais ensuite?

» — J'étais à la veille de repartir pour Or- » léans, lorsqu'il me prit envie d'aller au spec- » tacle avec un monsieur de ma connaissance » que j'avais retrouvé ici... M. Franvillier, le » négociant... Tu te rappelles M. Franvillier.

» — Oui, un assez mauvais sujet, par paren- » thèse, qui n'achète un chapeau à sa femme » que tous les deux ans, tandis qu'il dépense, » lui, un argent fou en gilets, en cravates et en » cordons de montre... Poursuivez, monsieur.

» — Je rencontrai donc Franvillier, qui me

» dit : « Voulez-vous venir au spectacle avec moi? » Allons à Franconi. J'acceptai. »

» — Qu'est-ce que c'est que Franconi, mon- » sieur?

» — Ma femme, c'est un théâtre où l'on joue » avec des chevaux et où l'on se bat avec des ca- » nons naturels.

» — Ah! mon Dieu! vous vouliez donc perdre » une jambe à Paris, monsieur? Enfin, pour- » suivez.

» — Nous voilà au spectacle ; devant nous » se trouvaient deux dames assez jeunes..... » Il y en avait même une fort jeune et assez jo- » lie...

» — Jolie!... si vous n'aviez regardé que les » chevaux, vous n'auriez pas remarqué cette » femme.

» — Pendant les entr'actes, je causais avec » Franvillier, qui aime beaucoup à causer et » parle assez haut. Bientôt je remarquai » qu'une des deux dames... la plus jeune et la » plus gentille, n'ôtait pas ses regards de des- » sus moi.

» — Cela était bien indécent de sa part.

» — Je crus d'abord me tromper ; mais Fran-

» villier lui-même le remarqua, car il dit en » riant : Mon cher Magnifique, vous avez fait » une conquête... voilà une jeune personne qui » vous mange des yeux.

» — Il fallait sur-le-champ changer de » place, monsieur, ou quitter le spectacle.

» — Je sentis que je devenais rouge comme » une cerise... et je dois avouer, ma chère » amie, que, n'ayant pas l'habitude de faire des » conquêtes, je ne pus me défendre d'un senti- » ment d'orgueil... Mon amour-propre se trou- » vait flatté, d'autant plus que Franvillier avait » l'air piqué, parce qu'on ne le regardait pas du » tout, lui...

» — Oh ! ces hommes ! ils sont plus coquets » que les femmes.

» — Vers le milieu de la pièce, on tira les ca- » nons naturels ; la jeune personne qui me re- » gardait si souvent eut peur, et se pencha » contre moi en poussant un cri. Cela me » donna occasion d'entamer avec elle la conver- » sation !

» — Belle conduite ! Voilà ce que c'est que » d'aller à un théâtre où il y a des canons na- » turels. Continuez, monsieur.

» — Nous causâmes donc. . Je ne sais pas ce » qui se passait en moi!... mais je ne puis te » cacher, ma chère Églantine, que la voix de » cette jeune personne, ses traits, son air aima- » ble... me firent une impression...

» — Assez, monstre, assez ; allez au fait.

» — Franvillier, qui était toujours de mau- » vaise humeur parce qu'on ne le regardait pas, » me quitta avant la fin du spectacle ; moi, je » restai ; je continuai de causer avec cette jeune » personne, et quand la pièce finit, je lui offris » mon bras, ainsi qu'à son amie, pour les re- » conduire chez elles.

» — Infâme!... Le maréchal de Richelieu » n'était qu'un enfant auprès de vous!... Pour- » suivez.

» — On accepta ma proposition.

» — Je le crois.

» — Je ramenai ces dames à leur domicile ; » elles demeuraient dans la même maison, fau- » bourg Saint-Denis. La personne qui m'avait » regardé si souvent se nommait Émilie... j'en- » tendis son amie l'appeler ainsi. Elle me dit » qu'elle était fleuriste et travaillait chez elle.

» Je lui demandai la permission d'aller lui pré-
» senter mes devoirs...

» — Vos devoirs! à une fleuriste!..... Est-
» ce que vous aviez des bouquets à acheter?...
» Est-ce que vous aviez affaire chez une fleu-
» riste?

» — Mademoiselle Émilie me dit qu'elle me
» recevrait avec le plus grand plaisir... et, le
» lendemain, j'allai lui faire une visite.

» — Oh! ce Paris! ce Paris! quel gouffre!...
» Après, monsieur?

» — Mademoiselle Émilie me reçut fort bien...
» elle travaillait... elle fait des fleurs dans la
» perfection ..

» — Ah! vous avez remarqué cela!... Et
» moi qui vous brode des manchettes, vous ne
» m'avez jamais fait un compliment sur ma bro-
» derie.

» — Je causai longtemps avec cette jeune
» fille. Elle me dit qu'elle était orpheline, que
» sa mère était morte depuis quatre ans seule-
» ment.

» — Je vous demande un peu en quoi tout
» cela vous regardait.

» — Elle m'engagea à revenir la voir, me dit

» qu'elle se trouvait bien heureuse de m'avoir » rencontré ; enfin, elle me dit tant de choses » aimables, que j'en perdis la tête. Je dois te » l'avouer, ô mon Églantine, j'oubliai Orléans, » je ne songeai plus à retourner près de toi, je » ne pensai même pas à t'écrire pour calmer » tes inquiétudes ! Je ne songeais plus qu'à » cette jeune fille... Je commençai par quitter » mon hôtel de la rue des Mathurins-Saint-Jacques, et je vins loger ici pour être plus près » de la personne dont j'avais fait connaissance. » J'allais chez elle tous les jours, mais je ne lui » disais pas un mot d'amour : je te le jure. Cependant, aujourd'hui même elle a consenti à » venir se promener avec moi. Nous avons été » au Palais-Royal.

» — Et vous lui avez acheté des petits pâ» tés !... Je le sais.

» — Cela est vrai. En la promenant, je me » disais tout bas : Je devrais déclarer mon amour » à mademoiselle Émilie. Je ne sais pourquoi, » je n'osais pas ; de son côté, elle me dit : J'ai » un secret à vous apprendre... un secret d'où » dépend le bonheur de toute ma vie... je vous » le dirai demain. Et moi, j'ai pensé qu'elle

» voulait tout bonnement m'avouer son amour,
» et c'est pour cela que tout-à-l'heure, après
» l'avoir quittée, j'ai commencé cette lettre que
» je lui adressais, lorsque ta présence inattendue
» m'a rappelé tous mes torts!... Mais, je le ré-
» pète, cette jeune personne m'avait tourné la
» tête!...

» — Assez, séducteur, assez..... Vous vous
» plaisez encore à enfoncer le poignard dans
» mon cœur. Vous ne m'aimez plus... Nous
» nous séparerons.

» — Ma chère amie, pardonne-moi..... Em-
» mène-moi avec toi... Je ferai toutes tes
» volontés, pourvu que tu ne me quittes
» pas...

» — Non! non!... Je vous abhorre, je vous
» déteste... Je veux divorcer. »

M. Magnifique, pénétré de remords, et dé-sespérant de fléchir sa femme, se met à pleu-rer; puis, voulant essuyer les larmes qui bai-gnent son visage, prend son mouchoir dans sa poche et s'en essuie toute la figure. Mais ce mouchoir venait de la même poche où, dans son trouble, Dodore avait fourré l'écritoire; il s'ensuivit qu'en croyant s'essuyer le visage,

M. Magnifique se couvrit la figure d'encre, et que la grosse Églantine se trouva avoir un nègre à ses genoux.

Madame Magnifique pousse des cris terribles, car elle croit que, dans son désespoir, son mari vient d'essayer de se détruire avec du charbon ; elle se jette dans ses bras, l'embrasse tendrement en s'écriant :

« C'est fini ! je te pardonne, pauvre Dodore! » tout est oublié ; mais ne fais plus de ces cho- » ses-là... Méchant ! tu veux te suicider.... » Qu'est-ce que c'est que cela !... tu t'es donc » tiré un pistolet dans la figure ?... tu as mangé » du charbon... ou tu as le sang tourné... pau- » vre ami !... Cela prouve que le ciel punit tou- » jours les maris infidèles... ce sont les remords » qui auront produit cette révolution ! Em- » brasse-moi encore, tout est oublié. »

M. Magnifique ne comprend rien à ce que lui dit sa femme, jusqu'à ce qu'une glace lui ait fait voir sa figure. Mais alors l'écritoire qu'il sent dans sa poche explique sa métamorphose, et madame Magnifique s'aperçoit qu'elle s'est alarmée à tort. Mais elle a pardonné et ne veut plus revenir sur ce qu'elle vient de dire.

Pendant que son mari s'occupe à se débarbouiller, elle se hâte de rassembler ses effets. Elle fait venir la maîtresse de l'hôtel, la paie, demande un fiacre, y monte avec Dodore et l'emmène au *Plat-d'Etain* sans lui laisser le temps de se reconnaître.

Il fallait agir ainsi avec un homme faible comme M. Magnifique, car l'image de la jeune fleuriste n'était point entièrement effacé de son cœur ; il soupirait même en songeant à la jeune fille, mais sa femme était là et il lui obéissait.

Madame Magnifique voudrait pouvoir quitter Paris à l'instant même avec son époux ; mais la journée est avancée, et ce n'est que le lendemain qu'ils pourront partir pour Orléans. Avant cela, la grosse dame attend la visite de M. Monmorand, car elle est curieuse de connaître le résultat de la démarche dont elle l'a chargé.

Pendant que les deux époux se réconciliaient, le vieux monsieur avait commencé par entrer dans un café, où il s'était reposé trois heures. Se sentant alors en état de se remettre en marche, il retourne au faubourg

Saint-Denis en se disant : « Finissons-en avec
» ma protégée, car je crois que je ne serai
» tranquille qu'après son départ pour Orléans. »

M. Monmorand est arrivé devant la maison où est entrée la jeune personne qu'il a suivie le matin. Mais là il s'arrête et fait les réflexions suivantes : « Qu'est-ce que je vais faire?......
» me présenter chez une personne que je ne
» connais pas... lui dire qu'elle détourne un
» mari de son ménage... C'est très-délicat...
» Je ne sais pas seulement le nom de cette
» demoiselle... Si je pouvais prendre d'abord
» des informations... J'ai là une commission
» fort embarrassante ; cette jeune femme peut
» me dire : *Quid feci tibi*, pour que vous vous
» mêliez de mes affaires ? *nescio vos !* et me
» fermer la porte au nez. »

M. Monmorand se promenait dans la rue en se disant cela, quand tout-à-coup une voix lui crie :

« Eh bien ! vous voilà dans mon quartier !...
» Comme on se retrouve !... Entrez donc...
» vous prendrez bien un petit verre. »

C'était l'épicier que vous connaissez, qui était à la porte de sa boutique, laquelle tenait

justement à la maison où avait affaire M. Monmorand. Celui-ci reconnaît le petit homme qui l'a aidé à laisser tomber sa protégée à terre. Mais il pense que sa rencontre est un coup de la Providence ; il s'approche de l'épicier.

« Bonjour, monsieur... Vous demeurez » donc dans ce quartier ?

» — Sans doute, puisque voilà ma boutique, » Entrez donc... vous prendrez un petit verre. .

» — Je vous remercie... je n'en ai pas l'ha» bitude... Mais puisque j'ai le plaisir de vous » rencontrer, je vous demanderai quelques » renseignements sur...

» — Entrez donc, nous causerons dans » l'arrière-boutique... en prenant un petit » verre. »

Le vieux monsieur se décide à entrer ; l'épicier le fait passer dans son arrière-boutique et lui dit :

« Qu'est-ce que vous aimez ? le doux ou le » raide ?

» — J'ai eu l'honneuer de vous dire que je » ne prendrai rien ; je voudrais vous de» mander...

» — Je vas vous chercher de l'huile de » noyau, vous m'en direz des nouvelles. »

L'épicier laisse Monmorand pour aller chercher de la liqueur, et le vieux monsieur sent bien qu'il ne pourra pas esquiver l'huile de noyau, s'il veut qu'on réponde à ses questions.

La liqueur étant apportée et versée, après que M. Monmorand a mouillé ses lèvres, il dit :

» Vous avez dans cette maison une jeune per» sonne ... assez jolie... figure distinguée... un » peu pâle... dix-huit à vingt ans, je pense.... »

L'épicier sourit en répondant :

» Oui... oui.... nous avons ça... Diable, il » paraît que vous êtes un amateur!. . Mais celle» là n'est pas si lourde au moins que celle que » vous m'avez fait porter rue des Maçons.... Ah » Dieu! quelle montagne! J'en ai eu une cour» bature.

» — Veuillez me dire ce que c'est que cette » jeune personne, ce qu'elle fait .. Je suis char» gé près d'elle d'une mission délicate, et...

» — Buvez donc, vous ne buvez pas... Est-ce

» que vous ne la trouvez pas bonne, ma li-
» queur ?

» — Parfaite ! Cette jeune personne ?...

» — Ce doit être mamzelle Émilie, une fleu-
» riste qui reste au troisième.

» — Elle demeure seule ?

» — Oui, elle n'a plus de parents, à ce qu'il
» paraît ; mais c'est sage... rangé.... ça travaille
» toute la journée, enfin c'est honnête... du
» moins ça en a l'air.

» — C'est juste ; mais quelquefois *latet anguis*
» *in herba* !

» — Ah ! certainement... certainement ! c'est
» ce que je me dis aussi... *Ludovico magno*.. ..
» toto carabo, la porte Saint-Denis !

» — Je vous remercie toujours de ce que vous
» m'avez appris ; vous n'en savez pas davantage ?

» — Ma foi, non !

» — Je vais monter chez cette demoiselle...
» Au troisième, m'avez-vous dit ?

» — Oui, mais attendez donc... vous êtes
» bien pressé ; on ne s'en va pas sur une jambe !..
» Vous allez prendre du rhum... du vieux.

» — Je ne prendrai rien de plus. Ma mission
» est urgente, permettez-moi de la remplir. Il

» s'agit du bonheur de deux époux, je dois me
» hâter... *Vita brevis*!... Vous me comprenez!

» — Ah! c'est différent, » répond l'épicier, qui veut avoir l'air de comprendre. « Alors je
» ne vous retiens plus... *Ludovico*... carabo....
» Au plaisir de vous revoir. »

M. Monmorand a quitté la boutique d'épiceries; il monte au troisième, sonne; on lui ouvre; il reconnaît la jeune personne qu'il a vue le matin. Elle le fait entrer, lui présente une chaise, et lui demande ce qu'il désire.

Les manières décentes, l'air modeste de cette jeune fille, tout prévient en sa faveur, et le vieux monsieur n'en est que plus embarassé pour expliquer le sujet de sa visite. Il se tourne, se retourne sur sa chaise, s'appuie sur sa canne, et murmure enfin :

» Mademoiselle, je vous demande bien par-
» don, mais plus je vous considère et moins
» j'ose vous m'expliquer ce qui m'amène...

» — Pourquoi donc cela, monsieur? Un
» homme qui a l'air aussi respectable que vous
» ne peut avoir à me dire des choses que je ne
» doive pas entendre. »

M. Monmorand s'incline, tire sa tabatière et

la présente à la jeune fille, qui lui dit en souriant :

» Je vous remercie, monsieur, je n'en prends » pas.

» — Ah ! pardon.

» — Mais vous avez à me parler.

» — Oui, mademoiselle.

» — J'attends, monsieur.

» — Alors je vais aller au fait. Aujourd'hui, » mademoiselle, vous êtes sortie, vous avez été » dans le jardin du Palais-Royal, et vous don- » niez le bras à un monsieur.

» — Cela est vrai.

» — Ce monsieur.. vous ignorez peut-être qu'il » n'est pas libre, mademoiselle ; qu'il est marié, » qu'il habite Orléans, et que sa femme at- » tend impatiemment son retour?

» — Je sais tout cela, monsieur.

» — Vous le savez, et vous sortez avec lui, » et vous le recevez chez vous!... Ah! made- » moiselle, en vous voyant, on ne croirait ja- » mais que....

» — Arrêtez, monsieur.. ne me jugez pas avant » de savoir quels motifs m'ont fait agir. Oui, » j'ai reçu chez moi monsieur Magnifique ; je

» l'ai reçu avec joie!.... Mais vous, qui venez » me questionner, puis-je savoir quel intérêt?..

» — Celui d'une femme dont vous faites le » malheur, mademoiselle; l'épouse de mon-» sieur Magnifique, qui est arrivée à Paris pour » y chercher son mari, et qui l'a vu ce matin, » vous tenant sous son bras!... Sans moi, je » ne vous cache pas qu'une scène violente au-» rait eu lieu... Une épouse abandonnée voulait » vous accabler de reproches...

» — Je ne les mérite pas, monsieur.... mais » les apparences... Mon Dieu! je ne croyais pas » mal faire!...... Oh! non..... Mais faire couler » les larmes d'une épouse... ah! j'en suis déso-» lée... Cependant, monsieur... moi aussi j'ai » droit à la tendresse de celui avec qui l'on m'a » rencontrée... Moi aussi, je voudrais qu'il m'ai-» mât, car ce monsieur... c'est mon père!...

» — Votre père! mademoiselle, » s'écrie Monmorand, en rapprochant sa chaise de la jeune Émilie, dont les yeux se sont emplis de larmes. » Votre père... il se pourrait...

» — Oui, monsieur... je dois vous faire cet » aveu à vous qui êtes envoyé près de moi par » une épouse qui me croit sa rivale. Oui, il y a

» vingt ans, ma mère fut aimée par monsieur » Magnifique... il l'abandonna ensuite ; il quitta » Paris et n'y revint plus consoler ma pauvre » mère. Elle m'éleva et m'apprit le nom de ce- » lui auquel je devais le jour. Quelquefois elle » me disait : Si jamais le hasard te fait rencon- » trer ton père, aime-le comme je l'aimais, et » tâche qu'il ait pour toi un peu de la tendresse » qu'il m'a refusée. Ma mère est morte il y a » quatre ans. Je suis seule ; je n'ai au monde ni » parents ni amis. Jugez, monsieur, de ma sur- » prise, de mon saisissement, quand dernière- » ment, au spectacle, j'entendis nommer mon- » sieur Théodore Magnifique!.... Ces noms-là » étaient depuis longtemps gravés dans mon » cœur. Mes regards s'attachèrent sur mon père, » il le remarqua ; il me parla, et pour la pre- » mière fois je me trouvai bien heureuse... Je » n'ai pas besoin de vous dire que je fus la pre- » mière à l'engager à venir me voir... Depuis » trois semaines je me suis appliquée à lui ins- » pirer un peu d'attachement...car, au moment » où je lui eusse dit : Je suis votre fille!... j'au- » rais voulu être certaine qu'il ne me repousse- » rait pas!

» — Sa fille !... vous, sa fille, chère enfant...
» Ah! pardonnez, mademoiselle ; mais je suis
» si satisfait, si heureux de ce que j'apprends...
» Voulez-vous me permettre de vous baiser la
» main? »

Et le vieux monsieur baise respectueusement la main de la jeune Émilie ; puis il prend son chapeau, se lève et dit :

» Je cours retrouver madame Magnifique.

» — Que voulez-vous donc faire, monsieur?

» — Lui apprendre la vérité. Oh ! elle sera si
» heureuse aussi en sachant que vous n'êtes
» point sa rivale !

» — Est-ce que vous espérez qu'elle m'aimera
» un peu, monsieur?

» — Si je l'espère... j'en suis sûr... les fem-
» mes passent si facilement de la haine à l'amour.
» C'est même un sujet que je traiterai quand je
» serai de l'Académie. Au revoir, mademoiselle,
» au revoir. Avant peu, vous aurez de mes nou-
» velles. »

M. Monmorand, oubliant sa fatigue, double le pas et arrive bientôt au *Plat d'étain*. Madame Magnifique y était déjà avec son mari, qu'elle ne quittait pas d'une minute. Cependant on lui

apprend que le vieux monsieur avec qui elle se promenait toute la journée désire lui parler en secret. Elle se rend auprès de lui; alors M. Monmorand lui fait part du secret qu'il vient d'apprendre.

» Sa fille! » s'écrie la grosse dame; « ce serait
» sa fille?... Chère enfant!... il se pourrait!....
» Ce pauvre Dodore! son amour était innocent,
» c'était son cœur paternel qui parlait à son insu!
» Ah! ce sera notre fille, notre enfant à tous
» deux. »

Et, dans sa joie, madame Magnifique saute dans la chambre de manière à faire craquer le plancher; mais bientôt elle prend son châle, son chapeau et le bras de son vieil am, qu'elle fait presque courir dans la rue pour être plus tôt chez la jeune Émilie.

Madame Magnifique commence par sauter au cou de celle qu'elle nomme déjà sa fille; puis elle s'écrie, en la montrant à Monmorand :
« Est-elle jolie! Quels yeux! quelle bouche!
» quel teint! Charmante enfant!.... viens; tu
» ne nous quitteras plus!

Émilie, encore tout étourdie de ce qui lui arrive, n'a que le temps de prendre ses papiers

et les lettres de sa mère pour prouver qu'elle n'en a point imposé; on l'entraîne, on la conduit sur-le-champ à l'hôtel où est resté Dodore, qui fait un saut en arrière en apercevant la jeune fille que sa femme elle-même lui présente.

« Tu peux l'aimer sans remords, d'un amour » pur, vertueux, » dit madame Magnifique; « car » c'est ta fille, et dès ce moment je la regarde » aussi comme la mienne. »

Dodore ne sait s'il doit en croire ses oreilles; mais quelques mots l'ont bientôt mis au fait. Alors il presse Émilie dans ses bras, en lui disant : « Mon cœur avait deviné que tu étais » mon enfant.

Le lendemain, la famille Magnifique, composée alors de trois personnes, montait en voiture pour Orléans, et le vieux Monmorand, qui était venu leur faire ses adieux, embrassait sur le front la jeune Émilie.

» Venez nous voir à Orléans, » dit M. Magnifique en serrant la main au vieux monsieur.

» — J'irai... j'irai, certainement... dès que » je serai de l'Académie.

» — Nous y comptons, » dit à son tour la grosse dame. « Quant à moi, je n'oublierai pas » ce que je vous dois... mon estimable Montor-» rent!

» —C'est Monmorand qu'il faut dire! » répond le vieux monsieur en regardant la voiture s'éloigner.

FIN D'UN MARI PERDU.



LES MÉSAVENTURES D'UN ANGLAIS.

Lord Boulingrog, après avoir passé une partie de sa vie à voyager, à chasser, à parier et à se griser, se résolut à faire quelque chose de mieux, présumant avec raison qu'un homme qui possède trente mille livres de rentes, et n'a pas plus de quarante ans, peut trouver d'autres jouissances que celles dont nous venons de faire la nomenclature.

Lord Boulingrog n'était pas beau; il était

petit et très-gros ; ses yeux étaient ronds et presque aussi rouges que ses cheveux ; ses joues descendaient carrément dans sa cravate, et tout l'ensemble de sa physionomie avait quelque chose de comique, malgré le sérieux national qu'il conservait habituellement.

Cependant, sous cette enveloppe grotesque, lord Boulingrog cachait un cœur accessible à l'amour, non cet amour léger et volage qui change à chaque instant d'idole ; c'était un sentiment profond, une grande passion que mylord voulait inspirer. N'ayant pas réussi à se marier dans sa patrie, lord Boulingrog, qui avait toujours eu un faible pour les Françaises, revint à Paris dans l'espoir d'y être plus heureux.

Il y avait trois mois que mylord habitait la capitale de la France ; il visitait les spectacles, les salles de concerts, les promenades, les restaurants ; il dépensait beaucoup d'argent et s'amusait peu ; car son cœur sensible n'avait pas encore rencontré un cœur qui répondît au sien.

Un soir, comme il s'en revenait après minuit à son hôtel, lord Boulingrog entend des cris au moment où il entrait dans une rue peu fréquen-

tée. L'Anglais est brave ; il s'avance du côté d'où partent les plaintes. Bientôt il aperçoit une dame que deux hommes insultaient; il précipite sa marche et tombe à coups de poings sur les deux individus dont la conduite méritait une correction. Lord Boulingrog boxait parfaitement ; en fort peu de temps il a mis en fuite ses adversaires.

Alors il veut revenir vers la dame qu'il a délivrée, comptant galamment lui offrir son bras; mais pendant le combat, celle pour qui l'on boxait avait commencé par se sauver du côté d'une assez belle maison, où elle s'était empressée de frapper à coups redoublés.

Au moment où notre Anglais arrivait près de la maison, la porte-cochère s'ouvre, la dame entre et la ferme aussitôt sur elle en criant à son libérateur :

« Bien obligé, monsieur, je suis bien reconnaissante. »

Lord Boulingrog reste devant cette porte qui vient de se refermer sur lui. Il trouve que cette dame l'a quitté un peu brusquement, le service qu'il vient de lui rendre mériterait quelques remercîment de plus. Cependant, ne connaissant

point celui qui vient de la secourir, effrayée encore par le danger qu'elle a couru, la dame est excusable de n'avoir pensé d'abord qu'à regagner sa demeure.

Lord Boulingrog se dit tout cela en considérant toujours la maison de la dame inconnue. L'Anglais aurait voulu au moins voir la figure de celle pour laquelle il a boxé ; mais il n'en a pas eu le temps. Il ne sait pas seulement si elle est vieille ou jeune ; pourtant, à la légèreté avec laquelle elle a fui pendant le combat, il juge qu'elle doit être encore à la fleur de l'âge. Cette aventure a commencé d'une manière qui pique singulièrement la curiosité de l'Anglais ; se trouver, après minuit, le défenseur d'une inconnue, se battre pour elle, tout cela commence comme un roman d'*Anne Radcliff*, de sombre mémoire, et notre Anglais aimait beaucoup les *Mystères d'Udolfe*.

Lord Boulingrog ne peut se décider à s'éloigner de la maison dans laquelle est entrée cette dame. Les Anglais sont contemplatifs ; il y avait plus d'une heure que celui-ci était en admiration devant cette porte-cochère, qui n'avait rien de remarquable ; il y serait peut être resté

jusqu'au jour, si une patrouille de la garde nationale ne fût venue le tirer de sa préoccupation.

« Que faites-vous là? » dit le caporal en s'approchant de celui qu'il voit immobile devant une porte cochère.

Lord Boulingrog s'exprimait fort difficilement en français et ne le comprenait pas très-bien. Il a pris la question du caporal pour une menace; en se retournant, il se voit entouré d'hommes armés; ilcroit que ce sont des camarades de ceux auxquels il a donné des coups de poing, qui viennent de l'envelopper, dans l'espoir de venger la défaite de leurs amis. Lord Boulingrog, ne songeant plus qu'à se frayer un passage à travers ces nouveaux adversaires, commence par distribuer des coups à droite et à gauche en s'écriant :

« Ah! *by God!* vous envelopper moi par der-
» rière!... vous, mettre vous douze contre moi!
» vous étaient des brigands... A la garde! à la
» garde! à l'assassin! »

L'Anglais continuait à donner des coups à la patrouille, tout en appelant à la garde. Ce n'est pas sans peine que l'on se rend maître de lui et

qu'on lui fait comprendre que c'est la garde qui l'arrête. Alors Boulingrog s'écrie :

« Si vous êtes la garde, pourquoi arrête-vous » moi?...

» — Pourquoi êtes-vous immobile à deux » heures du matin devant une porte cochère? » répond le caporal.

» — Parce que cela plaisait à moi.

» — Eh bien! ça ne nous plaît pas, à nous, » et vous allez nous suivre au corps-de-garde.

» — Je voulais pas aller du tout au corps-de- » garde ; je voulais rester là.

» — Vous ne resterez pas là et vous nous sui- » vrez.

» — Est-ce que par hasard vous prenez lord » Boulingrog pour un voleur?...

» — Je ne sais pas si vous êtes lord Boulin- » grog ou autre chose ; nous avons ici des gail- » lards qui contrefont parfaitement les Anglais. » D'ailleurs, vous avez donné des coups de poing » à la force publique, et cela ne peut pas se pas- » ser ainsi. Marchons!

» — Je voulais pas marcher... A la garde!... » on violentait moi! »

La garde ne répond à l'Anglais qu'en le for-

çant un peu durement à marcher. Lord Boulingrog est furieux ; mais il faut qu'il cède. Il arrive au corps-de-garde dans un état d'exaspération difficile à décrire. Il souffle, il crie et ne peut trouver les mots pour se faire comprendre. Pendant que le caporal fait son rapport au commandant du poste, le gros Anglais, pour tâcher de se remettre un peu, se laisse aller sur un tambour, dans l'espérance de s'y reposer ; mais le poids de lord Boulingrog est trop lourd pour la peau d'âne : elle crève, et le malheureux étranger enfonce dans la caisse, ayant bientôt la tête au niveau des genoux.

La garde citoyenne ne peut résister à l'envie de rire que lui donne la position de l'Anglais. Soldats, officiers et tapins, chacun s'en donne à cœur joie, et la colère de lord Boulingrog redouble en voyant tout le monde rire autour de lui Il fait de vains efforts pour sortir de la caisse, en s'écriant :

« C'était affreux ! c'était épouvantable !... le » Français arrêtait le étranger et le mettait en » prison dans un tonneau !.... *I am very angry* » contre vous... Aidez-moi à sortir un peu, que » je boxe vous. »

En effet, un tambour, ayant pitié de l'Anglais, parvint à le remetire sur ses jambes; mais aussitôt lord Boulingrog recommence à donner des coups de poing autour de lui ; on se décide alors à le mettre au violon, où on le laisse passer la nuit.

Après avoir longtemps crié, tempêté, après avoir donné quelques coups sur la muraille, lord Boulingrog finit par s'endormir. C'était le parti le plus sage ; mais ce ne sont pas toujours ces partis-là que l'on prend d'abord.

Le sommeil, c'est le temps : il calme, il adoucit les peines. En s'éveillant, lord Boulingrog fut un peu honteux de se trouver au corps-de-garde ; il sentit qu'il avait eu tort de vouloir boxer avec la patrouille, et lorsque l'officier du poste lui demanda ses papiers, il les lui présenta d'un air fort soumis.

On reconnut que l'étranger n'était point un homme sans aveu ; on lui pardonna ses emportements de la veille, et on le laissa libre, après lui avoir fait promettre toutefois qu'il ne resterait plus, passé minuit, en admiration devant les portes cochères de la capitale.

L'Anglais a bientôt oublié sa nuit au corps-

de-garde ; des aventures de la veille il n'a gardé qu'un souvenir, c'est celui de la dame qu'il a sauvée. Ce souvenir est un peu vague, puisque cette dame ne l'a remercié que de loin et lui a presque fermé la porte sur le nez ; mais, pour un esprit romanesque, le vague a bien son mérite. Lorsqu'on n'a vu d'une femme que sa taille, lorsqu'on ne connaît d'elle que sa légèreté à courir, on peut aisément joindre à cela une figure angélique, une voix touchante et ces grâces qui subjuguent, qui captivent tous les cœurs. Quand on se berce d'illusions, on est libre de les pousser très-loin. Le positif a souvent moins de charmes, car il ne laisse plus rien à faire à l'imagination.

En sortant du corps-de-garde, lord Boulingrog se dirige donc vers la rue où lui est arrivée son aventure nocturne. Il parvient facilement à la retrouver (en général, les étrangers connaissent Paris beaucoup mieux que les Parisiens). Il ne lui est pas difficile non plus de reconnaître la maison dans laquelle est entrée son inconnue ; il avait eu le temps la veille de compter les étages, les fenêtres, et jusqu'aux bornes qui la touchaient.

La porte cochère était ouverte; l'Anglais entre et se dirige vers le concierge avec cette assurance d'un homme qui a de l'or plein ses poches ; il n'y a rien de tel pour donner de l'aplomb.

Mais, par un hasard fort rare à Paris, le concierge de cette maison se trouvait être un ancien soldat de l'empire, brave militaire invalide qui avait voué une haine profonde aux Anglais depuis que son ancien général était mort à Sainte-Hélène.

Aux premières paroles de lord Boulingrog, M. Bataillard, c'était le nom du concierge, reconnut à qui il avait affaire; il fit aussitôt une grimace très-prononcée, passa sa main gauche sur sa moustache ; vous savez que tout le monde en porte maintenant, et un invalide a bien le droit de se permettre cette coquetterie. Enfin, de sa main droite, il gratta sa jambe de bois..... Ceci peut vous paraître extraordinaire; mais telle était pourtant l'habitude de M. Bataillard lorsqu'il avait de l'humeur ou quand il méditait quelque malice.

« Mossieur le suisse, » dit lord Boulingrog en entrant la moitié de son corps dans la loge du concierge

« — Je ne suis point Suisse! » répond le vieux Bataillard d'un air presque courroucé, « je suis Français et je m'en fais gloire!

» — Je ne voulais pas empêcher vous d'être » Français, certainement....... Quand je disais » suisse, c'est que je voulais dire...

» — Il me semble pourtant que je n'ai pas » l'air d'un Suisse, » reprend le concierge avec humeur.

» — Oh!... vous pas du tout Helvétique..... » je comprenais bien; mais quand je nom- » mais vous suisse, c'est que j'avais voulu » dire...

» — Est-ce que j'ai l'accent étranger?... Est- » ce que vous m'avez vu manger de la chou- » croûte, par hasard?

» — De la choucroûte..... je connaissais pas » du tout ce pays-là.... mais quand je appelais » vous suisse, c'était seulement pour exprimer, » pour questionner...

» — Au fait, qu'est-ce que vous voulez? Qui » demandez-vous dans la maison?

» — C'est ce que j'aurais déjà dit si vous il » avait laissé expliquer moi. Je venais ici pour

» savoir... pour connaître... pour faire connais-
» sance... »

Tout en disant ces mots, lord Boulingrog tirait de sa poche une pièce d'or qu'il mettait sur le poêle du portier; celui-ci ne poussait pas sa haine contre les Anglais jusqu'à détester leurs guinées; il pensait, au contraire, qu'il vaut mieux prendre l'argent de ses ennemis que celui de ses amis.

« Hier au soir, » reprend lord Boulingrog, « il était fort tard... je avais défendu une dame » qui habitait cette maison... je avais boxé con- » tre deux insolents qui l'insultaient... le dame » avait couru frapper bien vite.... puis avait re- » fermé son porte sur mon nez... en me criant » beaucoup de jolies choses.... Je voulais savoir » qui était cette personne, dont le charmante » tournure me trottait toujours dans le tête » et faisait soupirer moi comme un étouffe- » ment.

» — Ah! oui... hier au soir... il était minuit » bien passé quand elle est rentrée... je sais qui » vous voulez dire... je sais qui c'est!... »

Et le concierge se frottait les mains, souriait malignement et grattait sa jambe de bois.

« C'était une jeune femme bien jolie, n'est-
» ce pas?

» — Jeune... oui... Oh! elle est jeune... jo-
» lie... mais j'ai entendu dire qu'elle était su-
» perbe... dans son genre.

» — Superbe!... Oh! *by God*!... je le aurais
» parié... Et qu'est-ce que faisait cette dame?...
» Avait-elle un père... une famille...

» — Elle demeure seule et ne reçoit person-
» ne... il est vrai aussi que personne ne vient la
» voir.... Sa plus grande occupation dans la
» journée, c'est de chanter..... Il paraît qu'elle
» aime beaucoup le chant et la musique...

» — Elle aime le chant.. .... c'est une musi-
» cienne alors? Elle avait sans doute chez elle
» un instrument?

» — Je n'en ai pas vu... Ah! si, attendez
» donc..... elle a une espèce de petite guitare
» dont elle pince les cordes bien gentiment,
» et lorsqu'elle chante, elle s'accompagne avec
» cela...

» — Une petite guitare.., je comprenais *very*
well; elle aime la musique mélodieuse.... moi
» aussi je aimais très-fort le musique...... Et à
» quel étage loge cette dame?

» — Ses fenêtres sont au troisième.... les » deux dernières à gauche contre l'hôtel garni » qui est à côté...

» — Ah!... vous avez un hôtel garni à » côté...

» — Sans doute.

» — Est-il confortable?

» — Qu'est-ce que vous dites?

» — Je demande à vous si l'hôtel voisin est » confortable... je entendais par là s'il était.... » confortable.

» — Ah! très-bien..... Si vous vouliez parler » français, ça me serait plus commode. »

Lord Boulingrog met une seconde pièce d'or sur le poêle du concierge, afin de se faire mieux comprendre ; puis il reprend :

« C'est égal..... je me trouve bien satis- » fait... Ah!... et le nom de cette mylady... *if* » *you please.*

» — Le nom de mylady du troisième?

» — Yes.

» — Celle qui chante toute la journée?...

» — Yes.

» — D'abord, je ne vous ai pas dit que c'é- » tait une mylady...

» — C'est égal..... je supplie vous de dire » à moi son nom.

» — Dame!..... c'est peut-être une indiscré» tion de ma part. »

Lord Boulingrog tire une troisième pièce de son gousset et la met encore sur le poêle.

« Elle se nomme madame Chika, » s'écrie le concierge en se pinçant les lèvres avec intention.

» — Lady Chique!...

» — Madame Chika.

» — Chiquette?

» — Je ne vous dis pas Chiquette, je vous dis » Chika.

» — Bien, très-bien, mon bon ami; je suis » très-content...... je suis bien satisfait de vos » renseignements..... je reverrai vous .... *fare-» well.* »

Et l'Anglais s'éloigne de la loge et sort de la maison, tandis que l'ancien troupier murmure entre ses dents :

« Va, mon gros goddem! je t'en ai donné » pour ton argent. »

Le premier soin de lord Boulingrog, en sortant de la maison de son inconnue, est d'entrer

dans l'hôtel voisin, et de dire à la maîtresse de la maison ;

« Madame, je voulais loger chez vous...

» — C'est facile, mylord.

» — Je voulais loger au troisième étage.

» — Les appartements sont bien plus beaux » au premier, mylord.

» — Je vous dis que je voulais loger au troi- » sième ; je paierai comme si je étais au pre- » mier.

» — Oh ! c'est différent, mylord est libre.

» — Je voulais loger sur le devant... dans » le logement qui touche le maison à gauche.

» — L'appartement au troisième à gauche ; » il est pris, mylord ; il est occupé par un Espa- » gnol.

» — Vous mettrez l'Espagnol dans ce que » vous voudrez, mais je voulais absolument » avoir son logement...

» — Mais, mylord, cependant...

» — Je paierai tout ce que vous demanderez » à moi...

» — Allons, allons, cela pourra s'arranger... » je trouverai un prétexte pour l'Espagnol.

» — Yes, logez l'Espagnol dans un prétexte ;

» moi, dès ce soir, je viens me installer chez
» vous.

» — Tout sera disposé pour vous recevoir,
» mylord. »

Lord Boulingrog s'éloigne en se frottant les mains, et, quelques heures après, il était installé dans l'hôtel à côté de la demeure de son inconnue, et ses fenêtres étaient tout juste au niveau de celles de madame Chika, et il avait fait apporter chez lui un énorme tambour avec des baguettes, ce qui avait un peu surpris les maîtres de l'hôtel garni; mais comme mylord payait tout sans marchander, on s'était dit : Si ce riche Anglais aime le tambour, après tout, c'est un instrument comme un autre, et en grande faveur maintenant dans nos orchestres.

Lord Boulingrog, dont le logement est appuyé contre le mur de la maison voisine, passe d'abord une partie de la journée à sa fenêtre, dans l'espoir que sa belle inconnue paraîtra à la sienne. Mais son attente est trompée; alors il visite tous les placards qui sont contre le mur voisin, et reste des heures entières l'oreille

collée dans une armoire, afin de tâcher d'entendre chanter sa voisine.

Vers la fin de la seconde journée, des sons arrivent enfin à l'oreille de mylord; c'est madame Chika qui chante *Petit blanc*, en s'accompagnant avec une guitare.

Aussitôt mylord prend son tambour et exécute un roulement dans lequel il s'étudie à suivre la voix de la chanteuse. Ce n'est que lorsqu'il a cessé d'entendre sa voisine que lord Boulingrog se décide à quitter son tambour ..

Cette manière de chercher à fixer l'attention de sa voisine avait quelque chose de neuf qui séduisait l'imagination de l'Anglais. Pendant huit jours il a toujours l'oreille au guet; dès que sa belle inconnue se met à chanter, mylord s'empresse de battre la caisse; mais il accompagne le plus galamment possible et sans trop couvrir la voix de la chanteuse; au bout de ce temps, il va retrouver le concierge Bataillard.

« Mon ami, » dit l'Anglais en s'approchant du concierge, qui sourit malignement dès qu'il » le voit, mon bon ami... je étais plus un in-

» connu pour votre belle dame du troisième...
» je avais fait connaissance avec elle.

« — Bah! est-ce que vous l'avez vue? » répond le vieux militaire d'un air surpris.

» — Non, je ne l'ai pas encore vue ; mais toutes les fois qu'elle chante je bats de la caisse pour entretenir avec elle une petite conversation à travers la muraille.

» — Comment! c'est vous qui battez du tam-
» bour toute la journée? » s'écrie le concierge en riant « Ah! bien .. En effet, madame
» Chika vous entend... Plus d'une fois elle a
» parlé devant moi du tambourineur?

» — Elle en a parlé?... Oh! c'était déli-
» cieux... Je savais bien que je ferais connais-
» sance... Et que avait-elle dit de moi... *if you*
» *please* ?

» — Elle a dit : Si je connaissais l'animal qui
» tambourine à côté de chez moi, j'aurais
» bien du plaisir à lui casser ses baguettes sur
» le nez. »

Le figure de mylord s'est allongée, et il murmure entre ses dents :

» Ah! la belle femme avait appelé moi ani-
» mal... Je voulais pas encore faire connais-

» sance... Je allais employer un autre moyen.
» Je priais vous de ne pas parler du tambouri-
» neur. »

Lord Boulingrog va faire l'emplette d'une clarinette ; dans sa jeunesse il avait appris cet instrument ; il espère en savoir assez pour accompagner sa voisine. Dès le lendemain l'Anglais étudie sur la clarinette l'air du *Petit blanc;* il le joue de toute la force de ses poumons, en ayant soin d'ouvrir toutes les armoires, pour être entendu de la maison voisine. Quand mylord avait joué quelque temps, il se mettait à sa fenêtre, espérant que la dame du troisième se placerait aussi à sa croisée ; mais jamais madame Chika ne se faisait voir.

Huit jours s'écoulent, et lord Boulingrog va retrouver le vieil invalide et lui dit :

« Je crois que je puis maintenant demander
» la permission de présenter mes hommages à
» mylady Chika... Je faisais tous les jours de
» le musique avec elle... C'était bien joli... Je
» jouais *Petite blanche* sur le clarinette qu'on
» m'entendrait du bout de la rue.

» — Comment! c'est vous qui jouez de la
» clarinette? » s'écrie le concierge. « Ah ! je

» crois bien qu'on vous entend ! ... Il faudrait » être sourd pour ne pas entendre...

» — Et le belle dame du troisième avait » écouté moi ?...

» — La dame du troisième? Oh! oui... elle » a encore parlé de vous..... et plus d'une » fois...

» — Je étais dans l'enchantement!

» — Elle a dit : je ne sais pas quel est » le malheureux aveugle qui souffle sans » cesse dans une clarinette, mais j'aimerais » mieux élever dix canards dans ma cham- » bre que d'avoir cet homme-là pour voi- » sin !

» — Je voulais pas encore présenter moi » chez lady Chika, » dit lord Boulingrog en fronçant le sourcil, et il s'éloigne à grands pas, en cherchant dans sa tête comment il pourra captiver agréablement l'attention de sa voisine.

Après avoir longtemps réfléchi, l'Anglais, qui ne savait pas d'autre instrument que la clarinette et le tambour, et qui voulait absolument être agréable à sa voisine la musicienne,

se frappa le front, poussa un gros rire, et s'écria :

« Ah! god dem ! cette fois je suis très-sûr » que le voisine trouvera moi bien harmonieux. » Je allais acheter de cet instrument qu'on joue » dans les rues, en tournant un petite mani- » velle... Je suis certain que je jouerai toute de » suite très-bien. Ils appelaient cela, je crois, » un *ogre de berbérie*... Je voulais sur-le-champ » acheter un *ogre* pour chatouiller agréable- » ment les oreilles de mon jolie voisine. »

Lord Boulingrog se met aussitôt à parcourir les rues de Paris ; il ne tarde pas à rencontrer un joueur d'orgue; il court à lui et lui dit :

« Je voulais acheter ton musique...

» — Vous voulez mes chansons... C'est six » sous !

» — Je demandais pas les chansons... C'est » ton grosse musique que tu fais tourner, et » que tu portes sur ton dos ensuite, que je veux » avoir.

» — Vous voulez mon orgue?

» — Yes, ton *ogre de berbérie*.

» — Oh! je ne vends pas ça... c'est mon ins-
» trument, mon gagne-pain...

» — Toi, tu sauras bien trouver un autre
» *gagne-bread;* je achetais l'ogre le prix que
» tu voulais... Je payais tout de suite... Tiens,
» voilà de l'or..... *give my* ton grosse musi-
» que... »

La vue d'une bourse bien garnie lève sur-le-champ les difficultés ; le joueur d'orgue se serait vendu lui-même si le riche Anglais l'avait exigé. L'instrument est cédé à lord Boulingrog, qui prie seulement le vendeur de le suivre avec l'orgue jusqu'à l'hôtel.

Les maîtres de la maison sont un peu étonnés de voir leur locataire faire apporter un orgue dans son appartement ; mais mylord les avait déjà habitués à ses singularités, et ils pensèrent que cette nouvelle musique ne durerait pas plus longtemps que le tambour et la clarinette.

Voilà donc l'orgue placé dans la chambre de lord Boulingrog, et tout contre le mur qui touche à la maison voisine. Puis, dès qu'il est levé, l'Anglais court à son nouvel instrument, et joue pendant des heures entières sans s'arrêter :

l'ouverture de la *Caravane*, l'ouverture du *Jeune Henri*, et autres morceaux aussi nouveaux, qui étaient notés sur l'orgue.

Cette fois, notre amoureux croit avoir réussi. Quinze jours s'écoulent; il n'entend plus chanter sa voisine, ce qui lui fait présumer qu'elle préfère l'écouter; il se rend de nouveau chez le concierge invalide. Celui-ci se met à rire dès qu'il aperçoit le gros Anglais.

« Eh bien! mon bon ami, je crois que cette » fois je avais trouvé le moyen de lier connais- » sance avec le belle dame Chika... » dit lord Boulingrog d'un air triomphant.

« — Dame! je ne sais pas ce que vous avez » trouvé, » répond le concierge en frottant sa jambe de bois, « mais tout-à-l'heure je vous di- » rai quelque chose...

» — Je avais trouvé un instrument dont je » jouais très-bien... Est-ce que vous ne me en- » tendez pas toute la journée? C'était moi qui » tournais de l'*ogre*...

» — Comment! c'est vous qui jouez de l'orgue » depuis le matin jusqu'au soir?

» — Yes, mon bon ami, et lady Chika

» avait dû entendre aussi moi avec satisfac-
» tion...

» — Ah! je crois bien ; avec tant de satisfac-
» tion que depuis quatre jours elle a quitté la
» maison ; elle n'y tenait plus; elle disait : Ce
» misérable joueur d'orgue me rendra sourde !
» Il n'y a pas moyen d'y tenir... Je voudrais
» que la peste l'étouffât!... et autres choses de
» ce genre... Enfin, comme je vous le disais,
» elle est partie il y a quatre jours ; elle ne veut
» plus rester à Paris, ni même en France, de
» peur d'y entendre encore l'orgue, la clarinette
» et le tambour ; elle est allée au Hâvre, d'où
» elle doit s'embarquer pour la Guadeloupe...
» Il paraît qu'elle a des amis dans ce pays-
» là. »

Lord Boulingrog est demeuré stupéfait ; pendant dix minutes il ne trouve pas une parole pour exprimer ce qu'il éprouve ; au bout de ce temps, il serre fortement le bras du concierge, lui glisse encore une pièce d'or dans la main, et s'écrie :

« Elle était partie pour le Hâvre... vous étais
» sur...

» — Parfaitement sûr, j'ai porté ses effets à

» la diligence..... et, au cas qu'il lui arrive » des lettres, elle doit descendre à l'hôtel de » Paris.

» — Très-bien! je cours après elle... pour » lui demander pardon d'avoir joué de l'*ogre*, » et déposer mon cœur à ses pieds. »

Le soir même, lord Boulingrog partait en poste, le lendemain il était au Hâvre. Il se rend à l'hôtel qu'on lui avait indiqué, et demande madame Chika, arrivée de Paris depuis peu de jours.

« Ma foi! vous arrivez à temps si vous vou- » lez la voir, » dit le maître de l'hôtel, « cette » dame désirait partir pour la Guadeloupe; elle » a trouvé un bâtiment qui fait voile aujour- » d'hui, elle est à bord... mais le bâtiment n'est » pas encore parti.

» — Ah! God!... courons au bâtiment! » s'écrie l'Anglais; « je voulais suivre partout » mon belle dame... J'irai jusqu'à la Guade- » loupe s'il le fallait. »

Et lord Boulingrog arrive au port, s'informe, paie sur-le-champ son passage, et se trouve enfin sur le bâtiment qui allait emmener l'objet de sa passion. Il demade lady Chika; les

matelots le regardent en riant; mais on indique à l'Anglais la chambre de cette dame; il s'y rend, aperçoit une assez belle femme qui a le dos tourné; il court se jeter à ses genoux en lui demandant pardon d'avoir joué de l'orgue, de la clarinette et du tambour; il lui offre sa fortune et sa main... La dame se retourne.. l'Anglais pousse un cri et reste pétrifié...

Madame Chika était une vieille négresse.

Quand lord Boulingrog revint de sa stupeur, le bâtiment avait déjà perdu de vue le port; il fallut que le malheureux Anglais fît le voyage de la Guadeloupe pour avoir voulu épouser madame Chika.

Lord Boulingrog jura que ce serait sa dernière aventure galante, et depuis ce temps, en effet, il renonça entièrement au mariage.

EDMOND ET SA COUSINE.

CHAPITRE I.

UN INTÉRIEUR.

—

Il y a des gens qui doutent de tout, d'autres qui se moquent de tout, et un fort grand nombre qui se croient aptes à tout. C'est très-commode de douter, car alors on ne se donne pas la peine d'approfondir, d'étudier ce qu'on ne comprend pas, on le nie. C'est ainsi que j'ai vu beaucoup de personnes hausser les épaules lorsqu'on leur parlait de la distance du soleil à la terre; elles répondaient qu'on n'avait pas pu y aller voir, et, en partant de ce principe, ne voulaient pas croire à l'astronomie. La secte des pyrrhoniens est nombreuse.

« Plus negare potest asinus quam probare philosophus. »

Se moquer de tout est encore chose très-facile... Eh! mon Dieu, c'est en se moquant des autres que tant de gens passent dans le monde pour avoir de l'esprit. Pauvre esprit que celui-là et dont les cerveaux étroits ont toujours quelques parcelles! Tout prête au ridicule pour qui veut en chercher; le sublime même n'en est pas exempt (surtout le sublime de notre époque). Si vous le voulez bien, vous trouverez à vous moquer en assistant à la représentation d'un chef-d'œuvre de la scène, comme en écoutant un discours académique; il ne faut pour cela qu'un peu de bonne volonté.

Puis enfin, il y a des gens qui ne doutent de rien, c'est-à-dire qui se croient toutes les capacités, toutes les vocations, tous les talents; ce qu'ils ne savent pas, c'est qu'ils n'ont pas voulu se donner la peine de l'apprendre; mais il ne tiendrait qu'à eux d'y exceller. Ce qu'ils ne font pas, c'est qu'ils ne veulent point se donner la peine de le faire; car, je le répète, ils possèdent la science infuse, ils ont du génie pour tout; ils feraient de l'or... si on en faisait. En attendant, ils vous empruntent un écu, parce qu'ordinairement ces gens qui savent tout faire ne

peuvent pas trouver le moyen de gagner leur vie.

À quoi tend ce préambule, me direz-vous peut-être? C'est que monsieur Edmond Guerval, le jeune homme dont je veux vous conter l'histoire, était de la dernière catégorie que je viens de citer. Mais avant de vous le faire mieux connaître, permettez-moi de vous transporter dans un petit appartement situé au quatrième, dans une assez belle maison du faubourg Poissonnière.

Là, dans une pièce qui sert à la fois de salon et de chambre à coucher, et dont l'ameublement simple, mais de bon goût, annonce l'ordre et l'aisance, trois personnes sont assises autour d'une table ronde sur laquelle est placée une lampe recouverte d'un abat-jour.

Car c'est le soir, et nous sommes en hiver. J'ai bien envie de vous dire aussi, comme les *watchmen*, l'heure qu'il est et le temps qu'il fait.

D'abord c'est une jeune personne de vingt ans environ, jolie brune aux yeux noirs et doux (ce qui n'est nullement incompatible), dont les traits, sans être bien réguliers, ont un charme

qui plaît et attire sur-le-champ. Ses cheveux arrangés avec grâce retombent en grosses boucles sur chaque côté de sa figure, mais laissent voir un front haut et blanc sur lequel il semble que la fausseté et le mensonge ne doivent jamais trouver place. Cette jeune fille se nomme Constance; c'est la cousine d'Edmond Guerval, dont je vous ai déjà dit un mot.

Auprès de Constance est une autre demoiselle coiffée à la chinoise. Figurez-vous de ces physionomies espiègles et gaies sur lesquelles le sourire est en permanence; une bouche moyenne, mais agréable, des yeux plus malins que grands, un nez plutôt trop petit que bien fait, enfin une figure plutôt drôle que jolie, et vous aurez le portrait de mademoiselle Pélagie, l'amie et la voisine de Constance.

La troisième personne est un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, plutôt laid que beau, fortement marqué de petite vérole, dont le nez est trop gros, le front trop bas, les yeux trop clairs, mais qui rachète tout cela par un air de timidité qui n'est plus commun chez les jeunes gens.

Ce jeune homme, dont la mise décente, mais

fort simple, n'a rien qui sente le fashionnable, est assis du côté du feu et fait la lecture aux deux demoiselles qui travaillent à l'aiguille.

« Dans le milieu de la forêt s'élevait une » vieille chapelle qui tombait en ruines, et dont » les corbeaux, les chouettes et les hiboux » avaient fait leur demeure favorite ; le vaillant » Adhémar... »

« — Mon Dieu ! monsieur Ginguet, que vous » lisez mal ! » dit mademoiselle Pélagie en interrompant le jeune homme au milieu de sa lecture. « Vons allez ! vous allez !... vous mêlez » tout cela, on ne s'y reconnaît plus !

» — Cependant, mademoiselle, je m'arrête » aux points et aux virgules....

» — Je ne sais pas si ce sont les chouettes » ou le vaillant Adhémar qui ont fait leur de- » meure de la vieille chapelle.

» — Je vais recommencer, mademoiselle.

» Dont les corbeaux, les chouettes et les hi- » boux avaient fait leur demeure... Un point. » — Le vaillant Adhémar ne craignit pas de » pénétrer au milieu des ruines à l'heure de » minuit.

» — Vous n'auriez pas eu ce courage-là, vous. » monsieur Ginguet!

» — Pourquoi donc cela, mademoiselle ! ....

— C'est que je vous crois un peu poltron.

» — Mademoiselle, je ne suis pas un crâne, » un cerveau brûlé, c'est vrai ; mais je vous prie » de croire que, s'il s'agissait de vous défendre.. » de vous tirer de péril. rien ne m'arrêterait!...

» — En attendant, il faut qu'on vous éclaire » dans l'escalier quand vous avez oublié votre » rat !...

» — C'est que l'escalier est tellement ciré et » frotté au premier, que j'ai toujours peur de » tomber...

» — Ah ! c'est juste ; quand on voit clair, » c'est moins glissant ! Ah ! ah ! ah ! .. mais » continuez donc. »

« Au milieu des ruines à l'heure de minuit. » La lune brillait alors dans tout son éclat, et » sa réverbération créait dans la forêt mille ima- » ges fantastiques qui ..

» — Qu'est-ce que j'ai donc fait de mon aiguil- » le?..je la tenais encore tout-à-l'heure... C'est » une véritable anglaise, et j'y tiens...

» — Voulez-vous que je cherche à terre, ma-
» demoiselle?...

» — Ah! attendez, la voilà... Suis-je folle,
» elle était après mon ouvrage...

» Mille images fantastiques qui auraient pu
» causer de l'effroi à tout autre qu'au noble et
» preux chevalier dont...

» —Allons... voilà mon dé à présent!... Mon
» Dieu! j'ai bien du malheur ce soir... Il faut
» que je le retrouve, mon petit dé d'ivoire, sans
» quoi on pourrait marcher dessus et l'écraser,
» et c'est un présent de mon oncle, qui ne m'en
» fait pas souvent... Ah! le voilà, il était sur
» mes genoux... Eh bien! continuez donc, mon-
» sieur Ginguet; vous vous arrêtez à toute mi-
» nute; comment voulez-vous que l'on com-
» prenne ce que vous lisez?...

» Qu'au noble et preux chevalier dont la
» vaillance ne s'était jamais démentie. Mais le
» jeune Adhémar, tirant son épée hors du four-
» reau...

» —Ah! cette bêtise! Puisqu'il tire son épée,
» il est bien clair que c'est hors du fourreau....
» C'est vous qui ajoutez cela, monsieur Gin-
» guet.

» — Non, mademoiselle, je n'ajoute rien ;
» si vous voulez prendre la peine de regarder...

» — C'est inutile, allez toujours.

» —Hors du fourreau, entra sans hésiter sous
» les voûtes sombres de la vieille chapelle, fai-
» sant craquer sous ses pieds les dalles moisies
» par le temps. »

» —Dis donc, Constance, est-ce que cela t'a-
» muse, ce livre-là ?.... Moi, je trouve que ça
» n'a aucune suite... aucun intérêt; j'aime
» mieux le Petit-Poucet ou Peau-d'Ane ; et puis
» monsieur Ginguet lit d'une manière si mono-
» tone. Il me semble entendre une vieille cla-
» rinette d'aveugle. »

Jusque-là Constance avait gardé le silence, laissant sa jeune amie Pélagie faire endéver M. Ginguet ; elle prêtait peu d'attention à la lecture ; mais, en revanche, ses yeux se portaient souvent sur une petite pendule placée sur la cheminée, et qui venait de sonner la demie après neuf heures.

Constance soupirait en voyant la soirée s'avancer sans que son cousin Edmond arrivât, car la jeune fille aimait tendrement celui qu'elle attendait. Constance avait été pour ainsi dire

élevée avec Edmond ; leurs mères étaient sœurs et s'étaient trouvées veuves toutes deux, fort jeunes encore ; elles avaient juré de ne se point remarier, pour se donner entièrement à l'éducation de leur enfant.

Les deux sœurs habitaient ensemble, et leur plus doux projet était d'unir un jour Edmond à Constance, qui n'avait que quatre ans de moins que son cousin.

Tout semblait faire présager que cette union ferait le bonheur des deux enfants ; ils s'aimaient comme un frère et une sœur, et, en grandissant, il était à présumer que l'amour viendrait prendre la place de l'amitié. Quant aux rapports de fortune, ils étaient convenables : chaque sœur avait cinq mille livres de rentes, qu'elle comptait laisser entièrement à son enfant. Cependant ces dames avaient vu les *Deux Gendres* et le *Père Goriot*, mais cela ne les avait pas détournées de leurs résolutions ; de bonnes mères ne croient point à l'ingratitude des enfants, et elles ont raison. Il est si doux de compter sur l'amour, sur la reconnaissance de ceux que l'on chérit ! D'ailleurs, les

enfants ingrats ne sont pas dans la nature, ce ne sont que des exceptions.

Mais le sort, qui n'est pas toujours juste, quoi qu'en disent nos optimistes, ne permit pas que les deux bonnes mères vissent se réaliser le projet qu'elles avaient formé. Madame Guerval mourut lorsque son fils venait d'atteindre sa dix-huitième année; Edmond resta chez sa tante, près de sa cousine, dont la tendre amitié s'efforçait d'adoucir sa douleur, mais, l'année suivante, Constance aussi perdit sa mère, et les pauvres enfants se trouvèrent tous deux orphelins.

Edmond avait dix-neuf ans, Constance en avait seize; ils étaient encore trop jeunes pour se marier. D'ailleurs, il fallait d'abord porter le deuil d'une mère; mais comme il n'eût point été convenable que les jeunes gens continuassent à rester ensemble, aussitôt après la mort de sa mère, la jeune Constance se retira chez M. Pause, l'oncle de Pélagie.

M. Pause était un musicien de troisième ordre; il jouait de la basse depuis l'âge de dix ans, il en avait alors cinquante-cinq, et cependant il n'avait jamais pu parvenir à déchiffrer

que la clé de *fa*, il aimait la musique de passion; il jouait de son instrument avec amour, et pourtant il en jouait très-médiocrement, n'allait pas toujours en mesure, et n'attaquait régulièrement qu'après les autres. Mais M. Pause était un excellent homme, modèle d'exactitude, arrivant toujours avant l'heure à l'orchestre du théâtre où il était employé, ne s'étant jamais fait mettre à l'amende, et ne montrant aucune humeur lorsqu'aux répétitions on faisait recommencer cinq ou six fois le même morceau. Toutes ces qualités lui avaient valu l'estime de ses chefs, et faisaient excuser la médiocrité de son talent.

M. Pause n'était pas riche, quoique nous soyons dans un siècle où la musique fasse de grands progrès et menace d'envahir les carrefours comme les jardins; on ne gagne pas beaucoup à jouer de la basse dans un théâtre de mélodrame. Quelques leçons que M. Pause donnait le matin augmentaient peu son revenu, les élèves ayant l'habitude de le quitter dès qu'ils parvenaient à déchiffrer seuls. Malgré cela, le pauvre musicien, qui avait autant d'ordre dans son intérieur que d'exactitude

dans son emploi, vivait heureux et satisfait avec sa nièce Pélagie, petite espiègle que vous venez de voir travaillant près de son amie et faisant enrager M Ginguet, jeune employé au trésor, brave garçon dont la bonté frise un peu la niaiserie, et qui est éperdûment amoureux de la nièce du joueur de basse.

M. Pause allait quelquefois avec sa nièce voir les deux veuves et leurs enfants. Constance et Pélagie s'étaient liées intimement : dans l'adolescence on aime si vite!... et il y a des gens qui conservent toute leur vie cette habitude-là.

Constance avait souvent entendu sa mère vanter la probité, l'excellent cœur de M. Pause; après l'avoir perdue, elle pensa ne pouvoir mieux faire que d'aller demander asile et protection chez l'ancien ami de sa famille. L'oncle de Pélagie accueillit avec joie la jeune orpheline; il l'eût reçue chez lui lors même que Constance eût dû lui être à charge; mais la jeune fille, qui avait une honnête fortune, n'entra chez le pauvre musicien qu'après l'avoir fait consentir à recevoir la pension qu'elle régla elle-même; de cette façon la présence de

Constance chez Pause y répandit un peu plus d'aisance, en même temps qu'elle y amenait plus de plaisirs.

A l'époque où nous prenons cette histoire, Constance était déjà depuis trois ans et demi chez M. Pause ; le jeune Edmond avait atteint sa vingt-quatrième année, et rien ne l'empêchait de s'unir à sa jolie cousine, qui avait dix-neuf ans passés et tout ce qu'il faut pour faire une excellente femme de ménage.

Pourquoi donc cette union n'était-elle point encore formée, puisque aucun obstacle ne s'opposait au bonheur des jeunes gens ? C'est probablement parce qu'aucune entrave ne venait contrarier ses amours qu'Edmond était si peu empressé d'être heureux. Il semble que les hommes n'attachent de prix qu'à ce qu'ils auront de la peine à obtenir. Qu'un but soit facile à atteindre, et vous verrez peu de concurrents chercher à y arriver. Ainsi, Edmond, bien certain de l'amour de sa cousine, bien sûr que, dès qu'il le voudrait, elle lui accorderait sa main, différait toujours cette union si désirée par leurs mères.

Il faut vous dire aussi que, possesseur un

peu jeune de la fortune honnête que sa mère lui avait laissée, Edmond, ne sachant encore quelle carrière il voulait embrasser, et se croyant capable de réussir dans tout ce qu'il entreprendrait, avait déjà essayé de plusieurs professions, que son caractère changeant et son esprit versatile lui faisaient bientôt abandonner. Cependant, avant d'épouser sa cousine, il prétendait avoir une position, une fortune, et déjà même de la gloire à lui offrir, et c'est parce qu'il n'avait pas encore pu réunir tout cela qu'il reculait l'époque de son mariage.

Vous connaissez maintenant les personnages auxquels vous aurez le plus souvent affaire. Retournons autour de la table ronde pour écouter la suite de leur conversation.

CHAPITRE II.

MONSIEUR PAUSE.

Constance n'avait pas répondu à la question de son amie, tant elle était préoccupée ; c'est qu'Edmond ne passait pas ordinairement une soirée sans venir chez M. Pause, et que ce soir-là on ne l'avait pas encore vu, quoique l'aiguille de la pendule eût sonné la demie après neuf heures.

Pélagie sourit et reprit :

« Ah! du moins, Constance est bien heu-
» reuse ; pendant que M. Ginguet lit, elle pense
» à autre chose ; ça fait qu'elle n'écoute pas et
» ne s'aperçoit pas si c'est bon ou mauvais... On
» lui lirait le *Moniteur* qu'elle croirait que c'est
» toujours les *Mystères de la Tour du sud*... Ah !

» voilà ce que c'est que d'avoir un cousin qui
» doit nous épouser...

» — Un cousin! » dit Constance en rougissant et en sortant de sa rêverie. « Oui, c'est
» vrai..... je trouve qu'Edmond vient tard ce
» soir.

» — Oh! je savais bien que tu pensais à lui...
» tu l'aimes tant!...

» — Je ne m'en défends pas; ma mère
» m'avait fiancée à Edmond, et me répétait
» souvent que je devais l'aimer, parce qu'il se-
» rait un jour mon protecteur, mon mari.

» — En voilà un jeune homme heureux! » murmure Ginguet en prenant les pincettes pour tisonner.

« — Qu'est-ce que vous dites, monsieur
» Ginguet? » demande Pélagie d'un air moqueur.

« — Moi!... rien du tout, mademoiselle, je
» r'arrange le feu.

» — Mais à quand donc la noce, Constance?
» je serais si contente d'y danser; je serai ta
» fille d'honneur... Ma toilette est déjà prête...
» Oh! elle sera charmante!...

» — Puis-je espérer qu'on voudra bien me

» faire garçon d'honneur? » dit Ginguet d'un air timide et sans oser regarder mademoiselle Pélagie.

» — C'est bon, monsieur Ginguet; nous ver-» rons, nous y penserons; mais ne nous en-» nuyez pas d'avance avec vos demandes..... » D'abord, comme fille d'honneur, c'est moi » qui arrangerai tout cela..... Constance me l'a » promis. Ce sera pour le mois prochain ton » mariage, n'est-ce pas?

» — Mais... cela dépend d'Édmond...

» — C'est bien singulier qu'un futur ne se » montre pas plus empressé!..... A ta place, » moi, je lui dirais : Mon cousin, si vous ne » voulez plus m'épouser, dites-le-moi franche-» ment.

» — Ah! Pélagie!... quelle pensée!... Est-ce » que je puis supposer que mon cousin ne » m'aime plus? Qu'importe quand se fera notre » mariage. Puisque je suis certaine d'être un » jour sa femme... je suis heureuse... »

Et en disant ces mots, la jeune fille étouffait un soupir; elle reprit au bout d'un moment :

« Edmond veut avoir une position honora-

» ble dans le monde, mais il ne sait pas en-
» core bien quelle profession il doit embrasser.
» Le désir d'acquérir de la gloire, d'entendre
» son nom cité avec éloge, le tourmente, le
» préoccupe sans cesse... Je ne puis lui en vou-
» loir de chercher à tenir un rang honorable
» dans la société, quoique je ne pense pas que
» la gloire donne le bonheur. D'abord tu sais
» qu'il s'est senti beaucoup de goût pour la mu-
» sique; il étudiait la composition, il voulait
» être un *Boieldieu*, un *Rossini*.

» — Oui, et de tout cela il est résulté une
» valse qu'il a fait graver... et dans laquelle
» mon oncle dit qu'il y a de jolies choses.

» — Moi, je n'ai jamais pu jouer sa valse sur
» mon flageolet, » dit M. Ginguet; « c'est éton-
» nant comme elle est difficile.

» — Parce que vous n'allez pas en mesure!..
» Ah! monsieur Ginguet, ce n'est pas vous qui
» feriez une valse.

» — Mademoiselle, depuis quinze jours je
» compose un petit galop que je veux vous dé-
» dier.

» — Un petit galop!... Je crois que cela sera
» joli!... Enfin ton cousin a quitté la musique

» pour la poésie..... Il a fait une comédie en » trois actes et en vers..... C'est cela qui est » beau !...

» — Dieu ! a-t-elle été sifflée ! Quel carillon » c'était le jour de la représentation !... » murmure Ginguet en arrangeant le feu et sans s'apercevoir que Pélagie lui fait signe de se taire.

« — Mon cousin n'a pas été heureux au » théâtre, » dit Constance en soupirant, « et je » crois qu'il n'a pas envie de s'y essayer de nou» veau.

» — Ah ! que veux-tu... on ne réussit pas » tout de suite..... Mais il faut toujours de l'es» prit pour faire une comédie..... lors même » qu'elle tombe..... Monsieur Ginguet, je crois » que vous n'avez jamais fait de vers dans votre » vie.

» — Pardonnez-moi, mademoiselle, j'ai fait » une chanson pour la fête de ma tante, sur » l'air : *Grenadier, que tu m'affliges* ! Il y avait » huit couplets.

» — Ce doit être curieux... Vous me la chan» terez, un soir que j'aurai besoin de dormir.

» — A présent, Edmond s'est passionné pour

» la peinture, » dit Constance ; « il vient de ter-
» miner un tableau et de l'envoyer à l'exposition.

» — Est-ce un tableau d'histoire, mademoi-
» selle ? » demande M. Ginguet en quittant enfin les pincettes.

» — Oh ! non, monsieur, ce n'est qu'un tableau de genre.

« — Mon Dieu, monsieur Ginguet, vous faites
» des questions qui n'ont pas le sens commun !
» Vous voulez que M. Edmond, qui ne cultive
» la peinture que depuis fort peu de temps,
» débute tout de suite par un tableau d'his-
» toire !...

» — Dame, mademoiselle, j'ai un petit ne-
» veu qui n'a que neuf ans et qui fait tous les
» jours des *Brutus*, des *Épaminondas*, ce n'est
» pas plus difficile à copier que *les Souvenirs* et
» *les Regrets* de M. Dubuffe.

» — Taisez-vous, monsieur Ginguet ; vous
» me faites mal en parlant comme cela. On voit
» bien que vous n'avez jamais appris le dessin.

» — Vous vous trompez, mademoiselle, je
» l'ai appris six mois... et je faisais déjà fort
» bien les moulins à vent... Voulez-vous que je
» continue la lecture ?

» — Non ; vous voyez bien que nous causons.
» Découpez-moi ce feston-là, ça vaudra mieux ;
» mais surtout prenez bien garde de couper une
» dent !...

» — Soyez tranquille, mademoiselle, je ferai
» attention. »

Et M. Ginguet, prenant le feston et des ciseaux, se met à découper sans oser lever les yeux, de crainte de faire quelque mala-
» dresse.

» — Si le tableau de mon cousin n'était pas
» reçu au salon, » dit Constance, « je suis sûre
» qu'il abandonnerait la peinture comme il a
» abandonné la musique et le théâtre !...

» — Que veux-tu ?... il cherche sa vocation ;
» il voudrait tout faire !... C'est impossible. Il a
» beaucoup de talents, ton cousin, mais il n'a
» guère de persévérance !

» — Pierre qui roule n'amasse pas de mousse ! »
dit à demi-voix M. Ginguet tout en continuant de découper.

« — C'est bon, monsieur Ginguet, nous
» verrons quelle mousse vous amasserez, vous
» qui êtes dans une administration depuis sept

» ans, je crois, et qui êtes toujours surnumé-
» raire

» — Mademoiselle, c'est qu'on m'a fait des
» injustices, des passe-droit... mais il faudra
» bien que j'arrive!..

» — Oui, si cela continue, dans quinze ans
» on vous fera garçon de bureau!...

» — Ah! mademoiselle...

» — Prenez donc garde, monsieur, vous allez
» couper mon feston...

» — C'est chef de bureau que vous voulez
» dire?

Pélagie se met à rire; dans ce moment on sonne à la porte. La figure de Constance s'épanouit, car elle ne doute pas que ce ne soit son cousin; mais la joie de la jeune fille est de courte durée.

C'est un petit homme gros, ramassé, bouffi, ayant au milieu de la figure une petite bosse avec deux ouvertures, ce qui est censé représenter un nez, et là-dessous une énorme solution de continuité arrêtée heureusement par les oreilles; ce qui, avec de gros yeux à fleur de tête et des cheveux hérissés dont la naissance tient presque aux sourcils, achève de

faire de cette figure une des plus plaisantes que l'on puisse rencontrer, même parmi la galerie de *Dantan*.

Ce petit homme est l'honnête M. Pause, l'oncle de Pélagie, le joueur de basse le plus intrépide, ce qui ne veut pas dire le meilleur, qui revenait de son théâtre beaucoup plus tôt que de coutume.

M. Ginguet quitte un moment son feston pour saluer respectueusement M. Pause, auquel il cède sa place près du feu.

» — Comment! c'est vous, monsieur Pause?» dit Constance ; « mais il n'est que dix heures, » et d'ordinaire votre théâtre ne finit pas sitôt.

» — C'est vrai, ma chère amie, mais c'est » que ce soir nous avons eu une pièce nouvelle » en trois actes, et le public n'a voulu en entendre que deux, ce qui a nécessairement raccourci la soirée.

» — La pièce est donc tombée, mon oncle?

» — Oui, ma chère amie.

» — C'était donc bien mauvais? » dit Ginguet sans quitter son feston des yeux.

» — Mauvais.... mais.... cela dépend.... il y » avait de jolies choses.... surtout dans les par-

» ties d'orchestre; au reste, on la redonnera de-
» main, et le directeur a dit que cela serait en-
» levé...

» — De dessus l'affiche ?

» — Non ! enlevé, c'est-à-dire emporté d'as-
» saut par les applaudissements ! C'est ce qui
» serait arrivé aujourd'hui si on avait donné
» toute la salle à l'auteur, comme cela se prati-
» que habituellement pour les pièces de nos
» grands hommes modernes, qui ne veulent pas
» qu'à leurs pièces il puisse entrer un seul billet
» payant... parce qu'à une première représen-
» tation tout le monde doit se connaître..... au
» moins l'enthousiasme est alors général. Mais
» aujourd'hui le directeur a eu la faiblesse de
» vouloir faire une recette ; qu'en est-il résulté ?
» c'est que la pièce est tombée. Belle avance !..
» Voilà ce que l'auteur lui a prouvé comme
» deux et deux font quatre, en lui disant : Je
» consens à vous donner des ouvrages..... c'est
» très-bien ; mais il ne suffit pas de me payer
» plus cher que les autres, il faut sacrifier vos
» recettes pendant six représentations.... Voilà,
» monsieur, le seul moyen de faire de l'argent à
» présent.

» — Mon oncle, puisqu'à la prochaine repré-
» sentation on donnera toute la salle en billets,
» est-ce que vous ne pourriez pas en avoir pour
» moi et Constance?

» — Ah!... ce serait difficile ; on ne distribue
» pas les billets légèrement aux premières per-
» sonnes qui en demandent!... on veut des
» gens sur qui l'on puisse compter. D'ailleurs,
» ma chère Pélagie, tu sais que je n'aime pas
» demander la moindre faveur. Nous avons no-
» tre billet de service..... un tous les quinze
» jours... c'est déjà bien gentil!...

» — Ah! oui!.. ils sont agréables, vos billets
» de service, » dit Ginguet tout en découpant;
« on paie vingt sous par personne avec cela, et
» on vous met sur le côté, à une place où il est
» impossible de voir... Alors on vous dit qu'avec
» un supplément de vingt autres sous vous pou-
» vez aller en face. Bon, vous prenez le supplé-
» ment, vous allez en face... il n'y a plus de
» placé... Vous criez.... vous pestez..... vous
» voyez des loges vides, mais, pour y entrer, il
» faut donner quinze sous de supplément.....
» total cinquante-cinq sous pour aller à une
» place qui est marquée deux francs cinquante

» au bureau... c'est juste cinq sous de plus que » vous payez avec votre billet donné, qui vous a » fait rester deux heures à la queue..... Je ne » parle pas encore du petit banc que l'ouvreuse » vous glisse presque de force sous les pieds, de » *l'Entr'acte*, qu'il faut acheter, et du parapluie » que vous déposez à la porte... Oh! j'ai les bil» lets donnés en horreur..... j'aimerais mieux » louêr une loge que d'accepter jamais un billet » d'administration.

» — Ce pauvre monsieur Ginguet.... comme » il s'emporte!...

» — Ecoutez donc, mademoiselle, c'est que » je me rappelle la dernière fois que j'ai mené » au spectacle mes tantes et mes sœurs..... j'a» vais des billets d'administration!... et toutes » mes économies du mois y ont passé!...

» — Faites donc attention à mon feston; cela » vaudra beaucoup mieux... Là! .. vous m'avez » coupé une dent!.... oh! j'en étais sûre!.... » Donnez-moi cela, monsieur; je ne veux » plus que vous y touchiez.

» — Mademoiselle, je ferai remettre une » dent ..

» — Non... en voilà bien assez. »

Pélagie reprend son feston à M. Ginguet, qui semble consterné ; en ce moment on sonne de nouveau.

« — Oh! pour le coup, c'est lui, » dit Constance.

Un jeune homme à cheveux lisses, à petite barbe pointue au menton, et dont les traits assez réguliers ont malheureusement une expression de suffisance qui leur ôte tout leur charme, entre bientôt dans l'appartement, et, sans saluer personne, va se jeter avec humeur dans un fauteuil en s'écriant :

« — C'est pitoyable!.. c'est épouvantable!..
» c'est détestable!...

» — Quoi donc? mon cousin, » dit Constance en regardant avec anxiété le jeune homme qui vient d'arriver.

« —Est-ce que vous venez de voir notre pièce
» nouvelle? » demande M. Pause en battant avec ses doigts sur la cheminée, comme s'il conduisait un orchestre. « Il me semble cepen-
» dant qu'il y a de jolies choses...

» —Ah! je m'embarrasse peu de votre pièce...
» c'est de mon tableau qu'il s'agit... de mon ta-

» bleau, qui est délicieux... un ton... un fini...
» une couleur !...

» — Eh bien ! mon cousin ?

» — Eh bien ! on me l'a refusé à l'exposition;
» j'en ai eu ce soir la nouvelle certaine.

» — Il est refusé !...

» — Oui, ma cousine. Ayez donc du talent,
» du génie, une vocation décidée pour les arts...
» à quoi cela vous avance-t-il? Maintenant ce
» sont les intrigants qui arrivent..... qui par-
» viennent!... qui ont les récompenses, les
» honneurs!..... Mais quand vous n'êtes pas
» prôné par une coterie, vous êtes repoussé ; on
» accumule les obstacles, les dégoûts, pour
» vous faire renoncer à une carrière où vos suc-
» cès écraseraient vos rivaux...

» — Cependant, mon ami, » dit M. Pause en essayant de battre avec sa tête une mesure en trois temps, « le public n'est pas une coterie, et
» c'est lui qui fait les vrais succès, en dépit des
» articles de journaux, qui parfois ne sont pas
» plus vrai pour les arts que pour la politique,
» et tôt ou tard le talent perce; mais il faut en
» tout de la persévérance! Voyez, moi, j'ai tou-
» jours aimé de passion la musique, la basse était

» mon idole, je faisais des basses avec du charbon
» sur les murs, j'en faisais partout!... Mon père
» me répétait souvent : Tu ferais bien mieux
» d'auner du calicot que de mettre ce gros vio-
» lon entre tes jambes; tu es né pour être dans
» un comptoir et non pour râcler sur des cordes
» à boyaux... Moi, je sentais bien que j'étais né
» pour la musique!... j'ai continué... cela m'a
» valu mille désagréments, mais enfin j'ose dire
» que je suis arrivé; c'est fini, à présent je suis
» classé, et pourtant, jamais, je puis le dire
» avec assurance, jamais un seul journal n'a
» parlé de moi. »

Edmond réprime un sourire ironique qui venait sur ses lèvres, et répond :

« Je n'ai pas envie d'attendre vingt-cinq ou
» trente ans pour avoir une réputation; nous
» sommes dans un siècle où tout marche vite,
» où l'on veut être tout de suite riche, heureux,
» admiré!... Je veux faire comme les autres.
» Ce ne sont pas les moyens qui me manquent;
» en musique, j'ai tout de suite compris les rè-
» gles de la composition!

» — Oui... oh! vous seriez arrivé... il y a
» de très-jolies choses dans votre valse!...

» — Des pièces!... mais j'en aurais fait une » par semaine, si on les avait reçues!... et des » romans! est-ce donc si difficile d'en écrire?.. » on en fait de si mauvais, maintenant!..

» — Il est certain que cela ne doit pas être » difficile d'en faire de mauvais...

» — Quant à mon tableau, vous l'avez vu, » monsieur Pause; voyons, répondez-moi, est-» ce qu'il n'était pas bien?

» — Il y avait de fort jolies choses! » répond M. Pause en jouant toujours avec ses doigts.

Edmond se lève et se promène quelques instants dans l'appartement, paraissant réfléchir profondément. Les deux jeunes filles travaillent et se taisent; car l'une songe que son mariage sera encore reculé, et l'autre qu'elle ne mettra pas de sitôt sa jolie toilette de fille d'honneur. M. Pause garde aussi le silence; il se contente de battre un andante ou un presto; quant à M. Ginguet, depuis qu'il a eu le malheur de couper dans le feston de Pélagie, il ne sait plus comment se tenir sur sa chaise.

Bientôt le front d'Edmond devient moins soucieux, ses traits s'animent, ses yeux brillent, et il s'écrie :

» En vérité, je suis bien bon de me chagriner
» pour de sottes injustices... Après tout, n'est-
» ce pas une duperie de travailler, de se fati-
» guer pour acquérir un talent que nos conci-
» toyens ne sauront pas apprécier? qu'ils dénigre-
» ront même et dont ils seront jaloux? Mettez-
» vous donc en frais pour des envieux! des in-
» grats!... Sottise que tout cela!... La fortune
» seule, voilà ce qu'il faut avoir, parce qu'à la
» fortune on rend tous les honneurs, on accorde
» tous les genres de mérite. Oui, c'est décidé,
» je renonce aux beaux-arts, je ne veux plus
» connaître d'autre dieu que Plutus, et c'est lui
» que je vais encenser. Ma chère cousine, vous
» n'épouserez plus une célébrité, une gloire vi-
» vante; mais vous épouserez un millionnaire,
» et vous aurez voitures, hôtel, diamants, la-
» quais...

» — Que dites-vous là, mon cousin? quel
» nouveau projet vous passe par la tête?

» — Oh! c'est un projet bien arrêté, main-
» tenant. Je veux devenir très-riche. Ne voyons-
» nous pas tous les jours des sots, des gens inep-
» tes faire fortune? Il me semble, d'après cela,
» que quand un homme d'esprit voudra bien

» s'en donner la peine, il pourra facilement en
» faire autant...

» — Ce n'est pas une raison, » dit Constance en soupirant ; « et d'ailleurs, mon cousin, est-
» ce que de grandes richesses sont absolument
» nécessaires au bonheur ? Nous avons chacun
» une honnête aisance, et je croyais que cela
» pouvait nous suffire... Je ne désire ni briller
» dans le monde, ni éclipser personne...

» — Et moi, ma cousine, je veux que vous
» éclipsiez toutes les autres dames par votre
» toilette, par vos diamants ; je veux que l'on
» envie le sort de ma femme ! qu'on se dise :
» Madame Guerval n'a qu'à former un vœu, un
» désir pour le voir satisfait !... Son mari ne lui
» refuse rien ! Enfin j'ai déjà en tête les moyens
» de réussir, et, avant qu'il soit peu, je vien-
» drai mettre à vos pieds mes richesses et ma
» main.

» — Comme vous voudrez, mon cousin ; mais
» songez bien que ce ne sont pas vos richesses
» qui ajouteront à mon bonheur.

» — Je voudrais bien savoir par quel moyen
» il espère faire rapidement une grande fortu-

» ne, » se disait l'honnête joueur de basse en hochant la tête d'un air de doute.

» — Monsieur Ginguet, il me semble que » vous devriez aussi tâcher de devenir million- » naire, » dit Pélagie en regardant avec malice le jeune employé ; « cela vous éviterait un long » surnumérariat.

» — Oh ! moi, mademoiselle, je ne suis heu- » reux en rien, » répond Ginguet en poussant un gros soupir. « Que voulez-vous que j'entre- » prenne ?

» — En tous cas, je ne vous conseille pas » d'entreprendre des découpures... car vous n'y » brillez pas ! »

Et la jeune fille se met à rire aux éclats, tandis que le jeune homme baisse les yeux et se sent presque envie de pleurer.

» Mes enfants, » dit au bout d'un moment M. Pause, « en attendant que M. Edmond soit » membre du grand collége, est-ce que nous ne » ferions pas bien d'aller chacun nous cou- » cher ?

» — Bonsoir, mon cousin, » dit Constance en se levant et en quittant son ouvrage ; « nous » nous verrons demain, j'espère ?

» — Oui, ma chère cousine, oh! je reviendrai toujours... et avant peu vous verrez que je ne suis pas un menteur. Mais il se fait tard; venez-vous, monsieur Ginguet?

» — Me voilà... je vous suis... je cherche mon chapeau.

» — C'est tous les soirs la même chose, » dit Pélagie; « vous ne savez jamais ce que vous avez fait de votre chapeau. »

M. Ginguet savait fort bien où était son modeste feutre, mais il faisait semblant de chercher dans la chambre, espérant trouver encore l'occasion de se rapprocher de Pélagie et de lui demander tout bas pardon pour avoir coupé son feston; car le pauvre garçon sentait qu'il ne dormirait pas de la nuit s'il quittait la jeune fille fâchée contre lui.

Mais Pélagie fit exprès de ne point se trouver près de M. Ginguet, et il fallait bien s'en aller; déjà Edmond était sur le carré, disant adieu aux deux demoiselles et à M. Pause.

La voix de Pélagie se fit de nouveau entendre, s'écriant du ton moqueur qui lui était naturel :

« Monsieur Ginguet, si vous ne trouvez pas

» votre chapeau, mon oncle est décidé à vous
» prêter un bonnet de coton pour rentrer chez
» vous.

» — Je l'ai, mademoiselle, je l'ai! » répondit Ginguet en revenant tout penaud, son chapeau à la main. « Je suis désolé d'avoir fait attendre
» à la porte... je suis bien malheureux ce soir..
» je suis si... je...

» — En voilà assez, monsieur Ginguet, bien
» le bonsoir, vous nous direz le reste une autre
» fois. »

Et la porte du carré se refermait sur le jeune homme qui se confondait en saluts. Quand il vit qu'il ne saluait plus que des murs, il se décida à descendre l'escalier, mais tristement et en murmurant :

« Elle m'en veut beaucoup!... je suis bien
» malheureux... Moi qui donnerais tout ce que
» je possède pour être aimé de mademoiselle
» Pélagie!... quand je suis près d'elle, je ne fais
» que des gaucheries!... »

Les jeunes gens étaient arrivés dans la rue; là ils devaient se quitter, car l'un remontait le faubourg et l'autre descendait du côté du boulevard. Mais Ginguet s'était assis sur la borne

qui était contre la maison dont il venait de sortir, et il semblait disposé à rester là. Edmond va lui frapper sur le bras en lui disant :

« Bonsoir, mon cher Ginguet.

» — Bonsoir, monsieur Edmond.

» — Est-ce que vous comptez passer la nuit » sur cette borne?

» — Je ne sais pas ce que je ferai... je suis » si malheureux !... Ah! monsieur Edmond, » vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer » sans espérance, vous qui êtes certain de pos- » séder le cœur de votre cousine; mais moi j'a- » dore une ingrate, une fille cruelle, un cœur » de rocher... je pleurerais pendant quinze » jours de suite que mademoiselle Pélagie ne » me demanderait pas seulement pourquoi » j'ai les yeux rouges...

» — Alors il me semble que vous feriez aussi » bien de ne pas pleurer.

» — Est-ce qu'on est maître de ça?... Quand » mademoiselle Pélagie m'a rudoyé dans la » soirée, je sanglote toute la nuit si fort que » ma voisine d'à côté m'a déjà menacé de se

» plaindre au commissaire, parce qu'elle pré-
» tend que je l'empêche de dormir.

» — Ce pauvre Ginguet!... Bonsoir. Je vais
» rêver à mes projets de fortune. »

Edmond s'éloigne, laissant Ginguet assis sur la borne. Enfin le pauvre garçon lève la tête en l'air et considère les fenêtres de l'appartement de M. Pause en se disant :

« Si elle pouvait se mettre à la croisée... si
» je la voyais seulement passer avec sa lu-
» mière !... »

Et il restait là, le cou tendu, le nez au vent, les yeux attachés sur les fenêtres du quatrième étage, faisant quelques pas, puis s'arrêtant; et, comme cet astronome qui regardait la lune et ne voyait point un fossé à ses pieds, l'amant infortuné, en regardant les fenêtres de celle qu'il aimait, ne voyait pas des pavés que l'on avait laissés près du ruisseau, lequel était assez gros parce qu'il avait plu ce jour-là.

M. Ginguet trébuche et tombe justement au milieu de l'eau dans laquelle un bain n'avait rien de séduisant. Mais, comme une sensation physique inattendue fait toujours trêve aux

sensations morales, M. Ginguet se relève tout trempé et s'en retourne sur-le-champ chez lui, sans être tenté de regarder plus longtemps les croisées de mademoiselle Pélagie.

CHAPITRE III.

LES JEUX DE LA FORTUNE.

—

Quatre mois s'écoulèrent ; Edmond ne parlait plus que fonds, hausse, baisse, cinq pour cent, et cours fermé à tant ; car son moyen de faire fortune avait été tout simplement de jouer à la Bourse. Il avait réalisé ce qu'il possédait, et se flattait de parvenir en peu de temps à quadrupler ses capitaux.

Le bon M. Pause avait froncé le sourcil lorsqu'il avait su comment le cousin de Constance comptait s'enrichir ; celle-ci, toujours douce, ne se permettait pas de blâmer son cousin ; d'ailleurs, Edmond commençait bien : il gagnait, c'est presque toujours ainsi que dé-

butent les joueurs, et il était d'une humeur charmante quand il allait voir sa cousine. A la vérité, ses visites étaient courtes; il ne parlait plus que ventes à terme ou tiers consolidé, ce qui amusait fort peu les jeunes filles; mais il était mis dans le dernier goût, et avait pris un cabriolet au mois en attendant qu'il eût acheté une voiture.

M. Ginguet allait toujours à pied, et ne sortait pas de sa redingote noisette et de son gilet noir, ce qui lui attirait souvent des épigrammes de la malicieuse Pélagie. Pourtant un soir il se présenta d'un air tout radieux et avec un gilet blanc.

« Il est arrivé quelque événement extraordi- » naire à M. Ginguet, » dit aussitôt Pélagie, « il a changé quelque chose à son uniforme; » je crois même qu'il a fait cirer ses bottes ce » soir!

» — Mademoiselle, il me semble que je ne » me suis jamais présenté mal tenu et crotté de- » vant vous. D'abord, j'ai soin d'essuyer mes » pieds à tous les paillassons.

» — Enfin, monsieur Ginguet, répondez- » moi... n'est-il pas vrai que vous avez quelque

» chose?... vous n'êtes pas dans votre état or-» dinaire... je crois même que vous louchez ce » soir...

» — Mademoiselle, je ne sais pas si le plai-» sir me fait loucher; ce qu'il y a de certain, » c'est que je suis très-content; à dater du pre-» mier de ce mois, je ne suis plus surnuméraire, » je suis appointé!...

» — Appointé!.... oh! mais c'est superbe » cela... et de combien sont vos appointements?

» — J'ai huit cents francs, mademoiselle.

» — Huit cents francs... par mois.

» — Oh! par exemple... par an; il me sem-» ble que pour commencer, c'est déjà bien gen-» til.

» — Mais oui, » dit M. Pause, qui n'était point encore parti pour son théâtre. « Avec cela un » jeune homme peut aller... non pas à l'Opéra, » ni chez Véfour; mais à Paris il y a tant de » moyens pour vivre... on dîne parfaitement à » vingt-deux sous...

» — Ah! mon oncle!..... ne voudriez-vous » pas aussi qu'on se mît en ménage avec huit » cents francs de revenu?

» — Ma chère amie, j'ai connu un employé

» à douze cents francs qui avait une femme et
» quatre enfants, et tout cela vivait et ne faisait
» pas un sou de dettes, d'autant plus que per-
» sonne n'aurait voulu leur prêter. »

Le pauvre Ginguet ne soufflait plus mot; il avait cru que le sachant appointé, Pélagie le traiterait un peu moins mal, et il se voyait encore trompé dans son espérance. Mais, en s'éloignant, M. Pause lui serra la main, en lui disant :

» Je vous fais mon compliment, mon ami,
» mon compliment bien sincère... car, à mes
» yeux, huit cents francs d'assurés valent mieux
» que des millions après lesquels on court! Au
» revoir; je vais accompagner un mélodrame
» dans lequel il y a de bien jolies choses. »

Habituées à entendre Edmond Guerval ne parler que par cinquante, soixante mille francs, les deux jeunes filles n'avaient pu être bien émerveillées de la nouvelle situation de M. Ginguet. Qu'est-ce, en effet, que huit cents francs par an, auprès de quelqu'un qui, en un coup de bourse, peut en gagner cinquante fois autant!

Cependant Constance; qui était témoin des soupirs que le pauvre commis poussait près de

Pélagie, grondait souvent celle-ci sur la manière dont elle traitait M. Ginguet; mais Pélagie répondait :

« Je peux lui dire tout ce que je veux! S'il » m'aime réellement, ne doit-il pas être trop » heureux que je veuille bien qu'il vienne tous » les soirs?.... N'est-il pas bien amusant? quel» quefois il entre, s'assied, et reste pendant » deux heures sans ouvrir la bouche.

» — C'est quand tu ne le regardes pas, lors» qu'il te dit bonsoir. Enfin, ce jeune homme » désire t'épouser; si tu ne l'aimes pas, il vau» drait mieux le lui dire que de le laisser espé» rer en vain.

» — Je ne lui ai pas dit d'espérer; nous ver» rons!... Ne voudrais-tu pas que j'épousasse » un employé à huit cents francs, pour que, le » dimanche, il me régalât dans un restaurant à » vingt-deux sous! bien obligé! je ne trouve pas » comme mon oncle que ce soit bien gentil. Je » voudrais que M. Ginguet eût l'esprit de faire » fortune comme M. Edmond.... mais il est » est trop lourd, trop apathique pour cela. Ah! » c'est toi qui vas être heureuse.... tu auras un

» hôtel... des diamants... une voiture.... Tu me » mèneras dans ta voiture, n'est-ce pas?

» — Ah! je ne l'ai pas encore!

» — Oh! comme nous nous amuserons alors! » Nous irons tous les matins promener au bois » de Boulogne, à Saint-Cloud, à Meudon, quand » on a sa voiture, on est libre d'aller où l'on » veut........ Ah! nous voyagerons, tu me mè- » neras voir la mer.

» — Que tu es folle, ma chère Pélagie.

» — Oh! j'ai une si grande envie de voir la » mer!... mais avec un mari de huit cents francs, » c'est tout au plus si je pourrais aller voir jouer » les eaux dans le parc de Versailles; et encore » il faudrait nous y rendre en *coucou*. comme ce » serait amusant!

» — Est-ce qu'on ne s'amuse pas toujours » lorsqu'on est avec la personne que l'on aime.

» — Ce n'est pas une raison pour avaler de la » poussière pendant quatre lieues de chemin... » Ah! Constance, il faudra aussi avoir des loges » au spectacle... à plusieurs spectacles.

» — A l'Opéra, n'est-ce pas?

» — Oui, à l'Opéra.... et chez Franconi...... » J'aime beaucoup les chevaux, moi. Ensuite,

» tu recevras du monde, tu donneras très-sou-
» vent des dîners, des soirées, des bals..... tu
» auras un bel orchestre avec des cornets à pis-
» ton, car tu sais que mon oncle nous a dit
» qu'on fait à présent de bien jolies choses sur
» cet instrument-là.

» — Mais, ma chère Pélagie, sais-tu bien
» que, pour réaliser tous les projets que tu for-
» mes, il faudrait avoir une très-grande for-
» tune?

» — Il me semble qu'avec trente mille francs
» de rente on peut satisfaire à peu près toutes
» ses fantaisies.

» — Et tu crois qu'Edmond va m'offrir trente
» mille francs de rente à dépenser?

» — Certainement, et peut-être bien plus!...
» Il paraît que ton cousin va s'enrichir bien vite;
» la dernière fois qu'il est venu, il semblait si
» content, si satisfait de ses spéculations! il se
» frottait les mains en se disant : *Audaces fortu-*
» *na*... ah! mon Dieu! je ne puis pas me rap-
» peler le reste, mais c'étaient des mots latins
» qui voulaient certainement dire : Je suis très-
» riche!

» — Je l'ignore... Mais je sais que mon cou-

» sin est resté avec nous bien peu de temps.....
» qu'il répondait à peine à ce que je lui disais,
» et que je le trouvais bien plus aimable pour
» moi avant qu'il songeàt à devenir riche! »

Le soir qui suivit cette conversation, Edmond ne vint pas chez M. Pause. Le lendemain soir, M. Ginguet vint encore seul, et le jeune employé avait une mine singulière; il était triste, semblait embarrassé, et restait près des deux amies sans leur dire un mot.

« — Vous avez encore quelque chose ce
» soir, » lui dit Pélagie; « et quoique vous
» n'ayez pas un gilet blanc, vous avez la phy-
» sionomie tout autre; est-ce qu'on vous a déjà
» supprimé vos appointements?

» — Oh! non... mademoiselle, ce n'est pas
» de moi qu'il s'agit.

» — Pas de vous!.... alors, ça devient plus
» intéressant!... Voyons, monsieur, expliquez-
» vous?

» — C'est que... en venant ici, j'ai rencontré
» M. Edmond Guerval.

» — Mon cousin?

» — Oui, mademoiselle, votre cousin, et il

» avait aussi l'air tout sens dessus dessous, il
» était pâle, défait.

» — Mon Dieu! serait-il malade?

» — Non, mademoiselle, il n'est pas malade,
» mais certainement il avait quelque chose......
» D'abord, il m'a pris la main... et me l'a serrée
» à me faire mal.

» — Après, monsieur Ginguet, au fait, vous
» nous parlez de votre main, et vous voyez bien
» que Constance est sur les épines!

» — Enfin, monsieur Edmond m'a dit : Ce
» soir, irez-vous chez M. Pause? Sur ma réponse
» affirmative, il a sorti une lettre de sa poche et
» me l'a remise en ajoutant: « — Donnez cela à
» ma cousine de ma part..... n'y manquez pas
» surtout...... Je lui ai promis de faire sa com-
» mission, et alors il a disparu comme un éclair.

» — Et cette lettre, monsieur Ginguet?

» — Elle est dans ma poche; mademoi-
» selle...

» — Eh! donnez-la donc vite, dit Pélagie,
» c'est par-là que vous auriez dû commen-
» cer.... »

M. Ginguet présente la lettre à Constance;

celle-ci la prend d'une main tremblante et lit :

« Ma chère cousine, j'ai voulu tenter la for-
» tune et mes premiers essais furent heureux...
» Enhardi par ce début, peut-être ai-je été
» trop vite....... Cependant, toutes les chances
» étaient pour moi, et je croyais pouvoir bien-
» tôt vous placer dans une position digne de
» vous. Le sort a trahi mon espoir. Une funeste
» baisse que je ne pouvais prévoir.... Que vous
» dirai-je!... je suis ruiné... Si je ne perdais que
» ce qui m'appartient, je pourrais me consoler
» encore, mais je dois presque le double de ce
» que je possède; il me faut donc manquer à
» mes engagements.... Perdre l'honneur! voilà
» ce qui me désespère! ce qui me tue..... Oui,
» ce qui me tue, car on ne doit plus vivre en
» perdant l'honneur. Adieu, ma chère cousine,
» plaignez-moi et ne me maudissez pas. Adieu
» pour jamais.

» EDMOND GUERVAL. »

La lettre tombe des mains de Constance, qui semble anéantie par ce coup imprévu.

« — Ruiné! » murmure Ginguet.

» — Ruiné! » répète Pélagie.

Mais Constance reprend ses esprits, et son premier mouvement est de s'écrier : « Oh! mon » Dieu; il veut donc mourir, puisqu'il me dit » adieu pour jamais... Mourir pour quelque ar- » gent qui lui manque!... mais ce que j'ai, moi, » n'est-ce pas à lui?.. Edmond douterait-il de » mon cœur?.... Oh! il faut le sauver.... l'em- » pêcher d'exécuter son affreux projet...... Pé- » lagie, vite, mon chapeau.... mon châle.... » mais qu'importe? j'irai comme cela.... Mon- » sieur Ginguet, vous voudrez bien me conduire, » me donner votre bras...... Venez, oh! venez » vite, il s'agit de sauver Edmond. »

Et Constance prenait le bras du jeune employé, et elle lui faisait descendre l'escalier quatre à quatre. Ginguet sautait les marches pour rattraper la jeune fille, tout en disant : « Est-il aimé ce monsieur Edmond!..... est-il » aimé!..... Ah! pour être chéri comme ça de » mademoiselle Pélagie, je serais capable de » m'asphyxier tous les jours! »

Arrivés dans la rue ; Constance dit à M. Ginguet, en lui prenant le bras :

« — Conduisez-moi, monsieur, et hâtons-
» nous, car il serait si cruel d'arriver trop tard!.

» — Oui, mademoiselle... oui... je vais vous
» conduire ; mais où voulez-vous que je vous
» conduise ?

» — Chez Edmond...... vous savez où il de-
» meure ?

» — Oui, mademoiselle.

» — Pourvu que nous le trouvions chez lui!

» — Ah! c'est ce qui est douteux.

» — Enfin... nous saurons peut-être... oh! il
» faudra bien que je le voie? »

Ginguet se disait : « Si le cousin n'est pas
» chez lui, je ne vois pas trop où nous irons le
» chercher! » Mais il ne faisait point cette réflexion à Constance, dont le chagrin et l'inquiétude semblaient redoubler à chaque instant.

On arrive chez Edmond; Constance quitte son conducteur et court s'informer au concierge, car dans les grandes peines on oublie les convenances, et la jeune fille ne songeait plus à ce qu'on pourrait penser en la voyant aller chez un jeune homme.

Edmond n'était pas chez lui; il était sorti

depuis fort longtemps, et il n'avait rien dit au concierge qui pût faire présumer de quel côté il avait porté ses pas.

Constance sent un poids affreux se placer sur sa poitrine; elle retourne désolée près de son compagnon, en balbutiant :

« — Il n'est pas chez lui.... et on ignore où » il est allé!...

» — Je m'en doutais; quand je l'ai rencontré » il n'avait pas l'air disposé à se coucher...

» — N'importe..... il faut que nous le trou- » viens ; venez, monsieur Ginguet..... mar- » chons.

» — Tant que vous voudrez, mademoiselle; » mais où allons-nous?

» — A la Bourse.

» — Mademoiselle, on ne va pas à la Bourse » le soir, elle est même fermée.

» — Dans des cafés..... au spectacle..... que » sais-je?...

» — M. Edmond ne me semblait pas songer » à aller au spectacle.

» — Pourtant, monsieur, il faut bien que » mon cousin soit quelque part, et que nous le » trouvions. »

Et la jeune fille entraînait son compagnon; ils marchaient au hasard. Quand un jeune homme de la taille, de la tournure d'Edmond venait à passer près d'eux, Constance s'écriait : « C'est lui! » et elle faisait courir M. Ginguet après le passant; mais M. Ginguet revenait en disant : « Ce n'est pas lui, et de près même il ne » lui ressemble pas du tout. »

Quand on passait devant un café, il fallait aussi que M. Ginguet y entrât pour s'assurer si celui que l'on cherchait n'y était pas.

Il y avait trois heures que Constance parcourait Paris avec le jeune commis. Constance sentait à chaque instance son espérance s'évanouir; elle ne pleurait pas, mais sa respiration était pressée, son front brûlant et son regard morne et fixe.

M. Ginguet était entré dans cinquante cafés; il avait couru après plus de vingt passants, dont quelques-uns ne l'avaient pas fort bien reçu; enfin il tombait de fatigue, mais il n'osait pas le dire, car la jeune fille ne se plaignait pas, et un homme n'ose pas montrer moins de courage qu'une femme, alors même qu'il en aurait envie.

Onze heures et demie venait de sonner. M. Ginguet se hasarda à dire :

« — Il est bien tard ; je crains que M. Pause » et mademoiselle Pélagie ne soient inquiets de » vous.

» — Il est bien tard, dites-vous ?

» — Onze heures et demie sonnées.

» — Alors il doit être rentré.

» — M. Pause ? Oh ! certainement qu'il est » revenu.

» — Mon cousin, monsieur... c'est mon cou- » sin que nous cherchons. Venez, retournons » chez lui. »

Ginguet n'ose s'y refuser, quoiqu'il juge cette course assez inutile ; mais, tout en marchant avec Constance, il ne cesse de se dire :

« En voilà un homme aimé, un homme heu- » reux ! Et il veut se tuer !... et il se plaint du » sort !.. Ah! ce n'est pas l'embarras, on aurait » bien dû se dispenser de faire l'Amour aveu- » gle !... »

On est devant la maison d'Edmond, Constance s'arrête tremblante ; en ce moment ses forces sont sur le point de l'abandonner, car

elle sent bien que si Edmond n'est pas rentré il faudra perdre tout espoir.

Elle se décide pourtant; elle frappe, elle entre.

« — M. Edmond Guerval est de retour depuis » un quart d'heure, dit le concierge.

» — Il est chez lui! » dit Constance en poussant un cri de joie. Et aussitôt la jeune fille monte rapidement l'escalier sans regarder si son compagnon la suit.

Il était temps! car Edmond, après avoir passé la soirée à marcher au hasard dans Paris en réfléchissant à sa cruelle position, s'était convaincu que, pour se tirer d'affaire, il ne lui restait plus qu'à se tuer. Il est certain que c'est un moyen beaucoup plus expéditif que de tâcher, à force de travail, de patience et de persévérance, de regagner ce que l'on a perdu; mais, dans le temps où nous vivons, la patience, la persévérance et l'amour du travail sont beaucoup plus rares qu'un canon de pistolet; et on prétend que nous sommes dans le siècle des lumières, des progrès!... Pour la manière de donner à dîner, c'est possible; mais pour le bon sens, je n'en crois rien.

Edmond était donc revenu chez lui avec la ferme résolution d'en finir. Il s'était occupé à charger ses pistolets, puis il les avait posés sur une table près de lui, et s'était laissé aller à quelques regrets qu'il donnait à sa courte carrière. Sans doute sa jolie cousine occupait une grande place dans ses souvenirs, du moins la pauvre enfant le méritait bien.

Mais, au moment où Edmond se dirigeait vers les armes fatales, Constance entrait dans sa chambre, arrêtait ses mains prêtes à saisir ses pistolets et se jetait à ses pieds en s'écriant :

« Mon cousin, vous voulez donc me tuer » aussi ? »

Edmond s'arrête ; il considère sa cousine dont les beaux yeux sont suppliants, l'attendrissement succède au désespoir ; il se laisse tomber sur une chaise en murmurant :

« Comment voulez-vous que je vive déshonoré... et je le suis si je ne tiens pas mes engagements !

» — Mais, mon cousin, vous avez donc oublié que tout ce que je possède est à vous !...

» Disposez de mon bien..... je le veux..... je » l'exige... au nom de nos deux mères!... qui » nous aimaient tant et qui se plaisaient à vous » regarder comme mon protecteur, comme le » mari que le ciel me destinait...

» — Constance, y pensez-vous? que je dis» pose de votre fortune!..... Si vous saviez..... » quand j'aurai payé ce que je dois... pour cette » maudite différence, il ne vous restera pres» que plus rien.

» — Et que m'importe?... je serai heureuse » alors... Pensez-vous que je le serais en pleu» rant votre mort?... Vous acceptez, Edmond, » il le faut... je le veux... Donnez-moi vite du » papier, de l'encre; que je vous donne une » lettre pour mon banquier... Ah! je suis si con» tente que je puis à peine écrire! »

Et la jeune fille s'était placée devant un bureau; elle écrivait avec tant de plaisir que son cousin debout près d'elle ne pouvait que se taire et l'admirer. Un peu plus loin, dans un coin de la chambre, M. Ginguet pleurait comme une biche, en murmurant :

« Quel trait!... quel dévoûment!..... quel

» attachement!... Voilà un homme aimé! Ah! » mademoiselle Pélagie! que je serais heureux » si je vous inspirais seulement la dix-neuvième » partie de cet amour-là »

Constance a fini d'écrire, Ginguet a cessé de pleurer.

Edmond a consenti à recevoir les secours que lui offre sa cousine. On est heureux, les peines sont oubliées; on fait déjà des projets de bonheur pour l'avenir, et Constance ne semble pas regretter la brillante fortune que voulait lui donner son cousin.

M. Ginguet fait remarquer qu'il est fort tard; on se dit adieu en se promettant de se revoir le lendemain; puis Constance est ramenée chez M. Pause par son fidèle conducteur, qui raconte tout d'un trait ce que vient de faire la cousine d'Edmond, tandis que celle-ci, les yeux baissés et l'air confus, écoute tout cela comme une coupable qui attend son arrêt.

Pélagie embrasse son amie en s'écriant :

« Ah! si ton cousin ne t'adore pas, s'il ne te » rend pas la plus heureuse des femmes, il » faudrait qu'il fût bien ingrat!

» — Je n'ai pas pensé à tout cela pour l'obli-
» ger, » dit Constance.

Quant à l'honnête M. Pause, il a écouté avec attendrissement le récit de la belle action de la jeune fille, ensuite il va lui prendre la main et la serre affectueusement dans les siennes en murmurant :

« Ma chère amie, il y a de bien jolies choses
» dans ce que vous avez fait là ! mais il aurait
» tout autant valu que votre cousin ne pensât
» pas à devenir millionnaire. Enfin ce sera sans
» doute une bonne leçon pour lui, et je pré-
» sume qu'il va se décider pour une autre pro-
» fession. »

Edmond, grâce à la fortune de sa cousine, paya tout ce qu'il devait ; mais, quand il eut tout acquitté, il ne restait plus à Constance que huit cents livres de rentes, juste autant que les appointements de M. Ginguet.

Cependant la jeune fille ne donna pas un soupir à son changement de fortune ; la seule peine qu'elle éprouva fut d'être obligée de diminuer la pension qu'elle payait chez M. Pause.

Elle n'en fut pas moins bien traitée chez l'honnête musicien. On peut être un pauvre artiste et avoir un excellent cœur; c'est une compensation.

CHAPITRE IV.

LA FAMILLE BRINGUESINGUE.

—

« Qu'est-ce que M. Edmond peut donc attendre encore pour épouser sa cousine? » se disait Pélagie quelque temps après ces événements. « D'abord il voulait de la gloire, après » cela il a désiré de la fortune; maintenant » saura-t-il se contenter de l'amour? »

Constance ne disait mot; mais il était probable que le même sujet l'occupait. Depuis qu'il avait dissipé tout son bien et celui de sa cousine, Edmond était souvent triste, rêveur, ou bien il disait à Constance : « Quel sort vais-je » vous offrir? Je n'ai rien ; je ne suis rien! Quel » avenir de bonheur pouvez-vous espérer avec

» quelqu'un que la fatalité semble poursui-
» vre ?...

Et Ginguet se disait à lui-même : « Il ne » veut pas l'épouser parce qu'il n'a plus rien ; il » ne l'épousait pas quand il avait quelque chose ; » quand donc l'épousera-t-il ? Ah ! si l'on m'ai- » mait, moi ! comme je serais heureux de me » marier ! »

Chaque jour Edmond se disait : « Il faut que » je fasse quelque chose. » Mais il ne faisait rien que se lamenter contre le sort, les hommes et la rente.

M. Pause avait proposé à Edmond une place de quinte dans l'orchestre de son théâtre ; car quoique le cousin de Constance ne fût pas un instrumentiste distingué, il en savait assez sur le violon et la quinte pour tenir sa place dans un orchestre des boulevards.

Edmond avait répondu à cette proposition :

« Où cela me mènera-t-il ?

» — A gagner six cents francs, mon cher » ami.

» — Eh ! que diable voulez-vous que je fasse » avec six cents francs ?

» — Mais... avec cela et de l'économie... on
» peut encore faire quelque chose.

» — Non, monsieur Pause, je ne peux pas
» jouer de la quinte pour six cents francs ; car
» loin de me donner du goût pour la musique,
» cela me rendrait à jamais un médiocre musi-
» cien!... Quand on sait que l'on gagne si peu,
on joue en conséquence.

» — Vous vous trompez, mon cher ; l'homme
» qui aime son art ne fait point tous ces calculs,
» il cherche à acquérir du talent et travaille
» souvent davantage lorsqu'il gagne peu que
» quand on le paie fort cher. Je pourrais, à l'ap-
» pui de ce que j'avance, vous citer plusieurs
» de nos virtuoses, de nos grands artistes, qui
» ont commencé dans les orchestres ou sur les
» théâtres secondaires. »

Edmond persista à refuser la place de quinte. Quelque temps après, l'honnête Pause, qui cherchait toujours à l'occuper, lui dit qu'il avait parlé de lui à un de ses amis, fabricant de papiers peints.

» Est-ce que vous voulez que je peigne ses
» papiers? » dit Edmond avec un sourire amer.

« — Non, mon cher ami : mais j'ai dit à mon

» ami que vous faisiez assez joliment le tableau » de genre; alors il m'a chargé de vous prier de » lui faire six devants de cheminée.... les sujets » que vous voudrez... intérieurs ou paysages; » il vous les paiera quinze francs pièce.

» — Peindre des paravents! » dit Edmond en devenant rouge de colère; « que j'abaisse à » ce point mon talent!... et pour gagner quinze » francs!... Ah! monsieur Pause, vous n'y pen- » sez pas!

» — Mais, mon cher, six fois quinze francs » cela fait quatre-vingt-dix... et d'ailleurs, quel » mal y a-t-il à peindre des devants de chemi- » née?... Je connais de nos grands peintres qui » sont aujourd'hui membres de l'Institut, et qui » ont jadis fait des enseignes! Croyez-vous que » pour cela ils en aient moins de talent aujour- » d'hui?.... On sait bien que les artistes sont » obligés de manger comme les autres hommes, » et qu'avant de travailler pour la gloire il a fal- » lu travailler pour son estomac.

» — Vous direz tout ce que vous voudrez, » monsieur; mais je ne ferai point des devants » de cheminée... J'aimerais mieux faire des » cure-dents... »

» — Eh bien! alors, mon cher, faites des » cure-dents, mais au moins faites quelque » chose. »

Ces conversations n'amusaient point Edmond, et, pour faire diversion aux discours de M. Pause, le cousin de Constance allait encore quelquefois dans ces réunions brillantes où il avait été fort recherché du temps de ses spéculations à la Bourse, et où on le recevait encore bien, parce qu'il n'avait conté à personne sa ruine, qu'il était toujours mis avec goût, qu'il avait une jolie tournure, de bonnes manières, mille agréments de société, et qu'à Paris on peut vivre très-longtemps là-dessus.

Dans une de ces réunions de gens qui ont l'air riche, et dont quelques-uns, comme Edmond, n'ont pas le sou, mais où tout le monde est parfaitement couvert, le cousin de Constance fit connaissance avec la famille Bringuesingue, qui se composait du père, de la mère et de la demoiselle.

Le père était un petit homme que sa taille avait exempté de la conscription; la tête un peu dans les épaules, l'œil vif, le nez pointu.

M. Bringuesingue avait un air qu'il voulait rendre moqueur, et on pouvait s'y tromper.

Suivant l'habitude des petits hommes, il avait épousé une fort grande femme, qui, avec l'âge, avait pris beaucoup d'embonpoint. Elle aurait pu facilement cacher son mari derrière elle.

Leur fille tenait du père pour la taille et de la mère pour la grosseur. Elle avait été nouée, et il lui en restait quelque gêne en marchant.

Entre son mari et sa fille, madame Bringuesingue dépassait de plus de la tête.

Voilà pour le physique. Passons au moral maintenant.

M. Vendicien-Raoul Bringuesingue était fils d'un fabricant de moutarde, lequel avait gagné beaucoup d'argent en mélangeant adroitement différentes herbes aromatiques dans les moutardes qu'il confectionnait. Grâce à ce digne industriel, le bœuf quotidien avait paru moins fade aux bons bourgeois, qui tiennent toujours à ce plat fondamental.

M. Bringuesingue fils, loin de démériter de la réputation de son père, avait fait d'heureuses améliorations dans la manière de confire

les cornichons ; il avait rapidement augmenté sa fortune. Mais n'ayant qu'une fille, et se sentant possédé d'une noble ambition, à cinquante ans M. Bringuesingue abandonna la moutarde, les cornichons et tout ce qui sentait le vinaigre, pour se jeter dans un beau monde et y jouir de sa fortune.

M. Bringuesingue, retiré entièrement du commerce, avait la faiblesse de vouloir faire oublier qu'il s'y était enrichi. Il avait un bel appartement dans la Chaussée-d'Antin, un domestique mâle avec une livrée ; il donnait des soirées, des dîners.. . auxquels on ne servait jamais de moutarde, tant il craignait les applications ; enfin il s'efforçait d'avoir des airs de grand seigneur.

Madame Bringuesingue était une excellente femme, qui n'avait jamais eu dans sa vie que la passion de la danse qu'elle conservait toujours, quoiqu'elle eût quarante-cinq ans accomplis. Du reste, constamment de l'avis de son mari, qu'elle regardait comme un homme supérieur, madame Bringuesingue attendait qu'il eût parlé pour avoir une opinion.

Toutes les affections des deux époux s'étaient

naturellement réunies sur leur fille, leur unique enfant. Mademoiselle Clodora avait les traits assez réguliers, et ses parents ne voyaient rien d'aussi beau qu'elle. Ils lui avaient donné maîtres de musique, de dessin, d'anglais, d'italien, de danse, de géométrie, de géographie et d'histoire. De tout cela il était résulté qu'à dix-sept ans mademoiselle Clodora chantait faux, dessinait un œil de manière à ce qu'on le prît pour une oreille, disait *yes* pour tout anglais et *si signor* pour tout italien, ne dansait pas en mesure, croyait que Bâle était en Angleterre et Édimbourg en Suisse, et citait Louis XV comme ayant voulu que ses sujets pussent mettre la poule au pot.

M. et madame Bringuesingue, qui n'étaient point en état de s'apercevoir des bévues que leur fille commettait souvent dans la conversation, ne cessaient de répéter que Clodora avait reçu une brillante éducation.

Cependant, pour recevoir du monde, pour bien traiter ses convives, pour être au fait des usages de la belle société, M. Bringuesingue s'était trouvé souvent fort embarrassé, et ni sa femme ni sa fille n'avaient pu lui dire ce qu'il

avait à faire. Une circonstance dont il se hâta de profiter le servit merveilleusement.

Le domestique mâle avait été trouvé plusieurs fois dans la cave totalement privé de sa raison. M. Bringuesingue était décidé à en chercher un autre, lorsqu'un jour il apprend la mort d'un riche seigneur qui occupait un hôtel dans son voisinage. Aussitôt le ci-devant fabricant de moutarde court à l'hôtel, s'informe du valet de chambre du défunt et se fait conduire devant lui :

« — C'est vous qui serviez M. le comte?

» — Oui, monsieur.

» — Combien vous donnait-il?

» — Six cents francs, habillé, nourri, logé et » de fréquentes gratifications.

» — Je vous offre mille francs et les mêmes » avantages; de plus, vous aurez la haute main » chez moi ; seulement je compte sur vous pour » me donner quelquefois certains... avis...c'est- » à-dire pour me rappeler des usages... que j'ai » oubliés ; ayant habité longtemps...la province, » je me suis un peu rouillé avec les belles ma- » nières de Paris. Vous , qui serviez un comte » qui recevait chez lui ce qu'il y a de plus élé-

» gant dans la capitale, vous devez être au fait
» de tout cela... vous me remettrez au courant. »

Comtois, c'était le nom du valet de chambre, accepta avec plaisir la proposition de M. Bringuesingue; il comprit sur-le-champ de quels avantages il jouirait chez son nouveau maître. En effet, Comtois devint indispensable à M. Bringuesingue, qui, avant de faire quelque chose, ne manquait pas d'aller consulter son domestique.

Voulait-il faire faire un habit, l'ex-marchand de moutarde faisait venir Comtois et lui disait :

« — Comment M. le comte se faisait-il faire
» ses habits ?

» — A la dernière mode, monsieur.

» — Et la couleur ?

» — Suivant sa fantaisie.

» — Très-bien. »

Et M. Bringuesingue, se tournant vers son tailleur, lui disait :

« — Faites-moi un habit à la dernière mode,
» couleur suivant ma fantaisie. »

S'agissait-il de changer l'ameublement d'un

salon, d'une chambre à coucher, on faisait encore venir Comtois.

« — Quels meubles M. le comte mettait-il » dans son salon ?

« — Comme partout, monsieur : divan, fau» teuils, chaises, piano.. »

Alors M. Bringuesingue faisait venir un tapissier, et lui ordonnait de meubler son salon comme chez M. le comte. Mais c'était surtout les jours de réception, de grands dîners, que Comtois devenait un homme précieux ; c'était lui qui faisait le menu du repas, qui indiquait l'ordre du service, le moment pour se lever de table, la manière de prendre le café ; c'était lui qui disait comment le salon devait être éclairé, à quelles places on devait mettre les tables de jeu, comment on saluait et recevait son monde; enfin c'était lui qui ordonnait tout, et quelqu'un qui fût venu pendant qu'on faisait toutes ces dispositions aurait pu facilement prendre le maître pour le domestique.

Comme, malgré les leçons qu'il se faisait donner par Comtois, M. Bringuesingue craignait encore devant le monde de commettre quelque aucherie, il était convenu d'un signe avec son

domestique. Lorsque son maître faisait quelque chose qui n'était pas convenable en bonne compagnie ou qui blessait les règles de l'étiquette, Comtois se grattait le nez, et M. Bringuesingue, qui avait presque toujours les yeux sur son valet, était alors averti qu'il sortait de la bonne route, et tâchait de réparer sa sottise.

Voilà quelle était la famille Bringuesingue, qui jouissait de vingt-cinq mille livres de rente au moment où Edmond Guerval fit sa connaissance.

Le hasard voulut que le jeune homme accompagnât mademoiselle Clodora sur le piano, qu'il fît danser sa mère pour ne point faire manquer une contredanse, et qu'en se trompant il appelât le papa M. *de* Bringuesingue. Dès-lors il fut trouvé charmant par toute la famille. D'ailleurs le cousin de Constance avait cette superficie de talent qui suffit pour plaire dans le monde : il touchait assez du piano pour faire danser, il chantait, il crayonnait facilement *la charge* de chaque personne de la société. Enfin, il avait de l'aplomb, de l'assurance; il parlait de tout, même de ce qu'il ne connaissait pas; il tranchait, décidait ou tournait en ridicule. C'est

plus qu'il n'en faut dans le monde pour imposer aux sots et quelquefois aux gens d'esprit.

Edmond fut invité à aller chez M. Bringuesingue ; il s'y rendit ; et, quand il fut parti, le maître de la maison dit à son domestique :

« — Comment trouves-tu ce jeune homme-» là ?

» — Très-bien, monsieur ; il a de bonnes ma-» nières... l'air très-distingué !...

» — Comtois lui trouve l'air distingué, » dit M. Bringuesingue à sa femme en parlant d'Edmond. » Je veux inviter ce jeune homme à » dîner... Je veux qu'il vienne très-souvent chez » nous.

» — Il faudra lui donner un petit bal..... Il » danse très-bien.

» — Il m'a appelé *de* Bringuesingue... Je ne » sais pas si c'est qu'il me trouve l'air noble.

» — Probablement, mon ami. »

Mademoiselle Clodora ne disait rien, je ne ne vous affirmerai pas qu'elle en pensait davantage ; cependant elle paraissait fort contente de ce que M. Edmond plaisait à ses parents.

CHAPITRE V.

UN GRAND DINER.

—

Quelques jours après, M. Bringuesingue donna un grand dîner, et le jeune Guerval y fut invité. Il devait y avoir des gens de finance, beaucoup de chevaliers d'industrie, parasites à bonnes manières, qui, pour des dîners, sont toujours prêts à vous jeter de l'encens ; puis encore quelques artistes, quelques militaires, mais point de marchands ! La famille Bringuesingue ne pouvait plus les souffrir

Ce jour-là, madame Bringuesingue avait une robe trop courte et des souliers qui la gênaient horriblement, mais elle espérait danser et voulait briller au bal. Mademoiselle Clodora se tenait parfaitement droite, afin de paraître plus

grande, et son père se promettait de ne pas ôter les yeux de dessus Comtois dès qu'il aurait dit ou fait quelque chose.

Tout était disposé pour que la société fût satisfaite. M. Bringuesingue regardait avec orgueil son salon meublé exactement comme celui du feu comte, et il se disait :

« Il n'y a rien là-dedans qui sente la mou-
» tarde ! »

Chaque fois que l'on sonnait, M. Bringuesingue avait pour habitude de courir vers l'antichambre, mais Comtois le retenait par son habit en lui disant :

» — Monsieur, vous devez attendre votre
» monde dans votre salon et ne pas courir ainsi
» au-devant de chacun.

» — Très-bien, Comtois... je ne bouge plus
» de mon salon..... Mais quand il faudra aller
» dîner ?

» — Alors vous prendrez la main d'une dame
» et vous ouvrirez la marche.

» — Très-bien, Comtois ; ensuite, m'assié-
» rai-je à table le premier ?

» — Non... Vous ferez d'abord asseoir à votre
» droite la dame à laquelle vous aurez donné la

» main ; vous en choisirez une autre pour la pla-
» cer à votre gauche. Madame en fera autant avec
» deux messieurs...

» — Eh ! d'ailleurs est-ce qu'on n'écrira pas
» les noms des convives sur des cartes?

» — Non, monsieur ; c'est vieux, c'est com-
» mun, cela ne se fait plus. Le reste de la société
» se place à sa guise. Cependant il vous est en-
» core facile d'indiquer quelques places pour
» mettre telle personne près de telle autre avec
» qui elle se plaira.

» — J'entends, Comtois, oh ! j'entends tout
» cela.... D'ailleurs, j'aurai toujours les yeux
» sur ton nez, et si je commettais quelque bévue,
» tu m'en avertirais. »

» — Oui, monsieur. »

La société arriva. M. Bringuesingue salua exactement comme son domestique le lui avait appris ; madame Bringuesingue faisait une grimace à chaque personne qui entrait, parce qu'il fallait se lever et que ses souliers la faisaient toujours souffrir, mais on prit généralement cela pour un sourire ; mademoiselle Clodora se tint comme un officier cosaque, et toute la compagnie échangea les compliments d'usage

dont elle ne pensait pas un mot, ce qui est l'usage encore.

Edmond Guerval se rendit à l'invitation qui lui avait été faite ; car, la veille, M. Pause lui avait proposé de copier les manuscrits d'un auteur, et cela lui avait encore donné tant d'humeur qu'il avait grand besoin de distraction.

On alla se mettre à table, et soit hasard, soit intention, on plaça Edmond à côté de mademoiselle Clodora.

Le premier service se passa fort bien ; les convives étaient aimables, le dîner bien apprêté, et M. Bringuesingue enchanté de lui, car Comtois n'avait pas encore touché à son nez.

Au second service, M. Bringuesingue, se sentant plus en train, voulut trinquer en buvant à la santé de sa femme. Comme il tendait son verre à ses voisins, il aperçut Comtois qui grattait son nez. L'ancien moutardier resta immobile, le bras tendu, n'osant plus ni avancer ni retirer son verre ; puis il balbutia :

» — Je vous ai proposé de trinquer....... et
» pourtant je sais fort bien que cela ne se fait
» plus..... les gens comme il faut ne trinquent
» pas... c'est mauvais genre. »

Mais Edmond interrompit M. Bringuesingue en s'écriant :

« — Et pourquoi donc ne pas renouveler cet » usage antique, si en faveur chez nos bons » aïeux? aujourd'hui que l'on ne veut que du » gothique, du moyen-âge, pourquoi ne point » renouveler dans nos repas ce qu'on tente de » faire dans nos costumes? En vérité, monsieur » de Bringuesingue, votre idée est très-bonne, » au contraire, et vous devez vous glorifier d'ou- » vrir la lice. Allons, monsieur, trinquons, c'est » tout-à-fait chevaleresque. »

M. Bringuesingue fut enchanté que son jeune convive eût si bien réparé sa faute ; on trinqua, on but à l'heureuse idée du maître de la maison, et ce qui allait être un ridicule devint un trait de bon goût, parce qu'un jeune homme qui ne doutait de rien y avait applaudi au lieu de s'en moquer.

Le dessert arriva. M. Briguestingue, qui se sentait tout joyeux, tout fier même d'avoir renouvelé avec succès un antique usage, proposa une petite chanson.

Comme il allait donner l'exemple et entonner le premier couplet, il regarda Comtois;

celui-ci se grattait le nez avec beaucoup d'intention.

M. Bringuesingue était resté la bouche ouverte ; il avait l'air d'une figure de porcelaine, et chacun attendait qu'il commençât, mais, au lieu de chanter, M. Bringuesingue murmura :

« — Je vous ai proposé de chanter.... mais » après tout... c'était une plaisanterie... je sais » fort bien qu'on ne chante pas à table... ce n'est » plus l'usage... aussi je ne sais plus de chanson.

» — Eh! mon Dieu, monsieur de Bringue- » singue, » s'écrie Edmond, « vous voilà encore » avec vos scrupules?.. Vous êtes vraiment trop » sévère sur l'étiquette. La coutume de chanter » à table ne date-t-elle pas aussi du bon vieux » temps, qu'on met à chaque instant en pièces » et en romans? Pourquoi ne le mettrions-nous » pas en action, nous autres? Nous avons trin- » qué, nous pouvons fort bien chanter ; tout » cela se tient!... Nous reprenons les modes de » nos aïeux, voilà tout..... Je gage que cela va » devenir en vogue comme les bals costumés! » Voulez-vous que je vous donne l'exemple?... » Je le veux bien ; je vais vous chanter *Bonne* » *espérance*, romance nouvelle de *Frédéric Bérat*,

» l'auteur de *Ma Normandie* et de tant d'autres
» charmantes productions, et, à table comme au
» salon, je suis certain que cela vous fera plaisir. »

Edmond chanta et fut très-applaudi ; un autre jeune homme en fit autant ; une dame voulut bien ensuite se faire entendre, puis une autre ; bref, tout le monde voulut chanter, et M. Bringuesingue ne se sentait pas de joie, et il était surtout enchanté d'Edmond qui changeait ses gaucheries en idées spirituelles.

Après que l'on eut assez chanté, on passa au salon. Là des tables de jeu étaient dressées ; mais M. Bringuesingue n'aimait pas les cartes. Cependant, on ne pouvait pas encore danser, il manquait du monde pour le bal, et quoique madame Bringuesingue, tout en boitant, se fût déjà mise plusieurs fois en place en demandant un vis-à-vis, on n'avait pu former la contredanse, la plupart des convives préférant la bouillote à la chaîne des dames.

Pour amuser sa femme et sa fille, M. Bringuesingue ne vit rien de mieux que de proposer une partie de *main-chaude*, et déjà l'amphitryon se mettait à genoux et allait tendre le dos lorsqu'il aperçut, dans un coin du salon, son

valet qui, tout en plaçant des bougies sur des tables et en disposant des siéges, se grattait le nez sans discontinuer.

M. Bringuesingue reste à genoux devant la société, mais il ne tend pas le dos, et après avoir encore regardé Comtois, il se décide à se relever en disant :

« — Non, décidément, je crois que ce serait » très-mauvais genre de jouer à la main-chau- » de..... Il faut laisser ces puérils amusements » aux bons bourgeois de la rue Saint-Denis..... » Mais à la Chaussée-d'Antin... »

Edmond, qui s'était mêlé aux petits jeux innocents, ayant ses raisons pour ne point vouloir toucher à des cartes, interrompt encore l'amphitryon, en disant :

« — Eh bien ! à la Chaussée-d'Antin, n'est- » on pas libre de faire ce qui plaît, ce qui amu- » se? Moi, je soutiens que les petits jeux inno- » cents valent bien la bouillote et l'écarté !..... » On y rit et on ne perd pas son argent ; c'est » tout bénéfice. D'ailleurs, nos plus grands hom- » mes ont aimé à se distraire aux récréations » les plus frivoles ; le cardinal de Richelieu » s'exerçait à sauter à pieds joints dans son jar-

» din ; Caton aimait beaucoup à danser : Antio-
» chus jouait des charades en action avec Cléo-
» pâtre, et le bon roi Henri IV se promenait à
» quatre pattes dans sa chambre avec ses enfants
» sur son dos.

» — Du moment que Henri IV s'est promené
» à quatre pattes, » dit M. Bringuesingue, « je ne
» vois pas pourquoi Comtois se gratte le nez
» lorsque je me mets à genoux. Jouons à la
» main-chaude, j'y consens. »

Déjà Edmond avait pris la place du maître de la maison ; il tenait sa main sur son dos et chacun frappait dessus en riant aux éclats, car on rit beaucoup aux jeux innocents. Ce divertissement se prolongea quelque temps, à la grande satisfaction de mademoiselle Clodora et de son père. Cependant, quelques personnes étant venues augmenter la réunion. madame Bringuesingue, qui soupirait après la danse et ne voulait pas avoir souffert toute la journée dans ses souliers sans faire admirer son pied le soir, trouva moyen d'organiser une contredanse et pria Edmond de vouloir bien se mettre au piano.

Le cousin de Constance ne se fit pas prier : il joua plusieurs quadrilles. Madame Bringue-

singue était infatigable ; elle n'avait pas plus tôt fini qu'elle cherchait un danseur pour recommencer. Comme les danseurs ne se présentaient pas en foule, M. Bringuesingue se détermina à engager sa femme et se mit à danser, ce qu'il n'avait pas fait depuis longtemps.

Mais l'ex-moutardier se brouillait quelquefois dans les figures, et dans un été, pendant qu'on lui jouait le quadrille des *Puritains*, qu'il prenait sans doute pour la *Petite laitière*, il se mit à courir après la danseuse qui faisait avec lui *en avant deux* et voulut absolument l'embrasser.

La danseuse cherchait à esquiver l'embrassade de M. Bringuesingue; celui-ci la poursuivait tout en sautillant, lorqu'à l'entrée du salon il aperçut Comtois qui allongeait la tête et se grattait le nez de manière à se le faire saigner.

M. Bringuesingue reste une jambe en l'air, un bras arrondi, ayant l'air de vouloir se tenir en équilibre. Enfin il se décide à poser sa jambe à terre et s'écrie :

« Je ne sais vraiment pas à quoi je pensais!..
» Je suis d'une étourderie... Je croyais danser

» la *Petite laitière*... Mais on ne la danse plus...
» c'est mauvais genre !

» — Pardonnez-moi, monsieur de Bringue-
» singue, » dit Edmond sans quitter le piano.
« On doit la danser de nouveau puisque les
» vieux airs ont repris faveur depuis que *Musard*
» a fait un quadrille gothique... et c'est une très-
» heureuse idée que vous avez de danser la
» *Petite laitière;* vous allez la remettre en vo-
» gue... Attendez, je vais vous la jouer. »

Et après avoir fini son quadrille des *Puritains*, Edmond se met à jouer la *Petite laitière*, de façon que tous les danseurs sont obligés de faire la figure que le maître de la maison avait commencée.

« Décidément, ce jeune homme-là a beau-
» coup plus d'esprit que Comtois. » se dit M. Bringuesingue pendant qu'on dansait en riant la figure de la *Laitière;* « l'un ne fait que
» se gratter le nez pour m'avertir que je fais des
» sottises, l'autre arrange tout cela si bien que
» je ne fais, au contraire, que des traits d'esprit.
» Et puis il m'appelle *de* Bringuesingue ! Ceux
» qui l'entendront en diront autant, et petit à

» petit le *de* me restera, ce qui finira par me
» rendre noble tout-à-fait. Ah! si j'avais tou-
» jours ce jeune homme-là près de moi, comme
» je me conduirais bien en société! »

CHAPITRE VI.

UNE PROPOSITION.

—

Quand tout le monde fut parti et que la famille Bringuesingue se trouva seule, on ne tarit point en éloges sur Edmond Guerval; car, outre tous les bons offices qu'il avait rendus au maître de la maison, il avait tenu le piano et joué à la main-chaude avec tant de complaisance que la mère et la fille lui en savaient beaucoup de gré. On en conclut qu'il fallait engager ce jeune homme à venir très-souvent et ne point donner de dîner sans qu'il en fût.

Cependant M. Bringuesingue, qui avait plus que jamais la manie de faire le seigneur, allait beaucoup dans le monde, où ses vingt-cinq

mille livres de rente le faisaient recevoir ; mais Edmond n'était pas toujours là pour réparer les gaucheries du ci-devant moutardier, et alors celui-ci, bien qu'averti par son valet, ne savait plus comment se tirer d'affaire.

Enfin, à un grand dîner chez un avocat, où M. Bringuesingue avait été invité, il commit tant de bévues que le nez de Comtois, à force d'être gratté, en devínt tout rouge comme une cerise. En s'en retournant chez lui, le maître se disputa avec son valet.

» Je ne puis pas couper mon pain ou deman- » der du bouilli, » dit M. Bringuesingue à Comtois, « sans vous voir toucher à votre nez...cela » me trouble, m'embarrasse, alors je ne sais » pas ce que je fais.

» — C'est qu'on ne coupe pas son pain et » qu'on ne demande pas du *bouilli*, » dit Comtois, « c'est très-mauvais genre ; vous m'avez dit » de vous avertir quand vous feriez des choses » inconvenantes, je vous avertis; ce n'est pas » ma faute si vous en faites à chaque minute.

» — Si M. Edmond avait été là, il aurait ar- » rangé cela de manière qu'au lieu d'avoir com- » mis une sottise j'aurais fait quelque chose de

» fort spirituel... Alors ça me redonne de l'a-
» plomb, de l'assurance; je redeviens aimable...
» tandis que vous me troublez et je ne sais plus
» où j'en suis!

» — Ma foi! monsieur, cela ne m'amuse pas
» non plus d'être si souvent obligé de vous
» avertir de vos bévues.... Depuis que je suis
» à votre service, mon nez est grossi d'un
» tiers!

» — Cela n'est pas vrai!...

» — Je veux cent écus d'augmentation, ou
» je ne reste pas chez vous.

» —Vous avez mille francs chez moi, où vous
» ne faites à peu près que vous gratter le nez; il
» me semble que c'est bien assez; je ne vous
» augmenterai pas.

» — Alors je quitte monsieur. »

M. Bringuesingue laissa sans regret partir son domestique; depuis qu'il avait vu Edmond applaudir à ce que Comtois blâmait, le valet du comte avait perdu beaucoup de son mérite à ses yeux; en revanche, le jeune Guerval lui était devenu indispensable, et presque chaque jour la famille Bringuesigue lui envoyait des invitations.

Lorsque Comtois fut congédié, M. Bringuesingue se dit :

» Quoique j'aie acquis de très-bonnes manières, je sens bien que dans le grand monde je » suis parfois un peu embarrassé. Il n'y a que » M. Edmond qui sache présenter mes moindres actions sous un jour avantageux. Si ce » jeune homme était toujours avec nous, j'aurais toujours de l'esprit et on me prendrait » tout-à-fait pour un gentilhomme. Comment » fixer M. Edmond près de nous?... Parbleu! » en lui donnant ma fille en mariage. Ce jeune » homme m'a avoué que de malheureuses spéculations lui ont enlevé sa fortune; mais il a » bon ton, l'habitude du monde... Il m'appelle » toujours *de* Bringuesingue! Je n'ai qu'une » fille, et j'aime mieux qu'elle épouse un homme » comme il faut dont elle fera le bien-être » qu'un riche lourdaud qui aurait mauvais » genre ou qui me plaisanterait sur la moutarde » et les cornichons. »

M. Bringuesingue fit part de son projet à sa femme, qui en sauta de joie; car, avec un gendre qui jouait très-bien des contredanses au piano, elle espérait danser tous les jours.

On fit part ensuite du projet à Clodora, qui, en fille soumise, fit la révérence et répondit qu'elle obéirait avec plaisir à ses parents.

Il ne restait plus à instruire que le jeune homme. M. Bringuesingue, qui ne doutait pas qu'Emond ne se trouvât fort heureux d'épouser sa fille, se chargea de lui apprendre ce qu'il voulait faire pour son bonheur.

Il invita Edmond à déjeuner en tête-à-tête avec lui, et, au dessert, lui frappa dans la main en lui disant :

»Mon cher ami, vous êtes d'une bonne fa-
»mille, je le sais; vous avez reçu une superbe
»éducation, cela se voit; vous avez de l'esprit,
»cela me va beaucoup; ainsi, quoique vous
»n'ayez pas de fortune, je veux faire votre bon
»heur. A cet effet, je vous donne ma fille en
»mariage. C'est mon unique enfant; j'ai vingt-
»cinq mille livres de rente, je lui en donne sur-
»le-champ la moitié; nous vivrons tous ensem-
»ble, et c'est vous qui conduirez la maison.»

Edmond fut étourdi de cette offre, à laquelle il était loin de s'attendre. Il resta quelques instants muet, enfin il se rappela sa cousine et répondit :

» Monsieur, je suis touché de votre proposi-
» tion.. mais je ne puis pas me marier...

» — Vous ne pouvez pas vous marier!... Est-
» ce que vous l'êtes déjà?

» — Non, monsieur.

» — En ce cas, je ne vois pas ce qui vous em-
» pêcherait d'épouser ma fille...

» — Monsieur, c'est à regret que...

» — Vous n'y pensez pas, mon cher ami, ma-
» demoiselle Clodora Bringuesingue!... un parti
» superbe!...

» — C'est justement pour cela...

» — Ah! j'entends; délicatesse de votre part;
» vous voudriez être riche aussi; ne pas tout
» devoir à votre épouse. Mais je vous répète que
» nous ne tenons pas à cela... Tenir à l'argent...
» fi donc! c'est bon pour des parvenus! Un air
» distingué... l'habitude du beau monde, voilà
» à quoi je tiens, moi. Vous me convenez, j'ai
» renvoyé Comtois... je ne veux plus suivre que
» vos avis... Dès ce moment regardez-vous com-
» me de la famille.... Oh! je ne veux rien en-
» tendre; vous réfléchirez, et vous verrez que
» vous ne pouvez pas refuser ma fille.»

Edmond quitta M. Bringuesingue, et la proposition qu'on venait de lui faire devint en effet le sujet continuel de ses réflexions.

CHAPITRE VII.

DÉVOUEMENT.

Pendant que tout ceci se passait, Constance, qui avait sacrifié sa fortune à son cousin, travaillait assidument et sans se plaindre auprès de Pélagie, qui continuait de faire endêver le pauvre M. Ginguet.

Cependant Constance pleurait quelquefois, mais c'était dans le silence de la nuit, lorsque personne ne pouvait ni voir ni entendre ses sanglots; car la jeune fille s'apercevait bien que son cousin abrégeait chaque jour un peu plus ses visites chez M. Pause, et lorsqu'il était près d'elle, au lieu de lui parler avec cet abandon que permet l'amitié, Edmond restait froid, soucieux, et souvent même ne disait rien.

D'abord Constance n'avait attribué cela qu'au chagrin que son cousin pouvait éprouver de ses revers de fortune; mais dans le fond de son âme quelque chose lui disait : « S'il m'aimait » comme je l'aime: ne serait-il occupé que de » la perte de son argent?... Ne suis-je donc » rien pour lui..... et puisque je lui reste, ne » peut-il pas encore être heureux?... »

Pélagie n'osait plus parler de sa toilette de noce; M. Ginguet lui-même n'osait plus soupirer tout haut, car il craignait que cela ne fît de la peine à Constance d'entendre parler d'amour près d'elle, lorsque celui qui aurait dû l'adorer ne lui en parlait jamais. Quant au bon M. Pause, il cherchait continuellement un emploi pour Edmond et avait souvent quelque chose à lui proposer; mais, afin de ne pas être obligé de l'entendre, Edmond s'en allait toujours avant que le vieux musicien ne fût revenu de son théâtre.

Quelques jours s'écoulèrent pendant lesquels Edmond ne vint pas exactement; puis ses visites furent plus courtes encore que de coutume, et il fut plus distrait, plus préoccupé.

» — Certainement ton cousin a quelque cho-

» se, » dit un soir Pélagie à Constance; « il vient » ici pour s'asseoir dans un coin... soupirer. .. » parler à peine... Oh! sans doute il a en tête » quelque nouveau projet... il veut s'enrichir » encore... et, en t'épousant, te surprendre par » de brillants cadeaux. Je gage que c'est à cela » qu'il rêve sans cesse. »

Constance secouait la tête et ne répondait pas. M. Ginguet arriva et dit aux jeunes filles :

» — Je sais à présent pourquoi M. Edmond » est si souvent plongé dans ses réflexions... Je » l'ai rencontré ce matin, nous avons causé » longtemps ensemble... Entre jeunes gens on » se dit ses affaires.

» — De grâce, monsieur Ginguet, venez au fait.

» — M. Edmond m'a parlé de la famille Brin- » guesingue, chez laquelle il va très souvent... » Ce sont des gens fort riches... d'anciens com- » merçants, qui n'ont qu'une fille.. une jeune » personne assez bien... mais qui cloche un peu » en marchant...

» — Enfin, monsieur Ginguet?

» — Enfin, Edmond m'a dit : Vous ne devi-

» neriez pas, mon cher Ginguet, ce que M. Brin-
» guesingue m'a proposé?

» — Ma foi! non, lui ai-je répondu; d'abord
» je ne suis pas fort pour deviner... Je n'ai ja-
» mais deviné une charade ni un rébus.

» — Ah! monsieur Ginguet, vous abusez de
» notre patience! » dit Pélagie.

« — Pardon, mademoiselle, mais je vous
» rapporte notre conversation. Eh bien! me dit
» Edmond, M. Bringuesingue m'a offert de me
» donner sa fille en mariage...

» — Sa fille! » dit Constance en changeant
de couleur.

« — Vous mentez, monsieur Ginguet, » dit
Pélagie? « M. Edmond ne peut pas vous avoir
» dit cela...

» — Je vous jure, mademoiselle, que c'est
» l'exacte vérité... Mais ne vous chagrinez pas,
» mademoiselle Constance, M. votre cousin a
» ajouté : Vous pensez bien, mon cher Ginguet,
» que j'ai refusé. Quoique je n'aie plus le sou et
» que mademoiselle Clodora soit fort riche, je
» n'accepterai pas, car je suis lié à ma cousine,
» par l'amitié... la reconnaissance... le devoir...
» Je me regarde déjà comme son époux... Nos

» mères nous avaient fiancés, et... Mon Dieu, » mademoiselle, est-ce que vous vous trouvez » mal?... »

En effet, Constance ne pouvait plus se soutenir; elle venait de laisser tomber sa tête sur le dos de sa chaise et semblait prête à perdre connaissance. Pélagie la soutenait et lui faisait respirer des sels, tout en disant à M. Ginguet :

« Vous aviez bien besoin de venir dire cela! » Oh! que vous êtes bavard!.... Vous n'avez » jamais que de mauvaises nouvelles à con- » ter.

» — Mais, mademoiselle, il n'y a pas de » mauvaises nouvelles là-dedans; au contraire... » M. Edmond n'a pas du tout l'intention d'en » épouser une autre que sa cousine.

» — C'est égal, il ne fallait pas dire cela à » Constance. »

Comme celle-ci ouvrait les yeux, Ginguet s'écria de nouveau : « J'ai l'honneur de vous » assurer, mademoiselle, que votre cousin m'a » dit : On m'offrirait une femme avec un mil- » lion que je ne la prendrais pas... parce que je » ne le peux pas. Je me regarde comme lié avec

» ma cousine... et je suis incapable de manquer à mon devoir. Une princesse... une duchesse, je ne l'accepterais pas... un honnête homme n'a que sa parole...

» — C'est bien..... c'est bien, monsieur Ginguet, » dit Constance en s'efforçant de paraître calme. « Je vous remercie... de m'avoir dit tout cela.

» — Ça vous fait plaisir, n'est-ce pas, mademoiselle?

» — Oui..... je suis bien aise de le savoir. »

La pauvre Constance ne parla plus pendant le reste de la soirée, malgré tous les efforts de Pélagie pour l'égayer, et de M. Ginguet, qui s'écriait de temps à autre :

« — Oh! monsieur Edmond Guerval est un brave jeune homme... il refuserait une mine d'or pour une femme... il se regarde déjà comme enchaîné à sa cousine... »

Et Pélagie poussait Ginguet et lui donnait des coups de pied sous la table pour le faire taire toutes les fois qu'il revenait sur ce sujet.

Lorsque Constance se trouva seule dans sa

chambre, elle put s'abandonner sans réserve à toute sa douleur; car la jeune fille ne se faisait pas illusion; elle sentait bien que si son cousin refusait le parti fortuné qu'on lui proposait, c'était parce qu'il se croyait engagé avec elle au point de ne plus pouvoir disposer de lui-même.

« Mais ce n'est pas par amour pour moi qu'il » en refuse une autre, » se dit Constance, « oh! » non.... car si mon cousin m'aimait, il ne se- » rait pas triste et rêveur près de moi..... En » m'épousant, c'est un devoir qu'il remplira, » voilà tout! et il sera malheureux... double- » ment malheureux, puisque je l'aurai empêché » de jouir du sort brillant qui lui est offert. » Mais parce que j'ai eu une fois le bonheur de » l'obliger, croit-il donc que je veuille être un » obstacle à sa fortune.. que j'exigerai de sa re- » connaissance le sacrifice de sa liberté, de son » avenir!... Oh! j'aime trop Edmond pour vou- » loir le priver de tous les avantages qu'il trou- » vera dans l'union qu'on lui propose. Qu'im- » porte qu'ensuite je meure de chagrin, pourvu » que mon cousin soit heureux!... Mais si je » lui dis qu'il est libre... si je l'engage moi-

» même à épouser cette demoiselle Clodora, il
» ne m'obéira pas... Oh! non... je connais Ed-
» mond... il craindra de me faire de la peine.
» Mon Dieu! comment donc faire pour qu'il se
» croie bien maître de se marier sans me faire
» du chagrin?... Il faudrait... oui, il faudrait
» qu'il crût que c'est moi qui ne l'aime plus... »

Toute la nuit la pauvre Constance pleura et chercha par quel moyen elle pourrait faire croire à son cousin qu'elle avait cessé de l'aimer, afin qu'il ne pensât pas faire mal en se mariant à une autre.

Vers le matin elle avait conçu un projet qui ne pouvait manquer de remplir le but qu'elle se proposait. A peine fit-il jour qu'elle se mit à écrire le brouillon d'une lettre; puis, dès qu'il fut l'heure de sortir, elle courut chez un écrivain public, lui fit écrire le billet dont elle avait fait le modèle, lui en dicta l'adresse, et, le cœur gros, respirant à peine, elle se dirigea vers une petite poste pour y jeter cette lettre fatale.

La jeune fille tremblait et se soutenait à peine en marchant dans la rue; plusieurs fois elle passa devant une boite à lettres, et ne put

se décider à y jeter le billet qu'elle tenait dans sa main; elle sentait qu'il y allait du bonheur de toute sa vie... C'était son avenir, toutes les illusions de sa jeunesse, qu'elle allait sacrifier; il ne lui restait plus que des larmes et le souvenir d'une belle action; à vingt-un ans il faut bien du courage pour accomplir un si grand sacrifice. Il y a tant de gens qui vivent et meurent sans comprendre de telles actions!

Cependant la matinée s'écoulait, Constance n'avait pas encore jeté la lettre dans une petite poste; elle se gronde de sa faiblesse, et courant vers une boite qu'elle aperçoit à la porte d'un café, elle y glisse en frémissant l'écrit qu'elle-même a dicté. Mais alors un nuage vient obscurcir sa vue, elle est forcée de s'appuyer un moment sur un banc de pierre qui est là tout près... Ce banc elle le reconnaît; elle s'y est déjà reposée un soir lorsqu'en courant avec M. Ginguet pour retrouver son cousin elle forçait son compagnon à visiter tous les cafés qui se trouvaient sur leur route. Ce souvenir mouille ses yeux de larmes, car alors, en cherchant Edmond, elle ne pensait pas qu'un jour

il lui faudrait vouloir elle-même se séparer de lui.

Mais le sacrifice n'est pas consommé entièrement; Constance songe qu'il faudra bien du courage pour ce qui lui reste à faire; et, rappelant ses forces, elle quitte le banc et retourne à sa demeure.

Dans le courant de la journée, Edmond, qui était seul chez lui, rêvant à sa situation, à l'amour de sa cousine et à la proposition de M. Bringuesingue, vit entrer son portier qui lui montait une lettre que le facteur venait d'apporter.

Edmond jette les yeux sur l'écriture qu'il ne connaît pas, et il décachette nonchalamment la lettre comme quelqu'un qui n'attend ni bonnes ni mauvaises nouvelles.

Le billet ne porte point de signature, mais la figure d'Edmond s'anime en lisant ces mots :

« Vous vous croyez aimé de votre cousine
» Constance, vous vous abusez; depuis long-
» temps elle ne pense plus à vous, elle a donné
» son cœur à un autre. Si vous doutez de ce qu'on
» vous écrit, rendez-vous ce soir entre sept et
» huit heures sur le boulevard Saint-Martin, près

» du Château-d'Eau, vous y verrez votre in-
» constante cousine y attendre votre heureux
» rival. Adieu. Quelqu'un qui s'intéresse à votre
» bonheur. »

« Constance en aimer un autre! » dit Edmond en froissant avec colère le billet dans sa main. « Ah! c'est une indigne calomnie!......
» l'auteur de cette lettre est un misérable! Cons-
» tance!.... un modèle de vertu..... et qui m'a
» donné une si grande preuve d'attachement...
» Constance me tromper!.... car ce serait me
» tromper, moi qui dois être son époux... Mais
» un billet anonyme!.... il n'y a que les mé-
» chants qui en écrivent; les personnes qui veu-
» lent vraiment rendre service ne craignent pas
» de se nommer. »

Cependant, tout en se disant cela, Edmond se sentait agité, inquiet; la calomnie, même la plus absurde, trouve toujours moyen de troubler notre repos. Et, singulier effet des passions et surtout de l'amour-propre dans le cœur des hommes, Edmond qui, quelques moments auparavant, ne songeait que froidement, que tristement même à son union avec sa cousine, Edmond qui, bien certain d'être aimé d'elle,

se mettait si peu en peine de la payer de retour, Edmond se sent jaloux et passionnément amoureux de Constance, à présent qu'il pense qu'elle pourrait en aimer un autre. Il se promène dans sa chambre avec agitation, relisant le billet que d'abord il avait jeté à terre ; il se répète tout ce qu'il a déjà dit sur le peu de cas que l'on doit faire d'une lettre anonyme ; mais de temps à autre il s'écrie :

« Et pourtant... dans quelle intention m'au-
» rait-on écrit cela ? Constance depuis quelque
» temps ne me parle plus ni d'union, ni d'a-
» mour.... il est vrai que je ne lui en parle pas
» non plus... Je n'ai plus rien et pas d'état...
» pas d'avenir... Elle a pu faire des réflexions...
» on a pu lui conseiller de m'oublier.... Mais
» Constance m'aimait tant !.. Non, c'est impos-
» sible.... des rendez-vous le soir..... près du
» Château-d'Eau... elle n'a jamais affaire de ce
» côté-là... c'est un odieux mensonge !... Mais
» on me dit que je puis me convaincre par me
» yeux.. Ah ! ce serait faire outrage à Constance
» que d'aller à ce rendez-vous... je ne l'y verrai
» pas... on veut se moquer de moi... Non, je

» n'irai certainement pas m'assurer de la vérité
» de ce qu'on m'écrit. »

Tout en disant cela, Edmond trouvait que le temps n'avançait pas. Il regardait souvent à sa montre, il lui tardait de voir arriver l'heure qu'on lui avait indiquée. Il ne put pas dîner, car il n'avait pas faim ; ses vœux appelaient la soirée, et à sept heures il était déjà sur le boulevard près du Château-d'Eau quoique répétant encore qu'il aurait tort d'y aller.

Un quart-d'heure s'écoula. Edmond n'avait vu personne qui ressemblât à sa cousine ; son cœur se dilatait et il respirait plus librement, en se disant : « Mon Dieu, comment peut-on ajou-
» ter foi à des écrits anonymes ?... Ceux qui les
» écrivent méritent ordinairement toutes les in-
» jures, toutes les épithètes qu'ils adressent aux
» autres :

Mais tout-à-coup Edmond aperçoit une femme dont la tournure a quelque rapport avec celle de Constance. Il attend, il s'arrête, il sent un poids affreux se placer sur sa poitrine. Il faisait presque nuit ; cette femme s'avance d'un pas incertain, regardant souvent derrière elle comme si elle craignait qu'on ne la suivît ; tout

cela annonce bien un rendez-vous. Edmond ne respire plus... car cette femme vient de passer près de lui, et, malgré le chapeau qui couvre sa figure, il a reconnu Constance.

« C'est-elle! se dit-il, c'est elle!..... on ne » m'avait pas trompé... Oh! mais non... je ne » puis le croire encore... mes yeux m'ont abu- » sé... il faut que j'entende sa voix... »

Et aussitôt Edmond court après la personne qui vient de passer; il l'atteint, il lui prend le bras... elle tourne la tête... C'était bien Constance en effet; elle était si pâle, si tremblante, si émue en voyant son cousin, que tout se réunissait pour que celui-ci la crût coupable.

La jeune fille a murmuré : «— Edmond..... » c'est vous!... » et elle couvre sa figure de son mouchoir.

» — Oui, c'est moi, » répond Edmond avec l'accent de la fureur. « C'est moi.... que vous » trompez... que vous n'aimez plus!.... Soyez » franche au moins, ma cousine; dites-moi ce » que vous venez faire ici... seule.. le soir.... » Eh bien... vous vous taisez... vous ne trouvez » rien à me dire... vous êtes confondue .. Cela » est donc bien vrai, Constance; un autre hom-

» me a votre amour, et c'est lui que vous espé-
» riez trouver ici?...

» — Je ne chercherai point à le nier, » reprend Constance d'une voix presque éteinte. « Oui...
» mon cousin... vous savez la vérité... Je ne
» vous aime plus... Depuis longtemps... je vou-
» lais vous le dire... mais je n'osais pas... Par-
» donnez-moi ; oubliez-moi... Adieu, Edmond,
» il est inutile de nous revoir. »

En achevant ces mots, Constance s'enfuit. Il était temps que la pauvre petite s'éloignât, car ses sanglots étouffaient sa voix, et si Edmond n'avait pas été aveuglé par la jalousie, il aurait dû trouver bien singulier que sa cousine pleurât si fort pour lui dire qu'elle ne l'aimait plus. Ordinairement ce n'est pas ainsi qu'une femme nous rend notre liberté. On pleure avec celui qu'on aime, on rit avec ceux qu'on a cessé d'aimer.

Mais Edmond n'a entendu, n'a compris qu'une chose, c'est que sa cousine ne l'aime plus et que depuis longtemps elle aurait voulu lui faire cet aveu. Edmond se sent blessé au cœur, car il se croyait sûr de l'amour de Constance, et c'était peut-être cette profonde certi-

tude, cette trop grande confiance dans un attachement qui datait de leur enfance, qui avait engourdi et presque éteint dans son âme les doux sentiments qu'il avait pour sa cousine. On s'endort dans la certitude d'un parfait bonheur, mais on veille quand on a quelques inquiétudes sur sa possession.

Etourdi du coup qu'il vient de recevoir, Edmond est resté sur le boulevard ; il a laissé sa cousine s'éloigner sans faire le moindre effort pour la retenir.

« Mais pourquoi l'aurais-je retenue ! » pense-t-il en regardant tristement autour de lui ; « n'a-t-elle pas dit qu'il était inutile de nous » revoir ? »

Une foule de réflexions vinrent alors assaillir Edmond : en un instant il s'est rappelé toute sa conduite passée, son indifférence, sa froideur avec Constance, ces retards, ces délais successifs apportés à leur union, lorsque depuis longtemps il ne dépendait que de lui d'être l'époux de sa cousine ; ses projets de gloire, de fortune, qui n'ont abouti qu'à sa ruine, et qu'il n'aurait pas formés s'il s'était contenté du bonheur plus réel qu'il avait près de lui.

« Cest par ma faute que j'ai perdu le cœur de » Constance, se dit Edmond en soupirant; « je me » suis bien mal conduit... j'ai bien des reproches » à me faire... mais pourtant, si elle m'avait au- » tant aimé que je le croyais, elle m'aurait par- » donné tout cela. »

Et le dépit, la jalousie, s'emparant de nouveau de son âme, il s'écrie : « Mais je suis bien » sot de me chagriner, de m'abandonner à mes » regrets... je veux l'oublier aussi... Un sort » brillant m'est offert; rien ne m'empêche » maintenant d'accepter... Au sein des plaisirs » que procure la fortune, je perdrai le souvenir » de mon ingrate cousine...

Il appelait ingrate celle qui lui avait sacrifié tout ce qu'elle possédait! Mais la jalousie rend injuste, elle étouffe, elle éteint la reconnaissance, et il y a beaucoup de gens qui n'ont pas besoin d'être jaloux pour cesser d'être reconnaissants.

Edmond est allé trouver M. Bringuesingue, et, sans autre préambule, il lui crie dès qu'il l'aperçoit :

» Monsieur, j'ai changé d'idée... décidément » j'accepte la main de mademoiselle votre fille ;

» quand vous voudrez, je serai votre gendre...

» — Eh parbleu ! mon cher ami, j'étais bien » sûr que cela se terminerait ainsi .. ce n'était » pas sérieusement que vous pouviez refuser » Clodora, qui a reçu une excellente éducation » et aura un jour vingt-cinq mille livres de ren- » tes. Vous mériteriez que je vous fisse des re- » proches pour avoir paru hésiter un moment... » mais puisque vous voilà décidé... c'est inutile. » je ne peux pas vous gronder... ce serait de la » moutarde après dîner... Ah !... mon Dieu !... » qu'est-ce que je viens de dire-là ?... Ce pro- » verbe est de bien mauvais genre !... je ne sais » pas où j'avais la tête... je voulais dire que... » je ne sais plus ce que je voulais dire... Em- » brassez-moi, mon gendre, et venez embrasser » aussi votre belle-mère et votre future épouse.

Edmond se laisse conduire près de celle qui va être sa femme, et tout en l'embrassant il poussait un gros soupir et pensait à sa cousine. Le souvenir de Constance ne le quitte plus un instant ; il est comme gravé dans le fond de son âme, il le suit partout ; c'est en vain qu'il cherche à l'éloigner, à se distraire : il voit tou- jours sa cousine si belle, si bonne, si aimante ;

il la voit lorsque sa mère les unit en lui disant: « Voilà ta fiancée ; » il la voit encore se jetant à ses genoux et arrêtant sa main au moment où, dans son désespoir, il voulait s'ôter la vie.

» Oh! mon Dieu! quel trésor j'ai perdu! se dit-il, « et je m'en occupais à peine lorsque je » me croyais certain de la posséder! »

Mais toutes ces réflexions n'empêchent pas qu'au bout de quinze jours mademoiselle Clodora Bringuesingue ne soit l'épouse d'Edmond Guerval.

CHAPITRE VIII.

MARIAGE.

—

On ne voyait plus Edmond chez M. Pause. Pélagie et son oncle s'en étonnaient, ils ne concevaient rien à la conduite d'Edmond ; mais lorsque Pélagie l'accusait, lorsqu'elle se laissait aller à dire ce qu'elle pensait de son indifférence, de l'abandon où il laissait sa cousine, c'était encore celle-ci qui le défendait.

Quoique bien souffrante, bien changée depuis le soir où elle s'était rendue près du Château-d'Eau, Constance dissimulait ses peines ; elle tâchait de renfermer son chagrin dans le fond de son âme, et ne prononçait jamais le nom de son cousin ; quand Pélagie l'accusait

ce qui arrivait presque chaque soir lorsque l'heure s'avançait sans que l'on vît venir Edmond, Constance répondait d'un air calme :
» — Si mon cousin ne vient plus nous voir,
» c'est que probablement des occupations... ou
» des plaisirs l'appellent ailleurs... Pourquoi
» veux-tu qu'il vienne s'ennuyer près de nous
» lorsque dans le monde il a mille occasions de
» se distraire ?...

» — S'ennuyer près de nous !... mais ton
» cousin devrait-il s'ennuyer près de toi.... à
» qui il doit tout... son honneur, son exis-
» tence ?... près de toi si bonne pour lui... près
» de toi qu'il doit épouser ?... En vérité, Cons-
» tance, je ne comprends rien à la tranquillité
» avec laquelle tu supportes l'indigne abandon
» de ton cousin. A ta place...ah ! je lui écrirais.
» Monsieur, vous êtes un monstre, vous êtes un
» indigne... vous êtes un homme bien mal
» élevé !....

» — Ah ! Pelagie, crois-tu donc que ce soit
» de cette maniere que l'on ramène un cœur qui
» s'éloigne de nous ?...

» — Non. » murmurait M. Ginguet tout en

feuilletant un livre, « il ne faut jamais écrire
» de ces choses-là... c'est très-inconvenant.
» — Monsieur Ginguet, je ne vous demande
» pas votre avis. Je répète que M. Edmond est
» un ingrat, et qu'il se conduit indignement
» avec sa cousine.
» — Peut-être l'accuses-tu à tort, ma chère
» Pélagie; tu ne sais pas... non, tu ne peux pas
» savoir quels motifs le font agir. Mon cousin
» est libre; parce qu'une fois j'ai pu l'obliger,
» je serais bien fâchée qu'il se crût esclave de sa
» reconnaissance. Nos parents voulaient nous
» marier, il est vrai, mais nous les avons perdus,
» et depuis il s'est passé tant d'événements!....
» Il me semble que je dois regarder comme un
» rêve tous ces projets de notre jeunesse, et
» probablement Edmond le pense aussi.
» — C'est différent! Si tu trouves que ton
» cousin a raison de ne plus venir te voir, de ne
» plus s'informer seulement si tu existes, oh!
» alors je n'ai plus rien à dire... et j'aurais tort
» de l'accuser. »

Et Pélagie ne disait plus rien. Elle était quelque temps sans reparler d'Edmond; mais dans le fond de son âme, elle sentait augmenter

son impatience, sa colère ; car elle était persuadée que Constance dissimulait le chagrin qu'elle éprouvait de l'abandon de son cousin, mais que c'était cela qui la rendait si rêveuse, si triste, et qui avait éteint les couleurs rosées de ses joues jadis si fraîches, si rondes, et qui maintenant étaient amaigries et d'une pâleur effrayante.

Pélagie, qui voulait absolument savoir ce que devenait Edmond, avait dit plusieurs fois en secret à M. Ginguet :

» Tâchez donc de savoir ce qu'il fait.... ce » qu'il devient ; informez-vous de lui, allez à son » logement et dites-moi ce que vous appren- » drez. »

M. Ginguet avait obéi à mademoiselle Pélagie ; mais jusqu'alors il n'avait rien appris, si ce n'est qu'Edmond n'habitait plus son ancien logement.

Un soir que les deux jeunes filles travaillaient près de M. Pause, qu'une petite attaque de goutte avait empêché de se rendre à son théâtre, M. Ginguet arriva, l'air tout bouleversé et les yeux presque hors de la tête. Son émotion était tellement visible, que le bon M. Pau-

se, qui d'ordinaire ne remarquait rien, lui dit le premier.

» Mon cher ami, est-ce qu'il vous a pris aussi » une attaque de goutte en chemin?

» — Non, monsieur, non... Oh! j'aimerais » mieux avoir la goutte..... j'aimerais mieux » avoir... je ne sais pas quoi!...

» — Est-ce que vous avez perdu votre place?» lui dit Constance.

« — Non, mademoiselle, au contraire, j'ai » l'espoir d'être bientôt augmenté..... mis à » douze cents francs... Mes chefs sont très-sa- » tisfaits de moi.

» — Alors qui vous donne cet air effaré? » dit Pélagie sans remarquer les signes que M. Ginguet lui faisait quand Constance ne le voyait pas.

« — Ah! c'est que je viens d'apprendre une » nouvelle... cela est si affreux... si indigne!... » Après ce qu'il m'avait dit l'autre fois... je ne » l'aurais jamais cru capable d'une telle ac- » tion... Après tout... il faudra toujours bien » que mademoiselle Constance le sache...

» — Moi! » dit Constance en levant les yeux sur le jeune commis, tandis que Pélagie, qui

commençait à deviner de quoi il était question, faisait signe à Ginguet de se taire. Mais celui-ci était exaspéré, il n'y avait plus moyen de l'arrêter; il se promenait dans la chambre et frappait de son poing sur tous les meubles en répétant :

« — Oui, c'est affreux!... c'est une conduite » indigne d'un galant homme..... on a des en» gagements ou on n'en a pas!... et on doit les » les respecter..... On ne doit pas plaisanter » avec l'amour... Je ne connais rien de plus » respectable que l'amour, moi; aussi, on » trouve que je suis bête, mais ça m'est égal; » j'aime mieux être bête et être sensible.

» — Mon bon ami, » dit M. Pause, « il y a de » bien jolies choses dans ce que vous venez de » nous dire là. Mais cela ne nous met pas au » fait, et Constance est, ainsi que nous, impa» tiente de vous entendre vous expliquer mieux.

» — Eh bien! monsieur Pause... c'est que... » j'ai appris ce soir que le cousin de mademoi» selle... était marié à mademoiselle Clodora » Bringuesingue.

» — Marié! » s'écrièrent en même temps l'oncle et la nièce.

Constance ne dit rien; elle se contenta de laisser retomber sa tête sur sa poitrine.

« — Ce n'est pas possible, monsieur Gin-» guet, » dit bientôt Pélagie, « on vous a trompé, » on s'est moqué de vous.

» — Non, mademoiselle, on ne s'est pas mo-» qué de moi, cela n'est que trop réel; quand » on m'a eu dit cela, vous pensez bien que j'ai » voulu m'en assurer par moi-même; je suis » allé m'informer... dans la maison où demeure » à présent M. Edmond... car il loge mainte-» nant avec son beau-père et sa belle-mère..... » et, en effet, depuis un mois déjà il est l'époux » de mademoiselle Bringuesingue.

» — Oh! mais c'est infâme de se conduire » ainsi! » dit Pélagie. « Constance!... ma pau-» vre Constance!... t'abandonner!... Eh bien! » tu ne dis rien encore... tu ne le maudis pas! » tu es trop bonne... cent fois trop bonne... Ces » hommes... aimez-les donc... Oh! mais moi, » je ne veux jamais te quitter, t'abandonner... » je te consolerai, je ne me marierai jamais pour » ne pas me séparer de toi... pour te tenir lieu » de tout... »

En disant cela, Pélagie embrassait Cons-

tance; elle pleurait, elle la pressait dans ses bras; et celle-ci, qui avait longtemps retenu ses larmes, venait d'appuyer sa tête sur l'épaule de son amie, et se sentait un peu soulagée en donnant un libre cours à sa douleur; car, bien qu'elle s'attendît à cet événement qu'elle-même avait préparé, Constance n'avait pas eu assez de force pour apprendre sans émotion que le sacrifice était consommé, que son cousin était entièrement perdu pour elle.

M. Pause ne disait rien, mais il était fortement ému et ne sentait plus sa douleur de goutte. M. Ginguet pleurait, et, tout en essuyant ses yeux, il murmurait entre ses dents :

« — Parce qu'un homme se conduit mal, » ce n'est pas une raison pour les détester tous » en bloc!.... et puis.... faire serment de ne ja- » mais se marier... comme ça me donne de » l'espérance! »

Ce fut encore Constance qui fut obligée de consoler tout le monde; elle avait surmonté sa douleur, et elle parut résignée en disant :

» — Mais pourquoi donc me plaindre ainsi! » Ah! je vous assure que depuis longtemps je » m'attendais à cet événement. Je n'ai jamais

» formé qu'un désir.... c'est que mon cousin » soit heureux, et j'espère qu'il le sera avec la » personne qu'il vient d'épouser. Avec moi peut-» être aurait-il éprouvé des regrets... des ennuis. » Je ne pouvais plus lui offrir que l'indigence... » dois-je lui faire un crime d'avoir préféré la » fortune?.... Oh! non, je vous jure que je ne » lui en veux pas; je ne suis pas malheureuse, » moi qui n'ai jamais eu d'ambition et qui pos-» sède de vrais amis! Mais... je vous demande-» rai une grâce, c'est qu'il ne soit plus ques-» tion..... de mon cousin; probablement nous » ne le verrons plus..... Eh bien!... je tâcherai » de l'oublier..... et le passé ne sera plus rien » pour moi. »

On promit à Constance de lui obéir; chacun admirait le courage, la résignation de la jeune fille, mais on ne partageait pas sa partialité pour Edmond, dont la conduite ne semblait pas excusable. L'honnête M. Pause le blâmait, M. Ginguet le méprisait, et Pélagie le maudissait.

Cependant Edmond s'était marié et se trouvait vivre au milieu de la famille des Bringuesingue. Dans les premiers jours, encore tout

étourdi de ce qui lui était arrivé, du nouveau nœud qu'il venait de contracter, il avait apporté peu d'attention à tout ce qui l'entourait; mais l'émotion s'était calmée, Edmond commençait à réfléchir et à examiner les personnes avec lesquelles il vivait.

L'examen devait naturellement commencer par sa femme; Clodora était assez bien de figure, mais c'était de ces physionomies qui ne disent rien, ou plutôt de ces figures qui n'ont pas de physionomie. De sa brillante éducation il ne lui était rien resté dans la tête, aussi sa conversation était-elle fort bornée. Dans les premiers jours de leur union, Edmond avait attribué à la timidité les réponses plus que naïves ou le silence de sa femme. Mais, après six semaines de mariage, on doit pourtant oser parler un peu avec son mari.

Un jour, Edmond, étant seul avec sa femme, voulut la consulter sur l'emploi qu'ils pourraient faire de leur fortune.

« — Ma chère épouse, lui dit-il, votre père » a mis à ma disposition votre dot, qui est d'en- » viron deux cent cinquante mille francs; pen- » sez-vous que nous devions nous contenter

» d'en toucher le revenu, ou êtes-vous d'avis
» que je tâche d'augmenter notre fortune? »

Clodora ouvrit de grands yeux, regarda son mari d'un air étonné, puis fixa le bout de ses pieds en répondant :

« — Ah!... dame... je ne sais pas!...

» — Mais enfin je vous demande un conseil;
» comme c'est de votre bien qu'il s'agit, je ne
» voudrais rien faire sans vous consulter.....
» Avez-vous de l'ambition?

» — De l'ambition... je ne sais pas... on ne
» m'a jamais parlé de ça!

» — Êtes-vous satisfaite de ce que nous
» avons.... formez-vous d'autres désirs ... vou-
» driez-vous que votre mari devînt agent de
» change, banquier... notaire?...

» — Oh! ça m'est bien égal. »

Edmond frappa du pied avec impatience et se mordit les lèvres de dépit. La jeune femme eut peur et se recula en lui disant :

« — Qu'est-ce que vous avez donc..... vous
» faites la grimace?

» — Je n'ai rien, madame, rien absolu-
» ment!... »

Et le jeune homme s'éloigna en poussant un

gros soupir et en disant : « Décidément ma » femme est bête! »

Madame Bringuesingue avait été enchantée de voir Edmond épouser sa fille, parce que M. Guerval touchait fort bien des contredanses au piano, et vous savez que la danse était la passion de la mère de Clodora.

Devenu son gendre et vivant avec les parents de sa femme, madame Bringuesingue se flattait qu'Edmond lui jouerait des contredanses toute la journée, et qu'elle danserait dès qu'elle aurait déjeuné.

En effet, à peine Edmond arrivait-il le matin au salon, que madame Bringuesingue lui disait :

« — Ah! mon gendre... une petite contre- » danse pour ma fille et moi..... nous vous fe- » rons vis-à-vis. »

Edmond n'osait pas refuser, et madame Bringuesingue se mettait à faire *en avant deux* avec Clodora. Edmond, qui trouvait singulier de voir sa femme et sa belle-mère en danse dès le matin, ne jouait pas longtemps. Mais quand il arrivait quelque visite et qu'on se trouvait

quatre, madame Bringuesingue courait de nouveau après Edmond, et le ramenait au piano, en s'écriant :

« — Mon gendre... un petit quadrille... nous » sommes quatre... Ma fille et moi nous avons » des cavaliers.... l'air que vous voudrez.... ce » sera bien gentil. »

Il n'y avait pas moyen de refuser ; la belle-mère était tenace, elle amenait Edmond par la main, elle le faisait asseoir, et celui-ci était obligé de jouer une contredanse, ce qu'il faisait souvent avec humeur, en se disant :

« — C'est pour avoir continuellement un » orchestre à sa disposition que madame Brin- » guesingue m'a donné sa fille ; mais si elle croit » que je passerai mon temps à la faire danser, » elle se trompe beaucoup. »

Quant à M. Bringuesingue, il ne pouvait pas se passer un seul jour de son gendre ; s'il allait en société, à un dîner, à un bal, il emmenait Edmond ; quand il traitait, quand il recevait, il fallait encore qu'Edmond fût là, toujours près de lui ; cela donnait de la confiance, de l'aplomb à l'ancien moutardier, qui se permettait

alors de placer son mot, son opinion dans la conversation, persuadé qu'avec le secours de son gendre il devait toujours dire de très-bonnes choses et avoir d'excellentes idées.

Mais cela ennuya bientôt Edmond, d'être obligé d'accompagner partout son beau-père. Depuis qu'il était marié à mademoiselle Bringuesingue, il ne jouissait pas d'un instant de liberté. Chez lui, sa belle-mère et sa femme voulaient sans cesse lui faire jouer des contredanses, et s'il désirait sortir, son beau-père ne manquait pas de l'accompagner partout.

« Où me suis-je fourré!..... » se disait Edmond; « c'est encore mon mauvais génie qui » m'a jeté dans la famille des Bringuesingue!... » Ah! ma cousine!... si je vous avais épousée, » j'aurais été si heureux... car vous êtes jolie... » vous êtes douce et vous avez de l'esprit!...... » trois choses qui sont rarement réunies!...... » Mais vous ne m'aimiez plus.... un autre avait » votre cœur..... A la vérité, si j'avais été votre » mari, vous n'auriez pas connu celui qui m'a » enlevé votre amour! »

Une année s'écoula. Chez M. Pause la vie était calme et uniforme : le travail, la conver-

sation, la lecture, en remplissaient tous les instants. Constance était triste, mais résignée, et sur ses lèvres pâles le sourire essayait quelquefois de se montrer. On ne parlait jamais d'Edmond, du moins devant elle, et la jeune fille faisait semblant de l'avoir oublié.

M. Pause ne s'occupait que de sa basse, M. Ginguet que de Pélagie, et celle-ci continuait de faire mille espiègleries au jeune employé, qui était enfin arrivé à douze cents francs.

Dans la famille Bringuesingue, on était loin de jouir d'une semblable tranquilité : Clodora se plaignait de son mari qui était avec elle de mauvaise humeur; la belle-mère se plaignait de son gendre qui avait refusé souvent de lui jouer des contredanses, et le beau-père se plaignait aussi d'Edmond qui, dans le monde, l'avait laissé plusieurs fois dire ou faire des choses dont on s'était moqué, sans avoir tourné cela en traits d'esprit.

Edmond n'avait jamais eu d'amour pour sa femme, et il avait pris en aversion M. et madame Bringuesingue ; pour se distraire des ennuis qu'il éprouvait dans son intérieur, il lui vint à l'idée de faire des spéculations, des af-

faires, non plus à la Bourse, mais avec les *Petites-Affiches*, en achetant ce qui lui paraissait bon marché, dans l'espérance de revendre ensuite avec bénéfice.

Malheureusement, Edmond ne s'entendait pas plus aux affaires qu'aux mouvements de la rente. Il achetait comptant et revendait à terme ou sur des billets ; il était enchanté lorsqu'il avait vendu avec bénéfice ; mais, à l'échéance, les effets qu'il avaient reçus n'étaient point payés, et l'apprenti spéculateur en était pour son argent et ses frais. Alors il rentrait chez lui de fort mauvaise humeur, et il recevait fort mal sa belle-mère qui venait le prier de lui jouer une contredanse, ou son beau-père qui voulait l'emmener en soirée avec lui.

Au lieu de renoncer à des entreprises dans lesquelles il ne réussissait pas, Edmond y persévérait avec cette opiniâtreté que trop de gens apportent à ce qu'ils ne savent et ne comprennent point. L'amour-propre s'en mêlait ; ensuite Edmond voulait recouvrer l'argent qu'il avait perdu ; il risquait de plus fortes sommes, il donnait tête baissée dans toutes les spéculations que des intrigants lui proposaient, et, en

voulant se refaire, il achevait de dissiper la dot de sa femme ; comme ces joueurs qui, ayant une fois commencé à perdre, ne quittent plus une partie que lorsqu'ils ont entièrement vidé leurs poches.

Un jour, dans ses courses, qu'il prolongeait le plus possible pour ne pas être avec la famille de sa femme, Edmond rencontra M. Ginguet qui sortait de son bureau. Celui-ci se détournait pour ne point parler au cousin de Constance, dont la conduite lui avait paru si peu délicate ; mais Edmond courut et rattrapa Ginguet. Il lui prit le bras en lui disant :

« — Ah ! qu'il y a longtemps que je ne vous » ai vu !... que de choses se sont passées depuis! » Cela me fait plaisir et peine tout à la fois de » de me retrouver avec vous.... Mais vous aviez » l'air de me fuir... pourquoi cela ?

» Ma foi ! monsieur, » dit Ginguet en hésitant, « c'est que depuis que vous vous êtes marié.... » que vous avez abandonné votre pauvre cousine » qui vous aimait tant, je ne me soucie plus » d'être de vos amis !

» — Ma cousine !... ah ! monsieur Ginguet ! » vous voilà comme tout le monde... vous jugez

» sur les apparences !... Ne vous avais-je pas dit » que je n'accepterais jamais l'alliance que l'on » m'offrait... que je me regardais comme en- » gagé avec Constance?

» — Justement, vous m'aviez dit cela, et vous » avez fait tout le contraire.

» — Et si ma cousine avait la première man- » qué à nos promesses, si elle m'avait dit : Vous » êtes libre, car depuis longtemps je ne vous » aime plus?..... Eh bien! monsieur, c'est ce » qu'elle m'a dit... Mais je ne l'aurais pas cru » encore si d'autres circonstances ne m'avaient » prouvé qu'elle me trompait ; je l'ai surprise... » le soir... à un rendez-vous...

» — Mademoiselle Constance?...

» — Oui, monsieur, oui, Constance..... et, » confondue alors par ma présence, elle a » jugé inutile de feindre davantage Voilà la » vérité, monsieur ; n'étant plus aimé de ma » cousine, je me suis marié par dépit, par co- » lère... et je sens bien maintenant que de telles » unions ne donnent pas le bonheur. Vous » voyez, monsieur Ginguet, que ce n'est pas moi » qui ai manqué à mes engagements... Adieu... » Vous êtes plus heureux que moi, car vous

» voyez sans doute ma cousine... et, malgré ses
» torts à mon égard, je sens que j'aurais bien
» du plaisir à la revoir..... On peut causer avec
» elle au moins... elle ne vous répond pas tou-
» jours : Je ne sais pas. — ou : Ça m'est égal...
» — Mais il n'y faut plus penser..... Nous som-
» mes séparés pour jamais. »

Edmond avait presque les larmes dans les yeux en prononçant ces paroles ; voulant cacher son émotion, il serra la main de Ginguet et s'éloigna. Le jeune commis était resté là, tout stupéfait de ce qu'il venait d'entendre ; et comme sa figure laissait toujours deviner les émotions qu'il éprouvait, quand il se rendit le soir chez M. Pause, Pélagie vit bien qu'il lui était arrivé quelque chose de nouveau. Le jeune homme se tut devant Constance ; il faisait à Pélagie des signes, des yeux que la jeune fille ne pouvait comprendre, mais qui augmentaient sa curiosité. Constance remarqua quelques-uns de ces signes ; le trouble de Ginguet l'avait frappée aussi. Devinant qu'il n'osait pas s'expliquer devant elle, elle feignit d'avoir besoin d'un dessin de broderie qui était dans sa chambre, et elle laissa Guinguet avec Pélagie ;

aussitôt celle-ci s'empressa de lui demander ce qu'il savait de nouveau et que Constance ne devait pas entendre.

« Ce que je sais! » dit Guinguet en levant les yeux au ciel; « ah! mademoiselle..... des
» choses... Je n'en reviens pas encore, mon
» Dieu! Qui l'aurait soupçonnée?... une jeune
» personne si bien élevée!

» — Mais, par grâce, expliquez-vous mieux. »

Après avoir encore regardé en l'air et frappé ses deux mains l'une dans l'autre, M. Ginguet se décida à rapporter à Pélagie sa rencontre de la journée et tout ce qu'Edmond lui avait dit touchant Constance.

A mesure que le jeune homme parlait, Pélagie devenait plus émue; on voyait qu'elle se contenait avec peine. Elle écoûtait attentivement cependant, ne voulant pas perdre un seul mot; mais la rougeur qui colorait ses joues, le feu de ses yeux, sa respiration pressée, annonçaient toute l'indignation dont elle était animée.

« Quelle horreur!..... » dit Pélagie lorsque M. Ginguet eut fini de parler, « quelle affreuse
» calomnie!... Ce n'est donc pas assez d'aban-

» donner lâchement celle qui lui a tout sacrifié,
» il faut encore qu'il la déshonore, qu'il la dif-
» fame aux yeux de tout le monde! Constance!
» ma bonne, ma douce Constance... le modèle
» de toutes les vertus, dont le cœur ne connut
» jamais que des sentiments nobles et géné-
» reux!... c'est Constance que l'on osé accu-
» ser!...... Et vous, monsieur, vous avez pu
» entendre de sang-froid de si atroces calom-
» nies... vous n'avez pas défendu mon amie....
» démenti tout ce qu'on vous disait? »

Ginguet est tout tremblant, car il n'a jamais vu Pélagie dans une telle colère; il balbutie en tremblant :

« Mademoiselle... je ne pouvais pas... je ne
» savais pas. .

» — Vous ne pouviez pas défendre Constance,
» mon amie la plus chère!... Vous êtes homme
» et vous laissez outrager une femme!... Ecou-
» tez, monsieur Ginguet, je n'ai plus qu'une
» chose à vous dire : Vous prétendez que vous
» m'aimez... vous désirez être mon mari...

» — Ah! mademoiselle! ce serait pour moi
» le comble de la félicité...

» — Eh bien! allez trouver le cousin de Con-

» stance, exigez de lui qu'il démente les calom-
» nies qu'il vous a débitées sur sa cousine, qu'il
» les démente par un écrit que vous m'appor-
» terez, ou forcez-le à se battre avec vous et
» tuez-le, pour le punir de ses indignes men-
» songes. Vous entendez, monsieur; revenez
» avec la rétractation d'Edmond ou après l'avoir
» vaincu... et je vous accorde ma main.

» — Quoi, mademoiselle, vous voulez...

» — Que vous vous battiez avec Edmond,
» oui, monsieur... Si vous ne faites pas ce que
» je vous demande, il est inutile que vous son-
» giez encore à me faire la cour... je ne serai
» jamais votre femme. Eh bien! monsieur, est-
» ce que vous hésitez?...

» — Non, mademoiselle..... non, je n'hésite
» pas.... je me battrai.... oh! certainement.....
» quoique je ne sache pas me battre..... Mais si
» je suis tué, mademoiselle?

» — Alors Edmond n'en sera que plus mépri-
» sable! mais vous, qui serez mort en défendant
» une si belle cause... vous, qui aurez succombé
» pour mon amie, vous aurez tous mes regrets,
» tous mes souvenirs... et chaque jour j'irai sur
» votre tombe pleurer et déposer des fleurs.

» — Ah !..... j'entends..... vous m'aimerez » beaucoup... quand je serai mort... Allons.... » c'est toujours une consolation. C'est décidé, » mademoiselle ; dès demain je me battrai avec » Edmond.

» — Mais du silence !... par un mot de tout » ceci devant Constance...

» — Je n'ouvrirai plus la bouche, mademoi- » selle. »

En ce moment Constance rentrait ; mais, se doutant qu'il s'agissait d'Edmond, elle n'avait pu résister à sa curiosité, et elle avait écouté et entendu toute la conversation entre Pélagie et M. Ginguet.

Cependant la jeune fille eut l'air de ne rien savoir, et tout le reste de la soirée elle affecta une grande tranquillité. Pélagie, au contraire, laissait échapper des mouvements de colère, d'impatience, et M. Ginguet poussait de temps à autre de gros soupirs qui n'annonçaient pas qu'il fût très-satisfait de l'emploi de sa journée du lendemain.

En se séparant, Constance serra avec amitié la main du jeune commis ; celui-ci faisait ses adieux comme quelqu'un qui a peur de ne plus

revenir, quoique Pélagie, par ses regards, fit son possible pour entretenir sa vaillance.

Le lendemain, de grand matin, Ginguet se disposait à aller trouver Edmond chez lui; il parlait tout seul dans sa chambre et s'exhortait à être brave ; quand il se sentait faiblir, il pensait à Pélagie, et alors l'amour lui donnait du courage; un sentiment est presque toujours l'auxiliaire d'un autre.

Au moment où il allait sortir de chez lui, tenant à sa main une boîte à pistolets qu'il venait d'emprunter à un voisin, Ginguet est arrêté par son portier qui lui remet une lettre. Le jeune homme l'ouvre et lit :

« J'ai entendu hier votre conversation avec
» Pélagie; vous ne devez pas vous battre pour
» moi, monsieur Ginguet, car Edmond ne m'a
» pas calomniée, il ne vous a dit que la vérité.
» Adieu; dites à Pélagie et à son oncle que je les
» aimerai toujours, mais je les quitte; car, puis-
» qu'ils savent tout, ils ne me trouveraient plus
» digne de vivre avec eux.

» CONSTANCE. »

Ginguet, en finissant ce billet, a laissé tomber à terre sa boîte à pistolets ; il relit de nouveau pour s'assurer qu'il ne s'est point trompé, puis il se hâte d'aller reporter à son voisin les armes que celui-ci lui avait prêtées, et court chez Pélagie qui est avec son oncle ; il leur demande d'abord où est Constance.

« Elle est sortie de bien grand matin, » dit M. Pause, « sans doute pour aller reporter de » l'ouvrage chez la lingère ; mais elle n'est pas » encore revenue. »

Alors Ginguet donne à Pélagie la lettre qu'il vient de recevoir. Celle-ci pleure, se désole, et raconte à son oncle tout ce qui s'est passé depuis la veille. M. Pause blâme la conduite de sa nièce, qui voulait forcer Ginguet à se battre, mais pourtant il ne peut encore croire que Constance soit coupable.

» — Non ! non ! elle ne l'est pas, » s'écrie Pélagie, « et sa lettre où elle s'accuse elle-même » me prouve seulement, à moi, qu'elle crai» gnait qu'un combat n'eût lieu et que son cou» sin ne succombât ; car elle l'aime toujours, » elle n'a jamais cessé de désirer son bonheur, » j'en suis bien sûre, moi Mais où est-elle al-

» lée... que va-t-elle devenir... seule .. sans » amis, sans consolation?... Monsieur Ginguet, » il faut absolument que vous retrouviez Cons- » tance ; je vous préviens que vous ne serez mon » mari que lorsque vous m'aurez rendu ma mal- » heureuse amie...

» — Mais, mademoiselle, est-ce ma faute » si mademoiselle Constance vous a quittée?

» — Cela ne fait rien, monsieur; je ne puis » être heureuse qne quand elle est près de moi, » et, comme je veux être heureuse pour me ma- » rier, c'est un parti bien arrêté. »

Le pauvre Ginguet s'en alla en s'arrachant les cheveux et se disant :

« J'aurai bien de la peine à devenir l'époux » de mademoiselle Pélagie. »

Cependant, dès le jour même, il commença ses recherches. Tout le temps que son bureau lui laissait libre, il l'employait à parcourir divers quartiers pour tâcher de découvrir Constance, mais il n'apprenait rien ; et comme il revenait près de Pélagie sans pouvoir lui donner aucune nouvelle de son amie, la jeune fille lui faisait fort mauvaise mine.

Pendant que ceci se passait, d'autres évé-

nements avaient eu lieu dans la famille Bringuesingue.

Le beau-père voulait continuellement que son gendre l'accompagnât dans le monde ; mais, un jour, Edmond avait été le premier à se moquer du manque d'usage de M. Bringuesingue. Celui-ci avait commis plusieurs gaucheries qui auraient passé inaperçues si son gendre ne les avait relevées. Une querelle violente s'en était suivie.

« — Je vous ai donné ma fille pour que » vous me trouviez de l'esprit, » dit M. Bringuesingue. « Vous êtes cause que j'ai renvoyé Comtois qui, du moins, se contentait de se gratter » le nez quand je commettais quelque inadvertance ; mais vous vous permettez de rire » quand je m'embrouille dans une phrase ; cela » ne peut pas aller sur ce pied-là.

» — Vous ne voulez plus vous mettre au » piano quand j'ai envie de danser, » dit madame Bringuesingue. « ou bien vous jouez si vite » qu'il est impossible d'aller en mesure et qu'on » est sur-le-champ fatigué. Ce n'est pas ainsi » qu'on se conduit avec une belle-mère.

» — Vous ne voulez jamais me mener pro-

» mener, » dit à son tour Clodora, « et moi j'aime » beaucoup la promenade. »

Edmond avait répondu à tout cela :

« — Mon cher beau-père, en m'offrant votre » fille en mariage, il fallait me prévenir que je » devais être aussi votre mentor. Mais il est trop » tard pour refaire votre éducation; croyez-moi, » ne cherchez pas à singer les grands seigneurs, » vous ne réussirez jamais qu'à vous faire mo- » quer de vous. Ma chère belle-mère, je ne vous » blâme pas d'aimer la danse, mais je ne puis » passer ma vie à vous servir d'orchestre. Quant » à vous, madame, si je ne vous promène pas » plus souvent, c'est que vous bâillez conti- » nuellement quand je vous parle; d'où j'ai » conclu que ma conversation et ma compa- » gnie ne vous plaisaient pas. »

La réponse d'Edmond n'avait point calmé les esprits ; ce fut bien pis lorsque l'on vit arriver de tous côtés des gens auxquels le jeune homme devait de l'argent, lorsque l'on apprit qu'il avait dissipé presque toute la dot de sa femme. Clodora pleura, sa mère se trouva mal, et M. Bringuesingue voulait faire mettre son gendre en prison jusqu'à ce qu'il eût restitué la

somme qu'il avait si lestement dissipée; mais comme le beau-père n'avait pas ce droit-là, il se contenta d'ordonner à Edmond de sortir de chez lui, de n'y jamais rentrer tant qu'il serait pauvre, et de ne plus considérer Clodora comme son épouse.

Edmond avait le droit d'emmener sa femme avec lui, mais il ne fut pas tenté d'en user; il laissa Clodora avec ses parents et quitta la famille Bringuesingue, n'ayant qu'un seul regret, celui de ne plus être garçon.

Edmond fut se loger dans une petite chambre faisant mansarde; là, il se mit à faire des tableaux qui ne valaient guère mieux que des devants de cheminée, mais il trouvait à les vendre, et avec cela il vivait; car, dégoûté de tous les plaisirs, n'aimant plus le monde, n'ayant plus d'amis, Edmond ne sortait presque pas de chez lui et passait tout son temps à travailler. Il s'étonnait du plaisir qu'il trouvait dans ce nouveau genre de vie; il était tout surpris d'être heureux en s'occupant avec assiduité, et il se disait :

« Si je n'avais pas autrefois refusé les offres » de M. Pause, je sens bien que j'aurais pu en-

» core être heureux près de Constance ; avec du
» travail, de l'ordre et de l'économie, nous
» n'aurions pas connu la misère... Ah! l'amour-
» propre m'a perdu ! j'ai refusé le bonheur qui
» était près de moi, et j'ai passé ma vie à faire
» des sottises, parce que j'ai toujours cru que je
» savais tout mieux que les autres!.. j'ai mangé
» le bien que m'avait laissé ma mère, j'ai ruiné
» ma cousine et j'ai dissipé la dot de ma femme,
» parce que je me suis cru poète, musicien,
» spéculateur !... Et tout cela sans autre voca-
» tion que cette même idée qui, étant tout jeune,
» me faisait dire à mes camarades de pension :
» — Oh! si je voulais, j'en ferais bien autant
» que vous ! »

Ces réflexions étaient un peu tardives, mais c'est encore un mérite de reconnaître ses fautes. Il y a tant de gens que l'expérience ne corrige pas!

Il y avait près d'un an qu'Edmond faisait de petits tableaux, lorsqu'il reçut une lettre de M. Bringuesingue qui lui annonçait que sa fille Clodora venait de mourir d'un excès de *nougat*, mais qu'en mourant elle avait pensé à son mari et exigé que ses parents fissent Ed-

mond son héritier. M. et madame Bringuesingue avaientjuré à leur fille de satisfaire ses désirs, à condition que, de leur vivant, leur gendre ne leur demanderait rien.

Edmond répondit à M. Bringuesingue qu'il était touché du dernier souvenir de sa femme, et le priait de disposer à son gré de sa fortune. Edmond commençait à devenir véritablement artiste, il ne plaçait plus le bonheur dans les richesses. Il avait pris goût au travail ; ce qu'il faisait était moins mauvais et lui était mieux payé. Au bout de quelque temps il fit vraiment bien, et on lui commanda des tableaux; alors, il quitta sa chambre mansardée et put prendre un petit logement dans lequel il avait un atelier.

Il n'y avait que trois mois qu'Edmond habitait son nouveau local, dans lequel il vivait très-retiré, lorsqu'un soir, une vieille femme vint frapper chez lui. C'était une voisine; elle demeurait au-dessus d'Edmond, mais celui-ci ne connaissait aucune des personnes qui habitaient la même maison que lui.

La bonne vieille était tout en larmes; elle dit à Edmond :

« Par grâce, monsieur, venez m'aider à soi-
» gner une jeune femme qui est bien malade...
» elle demeure ici dessus, sur le même carré
» que moi..... Elle vit seule, ne sort jamais,
» travaille toute la journée, et ne voyait que
» moi, à qui elle avait la complaisance de ren-
» dre mille petits services ; mais avant-hier elle
» est tombée malade, et aujourd'hui une fièvre
» terrible... le délire..... Et moi, je ne sais que
» lui donner... et je ne voudrais pas la laisser
» seule pendant que j'irai chercher un méde-
» cin. »

Edmond suivit sur-le-champ la vieille voisine ; elle le mena chez la malade. Là, tout était simple, mais propre et bien rangé. Le jeune homme, sans en deviner la cause, se sentait ému en approchant du lit où était la jeune femme ; mais que devint-il en reconnaissant sa cousine dans la malade qu'il venait garder !

« Constance ! » s'écrie Edmond.

« — Vous connaissez cette jeune dame, » dit la vieille femme.

« — Si je la connais !... c'est ma cousine !...
» ce devait être ma compagne, et ce fut pendant

» longtemps ma meilleure amie... Constance !.. » pauvre Constance !.... mais elle ne m'entend, » ni me reconnaît... Madame, allez vite cher- » cher un médecin. Quant à moi, je m'établis » ici, je ne quitte plus ma cousine qu'elle ne » soit hors de danger. »

La vieille dame sort; Edmond reste seul près de Constance qui a un violent délire, et qui, dans son égarement, prononce souvent le nom d'Edmond. Celui-ci écoute attentivement ce que dit la malade, et bientôt il distingue ces mots :

« Il m'a cru coupable.... mon Dieu ! il a cru » que j'en aimais un autre que lui..... mais c'é- » tait pour qu'il fût libre..... Cette lettre..... ce » billet... c'était moi qui l'avais dicté.... j'en ai » là le brouillon.... là, dans un souvenir qu'il » m'avait donné... C'est tout ce que j'ai reçu de » lui... et j'y ai placé, moi, tout ce que j'ai fait » pour qu'il soit heureux. »

En disant cela la malade indiquait avec son bras un petit coffre placé sur une commode. Edmond, qui vient, pour la première fois, de penser que sa cousine a pu se dire coupable afin de lui rendre la liberté, et qui sent des

larmes mouiller ses yeux à l'idée d'un tel dévoûment, Edmond court au petit coffre, l'ouvre, y trouve le souvenir qu'il a autrefois donné à sa cousine, et, dans une des poches, un brouillon de lettre de la main de sa cousine. Il le lit. C'est le modèle de la lettre qu'il a reçue, et dans laquelle on lui offrait de lui prouver que Constance ne l'aimait plus.

Edmond comprend toute la générosité de sa cousine, qui, après lui avoir donné sa fortune, lui a sacrifié ce qui est le premier bien d'une femme, son honneur, sa réputation. Il court se jeter aux pieds de Constance ; il prend sa main qu'il baigne de ses pleurs en lui demandant pardon d'avoir pu la croire coupable, en se maudissant pour avoir fait le malheur d'une femme qui méritait si bien tout son amour. Mais Constance ne l'entend pas ; son délire est toujours le même, et l'état dans lequel il la voit augmente encore les regrets et le désespoir d'Edmond.

La vieille voisine ramène un médecin qui déclare ne pouvoir répondre de la malade, et s'éloigne après avoir écrit ses ordonnances.

Constance passe une nuit cruelle ; Edmond

n'a pas fermé l'œil, mais la voisine n'a pu résister au sommeil. Elle dort profondément, et Edmond sent bien que la pauvre vieille ne lui serait pas d'un grand secours pour soigner Constance. Mais un souvenir est venu frapper ses esprits ; dès que le jour est venu et que la voisine est éveillée, Edmond sort et court sans s'arrêter jusque chez M. Pause ; là il conte tout qu'il sait de la belle conduite de sa cousine, et il n'avait pas achevé son récit que Pélagie qui, tout en l'écoutant, se hâtait de mettre un chapeau et un châle, lui dit : « Conduisez-moi » près d'elle... Ah! je la connaissais mieux que » vous, et je ne l'ai jamais crue coupable. »

A neuf jours de là, Constance, qui avait toujours eu le délire, luttant sans cesse entre la vie et la mort, venait d'éprouver une crise qui l'avait sauvée ; un profond assoupissement en avait été la suite ; il avait été suivi d'un sommeil doux, bienfaisant, réparateur ; et lorsque Constance rouvrit les yeux, elle souriait comme quelqu'un qui a déjà oublié ses souffrances. Mais que l'on se figure sa surprise en voyant près d'elle Pélagie, le bon M. Pause, son cousin, et jusqu'à M. Ginguet.

« Est-ce un rêve? » dit Constance en refermant ses yeux, de crainte de voir l'illusion se dissiper.

« — Non, » lui répond Edmond en lui serrant doucement la main; « le passé seul est un » rêve... mais vous l'oublierez, ma cousine; vous » avez déjà été si généreuse pour moi, que vous » le serez encore... Je connais votre dévoû» ment... le ciel m'a rendu libre afin que je » puisse entièrement réparer mes torts... Encore » une fois, Constance; le passé n'est qu'un rêve, » et c'est votre fiancé qui est près de vous » comme le jour où nos deux mères unirent » nos mains et notre avenir. »

Constance ne pouvait plus répondre; elle versait des larmes de bonheur, et, quoique les médecins défendent les grandes émotions aux convalescents, celle-ci hâta le rétablissement de la malade.

Puis Edmond épousa sa cousine, puis M. Ginguet regarda Pélagie en soupirant, et lui dit : « Ce n'est pas ma faute si c'est un autre qui » vous a fait retrouver votre amie; je faisais tous » les jours deux ou trois lieues dans Paris pour » la chercher. »

Pélagie ne répondit qu'en présentant sa main à Ginguet, et, en vérité, le pauvre garçon l'avait bien gagnée.

Et je ne vous affirmerai pas que Pélagie fit toujours les volontés de son époux ; mais, en revanche, je vous certifie que M. Ginguet n'eut jamais d'autre volonté que celle de sa femme.

FIN D'EDMOND ET SA COUSINE.

CONTES EN VERS.

A Madame Elise S.....

Vous m'avez dit : « Dans un conte
»Je trouve beaucoup d'attrait. »
Pour faire ce qu'il vous plaît
Il n'est rien que l'on n'affronte.
Daignez accepter ceux-ci,
C'est à vous qu'ils doivent être ;
Mais aurai-je réussi !
Déjà je ne suis pas maître
D'un sentiment de frayeur ;
Ma muse est franche, naïve...
D'une peinture un peu vive
Si vous preniez de l'humeur...
Non, je n'ai voulu que rire,
En tout temps ce fut permis,
Et dans vos yeux je crois lire
Que mon pardon m'est remis

D'ailleurs, variant sans cesse ;
Cherchant des sujets nouveaux,
Quelquefois dans mes tableaux
Une teinte de tristesse
Remplacera la gaîté ;
Je peins le plaisir, la peine,
J'aime la variété,
Comme le bon La Fontaine
Aimait la diversité.
Lisez donc en liberté,
Mes contes sont bons apôtres;
Tantôt roses, tantôt bruns.
Glissez vite sur les uns.
Arrêtez-vous sur les autres.
Heureux de cette façon
Si je vois femme jolie
Faire grâce à la folie
En faveur de la raison.

Les Gondoliers.

Bel âge des amours!
Des plaisirs, de l'ivresse,
Doux moment, heureux jours,
Marqués par la tendresse!

Heures de la jeunesse,
Vous sonnez promptement !...
Arrêtez un moment ;
Pourquoi tant de vitesse ?
Il semble que le temps
Pour vous marche plus vite ;
De l'aspect du printemps
Son front chauve s'irrite ;
Rien ne peut le fléchir,
Il se hâte, il nous presse,
Il semble alors courir.
Mais, quand vient la vieillesse
Il paraît s'attendrir :
Des heures qu'il nous laisse
Le cours est chancelant ;
Ah ! c'est pour la jeunesse
Qu'il devrait être lent !...
Mais le destin l'ordonne,
Nul ne peut résister ;
Des beaux jours qu'il nous donne
Sachons donc profiter.

Voyez-vous se croiser sur la plaine limpide
Ces légers bâtiments, d'uniforme couleur,
Ils glissent sur les flots, et de l'amant timide
Ils ont souvent encouragé l'ardeur ;
Dans cette retraite charmante
Que la gondole offre à l'amour,
Mollement balancé près de sa jeune amante,

Il brave les jaloux et la chaleur du jour.
Le gondolier, d'un air de nonchalance,
Poussant sa rame, évitant les cahots,
Mêle sa voix au bruit monotone des flots;
Il chante de l'amour la douceur, la puissance,
Tandis que près de lui, mais cachés à ses yeux,
Ceux qu'il conduit le célèbrent bien mieux.

A nos regards quel séjour se présente ?
Quelle est cette cité qui sort du sein des eaux,
D'Amphitrite bravant la fureur impuissante ?
A ses palais, à ses canaux,
Je reconnais Venise, et mon âme est émue;
Quels sentiments divers m'agitent à sa vue !
Le plaisir que j'éprouve est mêlé de terreur;
Séjour où la folie établit son empire,
Qui sais du carnaval faire un temps de délire,
Tu ne me parais pas l'asile du bonheur.
Près de ce palais que j'admire
Pourquoi mes regards étonnés
Rencontrent-ils ces murs sombres, abandonnés !
Je contemple une place, immense, magnifique,
A quelques pas je frémis malgré moi...
Ces lagunes déjà m'inspirent de l'effroi.

Tout, dans cette ville magique,
Fait naître un sentiment qu'on ne peut définir.
D'un tribunal secret le sanglant souvenir,
La vengeance, la jalousie,

Aiguisant chaque jour leurs poignards en ces lieux,
Ne font de Venise, à mes yeux,
Qu'un bien triste séjour du dieu de la folie.
Mais près des gondoliers fixons-nous désormais;
Qu'on est bien, étendu dans leur maison mobile!
Là seulement je retrouve la ville
Que dans mes songes je rêvais!

Sur les flots de l'Adriatique
Urbino, dès ses jeunes ans,
Avait bravé les plus forts ouragans;
Sa gondole, son bien unique,
Le voyait, dès le point du jour,
S'embarquer en chantant, et chanter au retour,
Heureux, content, dans sa nacelle,
Sans amour, sans ambition,
Sa gaîté lui restait fidèle.
Si l'on pouvait vivre sans passion,
Alors, comme Urbino, sans tourments, sans envie,
On descendrait gaîment le fleuve de la vie.
Gaîment!... Non. L'uniformité
Tôt ou tard fait fuir la gaîté.
Les passions éveillent dans notre âme
L'espoir, l'attente, le désir;
Celui qui de l'amour n'a point connu la flamme
A-t-il donc connu le plaisir?
Mais bientôt Urbino perd son indifférence,
Zanetta le fait soupirer;
L'amour le tient en sa puissance,

Et Zanetta sait si bien l'inspirer !
Elle a seize ans, un regard tendre,
Grâce naïve et modeste maintien,
Un son de voix qu'on veut toujours entendre,
Et de grands yeux que l'on comprend si bien !...
De l'adorer qui pourrait se défendre ?
Urbino jeune et beau l'aimera-t-il en vain ?
Pour Zanetta, dès le matin,
Il redit tendre barcarolle ;
Et nuit et jour, dans sa gondole,
Du nom de Zanetta fatiguant les échos,
Le mêle en soupirant au murmure des flots.
Tant d'amour a touché le cœur de la fillette :
Quand, près de son père, le soir,
Sur la rive elle vient s'asseoir,
C'est Urbino que son œil guette ;
C'est pour lui ce soupir et ce brûlant regard
Qui l'accompagnent au départ.
Si le ciel s'obscurcit, s'il se forme un orage,
Inquiète, sur le rivage,
Semblable à la triste Héro,
Son cœur, qui s'agite et s'oppresse,
Craint pour l'objet de sa tendresse...
Mais ce sourire, cette ivresse,
Annoncent aussi qu'Urbino
Revient auprès de sa maîtresse.

Cependant Paoli, père de Zanetta,
N'approuve point l'amour d'Urbino pour sa fille.

Il veut des écus ; sans cela,
On n'entre point dans sa famille.
Il n'est aussi que simple gondolier,
Mais il a su, dans ce métier,
En servant les amants, arrondir sa fortune ;
Quand il s'agit de gagner de l'argent
Paoli, toujours prêt, est actif, obligeant,
Il sert et la blonde et la brune;
C'est à lui que les amoureux
Vont conter leurs tourments, désigner leurs maîtresses ;
Pourvu que l'on ait des espèces,
Il trouve le moyen de faire des heureux;
Et maintes fois, dans sa gondole
Emmenant un couple joyeux,
Il entonne sa barcarolle
En riant aux dépens d'un père ou d'un tuteur
Dont il vient de tromper l'active surveillance;
Rien ne le met en belle humeur
Comme l'espoir de quelque récompense ;
Veut-on se marier, on le trouve, au besoin,
Tout prêt à servir de témoin.
Et ce patron des bons apôtres
Prétend forcer sa fille à fléchir sous sa loi,
Car ce qu'on veut bien faire aux autres
Est ordinairement ce qu'on défend chez soi.
Pour avoir Zanetta ce n'est donc qu'à la ruse
Qu'Urbino peut avoir recours ;
On l'emploie en intrigue, à la guerre, en amours,
Et le succès est son excuse.

Mais sans argent on doit fort mal ruser.
Urbino n'a pas une obole !
Le pauvre amant vend sa gondole :
C'était son seul trésor, mais il faut tout oser
Pour posséder celle qu'on aime.
On est en carnaval, il va se déguiser,
Puis près de Paoli se rend à l'instant même,
Et, sous le masque, o e lui proposer
De gagner beaucoup d'or en servant sa tendresse.
« Je suis tout prêt, recevez ma promesse, »
Dit le vieux gondolier. « Parlez, qu'exigez-vous ?
» — Ce soir, prépare ta gondole :
» J'arrache mon amante aux fureurs d'un jaloux.
» Mais elle a reçu ma parole
» Que l'hymen cette nuit, consacrerait nos nœuds...
» — Seigneur, je comblerai vos vœux ;
» Je connais un endroit propice ;
» Un chapelain, prévenu par mes soins,
» Nous attendra ; pour des témoins,
» Je vous en tiendrai lieu... J'ai même à mon service
» Un villageois qui fera le second.
» Je me charge de tout ; allez, je vous répond
» Que j'ai souvent conduit pareille affaire.
» — C'est fort bien. Prends ceci, ce n'est de ton salaire
» Qu'une bien faible portion.
» De la prudence, du mystère,
» Surtout de la discrétion. »
De Zanetta quittant le père,
Urbino fuit sans être reconnu.

Paoli ne se doute guère
Par qui son bâtiment vient d'être retenu.
Tout occupé de cette affaire,
Il laisse à Zanetta bien plus de liberté.
Urbino s'en était douté!
Vers la nuit il parvient auprès de son amante;
Un large domino de sa taille charmante
Cache la forme et les contours;
Un masque couvre son visage,
Et tous deux, déguisés, se rendent au rivage,
Se recommandant aux amours.

Paoli les attend : au fond de sa gondole
Il fait entrer les deux amants,
Et, pendant qu'ils se font les plus tendres serments,
Il entonne sa barcarolle
En se disant : « Encore un de dupé,
Quelque jaloux, quelque tuteur trompé...
» Cela ne va pas mal, et j'ai sujet de rire;
» Le carnaval paraît bien commencer.
» Encore un an, et puis je me retire.
» Il faut jouir un peu, je suis las d'amasser,
» A quelque vieux richard je marierai ma fille;
» Je n'aurai point de dot à lui donner,
» Et je vivrai content au sein de sa famille,
» Qui pourra tous les jours me donner à dîner. »

Tout en faisant son plan, il rame et l'on arrive :
Les amants déguisés descendent sur la rive.

Paoli les conduit vers un bois ténébreux
Dans lequel est bâtie une vieille chapelle.
 C'est là qu'un ministre fidèle
 Va consacrer les plus doux nœuds.
On a tout préparé pour la cérémonie,
Avec le villageois, qui fait l'autre témoin.
 Paoli, redoublant de soin,
Va se mettre à la porte ; et là, sans qu'on l'en prie,
Il fait le guet pendant qu'on unit les amants.
 Ceux-ci découvrent leur visage :
 Le prêtre reçoit leurs serments,
 Puis il bénit le mariage,
 Et les jeunes gens sont époux.
« Eh bien, » dit Paoli qui se tient à la porte,
« Est-ce fini ? — Ne craignez plus pour nous...
» Venez, » dit Urbino, « vous avez fait en sorte
» Que tout a réussi... Mais c'est bien grâce à vous. »

Le gondolier, croyant toucher sa récompense,
 Se hâte d'accourir près d'eux...
Que devient-il ?... Immobile... en silence,
 Il les regarde... et se frotte les yeux,
 C'est Urbino près de sa fille...
 Elle est unie au jeune gondolier,
 Et la gondole du vieux drille
A conduit les amants qu'on vient de marier !...
 Il tempête, se désespère,
 Mais à quoi bon tant de colère !
 Les jeunes gens sont à ses pieds...

D'ailleurs il sont unis, que faire ?
Ce que l'on fait quand on est père.
On pardonne, et les torts sont bientôt oubliés.

« Ami, » dit Paoli, « songe, avec ta gondole,
» Qu'il faut nourir ta femme et t'occuper.
» — Hélas ! » dit Urbino, « tout ce qui me désole,
» C'est que je l'ai vendue, afin de vous tromper.
» — Comment, coquin !.. — Ah ! calmez-vous, de grâce,
» Je connais vos projets. Eh bien ! à votre place,
» Je conduirai votre bâteau;
» Vous lui devez votre richesse ;
» Je veux vous imiter et servir la jeunesse;
» En fait de ruses, de finesse,
» A mon âge on sait du nouveau.
» Tranquille, heureux, près de votre famille
» Vous passerez des jours bien doux !
» Vous n'irez pas dîner chez votre fille...
» Mais elle ira dîner chez vous. »

Le raisonnement de gros Pierre.

« Ah ! si j'avais un écu ! »
Disait un jour le gros Pierre

A son compère Ledru,
» Va, tu ne te doutes guère
» De l'emploi que j'en ferais!
» Avec cet écu, j'aurais
» Un joli coq pour ma poule;
» Ce coq vous la coquerait,
» Alors ma poule pondrait :
» Or, d'un aussi joli moule,
» Les poulets seraient vendus
» La douzaine trois écus.
» Avec l'argent de la vente
» Je pourrais avoir du grain;
» Avec le grain, je me vante
» De trouver un bon terrain.
» Je sais cultiver la terre,
» Je suis actif, vigilant,
» Et quand un propriétaire
» Me connaîtrait ce talent,
» On m'offrirait une ferme,
» Je la prendrais pour trois ans.
» Par des profits innocents,
» Gageons, au bout de ce terme,
» Que je me trouve de quoi
» Avoir une ferme à moi.
» Ah! c'est alors, mon compère,
» Que j'arrondirais mon bien!
» Je connais plus d'un moyen
» Pour faire rendre une terre
» Quatre fois plus qu'on ne croit.

» Dame ! ensuite on peut s'étendre ;
» Pour acheter et revendre
» Je ne suis pas maladroit ;
» Enfin par mon industrie,
» Je deviendrais, je parie,
» Le plus riche de l'endroit.
» — Pardieu, mon pauvre ami Pierre,
» S'il ne te faut qu'un écu
» Pour être propriétaire,
» Tiens, le voilà, dit Ledru ;
» Cultive, sème, défriche,
» Plante, achète, deviens riche,
» Alors, chez toi, mon garçon,
» Pour prix de cette misère,
» Tu me permettras, j'espère,
» D'aller dîner sans façon. »
Maître Pierre tient la pièce,
Son compère est déjà loin.
Quand notre homme est sans témoin,
Il prend l'écu, le caresse,
Puis... oubliant son projet,
Va le boire au cabaret.
Le soir quittant sa besogne,
Ledru repasse par-là.
Il rencontre notre ivrogne
Qui marche, cahin, caha...
« Morbleu, » lui dit le compère,
» Dans quel état te mets-tu !
» Voilà donc de mon écu

» L'emploi que tu devais faire !
» Et tes plans de ce matin...
» — Écoute donc, » répond Pierre ;
» Pour être riche, compère,
» J'ai pris le plus court chemin ;
» Va, je nargue la misère !
» J'ai bien placé mon écu,
» Car, mon ami, quand j'ai bu,
» C'est à moi toute la terre. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

CONTES EN VERS.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

OEUVRES COMPLETES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

LIV.

Paris. — Imp. d'Alexandre Bailly, 16, rue N.-D. des Victoires

UN
MARI PERDU,

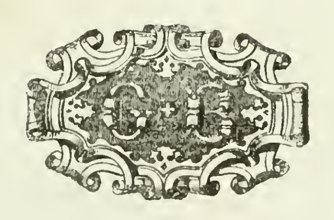
suivi de

LES MÉSAVENTURES D'UN ANGLAIS, EDMOND ET SA COUSINE,
CONTES EN VERS ET CHANSONS,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

TOME SECOND.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

CONTES EN VERS.

Le Rhume.

Zoé logeait chez sa tante,
Zoé n'avait que seize ans ;
Mais qu'elle était ravissante !
Quels regards doux, séduisants,
Quels contours, quel teint de rose,
Quel son de voix enchanteur !
Et sur sa bouche mi-close,
La volupté qui repose
Semble attendre le bonheur.
Pourrait-on, le cœur paisible,
Contempler autant d'attraits !
Moi, je ne croirai jamais
Que la chose soit possible ;
Aux charmes de la beauté

Peut-on rester insensible
Quand de la Divinité
Elle est la plus belle image!
Ah! recevez notre hommage,
Sexe fait pour l'inspirer!...
Vous chérir, vous admirer,
Est notre plus doux partage.
En vain, dans son froid langage,
La raison veut murmurer,
L'homme heureux, voilà le sage:
Il faut donc vous adorer.

Mais de Zoé je m'écarte,
Ces dames vont m'entraîner,
Je ne puis m'en étonner,
Je perds bien vite la carte,
Maintes fois un air mutin,
Une gentille figure,
Pied mignon, leste tournure
M'ont fait perdre mon chemin.
Revenons à la fillette
Dont les innocents appas
Faisaient courir sur ses pas
Plus d'un conteur de fleurette.
Mais notre tante était là,
L'œil au guet, l'abord sévère:
A la nièce on pouvait plaire;
On ne pouvait que cela,

Gros soupir, gentille œillade,
Petits mots à la passade,
C'est charmant ; mais, entre nous,
On ne peut passer sa vie
A s'en tenir aux yeux doux
Auprès de femme jolie.
C'était bon du temps des preux,
Où, dix ans, près de sa mie,
L'amant bornait son envie
A lui parler de ses feux.
Ce temps, nous l'employons mieux,
Et de la chevalerie
Il ne nous reste, je crois,
Que ce ton galant, courtois,
Ce désir de plaire aux dames,
Et ce vif amour des femmes
Qui toujours nous restera
Tant que le monde vivra.
On peut changer la manière ;
Mais ce goût, cet amour-là,
En tout temps subsistera,
Et sans cesse on le fera ;
Car le bon Dieu, sur la terre,
Nous a placés pour cela.

Or, un jeune militaire
A Zoé cherchait à plaire.

On comprend un amoureux
Par le langage des yeux ;
Et la petite brunette
Ne demanderait pas mieux
Que d'écouter en cachette
D'un amant les doux aveux.
Mais, hélas ! dans sa chambrette
Si par ruse il pénétrait[1],
Notre tante l'entendrait ;
Car une cloison traîtresse
Laisse aisément parvenir
Jusqu'au plus léger soupir
Que l'on pousse chez la nièce.
Et comment près d'un amant
Se livrer au sentiment,
Au plaisir, à la tendresse,
Sans laisser, par-ci, par-là,
Échapper dans son ivresse
Un soupir qui peint cela ?
La fille la plus niaise
Par instinct devine bien
La forme de l'entretien
Qui doit la rendre bien aise.
De n'en pouvoir pas jouir
La pauvrette se chagrine ;
On ne voit plus sur sa mine
L'expression du plaisir ;
Déjà semblent se flétrir

Les roses de son visage;
Mal d'amour fait grand ravage!
Notre tante s'aperçoit
De la pâleur de sa nièce;
De sa secrète tristesse
La bonne femme conçoit
Une vive inquiétude,
Et lui dit « Qu'avez-vous donc?
»Je n'entends plus de chanson,
»Ce n'est pas votre habitude,
»Vous qui chantiez si souvent,
»Quelquefois même en rêvant;
»Certes, vous êtes malade;
«Femme qui ne dit plus rien
»Ne se porte pas très-bien.
»Allons, plus de promenade,
»Restez au lit; dès demain
»Nous aurons le médecin:
»Il faudra bien qu'il nous trouve
»Un remède à vos douleurs.
»— Hélas! au mal que j'éprouve, »
Répond Zoé tout en pleurs:
« Il ne pourra rien comprendre,
»Car ma souffrance est au cœur.
»Taisez-vous, notre docteur
»Vous dira ce qu'il faut prendre. »

Le médecin attendu
Chez la nièce s'est rendu;

Et pour première harangue,
Il lui fait tirer la langue,
Qu'il regarde fort longtemps.
Étudier la nature
Sur filette en son printemps,
D'une charmante figure,
Qu'on doit bien apprendre ainsi !...
Près de malade jolie
J'ai bien souvent eu l'envie
D'être médecin aussi.

Quand le nôtre a pu s'instruire,
Il dit « C'est le froid, le chaud ; »
Puis ordonne du sirop,
Veut qu'on boive, qu'on transpire,
Déclarant qu'on toussera,
Et qu'ensuite on guérira.
Quand il est loin, chez la tante
Une garde se présente.
Son abord est engageant,
Elle paraît complaisante
Et demande peu d'argent.
De l'arrêter on s'empresse.
« Il faudra passer la nuit
» Et faire boire ma nièce
» Tous les quarts d'heure. — Il suffit
» Auprès de mademoiselle
» Je ne m'endormirai pas ;

» J'aurai toujours l'œil sur elle,
» — Je vous retiens, en ce cas. »

La garde au logis demeure,
Tout étant bien convenu ;
Lorsque le soir est venu,
La tante qui, de bonne heure,
Va toujours se mettre au lit,
Se retire à petit bruit.
Vous devinez, je le gage,
Ce qu'alors la garde fit :
Jetant bonnet et corsage,
Et tout son accoutrement,
Zoé revoit son amant,
Qui, pour arriver près d'elle,
A pris ce déguisement.
A l'ordonnance fidèle,
Il administre à sa belle
Un remède pour son mal ;
Mais une vieille couchette
Va déranger tout le bal
Par son allure indiscrète.
Comment donc faire cesser
Un bruit qui peut à la vieille
Mettre la puce à l'oreille ?
Tout bas notre amant conseille
A sa belle de tousser.

Zoé comprend à merveille,
Elle tousse avec succès ;
Son rhume a plus d'un accès.
Mais la tante se réveille.
« Oh ! dit-elle, qu'est-ce là ?
» Quoi ! Zoé tousse déjà !
» A peine si je la quitte.
» — C'est l'effet de son sirop, »
Répond la garde aussitôt.
« Oh ! comme il opère vite !
» Tousse, tousse, ma petite,
» Et cela te guérira.
» — Oui, je l'éprouve déjà ;
» Je vous assure, ma tante,
» Que je me sens beaucoup mieux ;
» Ce sirop est précieux,
» J'en suis vraiment fort contente.
» — Allons, c'est bien ; en ce cas,
» Tousse, ne te gêne pas. »

Avec plaisir on profite
De cette permission,
Et pour tousser la petite
Prend moins de précaution.
Le jour vient, le rhume cesse,
On n'en a pas un accès ;
Mais avec la nuit, la nièce
Tousse plus fort que jamais.

Une semaine se passe.
« Quand cela doit-il finir ? »
Dit la vieille qui se lasse
De ne pouvoir plus dormir ;
« Comme ce rhume est tenace !
»Le jour, par quel talisman
»N'en ressens-tu point d'atteintes ?
»Et la nuit ce sont des quintes
»A me crever le tympan.
»— De cesser, répond la garde,
»Il est possible qu'il tarde,
»C'est un catarrhe, je crois.
»— Un catarrhe... Ah ! sur ma foi,
»Ce serait une folie
»Si je vous gardais, ma mie.
»Un catarrhe... on verra bien !
»Mais je n'ai pas le moyen
»De payer toute ma vie
»Des gardes pour la soigner ;
»Je saurai bien lui donner
»Ce que prescrit l'ordonnance ;
»Prenez l'argent que voici ;
»Adieu donc ; votre présence
»N'est plus nécessaire ici. »
A cela que peut-on dire ?
Rien ; il fallut obéir.
Notre garde se retire
En poussant un gros soupir.

La nuit, auprès de sa nièce
La tante prétend veiller.
« Oh! vous pouvez sommeiller, »
Dit la belle avec tristesse.
« — Cependant, si tu toussais.
» — Je ne le puis désormais!
» — Tu te crois déjà bien forte!
» — Mais ton rhume est-il mûri?
» — Il faut bien qu'il soit guéri,
» Vous l'avez mis à la porte. »

Le paysan ambitieux.

Dans une riante campagne
Qu'une rivière avoisinait,
Sur le penchant d'une montagne
Qu'un joli bois environnait,
On voyait s'élever maisonnette charmante,
Recevant du soleil la chaleur bienfaisante,
Et dont un grand clos dépendait.
Cette maison, Thomas la possédait.
Là, sans effort et presque sans culture,
Un terrain nourricier, aimé de la nature,

Au villageois donnait de quoi faire son pain,
Des légumes, des fruits; aux treilles du jardin
Pendait un excellent raisin,
Dont le jus le faisait chanter sous la feuillée,
Et, dans l'hiver, animait la veillée
En mettant tout le monde en train.
Pour lui tenir fidèle compagnie,
Il possédait ménagère jolie,
Des marmots qui le cajolaient,
Et, presque tous, lui ressemblaient.
Que fallait-il de plus pour passer douce vie!
Thomas pourtant ne se croit pas heureux,
Il est triste, rêveur, ne peut tenir en place,
Il paraît mécontent, au ciel lève les yeux,
De son bonheur tranquille il s'ennuie, il se lasse,
Le pauvre homme est ambitieux :
Il voudrait habiter la ville,
Faire fortune, avoir une maison,
Des valets, des chevaux, un carrosse, un grand ton!
Tout cela lui semble facile :
Son gros cousin, ancien barbier,
D'un grand seigneur est bien devenu cuisinier!
Et depuis qu'un jour au village
Ce cousin a porté ses pas,
Son nez rouge, son ventre et son large visage
Ont troublé l'esprit de Thomas.
Les jeux de ses enfants ont cessé de lui plaire,
Il néglige sa ménagère;

Le plaisir a fui de son toit.
En vain le pasteur de l'endroit,
Qui de son mal connaît la cause,
Cherche à le ramener à d'autres sentiments
En lui disant :« D'où naissent vos tourments?
»Vous manque-t-il donc quelque chose
»De nécessaire à la félicité ?
»Vous êtes laboureur, cet état honorable
»Vous attire l'estime et vous rend respectable :
»Votre femme aux attraits joint aussi la bonté;
«Vos enfants sont charmants, chacun d'eux vous adore.
»Voyons, que vous faut-il encore?
»Des richesses ?... Mais non, ce terrain vous suffit ;
»Vous avez même de l'aisance,
»Et vous pouvez, grâces à son produit,
»Aider, secourir l'indigence ;
»Ah ! mon pauvre Thomas, que voulez-vous de mieux ?
»Trouveriez-vous en d'autres lieux
»L'heureuse paix de ce séjour champêtre?
»Ici vous êtes né, bornez votre désir
»A ne plus le quitter ; il est doux de mourir
»Sous le toit qui nous a vu naître. «

Mais ces discours sont superflus :
Depuis longtemps Thomas n'écoute plus
Du pasteur le touchant langage ;
Chaque soir, c'est sous le feuillage

D'un vieux chêne de son jardin,
Qu'il va rêver à sa folie,
Et qu'il cherche par quel chemin
Il satisfera son envie
Et pourra changer son destin.

Un jour que, selon sa coutume,
Dans ses rêves brillants Thomas est enfoncé,
Suivant l'ambition qui toujours le consume,
Vers la ville, d'un pas pressé,
Le voilà qui se rend. Il y connaît du monde;
Sa bourse est bien garnie, il avait amassé
Quelques écus; si le sort le seconde,
Cet argent étant bien placé,
Va lui rapporter gros. De joie il perd la tête
Il va donc devenir un monsieur! s'enrichir!
A la ville, en effet, ses amis lui font fête,
Et promettent de le servir.
Dans l'ivresse, Thomas oublie,
Sa femme, ses jeunes enfants
Et sa maisonnette et ses champs.
Il fait de grands projets, chacun lui certifie
Qu'il peut aller à tout par sa capacité.
Déjà bouffi de vanité,
Le villageois se croit capable
Jusqu'aux premiers emplois de parvenir.
Le pauvre sot! mais est-il plus blâmable
Que tant de gens qui brûlent du désir

D'avoir un poste éminent, honorable,
Sans s'être demandé s'ils pourront le remplir ?

En espérance ainsi le temps se passe ;
Mais Thomas voit la fin de ses écus.
La scène alors change de face :
On semble l'éviter, on ne lui répond plus,
Ou bien on rit de son langage,
De ses prétentions, chacun le montre aux doigts ;
On se moque du villageois
Qui veut être un grand personnage.
Thomas, honteux, cherche à se retourner ;
Il se perd encor plus ; il joue, il fait des dettes,
On va le faire emprisonner...
Il fuit sans réparer les pertes qu'il a faites ;
Il quitte ce Paris qu'il maudit dans son cœur !
Y laissant son repos, sa fortune et l'honneur.
Pâle, défait, il revient au village :
Déjà de sa maison ses yeux cherchent le toit
Il espère y trouver le calme après l'orage !
Il s'avance... grand Dieu ! c'était dans cet endroit...
Du feu le terrible ravage
A détruit sa demeure et dévasté ses champs !
Thomas court éperdu .. sa femme.., ses enfants...
Que sont-ils devenus ?.. Il tremble... il craint d'apprendre
Quelque nouveau malheur. Dieu ! que vient-il d'entendre !
Sa femme est morte de chagrin,
Et ses enfants dans la misère

Demandent maintenant leur pain,
Près des débris de sa chaumière.
C'est là que leurs voix chaque jour
Au Ciel adressent leur prière;
Ils implorent Dieu pour leur père,
Et lui demandent son retour.

Qui pourrait supporter une douleur pareille?
Thomas jette un grand cri… tous ses sens ont frémi…
Sa femme, ses enfants, sont assis sous la treille,
A ses côtés… il les voit… il s'éveille…

Dans son jardin il s'était endormi,
Et, sans quitter le pied de son vieux chêne,
Il avait fait son voyage à Paris.
«Se pourrait-il! O mes amis!… »
Dit Thomas qui respire à peine;
»C'était un songe… ah! qu'il était affreux!…
»De vous revoir que je me trouve heureux!
«Près de vous désormais je veux passer ma vie.
»Ah! plus d'ambition, plus de sotte manie!
»Ce songe m'a guéri… mon cœur est soulagé!
Heureux qui de sa folie
Par un rêve est corrigé!

Le vieux fou.

Le bon La Fontaine l'a dit :
«Ne forçons jamais notre esprit,
«Nous ne ferions rien avec grâce. »
Il en est ainsi des amours ;
Le temps en a réglé le cours,
Il faut que tout soit à sa place ;
N'attendons pas l'âge des souvenirs
Pour nous livrer à d'amoureux désirs.
Cédons gaîment dans la jeunesse
Au doux penchant de notre cœur ;
Mais gardons-nous, dans la vieillesse,
De vouloir inspirer une amoureuse ardeur.
Dès que les rides du visage
Viennent vous dire : Soyez sage,
Il faut écouter leurs avis.
Tout l'attirail de la toilette,
Ton sémillant, mise coquette,
D'un vieillard ne feront jamais un Adonis.

Enfin n'imitons point cet homme
Qui ne voulant pas être vieux,
Crut trouver un moyen de conserver ses feux.
Ecoutez-moi bien, voici comme :
Jusqu'à l'âge de soixante ans
Il pensa devoir être sage ;
Alors à ses désirs naissants
Il crut pouvoir se livrer davantage.
Le vieux fou se disait tout bas :
«Lorsqu'à dix-huit ans on commence,
»On en a près de trente à montrer sa vaillance ;
»Je vais me trouver dans ce cas.
»Je commence, et pour plaire aux belles,
»J'ai près de trente ans devant moi.
»Je prétends être adoré d'elles,
»Je le puis aisément, je croi.
»A mes vœux elles vont se rendre,
»J'ai ce qu'il faut pour les charmer ;
»Je suis novice, elles vont prendre
»Un grand plaisir à me former. »
Notre vieux fou dans le monde se lance,
Il fait le gentil, l'enfantin,
Et, près de la beauté, singeant le chérubin,
D'un jeune adolescent affecte l'innocence,
Mais pour prix de ses petits mots,
De ses soupirs, de ses grimaces,
Les femmes lui tournent le dos :
Le ridicule effarouche les grâces.

Voulant plaire, charmer, malgré ses soixante ans,
Le vieillard fouille en sa cassette ;
Il y prend la seule recette
Que l'on puisse opposer aux outrages du temps.
Avec son or il séduit une belle.
»Tu n'as que vingt ans, lui dit-elle,
»Tu ne les parais pas, d'honneur ;
»Je prétends te former, oui, je sens que je t'aime :
»Pour moi quelle douceur extrême
»D'avoir l'étrenne de ton cœur !
A ce discours qui le comblait d'ivresse,
Le novice fit ce qu'il put
Pour prouver sa verte jeunesse ;
Et qu'en arriva-t-il de sa belle prouesse?
Le lendemain notre vieux fou mourut.

Il est des plaisirs pour chaque âge,
Ne changeons point l'ordre du temps.
Que l'enfant goûte sans orage
Les illusions du printemps ;
Laissez l'amour à la jeunesse,
Plus tard la raison doit venir ;
Et, pour charmer notre vieillesse,
Contentons-nous du souvenir.

Le mari qui joue de la flûte.

Certain époux était grand amateur
De musique, et surtout de flûte.
Pour cet instrument, plein d'ardeur,
Dès le matin il exécute
Rondeau, sonate, adagio ;
De ses voisins il blesse les oreilles,
Mais croyant faire des merveilles,
Il les régale de solo.
Notre musicien avait femme jolie,
Jeune, bien faite, et d'un noble maintien ;
Mais jusques à l'excès poussant la pruderie,
De lui conter fleurette il n'était pas moyen.
D'un seul mot de galanterie
Madame se fâchait, et sa sévérité
Faisait fuir les galants qu'attirait sa beauté.
L'époux d'un tel tendron, sans craindre pour sa tête,
Sur les maris trompés peut lancer des rébus.
Mais de ces démons de vertus
On voit souvent l'humeur à la tempête !
Notre Lucrèce en est un exemple de plus :

Elle est emportée et colère ;
Pour un mot se fâchant, son aigre caractère
Bannit la paix de sa maison ;
Et chaque jour changeant de valet, de servante,
Madame, dont le ton interdit, épouvante,
Se croit douce comme un mouton.
Son mari, d'humeur fort tranquille,
Est heureux quand il peut souffler quelque rondeau.
Mais un jour voici du nouveau :
La flûte de madame échauffe encor la bile ;
Elle ne peut souffrir cet instrument.
» Entendons-nous, dit l'époux, un moment ;
» Avec vous je prétends, ma chère,
» Faire un marché ; de grâce écoutez-moi :
» Vous vous mettez fort souvent en colère,
» J'aime la paix, je me fais une loi
» De ne me point mêler dans aucune dispute :
» Mais dès que vous crierez je jouerai de la flûte.
» Cet instrument me sauvera
« L'ennui de toujours vous entendre ;
» Vous crierez tant qu'il vous plaira !
» Vous ne pourrez me le défendre. »

Madame accepte de bon cœur ;
En elle ayant beaucoup de confiance,
Elle se dit : « Par ma douceur
» Je saurai bien le forcer au silence. »

Au mari le marché plaisait ;
Il savait bien ce qu'il faisait.
A se taire un instant sa femme en vain se butte ,
Bientôt il peut prendre sa flûte,
Madame crie .. En son appartement
L'époux va s'enfermer, et sur son instrument
Notre homme s'en donne à son aise ,
Plus il entend crier et plus il souffle fort :
Pauvres voisins, que je plains votre sort !
Quand un moment cela s'apaise
L'instant d'après la flûte chante encor,
N'espérez pas que l'un des deux se taise.
Notre amateur, par ce moyen,
Sur la flûte commence à jouer assez bien.
Madame, cependant, que la musique ennuie,
De crier se corrige un peu.
L'époux craint pour sa mélodie,
De ne plus avoir si beau jeu ;
Mais un événement vient servir sa folie :
Un jeune militaire ardent, impétueux ,
De notre belle est amoureux.
Son ton hautain, son air sévère,
Son regard fier et dédaigneux,
Rien ne peut éteindre ses feux ;
Et les obstacles, au contraire,
Ont plus de charmes à ses yeux.
Une conquête trop facile
Pour un galant a peu de prix ;

De celle que l'on voit manquer au plus habile
Nous sommes toujours plus épris,
Notre amoureux, afin de s'introduire,
Se déguise en valet normand;
Chez madame il se fait conduire,
Sachant que de valet on change à tout moment.
D'un air niais il se présente
En saluant bien gauchement;
On vient de chasser la servante;
Et madame, à l'essai, consent à le garder,
C'est tout ce qu'il voulait; il est près de sa belle,
Il faut en profiter, il faut tout hasarder.
Dès qu'il se voit seul avec elle,
Dans un boudoir touchant la chambre du mari,
Il se jette à ses pieds, il déclare sa flamme.
« O ciel! ô trahison infâme!... »
Dit la dame en jetant un cri.
A peine il part que l'époux prend sa flûte
En disant: « Nous avons un serviteur nouveau,
» Je vais jouer plus d'un morceau,
» J'entends déjà qu'on se dispute. »

En effet, madame criait,
Et des noms de monstre, de traître,
Elle appelait l'amant, mais celui-ci riait:
La flûte couvrait tout, il pouvait se permettre
Mille témérités. Avec son instrument
Le mari l'accompagne, il marque la mesure;

Pour commencer il joue une ouverture,
Le bruit augmente... il presse encor le mouvement;
Distinguant la voix de sa femme
Qui de temps en temps crie encor,
Sur sa flûte il joue à madame :
« Tu triomphes bel Alcindor, »
A son secours son épouse l'appelle :
« Bon, bon, » dit-il, « fais ton bacchanal,
» Mais du diable si je m'en mêle !
» Je vais te jouer un final. »
Les cris cessent enfin. Servi par la musique,
J'ignore si l'amant est devenu vainqueur,
Mais je vois que la dame est tendre, laconique,
Et que l'époux est en sueur.
« Ouf, » se dit-il, « il faut que je respire;
» Je crois que c'est fini. Que l'on a tort de dire :
» Souffler n'est pas jouer ! dedans cet instrument
» Quand je souffle on devrait me faire compliment;
» Mais je n'entends plus rien, rendons-nous chez ma fem-
Il entre, le galant avait quitté la dame. (me. »
« Eh bien ! » dit le mari, « la belle occasion
» Tu viens de me donner, ma chère !
» Pendant ton accès de colère,
» Je t'ai joué ma variation,
» Elle est en mi-majeur... A ton valet, je gage,
» Tu donnais son congé ? — Non, je le formerai;
» Et puisqu'il est entré, je crois qu'il est plus sage
» De m'en servir, et je le garderai.

» — Gardons-le, soit! il paraît un peu brute;
» Mais pour le dégourdir tu t'y prends comme il faut.
» Quant à moi, je prévois que, grâce à ce nigaud,
» Je jouerai souvent de la flûte. »

La préférence.

De deux garçons une veuve était mère:
Tous deux par la nature étaient avantagés,
En talents, en esprit, de même partagés,
Également tous deux devaient lui plaire.
Mais l'un était le favori;
Par une injuste préférence
On délaissait Charlot, Alfred était chéri.
Nous en avons l'expérience,
Trop de parents se conduisent ainsi!
Leur cœur faible avec l'un, pour l'autre est endurci:
Pourquoi donc voir l'un d'eux avec indifférence,
Et ne devons-nous pas, en leur donnant le jour,
Leur donner aussi notre amour?
Ne les avons-nous mis sur terre
Que pour choisir celui qui nous paraît charmant?
Il n'en est point de laid pour les yeux d'un bon père;
Et qui donc essuira les larmes d'un enfant,
Si ce n'est la main de sa mère?

Bientôt arrive à nos deux fils
Ce qui toujours suit cette préférence :
Entre eux d'abord égale ressemblance,
Ils sont doux, vertueux, soumis :
Mais bientôt celui qu'on préfère
Prend un peu plus de liberté ;
Impunément il fait sa volonté,
Se livre à tous ses goûts, suit son humeur légère,
Certain par son esprit, sa grâce, sa gaîté,
De se faire toujours pardonner par sa mère.
Charlot (c'est l'autre fils) ne lui ressemble plus,
Il est triste, rêveur, il passe sa journée
Assis dans quelque coin ; ses traits sont abattus,
Et sa langue semble enchaînée.
Jamais un regard, un seul mot
Ne s'adresse au pauvre Charlot !
Ce nom de fils, si doux quand sa mère le donne,
C'est pour son frère seul qu'il l'entend proférer.
Pauvre petit ! et l'on s'étonne
De te voir si souvent pleurer !
Mais bientôt une maladie
De la maman met les jours en danger,
Alfred poursuit son train de vie
Sans paraître inquiet, sans même s'affliger ;
A des valets recommandant sa mère,
Il n'approche plus de son lit.
Charlot fait alors le contraire :
A coté d'elle il s'établit :

Il ne la quitte plus; jour et nuit il la veille.
Trop heureux de pouvoir, pendant qu'elle sommeille,
Contempler ses traits à loisir;
Bonheur dont, depuis son enfance,
Charlot n'a pas osé jouir !
Car il tremblait en sa présence.
Grâce à ses soins sa mère est beaucoup mieux;
Elle voit de Charlot la douceur, la constance,
Elle rougit de son injuste préférence,
Le bandeau tombe de ses yeux !
Mais, contrainte encore au silence,
Elle voudrait... et ne peut exprimer
Son repentir et sa reconnaissance;
Cédant au sentiment qui vient de l'animer,
A Charlot elle tend sa main avec tendresse,
Balbutiant : « C'est toi, mon fils !... »
Par ce doux nom, cette caresse :
Le pauvre enfant est tout surpris;
Ce ne peut être à lui qu'elle s'adresse :
Son fils !... « Hélas ! répond-il aussitôt,
» Non, maman, ce n'est que Charlot.... »
Ce mot valait une leçon sévère;
Il corrigea l'injuste mère.
L'amour de nos enfants de nos soins est le prix,
Mais pour l'un d'eux point d'aveugles faiblesses,
Dans notre cœur qu'ils soient tous réunis;
Peut-il encor se croire notre fils
Celui que nous avons privé de nos caresses ?

Les deux amis.

Jadis, deux jeunes amis,
Par serment s'étaient promis
De partager leur fortune,
De rendre chose commune
Ce qu'un fortuné destin
(Car nous avons tous le nôtre) ,
Quelque coup du sort enfin
Pouvait à l'un comme à l'autre
Envoyer un beau matin.
Tout jeune ainsi l'on se lie ,
Et de tenir son serment
On a la sincère envie ;
En avançant dans la vie
On pense différemment ;
L'âge arrive , l'on oublie
Les serments de l'amitié :
Et souvent de la promesse
Que l'on fit dans sa jeunesse
On sourit avec pitié.

Mais revenons à l'histoire
Que j'avais à vous conter ;
Nos amis, j'aime à le croire,
Montreront plus de mémoire
Que ceux que j'allais citer.

L'un d'eux se met en voyage ;
Se fait marchand, muletier,
Soldat, acteur, gazetier.
Pauvre dans chaque métier,
Il supporte avec courage
Les mauvais coups du destin,
Et sans le sol un matin,
S'en revient dans son village.
Dans son domaine agrandi
Son ami s'est arrondi ;
Il a fait un héritage,
De plus un bon mariage
Avec un riche tendron ;
Bref, il mène douce vie,
Car il a femme jolie,
Bon vin et belle maison.

»Pardieu, dit le pauvre hère,
»J'ai fort bien fait d'arriver ;
»Courons vite le trouver,
»Je ne crains plus la misère!

»Par lui, j'aurai des emplois ;
«Il se souviendra, j'espère,
»De nos serments d'autrefois. »
Puis, sans tarder davantage,
Il va chez le gros bourgeois
Dans son modeste équipage.
Vous croyez que celui-ci
Au nez lui ferme la porte!
Vous vous trompez, Dieu merci :
Ce n'est, ma foi, pas ainsi
Que mon riche se comporte.
Au pauvre il dit : «Tu n'as rien !
»Il faut donc que je t'en cède,
»Tu partageras mon bien
»Et tout ce que je possède.
»Va, je n'ai pas oublié
»Qu'à toi je me suis lié ;
»Je dois tenir ma promesse,
»Mon cher, n'en sois pas surpris,
»Tout est commun entre amis. »
De le loger il s'empresse ;
Son hôte est choyé, fêté,
Dans la maison on l'installe,
On l'habille, on le régale,
Bref, il peut en liberté
Disposer, commander même.
Ce riche est fort obligeant :
Placer ainsi son argent,

C'est mériter qu'on nous aime.
Mais voyez comme le sort
Quelquefois nous récompense ;
Puis étonnez-vous encor
Qu'on blâme la Providence.
Chaque matin notre époux
Va de bonne heure à la chasse :
C'est pour lui plaisir si doux
Que jamais il ne s'en lasse.
On le voit, tel temps qu'il fasse,
S'en aller chercher les loups.
Or, un jour, à peine il quitte
Jeune femme et lit bien chaud,
Que d'une douleur subite
Il est atteint. Tout penaud,
Il est forcé de reprendre
Le chemin de sa maison,
Où l'on est loin de l'attendre !
Car son ami, sans façon,
Avait déjà pris la place
Que, pour aller à la chasse,
Chaque matin il laissait ;
Et près de la jeune femme
Rempli d'ardeur et de flamme
En époux il agissait.
» Ah ! scélérat, monstre infâme,
» Dit le chasseur furieux,
» Faut il en croire mes yeux !

»De mes bienfaits, malheureux,
»Voilà donc la récompense!
»Tu trahis ma confiance!
»Tu me... — Pourquoi ce courroux? »
Dit l'autre avec indolence;
»A qui diable en avez-vous?
»Et qu'est-ce qui vous offense?
»Rappelez à votre esprit
»Le serment que chacun fit:
»Entre nous même fortune,
»Et toute chose commune.
»Vous-même avez dit aussi
»Quand je revins au village:
»Ce que je possède ici,
»Qu'avec toi je le partage
»Mon bonheur sera parfait...
»J'ai cru, d'après ce langage,
»Que votre femme en était. »

Les deux frères.

Dans une province de France,
Dont j'ignore le nom, mais le nom n'y fait rien,
Deux frères, possédant une modeste aisance,
Partagèrent un jour leur bien.

L'un se fit laboureur, et cultiva la terre ;
Il prit femme, il eut des enfants
Qui, comme lui labourèrent les champs.
Mais l'autre ne voulut rien faire.
Content de ce qu'il possédait,
Il ne désirait point en avoir davantage :
Le moindre travail l'obsédait.
Comme son frère il se mit en ménage.
Et sa famille s'augmenta ;
Mais notre homme jamais ne s'en inquiéta.
Par principes, par caractère,
Sans peine, sans plaisir, sans jamais s'émouvoir,
Il contemplait les biens et les maux de la terre ;
De le troubler rien n'avait le pouvoir.
Il appelait cela de la philosophie :
En est-ce? par ma foi, je ne vous dirai pas!
On en a mis partout, si bien que l'on oublie
Celle dont il faudrait faire le plus de cas.
Or donc, à notre philosophe
Le laboureur ne ressemblait en rien :
Il redoutait la moindre catastrophe,
Il aimait ses enfants, et tremblait pour son bien.
En vain notre esprit fort, se moquant de son frère,
Se donnait pour exemple, et cherchait tous les jours
A lui former le caractère :
Il y perdait son temps et ses discours.
Le naturel est comme une rivière
Dont on ne peut changer le cours.

Il est des maux pour le village
Comme il en est pour les cités.
Par une tempête, un orage,
Le laboureur voit ses champs dévastés ;
Il gémit, se plaint, se lamente ;
Son frère veut le sermonner ;
Mais le villageois se contente
A son travail de s'obstiner.
Bientôt après, autres alarmes :
Pour la milice on prend son fils chéri ;
Il faut s'en séparer... Le pauvre homme attendri
En l'embrassant verse des larmes.
Le philosophe en vain vient, d'un ton de docteur,
Dire : « Comme vous je suis père,
» J'aime fort mes enfants, mais qu'y voulez-vous faire?
» A quoi leur sert votre douleur ? »
A tout cela, le pauvre laboureur,
L'air surpris, regarde son frère,
Et pose sa main sur son cœur.
Mais le vent tourne, et la fortune
Qui, dit-on, fait comme le vent,
Au laboureur ne garde plus rancune
Et tourne le dos au savant ;
A sa maison éclate un incendie,
Sa fille se jette dans l'eau :
Une cruelle maladie
Conduit son fils aux portes du tombeau.
Mais, il faut lui rendre justice,

Sans murmurer ni répandre des pleurs
Il supporte tous ces malheurs ;
Et son frère, accouru pour lui rendre service,
Le trouve d'un sang-froid que rien ne peut troubler.
« Tu vois, » dit-il, « l'effet de ma philosophie ;
» Admire donc ma sagesse infinie,
» Tout cela ne peut l'ébranler. »

Pour notre laboureur c'est bien une autre affaire ;
Son fils revient, il a gagné la croix.
Avec quel charme le vieux père
Entend le jeune militaire
Lui raconter ses combats, ses exploits !
Cependant il se dit : « Retournons chez mon frère,
« Je suis heureux... mais peut-être que lui,
« Dans ce moment, perd son unique appui !... »

Heureusement la nature l'emporte :
Du philosophe elle sauve l'enfant ;
Mais celui-ci, jamais ne s'échauffant,
N'en est pas plus ému. « Que le diable t'emporte ! »
Dit notre laboureur, de son calme irrité.
« Ah ! toute ta philosophie
» Consiste à n'avoir point de sensibilité !
» Ne crois pas que je te l'envie ;
» Va, des maux de l'humanité
» J'aime mieux redouter les chances
» Que de fermer mon cœur aux plaisirs les plus doux.

» Lorsque viendront les chagrins, les souffrances,
» Lorsque du sort j'éprouverai les coups,
» En respectant la main qui les fit naître,
» A ton sang-froid bien loin de m'élever
» Je me plaindrai, je gémirai peut-être;
» Mais celui qui nous donna l'être,
» Alors qu'il nous punit, devons-nous le braver ?
» Ah ! qu'il me donnera de douces récompenses
» Lorsque ma femme, mes enfants,
» M'entoureront de leurs bras caressants!
» J'éprouverai des jouissances
» Que ton cœur ne saurait sentir!
» Ne crois pas que jamais ton exemple m'entraîne;
» Non. J'aime mieux garder des larmes pour la peine
» Que d'en manquer pour le plaisir. »

L'ardoise.

Certain époux dans le monde disait
Être en amour un luron, un vrai diable,
Près de sa belle amant infatigable,
Que jamais danse ne lassait,

Quand il parlait ainsi sa femme se taisait;
Mais, laissant échapper un sourire ironique,
A son époux elle tournait le dos,
Et ses yeux, son air sardonique,
Semblait démentir ses propos.
Un jour que plus qu'à l'ordinaire
Notre mari s'était vanté
De ses exploits dans l'amoureuse guerre;
« Osez-vous bien ainsi fausser la vérité! »
Lui dit sa femme avec colère,
Aussitôt qu'ils sont seuls tous deux;
« De faire le vaillant n'êtes-vous pas honteux!
» A peine si dans la semaine
» Vous m'adressez un petit mot!...
» Si court encor! qu'il ne vaut pas la peine
« D'être compté; puis monsieur va tout haut
» Faire le conquérant; chaque femme, je gage,
» Le croit un Hercule, un Tircis!
» On me fait compliment de mon heureux partage.
» Ma foi, monsieur, je vous en avertis,
» Agissez mieux, dites-m'en davantage,
» Ou vos propos par moi seront tous démentis.
» — Vraiment, le reproche est unique! »
Répond l'époux sans se déconcerter;
« Vous vous plaignez de moi... quelle mouche vous pique?
» Allons, m'amour, vous voulez plaisanter.
» Quand je vous conte ma tendresse,
» Si vous dormez, est-ce ma faute à moi?

» Et voilà sans doute pourquoi
» Vous oubliez ce que je vous adresse.
» — Oh ! que nenni, mon cher, je ne dors pas la nuit
» Quand vous voulez me conter une histoire.
» — Mais vous dormez après et perdez la mémoire
» De tout ce que nous avons dit.
» — Non, non, monsieur, jamais femme n'oublie
» Semblable conversation ;
» Nous n'avons sur cela nulle distraction.
» Vous ne pourrez au gré de votre envie
» Me faire accroire en ce moment
» Que le bien me vient en dormant.
» — Or ça, dès cette nuit, madame,
Je veux, pour vous prouver ma flamme,
» Vous adresser les plus tendres discours.
» — Charmant projet, mais à la ruse
» N'essayez point d'avoir recours.
» — Pour que ni l'un ni l'autre ne s'abuse,
» Écoutez donc ma proposition,
» Et faites bien attention :
» Sur une ardoise, avec .. du blanc d'Espagne,
» Tout ce que, cette nuit, je vous adresserai,
» A l'instant je le marquerai.
» Cela vous convient-il, mon aimable compagne ?
» — Oui, mais avec un changement :
» C'est moi qui marquerai, mon cher, car autrement
» Vous pourriez me tricher encore.
» — Soit, j'y consens. J'espère, après cela,

» Que si le conte est beau, le monde le saura;
» Et de faire le matamore
» Madame me pardonnera?
» Avec six baisers, je vous jure
» Que je vous tiens de bonne foi;
» Eh! mon ami, personne plus que moi
» N'a le désir de perdre la gageure.»
La nuit vient : on se met au lit.
Notre dame a placé sur sa table de nuit
L'ardoise sur laquelle on aura soin d'inscrire
Ce que son mari va lui dire.
Le blanc qui doit servir à ce dessein
Est caché sous son traversin.
Bref, on a soufflé la chandelle;
L'obscurité que craignent les jaloux,
Et qui sert les amants, ranime les époux.
Notre mari glisse à sa belle
Un mot bien tendre, qu'aussitôt
L'épouse note avec la craie
En faisant, à tâtons, sur l'ardoise une raie.
Le temps se passe, mais un mot
Pour gagner ne saurait suffire;
Le pari n'est pas oublié,
De l'oreille de sa moitié
Le mari se rapproche... Hélas! le pauvre sire
Ne trouve plus rien à lui dire.
Il s'épuise longtemps en efforts superflus...
La parole ne lui vient plus.

Sans se tourmenter davantage,
Il se retourne et fait dodo;
Mais sa moitié veut noter cet outrage :
Prenant l'ardoise, elle pose un zéro,
Puis elle attend le jour avec impatience.
Dans le monde elle veut que ce fait soit connu,
Brûlant de tirer vengeance
De l'affront qu'elle a reçu.
Le jour paraît, on se réveille :
Notre mari fait déjà le railleur,
Puis, rappelant le pari de la veille :
« Eh bien, dit-il, m'amour, pourquoi cet air boudeur ?
» Il me semble pourtant que la nuit fut charmante,
» — Je vous conseille de parler !...
» Le voilà donc cet homme qui se vante !
» — Un instant, nous avons des comptes à régler.
» Or, avant de me chercher noise,
» Madame, passez-moi l'ardoise.
» Vous seule avez marqué, vous ne le nierez pas ?
» — Oui certes, j'ai marqué. — Voyons donc en ce cas. »
Notre homme s'en saisit... Jugez de sa surprise ;
En marquant à tâtons, sa femme. par méprise.
Après la raie a placé le zéro.
« Peste ! le joli numéro ! »
S'écrie alors l'époux, charmé de l'aventure,
» Vous ne vous plaindrez, plus je crois;
» Pourtant j'étais loin, je le jure,
« De penser que j'avais causé jusqu'à dix fois. »

L'aveugle et son fils.

Après avoir bien servi sa patrie,
Un soldat cultivait son modeste manoir,
Regrettant chaque jour une épouse chérie
Dont il n'avait qu'un fils, son trésor, son espoir;
Retrouvant près de lui cette image si chère,
Dans ses traits enfantins il se plaisait à voir
Renaître les traits de sa mère.
Un jour un accident affreux
A ce pauvre soldat fait perdre la lumière.
Que deviendra le malheureux?
Qui prendra soin de sa chaumière?
Son fils n'a que cinq ans, il ne saurait encor
Travailler pour aider son père!
Par suite de son triste sort,
L'infortuné tombe dans la misère.
Plus de ressources sur la terre:
Il faudra mendier son pain!...
Mais son enfant le tiendra par la main:
Cette pensée élève son courage;

Elle adoucira son destin.
Il n'est point de cruel chagrin
Que la main d'un fils ne soulage.
Pauvre petit! Veille sur ce trésor!
Combien ta tâche est imposante!
De ton âge, n'ayant que la joie innocente,
Dans le malheur tu ris encor.
Ne plus te séparer de cette main si chère
N'est pour toi qu'un plaisir nouveau!
Le lierre en grandissant s'appuie sur l'ormeau,
Et l'enfant s'attache à son père.
Chaque jour, au pied d'un rocher,
Près d'une limpide fontaine,
L'aveugle et son fils vont chercher
Des cœurs sensibles à la peine.
Instruit par le malheur, bien loin de se hâter,
L'enfant règle ses pas sur les pas de son père;
Il lui serre la main s'il rencontre une pierre;
C'est lui dire de s'arrêter.
Lorsqu'assis sans danger, l'infortuné le presse
D'aller jouer plus loin et d'être sans effroi:
« Non, » dit l'enfant avec tendresse;
« Je suis bien mieux auprès de toi. »
Le temps s'écoule; une légère aumône
Suffit pendant un jour pour leur avoir du pain:
Le pauvre, pour le lendemaint
A son créateur s'abandonne.

L'enfant grandit, il a huit ans.
Près de son père, admirant la nature;
Il passe ainsi tous ses instants;
Écoutant les oiseaux qui chantent le printemps
Et l'eau du ruisseau qui murmure.
Mais l'aveugle en secret gémit:
L'avenir de son fils fait naître ses alarmes,
Sur son sort il verse des larmes:
« Pauvre enfant, » se dit-il, « mon malheur te bannit
» Du monde, où tu pourrais rencontrer la fortune:
» Près de moi, sans ressource aucune,
» Devant chacun t'humiliant,
» Ne connaissant que notre humble cabane,
« Pour me guider, je te condamne
» A rester toujours mendiant! »
Du vieux soldat alors une larme brûlante
Attestait la douleur. L'enfant, voyant cela,
Lui disait d'une voix tremblante:
« Pourquoi pleures-tu? Je suis là, »

Un jour, qu'au Ciel adressant sa prière,
L'aveugle l'invoquait en faveur de son fils:
« Je prétends finir tes soucis, »
Lui dit des environs un gros propriétaire
Qui l'avait écouté. « Cet enfant est gentil,
» J'ai quelquefois entendu son babil,
» Donne-le-moi. Par mes soins, je te jure
» Qu'il ira loin. Je veux en tenter l'aventure.

» Je le mettrai en pension ;
» Je lui ferai donner de l'éducation,
» Et, s'il se conduit bien, de mes dons s'il profite,
» Je puis le faire entrer commis
» Dans une maison de Paris.
» Cela te convient-il? Allons, réponds-moi vite ;
» Sans cet enfant de même on te soulagera.
» Tu n'y vois pas, un chien te conduira. »
Un chien pour remplacer son enfant!... Ah ! j'espère
Que cet homme n'était point père.
L'aveugle hésite... en lui donnant son fils,
Il perdra bien plus vite la vie !
Mais tout bas une voix lui crie :
» Songe au sort de l'enfant... » Il n'est plus indécis :
« Emmenez-le, » dit-il, « oui, je me sacrifie.
» Cher enfant, je te perds, mais c'est pour ton bonheur ;
» J'expirerai dans ma douleur,
» Mais ta jeunesse, au moins, ne sera pas flétrie
» Par l'indigence et le malheur.

» — C'est bien, dit le richard : tes peines sont cruelles,
» Mais ton fils, quelque jour, pourra les adoucir.
» D'ailleurs tu sais mon nom ; quand je pourrai venir,
» Je t'en donnerai des nouvelles.
» Allons, mon cher petit, ensemble il faut marcher...
» Viens donc... » Mais celui-ci, loin d'agir de la sorte,
A son père veut s'attacher.
Notre homme alors le saisit et l'emporte.

L'enfant remplit l'air de ses cris ;
A son secours il appelle son père ;
Il tend vers lui ses bras, et dans ses traits chéris
Son regard cherche encore un appui tutélaire...
Son père infortuné ne voit point sa douleur,
Mais entend sa voix si chère ;
Ses accents déchirants pénètrent dans son cœur...
La voix s'éteint... L'aveugle tremble... espère...
L'écho dans le lointain répète encor : Mon père !
Mais l'enfant n'a plus répondu !...
« Ah ! » dit le malheureux, en tombant sur la pierre,
» C'en est donc fait, j'ai tout perdu ! »

Rien désormais ne peut adoucir la misère
Du pauvre aveugle à souffrir condamné ;
Et maintenant, infortuné,
Qui te guidera sur la terre !...
Il est près du rocher où des accents chéris
De son cœur fermaient la blessure,
Il s'assied sur la pierre où l'enfant s'est assis ;
Il entend à ses pieds le ruisseau qui murmure,
Et, trop souvent, poussé par la nature,
Il avance la main pour rencontrer son fils.

Un jour, cédant au désir qui l'entraîne,
Il arrive en tremblant, après bien des périls,
Jusqu'à la porte du domaine
De l'homme auquel il confia son fils :

Il s'informe, se fait connaître,
Demande son enfant... mais discours superflus!
La maison a changé de maître,
On ne sait ce qu'il veut, on ne l'écoute plus.
L'aveugle désolé retourne sur sa pierre ;
C'est là, c'est auprès du rocher
Qu'il attend que son fils revienne le chercher,
Ou qu'il veut finir sa carrière.

Revenons à l'enfant : à la distraction
Le chagrin doit céder dans un âge aussi tendre.
Placé dans une pension,
Il se montre avide d'apprendre ;
Il fait de rapides progrès ;
Son bienfaiteur est fier de ses succès.
Et quand l'enfant s'informe de son père,
Dont il garde toujours un profond souvenir,
Le riche ne dit mot, il attend, il diffère;
Il a semé pour lui, seul il veut recueillir ;
Mais la mort, un beau jour, lui fait plier bagage!...
Le jeune homme a seize ans, de l'esprit, du courage ;
Mais sans argent, sans protecteur,
Que fera-t-il, jeté dans un monde trompeur ?
Il ne balance pas : avec joie il s'engage :
Le métier des armes lui plaît.
Des souvenirs confus lui disent que son père
Dans sa jeunesse a fait la guerre ;
A l'imiter il trouve de l'attrait.

Au plus fort des périls où sa valeur l'entraîne
Il va chercher la gloire et brave le trépas ;
Par sa valeur dans les combats,
A vingt ans il est capitaine,
Et décoré du signe d'honneur.

La guerre est terminée, on va dans sa patrie
Retrouver des parents, une amante chérie.
Notre jeune guerrier n'aura point ce bonheur !
Triste, pensif, il voyage en silence,
Las!... il ne connaît point le lieu de sa naissance,
Et de son pauvre père il ignore le sort !
Vainement il s'informe, il ne peut rien apprendre.
Il voudrait l'embrasser, ou, du moins, s'il est mort,
Il voudrait pleurer sur sa cendre.
Quand il rencontre en son chemin
Un homme privé de la vue,
Son cœur bat, son âme est émue,
Il court... l'interroge soudain.
Ce n'est pas encor lui... Son âme se resserre ;
Au malheureux il donne des secours,
Puis à l'enfant recommande toujours
De ne jamais quitter son père.

Un général dans son château
Fait venir notre capitaine.
Là, tout est brillant, tout est beau ;
Là, cédant en secret au penchant qui l'entraîne,

De la fille du général
Il devient amoureux ; et la jeune personne
En secret aussi s'abandonne
Au plaisir de l'aimer, n'y voyant aucun mal.
Mais sans famille, sans richesse,
L'amant n'espère point former un tel lien ,
Et du général la noblesse
Doit mettre obstacle à cet hymen.
Hors du château promenant sa tristesse,
Dans un lieu solitaire il se plaît à rêver.
Le cœur occupé de sa chaîne,
Un jour, le jeune capitaine
Regarde autour de lui, surpris de se trouver
Dans un endroit qu'il croit connaître ;
Déjà son cœur vient d'éprouver
Une sensation dont il n'est pas le maître.
Avec avidité ses regards vont chercher
Des souvenirs... en tremblant il s'avance...
Il reconnaît ce chemin... ce rocher,
Tout lui rappelle son enfance.
Il s'arrête... Quel est ce bruit ?...
C'est un ruisseau dont l'onde pure
Traverse ce sentier... Tout bas son cœur lui dit
Qu'il a dans son enfance entendu son murmure...
Il n'ose avancer... il frémit...
Ah ! si le ciel exauçait sa prière !
Dieu ! que voit-il... plus loin, sur une pierre
Un vieillard vénérable, un aveugle est assis.

Il court en s'écriant : « Ah ! répondez de grâce !
» Que faites-vous à cette place ?
» — Depuis douze ans, j'attends mon fils...
» — Votre fils ! le voilà... dans ses bras il vous serre.
» — Que dites-vous... Quoi ! j'aurais ce bonheur...
» — Pour vous en assurer, mon père,
» Mettez votre main sur mon cœur. »
Du pauvre aveugle on devine l'ivresse :
C'est son enfant chéri que dans ses bras il presse !...
Et son fils, reprenant l'emploi qu'il a quitté,
Jusqu'au château soutient sa marche chancelante ;
Puis, au père de son amante
Il le présente avec fierté
En lui disant : « Voilà mes titres de noblesse,
» Mon père est toute ma richesse. »
Tant de vertus, tant d'amour filial
Attendrissent le général ;
Au jeune capitaine il accorde sa fille.
Tranquille désormais, au sein de sa famille,
L'aveugle est doublement heureux.
A son fils tout rit, tout prospère :
L'enfant qui fut le guide de son père
Doit être béni par les dieux.

L'écarté.

Quelle nouvelle folie!
Quelle invention jolie
Que ce jeu de l'écarté!
C'est une mode constante,
Une rage en vérité.
Je vois la nièce et la tante,
Je vois l'oncle et le neveu
Jouer ensemble à ce jeu.
Là, ce jeune fou se vante
De passer jusqu'à vingt fois;
Ici, l'on se mord les doigts:
C'est quelque commis, je pense,
Qui perd, dans une séance,
Ses appointements d'un mois.
Cette dame, qu'on admire,
En perdant ne fait que rire,
Et joûrait, dans son ardeur,
Jusqu'à son cachemire,
Sans montrer la moindre humeur!

Ah! je vois à son sourire
Que ce milord obligeant
Lui fournira de l'argent.
Partout ce jeu se faufile,
Et, du faubourg Saint-Germain
Jusque au quartier d'Antin,
Je le vois courir la ville
Sans s'arrêter en chemin.
Le Marais, jadis si sage,
Cette fois cède à l'usage :
Qui ne joûrait pas, je crois,
Se ferait montrer aux doigts.
Sur ce tapis rien ne manque :
J'y vois des billets de banque.
Ici, méditant ses coups,
Ce rentier risque deux sous.
Au bal, ce n'est plus la danse
Qui remplit tous nos instants ;
Les hommes passent leur temps
A courir après la chance,
A chercher le bon côté ;
Tandis que les jeunes filles
Maudissent leur écarté.
Mesdames, en vérité,
On vous trouve fort gentilles,
Mais, auprès de vous, peut-on
Faire le coup du lion?
C'est là le bonheur suprême,

C'est le seul plaisir qu'on aime.
Jadis on vous adorait,
Près de vous on soupirait ;
Aujourd'hui pareille affaire
Ne nous intéresse guère,
Nous aimons bien mieux, ma foi !
Avoir la vole et le roi.

Certaine femme jolie,
Épouse d'un gros marchand,
Avait aussi du penchant
Pour la nouvelle folie.
L'écarté lui plaisait fort.
Son époux, rêvant sans cesse
A son commerce, à sa caisse,
Rarement faisait l'effort
De jouer avec sa femme ;
Mais il laissait à madame
Une entière liberté
D'agir à sa fantaisie.
Du cher homme le génie
N'était pas le beau côté ;
Il ne portait pas sa vue
Plus loin que son nez au plus
(Notez qu'il était camus);
Mais, c'est chose reconnue,
Pour faire de bons maris
Les myopes ont le prix.

Or, sa femme était jolie,
Je crois que je vous l'ai dit ;
Une bouche bien garnie,
Des yeux pétillants d'esprit,
Des appas à formes rondes,
Bien placés, bien soutenus ;
De superbes boucles blondes,
Un beau teint, trente ans au plus.
Certes, voilà de quoi plaire ;
Si gentille ménagère
Doit pouvoir se satisfaire
Quand elle a la volonté
De jouer à l'écarté.
Jamais figure drôlette,
Pied mignon, jambe bien faite,
De joueur ne manquera
Quand ce désir lui prendra.
Certain voisin, homme aimable,
Bien pris, galant, de bon ton,
Va souvent dans la maison.
A l'écarté c'est un diable ;
Le jouant fort bien, dit-on,
S'échauffant, piquant sur quatre,
Passant dix à douze fois,
Comme un autre en passe trois.
Une femme aime à se battre
Avec un pareil joueur ;
C'est un plaisir, un honneur

De lui gagner la partie.
Le voisin, rempli d'ardeur,
Chez la marchande jolie
Tous les jours vient s'établir.
Pour jouer tout à loisir,
Dans la chambre de madame
Se tient l'aimable combat;
Et là, sans bruit, sans éclat,
Pendant que, loin de sa femme,
L'époux devant son bureau
Pose zéro sur zéro,
Et que son esprit s'exerce
Sur les chances du commerce;
Les autres, de leur côté,
S'exercent à l'écarté.
Mais, voyez la médisance!
Dans le voisinage on rit;
On juge sur l'apparence;
Et Dieu sait tout ce qu'on dit!
Sur le voisin, la voisine,
Sur la partie à huis clos,
Sur le mari, sur sa mine,
Bref, mille insolents propos!
Nos joueurs, s'il faut le dire,
De cela s'occupent peu,
Et n'en font pas moins leur jeu.
Pour l'époux le pauvre sire
N'a jamais été jaloux;

Mais, un ami du ménage,
Vieux garçon du voisinage,
Vrai furet de rendez-vous,
Voulant tout voir, tout connaître,
Épiant tout ce qu'on fait,
Ecoutant à sa fenêtre
Caché derrière un volet ;
Courant de chez l'un chez l'autre,
Sans but, sans nécessités,
Disant des méchancetés
En faisant le bon apôtre,
Chez le marchand, un beau soir,
Entre, se met au comptoir,
En disant : « Je viens vous voir.
» — C'est très-bien, j'en suis fort aise.
» — Toujours au travail ? — Ma foi !
» Il n'est que ça qui me plaise,
» C'est mon élément à moi.
» — Et votre femme ? — Elle joue
» Là-haut, avec le voisin.
» Quoi ! toujours ?... — Ils sont entrain
» Depuis deux heures. — J'avoue
» Que vous m'étonnez. — Pourquoi ?
» — Laisser ainsi votre femme
» Avec un galant !... Pour moi,
» Ce n'est pas que je vous blâme :
» Mais le monde jase aussi !...
» Il n'approuve pas ceci ;

»Sur ses jeux fréquents on glose,
»Je vous le dis entre nous,
»Si j'en crois ce qu'on... suppose...
»Mon cher, prenez garde à vous.
»— Pardieu ! vous me faites rire
»Avec tous vos demi-mots,
»Votre monde et vos propos !
»Allez, quoi qu'on puisse dire,
»Ma femme est une vertu;
»Aimant le jeu, c'est connu;
»Mais s'occuper d'amourette !...
»Peste, on s'adresserait bien
»D'aller lui conter fleurette !
»On n'arriverait à rien
»Tout à l'heure, ayant affaire
»Auprès d'eux, j'ai pu les voir
»Jouant comme à l'ordinaire :
»C'est leur bonheur chaque soir.
»Aux cartes ma femme excelle,
»Et le voisin, auprès d'elle,
»Mon cher, n'y voit que du feu,
»Une fois qu'elle entre au jeu
»Elle est diablement tenace !
»Elle vous tourne les rois !
»Et peut, sans quitter la place,
»Passer, au moins, douze fois.
»Mais, tenez, sans plus attendre,
»Près d'eux montez sans façon,

»Vous prendrez une leçon.
»—Volontiers, je vais m'y rendre, »
Répond notre vieux garçon,
Enchanté d'aller s'instruire
De ce que l'on fait en haut.
Chez madame, sans mot dire,
Il se dirige aussitôt.

Ne se donnant point l'allure
Et le pas lourd d'un mari,
Qui fait craquer sa chaussure,
Tousse, crache, chante, jure,
Pour chasser le favori;
Ce qui, du reste, est fort sage
Et prouve un homme prudent,
Notre furet de ménage
N'avance qu'en maraudant;
Son pied léger porte à peine;
Vrai troubleur de rendez-vous,
En retenant son haleine,
Il ne va qu'à pas de loups.
Tout en allant de la sorte,
Il se trouve doucement
Auprès de l'appartement
Dont on a fermé la porte,
Pourquoi? vous devinez bien;
L'époux a fait sa visite,
Dès lors on ne craint plus rien,

Et de cela l'on profite
Pour renouer l'entretien,
Où, sans crainte, sans alarmes,
On trouve de nouveaux charmes,
Quand, au départ de l'époux
On a poussé les verrous.

Notre furet, qui sans doute
S'attendait à tout cela,
Auprès de la porte écoute.
Il saisit par-ci, par-là,
Certains mots qui lui font croire
Que le jeu s'anime fort.
Ce n'est pas assez encor,
Et notre homme met sa gloire
A s'assurer par ses yeux
De ce qu'on fait en ces lieux.
Par le trou de la serrure
Dans l'appartement on voit;
C'est une ressource sûre :
Il s'y braque; il aperçoit
La forme de la partie
Que l'on y joue à l'écart.
Aussitôt le vieux renard
Revient d'un air goguenard
Vers l'époux qui multiplie,
Écrit, compte, et cætera,
Et qui lui dit : « Vous voilà ?

» Dans la chambre, je parie
» Qu'ils sont encore à jouer ?
» — C'est vrai, je dois l'avouer,
» Mon cher ami, votre femme
» Est très-forte à l'écarté.
» A ce jeu pas une dame
» N'a plus de dextérité.
» — A-t-elle toujours la veine ?
» — Oui, mais elle vous la mène !...
» Son joueur, sans se lasser,
» Paraît vouloir la pousser,
» Car, aussitôt la partie
» Qui venait d'être finie,
» Je l'ai vu recommencer. »

La jupe enchantée.

On m'a conté que jadis, en Sicile,
Près de Palerme, ou près de Cosenza,
Je ne saurais dire au juste la ville,
Un vieux seigneur de Satan acheta
Jupe superbe et de vertu magique.
Quand à sa femme un époux la mettait,
De se l'ôter en vain elle tentait ;
Le mari seul, par un mot diabolique,

Pouvait l'ôter et la remettre encor.
Ce n'est pas tout ! écoutez le plus fort :
Quand une femme, ayant cela sur elle,
A son époux devenait infidèle,
Dès qu'à ses yeux paraissait son amant,
La jupe, alors, parlait fort clairement :
C'étaient des feux, un tourment, un malaise,
Et des transports et des démangeaison !...
Fallait sauter, danser, quitter sa chaise,
Se remuer enfin de cent façons.
Et notez bien que sur femme jolie
Dès que sa jupe avec force agissait,
Soit par le charme, ou soit par sympathie,
Comme elle, alors, l'amant se trémoussait.
Point de faiblesse et de secrètes flammes
Dont un mari ne fût par elle au fait,
Triste jupon, convenez-en, mesdames,
Et qui pour vous aurait eu peu d'attrait.
Quoi ! nos jaloux d'une femme gentille
Sauraient ainsi la moindre peccadille !
Ah ! c'est affreux ! un pareil talisman,
Certes, ne dut venir que de Satan.
Et puis, avoir une femme charmante
Et lui laisser constamment un jupon !
A tout cela je ne vois rien de bon.
Je ne crains pas que le diable me tente :
Je lui dirais : Gardez tous vos présents ;
Je ne veux pas savoir si ma maîtresse

Auprès d'un autre a connu la tendresse.
Quand, m'entourant de ses bras caressants,
Dans ses beaux yeux je puise mon ivresse,
Lorsque sa bouche appelle le baiser
Et que sa main dans la mienne est placée,
Ne croyez pas que j'aille m'amuser
A contrôler sa secrète pensée.
Bien mal venu, quand je tiens le bonheur,
Qui me dirait : Tu ne tiens qu'une erreur.
Non, je le tiens, ce n'est point un mensonge,
Et dans ses bras cent fois je l'ai goûté !
Amour passé, pour moi ce n'est qu'un songe;
Amour présent, c'est la réalité.

Mais revenons : le seigneur de Sicile
Ne pensait pas là-dessus comme moi.
Richardini (c'est son nom), imbécile,
Laid, vieux, goutteux et d'humeur difficile,
Voulait qu'on fût pour lui de bonne foi,
Qu'on l'adorât, qu'on lui restât fidèle;
Mettant toujours en avant son honneur.
Pauvre petit, qui croyait qu'une belle
Pour lui devait éprouver de l'ardeur.
Richardini, craignant fort d'être dupe,
Sans marchander avait payé la jupe,
Quoique Satan l'eût mise à prix de roi !
Dès qu'il la tint il se dit : « Prenons femme,

» Je ne crains plus qu'on se moque de moi,
» Je connaîtrai les secrets de la dame. »
Le pauvre sot!... c'était plutôt le cas
D'être prudent et de n'en prendre pas.

Richardini se met donc en ménage;
Sans trop gémir avec lui l'on s'engage :
Car des valets, des bijoux, un château,
Pour un moment rendent un mari beau.
La jeune Iseult, vive, leste, étourdie,
Reçoit d'abord et sa main et son nom;
Et, le matin du jour qu'on la marie,
Le vieux jaloux lui passe le jupon.
En lui disant : « Ne l'ôtez pas, ma chère,
« Ce talisman conserve la beauté. »
Avec ces mots aux femmes on fait faire
Tout ce qu'on veut. Toujours désir de plaire
Par elles fut avant tout consulté.

Pendant un an, Iseult paraît fort sage;
Et le mari bénissait son destin,
Quand de sa femme arriva le cousin
Qui revenait de faire un long voyage.
Le cousin fut logé dans le château.
Il avait l'air doux, modeste, timide...
Fiez-vous-y !... Que le monde est perfide!
Le lendemain, l'aimable jouvenceau
N'est pas plus tôt auprès de sa cousine,

Que lè jupon les brûle, les lutine,
On n'y tient plus ; avec son pastoureau
Madame danse et fait mainte folie.
Voyant cela, le barbon en furie ,
Se dit : « J'en tiens, je n'en saurais douter,
» C'est le cousin qui m'en a fait porter !
» Avertissons mon ami le corsaire
» Qu'il peut mener ma femme au grand-seigneur. »

Notre mari termine ainsi l'affaire ;
Livrant sa femme à ce Turc, pourvoyeur
Des principaux sérails de sa hautesse.
Ah ! s'il fallait, pour pareille faiblesse,
Du grand sultan meubler ainsi la cour
Si chaque époux jouait ce malin tour
A sa moitié sur l'article étourdie,
Il nous faudrait bientôt, pour la Turquie,
Célérifère allant trois fois par jour.

Après six mois d'ennuis et de veuvage,
Richardini se dit : « Choisissons mieux ;
» Pour une, il ne faut pas perdre courage,
» Iseult était trop vive, trop volage ;
» Puis, j'aurai soin de bannir des lieux
» Tous ces cousins, la perte des familles,
» Vrais débaucheurs de femmes et de filles. »
Pour ne pas être attrapé , cette fois ,
Notre jaloux d'une Agnès a fait choix.

Elle a seize ans, elle est douce, ingénue,
Parle fort peu, baisse toujours la vue ;
C'est un mouton qui, devant son mari,
Se tient bien droite, et n'ose dire oui.
Sans résister elle passe la jupe
En rougissant, promet d'en prendre soin.
L'époux se dit : « Je ne serai point dupe,
» Et celle-ci n'en avait pas besoin !
» N'importe, il faut toujours de la prudence;
» La jupe au moins, couvrira l'innocence.
» Heureux jupon ! garantis ces contours,
» Trésors secrets formés par les amours !... »

Pendant six mois tout ce passe à merveille ;
Après ce temps, je le dis à regret,
Soit que d'Agnès l'innocence sommeille,
La jupe fait encore son effet.
Un beau matin notre belle entre en danse
Avec une jeune et gentil troubadour,
Qui lui faisait chanter tendre romance
Et sur un luth soupirant son amour.
Pour une Agnès la petite s'en donne ;
Notre ingénue au plaisir s'abandonne ;
Quoique tenant toujours ses yeux baissés,
Sa danse est vive, et de ses balancés
Les mouvements sont très-bien cadencés.
Son troubadour avec ardeur l'imite ;
C'est vainement qu'on veut les arrêter.

Richardini, que cette danse irrite,
Court au corsaire, et, sans se lamenter,
Au grand-seigneur fait présent de sa femme.
Et de deux; moi je crois qu'après cela
Notre barbon devait s'en tenir là.
Non pas vraiment !... il jure dans son âme
Qu'il en prendra jusqu'à ce que le sort
Lui fasse avoir une femme fidèle.
Il lui faudra chercher longtemps encore !

Dans son manoir une épouse nouvelle
Paraît bientôt. Elle a trente-six ans;
Son air est fier, ses regards imposants,
D'un mot trop gai sa vertu s'effarouche;
Il ne faut pas près d'elle plaisanter;
C'est une prude, on ne peut se vanter
De voir jamais le rire sur sa bouche.
« Pour cette fois, sur l'honneur de ma couche
« Je crois enfin que je pourrai compter, »
Dit l'épouseur, en passant à la dame
La jupe que le diable lui vendit.
Mais ce n'est pas sans peine qu'à sa femme
Il peut la mettre, il faut tout son crédit
Pour opérer cette cérémonie
Qui de madame alarme la pudeur.
« Ce jupon-là garantit votre honneur,
» Gardez-le bien, » lui dit-il, « belle amie.

» — Que je le garde ! eh ! qui donc oserait
» Me le ravir ? Une telle insolence
» Coûterait cher à qui le tenterait !
» — Fort bien, ma foi ? » se dit l'époux ; « je pense
» Que mon honneur n'ira plus à vau-l'eau. »

Huit jours après ce dernier mariage,
Richardini, partant pour un voyage,
Quitte sa femme et la laisse au château,
Lui promettant de faire diligence.
Son mariage est encore trop nouveau
Pour redouter les effets de l'absence.
Au bout d'un mois notre homme est de retour.
Qu'avec plaisir il revoit le séjour
De sa moitié toujours chaste et sévère !
Dans son ivresse, il ordonne un festin ;
Puis, au banquet il conduit par la main
Cette beauté, de son honneur si fière.
Mais c'est le diable !... à son aspect soudain
Notre époux voit sauter son médecin ;
Puis un laquais, garçon de bonne mine ;
Puis l'intendant, jusqu'au chef de cuisine,
En la voyant, ne peuvent y tenir.
Ce sont des sauts, des bonds, des cabrioles ;
Jamais on n'a vu de danses plus folles ;
Tout est en l'air, c'est à n'en plus finir.
« Ah ! scélérate, ah ! trahison infâme, »
Dit le mari, courant après sa femme

Qu'il veut en vain empêcher de sauter.
« La voilà donc cette prude sévère,
» Avec mes gens elle m'en fait porter.

Il peut parler, on ne l'écoute guère !...
Et c'est encor notre ami le corsaire
Qui des époux termine les débats.
La prude fait voile pour la Turquie ;
Bientôt après d'une autre elle est suivie,
Et puis encore, on ne s'arrête pas.
A chaque instant on voit femme jolie
Qui du sultan va grossir les états.
Le grand-seigneur bénit cette folie,
Qui fait payer les femmes bien moins cher,
Et le corsaire y gagne aussi sa vie :
Grâce au jupon il est toujours en mer.
Mais cependant une telle conduite
Fit redouter l'hymen du vieux seigneur.
Quand il offrait et sa main et son cœur,
Sans l'écouter femme prenait la fuite ;
De l'épouser on n'avait plus d'humeur,
On le craignait autant que Barbe-Bleue ;
Il inspirait aux filles la terreur ;
Toutes, enfin, le fuyaient d'une lieue.
Sans la trouver, il cherche maintenant
Jeune beauté pour prendre en mariage,
Quand, dans ses bois un jour se promenant,
Il aperçoit fillette du village.

Au pied mignon, à l'œil vif, au teint frais.
Richardini contemple ses attraits,
Puis, de la main il fait signe à la belle,
Qui vient à lui sans se faire prier.
« Qui donc es-tu? — Monseigneur, » répond-elle,
»Je suis l'enfant de votre jardinier.
»Rien que Jeannette, enfin, votre servante.
»— Rien que cela!... mais elle est ravissante!...
»Tiens ma Jeannette, il faut nous marier.
»— Nous marier!... Ah! monseigneur plaisante!
»— Non pas vraiment. En serais-tu contente?
»— Ma fine oui; ça me ferait plaisir;
»Dans un château l'on doit se divertir.
»—L'aimable enfant!... d'honneur elle m'enchante!
»A son aspect je me sens rajeunir. »

Le vieux seigneur emmène sa trouvaille;
Avec Jeannette il forme un doux lien.
Dans son château, le jour de son hymen,
On chante, on rit, on boit on fait ripaille;
Puis notre époux prend Jeannette en secret,
Et vous devinez bien ce qu'il lui met...
C'est le jupon. La petite avec grâce
Se tient debout pendant qu'il le lui passe,
Le trouve beau... bien ample, bien bouffant.
Or, vous saurez que cette aimable enfant,
Sous son air simple et la grande cornette,
Cache la ruse et l'esprit d'un démon.

Depuis longtemps la petite Jeannette,
Du vieux jaloux habitant la maison
Sans qu'il la vît, l'épiait en cachette;
Rien n'échappant à l'œil d'une fillette,
Elle aperçut les effets du jupon.
Jeannette alors se dit : « Vengeons mon sexe,
« Qu'on vend aux Turcs, et que le diable vexe. »
D'après cela, bien loin de redouter
La main du vieux et la jupe fatale,
L'aimable enfant grille de la porter;
Elle a son plan et, sans se tourmenter,
Jeannette attend l'union conjugale,
En disant : « L'or est un talisman
» Qui vaut, au moins, tous les dons de Satan;
» Dans le château qu'une fois je m'installe,
» Avec de l'or je gage réussir. »

Après l'hymen, sur son simple désir,
Richardini, sans hésiter, lui laisse
Et ses trésors et le soin de sa caisse.
Qu'on soit fidèle est pour lui le grand point,
De tout le reste il ne s'occupe point,
Que fait Jeannette? Aussitôt elle ordonne
A ses valets, à ses gens du château,
Puis aux bergers, aux hommes du hameau,
Bref, à tous ceux qui verront sa personne,
De ne jamais l'approcher qu'en dansant;
En sautillant, gambadant et valsant.

Pour de l'argent il n'est rien qu'on fasse;
Puis, celui-ci gaîment se gagnera.
Le lendemain, dès que madame passe,
Aucun valet ne peut tenir en place,
Et c'est à qui le plus haut sautera.
Jeannette aussi danse par-ci par-là.
Sur quoi l'époux, en se frottant la vue,
Dit : « Ils sont fous ou bien j'ai la berlue;
» Je ne l'ai pas quittée un seul moment
» Depuis hier que l'hymen nous engage,
» Je suis donc bien certain qu'elle fut sage;
» Et mes valets sont tous en mouvement!...
» Ah! c'est trop fort, et je commence à croire
» Que le jupon a perdu la mémoire. »

Prenant alors sa femme sous le bras :
« Je veux, » dit-il, « que l'on vous rende hommage;
» Venez, mon cœur. » Mais ne voilà-t-il pas
Que sa moitié fait danser le village :
Sur son chemin, tout le monde est en l'air,
Bergers, fermiers, c'est une frénésie;
Jeannette enfin partage leur folie,
Et fait sauter jusques au magister.

Ah! pour le coup, plus d'injustes alarmes,
Et le mari lui-même rit aux larmes
En regardant danser tout le hameau;
Puis il s'écrie : « Ah! que j'étais nigaud!

» Et je croyais à la vertu magique
» De ce jupon ; ô maudit talisman !
» Mais je comprends la ruse diabolique ;
» C'est moi qui suis la dupe de Satan !
» Pauvres tendrons, maintenant en Turquie,
» Je le vois bien, c'est fort innocemment
» Qu'auprès de vous on dansait constamment !
» Mais oublions, s'il se peut, ma folie,
» Et toi, jupon, qui m'as coûté si cher,
» Va-t-en au diable et retourne en enfer. »
Après ces mots, voulant venger ses femmes,
Il prend la jupe et vous la livre aux flammes.
Or vous jugez, en la voyant roussir,
Si Jeanneton éprouve du plaisir !
Ne portant plus cette jupe perfide,
De son époux elle combla les vœux.
Voyant par elle, et la prenant pour guide,
Avec Jeannette il vécut fort heureux ;
En promettant chaque jour à sa femme
De ne plus rien acheter du démon,
Il retrouva la douce paix de l'âme,
Et le bonheur revint dans sa maison.
Après cela, sur ce que fit Jeannette,
Je ne dis mot, je le laisse à penser...
Ne craignant plus la parure indiscrète,
Elle pouvait à son aise danser ;
Mais elle sut sauver les apparences,
C'est un devoir : avec son favori

Il ne faut pas, bravant les convenances,
Se mettre en danse au nez de son mari.

La nature.

Un jeune Anglais revenait d'Amérique,
Rapportant sur son bâtiment
Une cargaison magnifique.
Il s'occupait déjà du placement ;
Au moment d'arriver, une horrible tempête
Fait naufrager le vaisseau près du port ;
Tout va périr... pour éviter la mort,
Notre Anglais ne perd pas la tête :
Il saisit une planche avec ses bras nerveux
Et se laisse flotter sur la mer orageuse.
Bientôt une vague écumeuse
Le pousse sur la rive où tendent tous ses vœux ;
Mais c'est sur les côtes de France
Que notre Anglais vient d'aborder.
Il n'a plus rien ; trop fier pour demander,
Assez tristement il s'avance...
Dans un endroit désert, sur le haut d'un rocher,
Il aperçoit un ermitage.

« Allons, » dit-il, » je vais tâcher
» De trouver dans ce lieu sauvage
» Pour quelque temps un abri protecteur. »
Pour gravir le rocher retrouvant son courage,
Il arrive bientôt. Mais l'ancien possesseur
De cette modeste retraite
Venait de descendre au tombeau.
L'Anglais entre, il voit tout, l'endroit n'est pas fort beau,
Les murs sont en rocher ; un humide caveau
Sert de chambre à coucher. Des racines, de l'eau,
Composaient les repas de l'humble anachorète.
Dans ce triste réduit, loin d'accuser le sort,
Notre Anglais, se montant la tête
Et d'un beau sentiment éprouvant le transport,
S'écrie : « Ah! c'est ici que paisible, tranquille,
» On doit couler des jours heureux ;
» Oui, la paix est dans cet asile,
» Loin du monde, du bruit, loin des ambitieux
» Et de ces faux plaisirs qui troublent notre vie ;
» C'est ici, je le sens, qu'il faut vivre et mourir ;
» Oui, tout à la nature, à l'abri de l'envie,
» De ses nombreux bienfaits ici je vais jouir. »
De cet Anglais le zèle était-il véritable ?
Je l'ignore, mais, en tous cas,
Il vient très à propos, et c'est fort raisonnable
De mépriser ce qu'on n'a pas.
Il s'établit dans l'ermitage,
Se vêtit fort légèrement ;

Marchant pieds nus, couché très-durement,
La barbe longue, l'air d'un sage,
Fait ses adieux aux rosbeefs, aux beefteks,
Et de racines, de fruits secs
Se nourrit dans ce lieu sauvage.
Un jour qu'assis sur le rocher
Il contemple à loisir l'orage qui s'apprête,
Un homme accourt. Il vient chercher
Dans sa demeure une retraite.
Jetant les yeux sur notre anachorète :
« O ciel! » dit-il! « est-ce bien toi?
» Édouard, mon ami!... — Mais c'est Alfred ; je crois.
» — On te croyait noyé! cher ami, ton naufrage :
» T'aura jeté sur ce rocher sauvage :
» Que fais-tu donc ici? — Mon cher, je suis heureux,
» Et je jouis, en homme sage,
» Des biens que la nature étale sous mes yeux.
» — Comment? dans ce désert? — Tiens, vois cette colline,
» — La mer... cette forêt... est-il rien de plus beau?
» — Mais il est plus doux, j'imagine,
» D'admirer tout cela du balcon d'un château.
» Et ce costume? — Ah! c'est celui de l'homme
Qui sait braver le froid et le chaud.
» Que me faut-il de plus? Quand il mangea la pomme
» Notre père commun n'avait point de manteau.
» — C'est fort bien; cependant, pour marcher sur des pierres
» Tu n'as pas de souliers. — Eh? qu'en ai-je besoin?
» Bien plus facilement j'évite les ornières!

» La nature, mon cher, pour courir eut le soin
» De nous donner des pieds et non pas des chaussures.
» Je marche sans souliers et crains peu les blessures.
» — Allons, j'en conviens, c'est fort beau ;
» Mais j'aurais bien besoin de manger un morceau.
» — Assieds-toi... mange, bois. — C'est là ton ordinaire ?
» Il est plus que frugal, et tu fais maigre chère ;
» Ce breuvage, ma foi, n'a rien de restaurant.
» — Pour me désaltérer je puise cette eau claire
» Dans ce ruisseau... Quel cristal transparent !...
» Ces racines, ces fruits, présent de la nature,
» Suffisent pour nourrir une âme simple et pure.
» O mon ami, fais comme moi,
» Reste en ces lieux, pour goûter à ton aise
» De tous ces biens nouveaux pour toi...
» — Non pas, vraiment ! bien loin que ce séjour me plaise,
» Je vais partir ; je te fais compliment,
» Je t'admire, je te le jure :
» Adieu, sois tout à la nature,
» Moi, j'aime mieux vivre autrement. »

Son ami l'a quitté. Pendant plus d'une année
Notre Anglais reste dans son trou.
Mais un de ses cousins, revenant du Pérou,
Meurt sans avoir formé les nœuds de l'hyménée.
De tous ces biens au reclus il fait don.
Grâce à son jeune ami, qui connaît sa retraite,

On trouve l'héritier dans un humble maison.
En apprenant son sort, le sage perd la tête :
Jetant au loin son sale vêtement
Et son déjeuner de rhubarbe,
Se chaussant, se faisant la barbe,
En moins d'une heure il a quitté son logement.
Avec son messager il passe en Angleterre ;
De tous ses biens il prend possession,
Puis, dans le luxe et la profusion,
Faisant grand train et bonne chère,
Cédant à ses penchants, suivant tous ses désirs,
Plus que jamais il se livre aux plaisirs.
Dans un banquet, buvant, faisant tapage,
Un jour son ami le revoit.
Souriant, dès qu'il l'aperçoit :
« Te voilà, « lui dit-il, » mon sage !
» Eh quoi ! sur ton rocher tu n'es pas endormi ?
» Et la nature ? — Ah ! mon ami !...
» Qu'elle est belle ! mais c'est quand on a fait naufrage. »

Le rat.

« Morgué ! comment faut-il donc faire ? »
Disait Mathurin le fermier

A sa gentille ménagère,
Femme accorte et très-peu sévère
Avec son voisin le meunier.
« J'ons pourtant mis dans le grenier
» Notre plus grande souricière,
» Et je n'attrape pas ce rat
» Qui fait cheux nous tant de dégât.
» Nos deux garçons : Gros-Jean et Pierre,
» L'ont vu passer sous les fagots;
» Mais ils disent qu'il est si gros
» Que ça fait peur ! Je crains, ma chère,
» Que le coquin ne puisse pas
» Entrer dans notre souricière.
» Si je n'avais pas peur des rats,
» Je me mettrais en embuscade;
» Mais en voir un me rend malade,
» Surtout s'il est en liberté.
» — Écoute, » répond la commère;
» Bien plus que toi, sans vanité,
» Mon cher, j'ai de la fermeté;
» Un rat ne m'éffarouche guère !
» Je prétends guetter cette nuit
» L'objet de ta terreur extrême;
» Je veux m'assurer par moi-même
» S'il est aussi gros qu'on le dit.
» Dans le grenier, dessus la paille,
» Je l'attendrai. — Quoi ! tout de bon !
» Tu ne crains pas ce rat ?... — Eh ! non !...

» — Mais prends quelqu'un de la maison
» Avec toi. — Le jour on travaille ;
» La nuit nos gens doivent dormir.
» Sois tranquille ; pour le saisir
» Avec moi je ne veux personne ;
» Ce rat ne me mangera pas.
» — Va comme il est dit, en ce cas ;
» Morgué, tu fais une luronne ! »

La nuit vient, et, quand Mathurin
Dans son lit est allé s'étendre,
La fermière prend le chemin
Du grenier, où vient de se rendre,
En secret, le meunier voisin,
Sans doute pour l'aider à prendre
Ce rat qui met tout en rumeur !
Et dont notre époux a si peur !...
Le pauvre homme serait-il dupe ?
Assis sur la paille tous deux,
Est-ce bien du rat qu'on s'occupe ?...
Soit !... Pendant qu'il sont en ces lieux,
Mathurin, seul, sur sa couchette,
Cherche le repos qui le fuit.
Le rat lui trotte dans la tête,
Il croit l'entendre sous son lit.
Tremblant, il se lève sans bruit,
Et se dit : « Voyons si ma femme
» A pris quelque chose là-bas. »

Vers le grenier à petits pas.
Il se dirige. Mais la dame
A fermé la porte avec soin.
L'époux frappe de loin à loin,
Sans trop se presser, car il pense
Que sa femme a pu s'endormir.
« — Eh ! qui donc peut ainsi venir ? »
Dit la fermière, sans ouvrir,
Et du ton de l'impatience.
« — C'est moi, ma femme, a-t-il paru ?...
» — Comment, c'est toi ! Que viens-tu faire?
» — Le rat?... — Mais veux-tu bien te taire!
» Tu l'effarouches... — L'as-tu vu ?
» — Eh oui, sans doute, il est superbe !
» Peste, il ne se nourrit pas d'herbe,
» Il est de taille, celui-là !...
» — Mais enfin, dans ta souricière
» Espères-tu qu'il entrera ?
» — Sans doute, il est entré déjà ;
» Mais le coquin ne reste guère !
» Va-t'en ; je suis à le guetter...
» Je crois que je l'entends gratter...
» Sauve-toi. » Sans ouvrir la bouche,
Mathurin regagne sa couche,
En un instant il est en bas,
Car il croit le rat sur ses pas.
Tant bien que mal la nuit se passe ;
Mais sitôt que le jour renaît,

Vers le grenier, avec audace,
Il se rend. Sa femme en venait.
« Ah çà, mais, j'ai la berlue? »
»Dit notre homme en la contemplant;
»Qui donc t'a si bien mise au blanc?
»T'en voilà joliment pourvue,
»Et par derrière et par devant!
»Serais-tu tombée en rêvant?
»C'est, par ma foi, de la farine!
» Eh! sans doute, c'en est, nigaud;
»Pour prendre des rats, pauvre sot,
»On s'en couvre, quand on est fine.
»Mais tu ne comprends jamais rien.
» — Je suis un oison, j'en conviens,
»Mais montre-moi ta souricière;
»Ah! quel plaisir je vais avoir!...
»Le coquin est en ton pouvoir!
» — Tiens, regarde, » dit la fermière,
En faisant voir à Mathurin
Un rat petit, maigre et vilain.
« — Comment! voilà toute ta prise!...
»C'était bien la peine, ma foi,
»De s'exposer au vent, au froid,
»Pour une telle marchandise!
»Il est plus petit qu'un pierrot;
»Tu n'as pas pris le gros, ma chère.
» — C'est ta faute, après tout, grand sot. »
Répond, en riant, la commère,

« Il ne faut pas, pendant la nuit,
» Venir avec de la lumière,
» Me troubler et faire du bruit.
» De le saisir j'ai la manière,
» Mais, ne reviens plus te montrer !
» S'il t'entend dans la souricière
» Il n'osera pas pénétrer. »

Edmond.

Un jour, dans un riant parterre
Se promenait Edmond avec son précepteur.
Edmond n'a que huit ans, c'est l'âge du bonheur,
Où l'on ne songe, en cueillant une fleur,
Qu'au doux plaisir de l'offrir à sa mère.
C'est pour cela qu'Edmond fait un bouquet.
Déjà dans son humeur volage,
Courant du lilas à l'œillet,
Partout il moissonne, il ravage,
Le bouquet devient gros... il glane en liberté;
Mais l'enfance est ambitieuse,
Ce n'est que par la quantité
Qu'on parvient à la rendre heureuse.
Dans le haut d'un épais bosquet
Edmond aperçoit une rose :

Elle manquait à son bouquet.
Il faut grimper, c'est peu de chose,
Et la rose n'en plaît que mieux!
Edmond la saisit il la cueille...
Mais des pleurs coulent de ses yeux...
Près de son précepteur il revient tout honteux,
La main ensanglantée... arrachant feuille à feuille
Cette fleur qui l'avait charmé.
« Qu'avez-vous donc? » dit le maître alarmé,
»Quoi ! faut-il, pour quelques piqûres,
»Effeuiller, accabler d'injures
»La rose... la reine des fleurs!
» — Ça... la reine des fleurs... Ah ! vous riez, je pense,
»Elle pique, et déjà j'aime moins ses couleurs.
» — L'objet dont aisément on a la jouissance
»N'est pas, Edmond, celui qui donne le bonheur.
»Vous connaîtrez plus tard que ce précepte est sage:
»Vous grandirez, et vous direz, je gage :
»Il avait bien raison, mon précepteur. »

Le temps passe, d'autres soins viennent;
Edmond est fort bien fait, il a bonne façon,
Et toutes les dames conviennent
Que c'est un fort joli garçon.
Il est riche, sa table est bonne,
Il est aimable, généreux,
Et comme dans le monde on s'attache aux heureux,
Chacun s'attache à sa personne.

Partout il est chéri, fêté,
A ses moindres vœux on s'empresse ;
Les dames ont pour lui presque autant de tendresse
Qu'il a de générosité.
Mais au sein de la volupté,
Dans les fêtes, dans la mollesse,
Edmond voit que le bonheur cesse
Dès que vient la satiété.
Tout bas il soupire, il s'ennuie,
Il n'ose encore en convenir ;
Mais il sent bien que dans la vie
Tous les jours du plaisir, ce n'est plus du plaisir.
Si du moins à ses vœux on mettait des obstacles...
Mais pour contenter son désir
On ferait plutôt des miracles !
« Ah ! » dit Edmond lassé de son bonheur,
« Il avait bien raison, mon précepteur.
»La rose sans épine aurait bien moins de charmes !...
»Chez toutes ces beautés qui m'ont rendu les armes
»J'aurais bien voulu rencontrer
»Ce qui jadis a fait couler mes larmes !
»Hélas ! je n'ai qu'à me montrer !...
»Tout cède... tout sourit... grâces à ma fortune,
»Je n'ai plus rien à désirer,
»Et sur mes pas une foule importune,
»Vole au-devant de mes moindres souhaits !
»Que je suis malheureux !... Que faire ?...
»Qu'est-ce donc qui pourrait me plaire !...

»Eh ! mais, dans mes jardins anglais,
»J'aperçois des buissons de roses...
»Ah ! courons bien vite en cueillir !...
»A me piquer je sens que j'aurai du plaisir. »
Edmond court... Il faut peu de choses
Pour ranimer un faible esprit !...
Près du rosier Edmond sourit;
Il s'arrête, contemple, admire.
« Ah ! qu'on a bien raison de dire
« Que voilà la reine des fleurs ! »
Puis, éprouvant presque une jouissance,
Vers le buisson sa main s'avance...
Mais ses valets, autres flatteurs,
Craignant pour lui de légères douleurs
S'il voulait cueillir une rose,
Et voulant lui montrer leur zèle en toute chose,
Ont désarmé les belles fleurs.
Edmond, dont la main se hasarde,
En cueille plusieurs... Il regarde,
Et ses yeux se mouillent de pleurs.
C'est en vain qu'il les examine !
Hélas ! elles sont sans épine !
Il les rejette avec fureur.
En disant : » Quelle différence !
» J'aimais bien mieux celles de mon enfance...
»Ah ! qu'il avait raison, mon précepteur ! »

Le vieux chêne.

A l'ombre d'un épais feuillage,
Sous un chêne majestueux,
Laure en s'éloignant du village,
Va rêver à son amoureux.

Le chêne qui protège Laure
Est révéré par les amants;
Et, quoique vieux, il peut encore
Recevoir les plus doux serments.

Laure a seize ans, elle est charmante;
Son cœur est tendre et sans détour,
Et dans ses yeux son âme aimante
Se peint pure comme un beau jour.

Armand lui jure ardeur extrême.
Chacun lui dit : C'est un trompeur.

Mais, à seize ans, celui qu'on aime
Ne fera que notre bonheur.

Sous le vieux chêne, où la prudence
Devrait l'empêcher de venir,
Laure a perdu son innocence,
Armand a trouvé le plaisir.

Chaque soir l'amour les ramène
Près de ce témoin de leurs feux.
A ne point quitter le vieux chêne
Laure bornerait tous ses vœux.

Bientôt Armand se fait attendre.
Ces moments lui semblent moins doux.
Il est moins empressé... moins tendre...
Bientôt... il manque au rendez-vous.

Laure, seule, est sous le vieux chêne;
Ce confident de son bonheur
Devient le témoin de sa peine,
De ses larmes, de sa douleur.

Passant souvent la nuit entière
Sous l'arbre qu'il avait choisi,

Laure, sans fermer la paupière,
Se dit : « Je dois l'attendre ici. »

Dans la vallée, où son œil plonge,
Elle croi l'entendre... le voir...
Le jour renaît... c'était un songe !
Chaque instant trompe son espoir,

Ses veilles, sa peine cruelle,
Ont flétrit son teint, sa beauté ;
Et pourtant Laure est encor belle
D'amour et de fidélité.

Un jour enfin, près du vieux chêne,
Le volage Armand a passé ;
Laure dit : « L'amour le ramène. »
Vers lui son cœur s'est élancé.

« Ah ! je t'attendais, » lui dit Laure,
« Longtemps mes vœux furent déçus !
» Pourquoi fuir celle qui t'adore ?
» — C'est que... je ne vous aime plus. »

A ces mots, quittant la pauvrette,
L'ingrat disparaît à ses yeux,

Et Laure immobile, muette,
Semble fixée aux mêmes lieux.

Le jour a fini sa carrière,
La pluie a grossi le torrent,
La foudre gronde... à sa chaumière
Le villageois craintif se rend.

Sous le chêne la triste Laure
Reste dans ce fatal moment,
Car elle croit entendre encore
Les derniers mots de son amant.

« O dieu ! » dit-elle, « vois ma peine,
» Ici j'ai connu le bonheur ;
» Ah ! fais-moi mourir sous ce chêne
» Où j'ai cru posséder son cœur. »

Du vieux chêne la tête altière
Au tonnerre vient d'échapper...
Il tombe... Laure est en poussière...
Est-ce elle qu'il devait frapper ?

Sous le chêne, Laure repose ;
Là, tant d'attraits furent reçus :

Sur la pierre on voit une rose
Et ces mots : *Il ne l'aimait plus.*

Jeunes amants, que ce feuillage
Par vous soit toujours respecté.
On l'a nommé dans le village
L'arbre de la fidélité.

Vain espoir !... Toujours d'âge en âge
L'inconstance l'emportera,
Et l'on fera, sous son ombrage,
D'autres serments... qu'on trahira.

Le mari sentinelle.

Le sot mal que la jalousie !
Pauvre maris, tâchez donc d'en guérir.
C'est un transport, c'est une frénésie,
Qui n'est bonne souvent qu'à nous faire haïr.

Je vous propose ce dilemme,
A vous qui regrettez verrous et cadenas :
Ou l'on vous trompe, ou l'on vous aime
(Aimer veut dire ici qu'on ne vous trahit pas).
Si votre épouse est fidèle
Vous vous tourmentez à tort ;
Si l'on vous trompe, en vain vous ferez sentinelle,
Vous ne pourrez éviter votre sort.

C'est aux habitants de l'Espagne
Que je m'adresse, à ce peuple galant,
Auquel l'amour, dans ce climat brûlant,
Fait souvent battre la campagne.
Je sais que les maris français
Près de leurs femmes sont plus sages ;
C'est le pays des bons ménages,
La jalousie a chez nous peu d'accès.
Nous nous fions à la foi de nos belles,
Nous n'avons pas à nous en repentir !
Car presque autant que nous ces dames sont fidèles,
Je suis forcé d'en convenir ;
Et l'on ne verrait pas près d'elles
Des maris faire sentinelles
Comme celui que je vais vous offrir :

C'était dans l'Andalousie
Que vivait don Ribéra.

Il avait femme jolie,
Maison, ferme, métairie.
Moi, je crois qu'avec cela
On peut gaîment passer la vie;
Mais, d'une sombre jalousie
Notre pauvre époux est atteint.
Toujours triste, inquiet, contraint,
Le voyez-vous près de sa femme?
L'air soupçonneux, les yeux hagards...
Il veut lire au fond de son âme!
Convenons-en, de tels regards
N'inspirent point une bien douce flamme;
Et, pour plaire à sa femme, au lieu d'être jaloux,
Il faudrait mieux lui faire les yeux doux.

Inès aime les fleurettes;
Les soupirs, les petits mots;
Jolis riens dont à propos
On se sert en amourettes.
Car il faut de l'amour, par des soins assidus,
Entretenir la flamme éblouissante;
La laissez-vous devenir languissante;
Bientôt elle ne brûle plus.
Mais Ribéra par sa folie
A déjà trouvé le moyen
De perdre le cœur de sa mie.
Il la suit, l'obsède, l'ennuie,
L'accuse à tort, et fait si bien

Que, de dépit, la jeune femme
Sent naître dans le fond de l'âme
Désir ardent de se venger.
Pauvre mari, je te vois en danger !
Et ce n'est plus à tort que le front te démange,
Car nous savons comment une femme se venge.

L'époux, craignant la trahison,
A renvoyé sa servante fidèle :
Lui seul, avec sa femme, habite sa maison ;
Et, tous les soirs, il met en sentinelle
A la porte de son jardin
Un formidable mannequin,
Bien vêtu, bien armé, qui se trouvant dans l'ombre,
Ne peut manquer, dès qu'il fait sombre,
D'effrayer les galants qui voudraient se montrer ;
Malgré ses soins, en secret pour sa femme
Un beau jeune homme est tout de flamme.
Il soupire, il fait soupirer :
Car en dépit du mal que Ribéra se donne,
Inès à vu notre galant ;
Il est gentil, bien fait de sa personne ;
Son regard est tendre et brûlant.
Tandis que son mari... Dieu ! quelle différence !...
Tout cela pour l'amant fait pencher la balance.
Mais comment se parler ? l'époux et toujours là.
L'amant a gagné la servante
Chassée à tort par Ribéra.

Quand c'est pour se venger, femme est bientôt savante;
Elle fait parvenir à la belle un billet,
Dans lequel on l'engage à se rendre au bosquet,
Pendant que son mari sommeille.
Mais un jaloux a toujours l'œil au guet :
Soir et matin Ribéra veille;
L'amoureux, désolé, caché dans le jardin;
Voit, chaque nuit, fuir l'espoir qui le berce
Si bien qu'en sa fureur il perce;
Et coupe en deux le manequin
Qui semble narguer sa tendresse.
En descendant le lendemain,
A visiter partout don Ribera s'empresse...
Quel spectacle frappe ses yeux...
On a tué sa sentinelle :
Preuve que des galants sont venus en ces lieux.
« Ah! morbleu! » se dit-il, « je vous la garde belle,
» Beaux troubadours, coureurs de nuit!
» Mon soldat, dès ce soir, va se mettre en défense;
» Ne disons rien, ne faisons point de bruit,
» Je punirai leur insolence. »

Au gré de ses désirs, la nuit arrive enfin;
Notre jaloux quitte sa belle,
Et, sous l'habit du mannequin,
Armé jusques aux dents, se met en sentinelle.
Inès, par un chemin secret,
Se rend aussitôt au bosquet;

A l'amant elle apprend la ruse.
La servante, à l'instant, se couvre d'un manteau,
Sur ses yeux enfonce un chapeau;
Et, pendant qu'au bosquet notre couple s'amuse,
Devant le mari va rôder,
Sans trop l'approcher, et pour cause.
Ribéra, tenant bouche close;
Attend, l'épée en main, qu'on ose l'aborder.

Au point du jour, Inès va regagner sa couche;
L'amant quitte, à regret, le bosquet tant chéri;
Et la servante, fine mouche,
Disparaît aux yeux du mari.
« Ah! ah! » dit Ribéra trompé dans son attente,
» C'est dommage qu'il n'ait point osé me toucher.
» Mais, peut-être demain il voudra s'approcher.
» Nous y serons : il faut qu'il sente
» La force de mon bras. Je passerai plutôt
» Vingt nuits de suite, s'il le faut,
» Mais j'accomplirai ma vengeance. »
Notre jaloux alors rentre dans sa maison.
Sa femme l'attend en silence.
Eh bien! dit-il, « j'avais raison
» D'aller me mettre en sentinelle;
» Un homme a, cette nuit, rôdé près de ces lieux,
» Et certes, c'est pour vous, la belle;
Mais je saurai récompenser son zèle.
« — Ah! » dit Inès en baissant ses beaux yeux,

» Du sentiment qui vous anime
» Je suis loin de vous faire un crime ;
» Surveillez ce galant, vous me ferez plaisir ;
» Au moins vous serez sûr que je vous suis fidèle,
» Et désormais mon seul désir
» Est que, toutes les nuits, vous fassiez sentinelle. »

La femme auteur.

Deux frères, riches commerçants,
Pensaient à se mettre en ménage :
Chacun voulait une compagne sage,
Douce, jolie et de bon sens ;
Chacun enfin, c'est l'ordinaire,
S'en créait une à sa manière.
Dans une maison de Paris,
Où, sous les yeux des mamans et des tantes,
Plusieurs demoiselles charmantes,
En jouant au nain jaune, attendaient des maris,
Nos deux frères un jour sont pris.

Chacun a trouvé sa chimère,
Un ange de beauté, de vertus et de goût;
Enfin celle qui sait lui plaire;
Car ce mot-là renferme tout.
Tous deux bientôt en confidence
Se disent leurs secrets, les nœuds qu'ils vont former.
En demandant à l'autre ce qu'il pense
De celle qui l'a su charmer.
« Ma foi, dit le cadet, » je parle avec franchise :
»Mais celle qui te plaît ne m'aurait pas séduit;
»Elle est fort bien, j'en conviens; mais sa mise
»N'annonce pas de goût; et, dans ce qu'elle dit,
»Je n'ai pas, entre nous, trouvé beaucoup d'esprit.
»Ah! quelle différence auprès de mon Élise!
»Ses mots sont recherchés, et de traits délicats
»Sa conversation fourmille.
»De sa beauté je ne te parle pas...
»En grâces, en esprit, en talents elle brille...
»— J'en conviens, « dit l'aîné, « c'est une belle fille;
»Mais de tout son esprit, moi, je fais peu de cas.
»Certes, je ne veux pas dans ma femme une bête,
»Mais on peut, sans briller, s'assurer ma conquête.
»Celle que j'ai choisie a bien moins de jargon;
»Elle est sensible, douce, sage,
»Elle saura conduire sa maison
»Et n'est point étrangère aux détails du ménage;
»Voilà ce qui me plaît. Tiens, nous sommes marchands,
»Tâchons sur notre état de régler nos penchants.

»Ma femme aura le soin de la dépense;
»Qu'elle ait de l'ordre, et j'aurai du crédit;
»Mais on a moins de confiance
»Dans celle qui fait de l'esprit.
» — Allons, tu veux rire, mon frère,
»L'esprit n'a jamais rien gâté.
»Ma future, sans vanité,
»Fait des romans comme Voltaire,
»C'est un prodige, en vérité!
»Celle dont la plume éloquente
»Peint les sentiments les plus doux
»Doit avoir une âme brûlante
»Pour ses enfants et son époux. »
Après avoir, suivant l'usage,
Ri de ce que l'autre disait,
Chacun suivit son goût et se mit en ménage
Avec celle qui lui plaisait.

Pendant les premiers temps, chacun se félicite :
Notre cadet, surtout, se trouve fort heureux;
Pour sa femme brûlant toujours des mêmes feux,
A chaque instant il la prône, il la cite.
Chez son frère, souvent, accourant tout joyeux :
« Tiens, » lui dit-il, « lis cela tout de suite,
»C'est de ma femme... hier elle a fait un sonnet!...
»Et la tienne?... — La mienne, elle a fait un bonnet
»Pour l'enfant que bientôt, j'espère, elle me donne.

»— Mais avant peu, je crois, je serai père aussi.
»Ma femme des enfants s'occupe, Dieu merci !
»Il faut voir comme elle raisonne !
»Sur l'éducation elle fait un traité,
»Elle y mêle des vers et de la métaphore.
»— La mienne veut nourrir ; elle ne pense encore
»Qu'à prendre soin de sa santé. »

Nos deux maris deviennent pères.
Cette fièvre qu'on nomme amour
Après l'hymen ne dure guères,
Ou ses accès sont moins fréquents de jour en jour.
Mais tandis que l'aîné fait toujours bon ménage,
Chez le cadet gronde l'orage :
A rimailler, à composer,
Son épouse passe sa vie.
De ce train le mari commence à se lasser.
Quand il veut déjeuner, on fait une élégie,
Qu'il faut avant tout terminer ;
Le soin d'une tendre romance
De deux heures souvent recule le dîner,
Et pour rêver à quelque stance,
Madame, chaque soir, s'en va se promener.
Sa maison semble lui déplaire ;
Les valets y font tout ; l'enfant est délaissé,
Sans qu'on sache comment l'argent est dépensé.
Quand l'époux veut parler affaire,

On lui lit le premier chapitre d'un roman,
Ou d'une comédie on lui conte le plan.
Le mari désolé s'en va trouver son frère
En s'écriant : « Tu me l'avais bien dit !
» Pour un simple bourgeois ma femme a trop d'esprit.
» Mon commerce est perdu ! .. parle, que faut-il faire ?
» — Il faut montrer du caractère.
» Chez toi, dis-tu, tout est à l'abandon ;
» Viens, conduis-moi dans ta maison,
» C'est là que je prétends t'instruire. »
On arrive chez le cadet :
Madame était dehors ; droit à son cabinet
Le frère aîné se fait conduire.
Là prenant complainte et sonnet,
Idylle, madrigaux, roman, stance, élégie,
De tout cela ne faisant qu'un paquet,
Notre homme y met le feu... Le pauvre époux s'écrie :
» Que va dire ma femme en voyant tout cela ?
» — Qu'importe ce qu'elle dira,
» Si nous guérissons sa manie !
» Je reviendrai demain, de ce grand coup d'éclat
» Voir quel sera le résultat. »
Le lendemain, en effet, chez son frère
Il se rend de bonne heure : il le voit tout joyeux
Qui dans ses bras et l'embrasse et le serre
En disant : « Grâce à toi, je vais donc être heureux !
» — Quoi ! » dit l'autre, « déjà ton épouse est guérie
» De son goût pour la poésie ?

»— Ah ! bien mieux que cela, mon cher, elle est partie.
»— Comment, ta femme ? — Elle a quitté ces lieux.
»D'abord ses transports furieux
»Ont failli me coûter la vie !
»Puis elle s'est calmée, et cette nuit enfin,
»Me laissant pour adieu cet écrit de sa main,
»Elle est passée en Angleterre,
»Où, tout à son aise, elle espère
»Suivre désormais son penchant ;
»Et, dans cette terre classique
»Des démons et du romantique,
»Oublier qu'elle fut l'épouse d'un marchand.
»Qu'elle suive son goût ; qu'elle fasse à sa tête,
»Femme qui laisse époux, enfant,
»Mérite peu qu'on la regrette.
»De tes avis j'aurais dû faire cas :
»Non, une femme auteur ne me convenait pas,
»Et tout différemment j'éleverai ma fille.
»J'estime les beaux-arts, mais enfin je conçois
»Que ce qu'il faut d'abord à nous autres bourgeois,
»C'est une mère de famille. »

La petite brodeuse.

Caroline, jeune brodeuse,
Habitait un petit réduit
Où de son travail le produit
Suffisait pour la rendre heureuse.
Comme elle sortait du berceau
Les protecteurs de son enfance
Étaient descendus au tombeau,
Ne lui laissant que l'innocence
Pour bien, pour unique trésor.
Ajoutez-y taille bien fine,
Tendre regard, voix argentine,
Et puis d'autres appas encor
Que l'on voyait croître avec l'âge ;
Comme moi, vous diriez, je gage,
Ah ! pauvre enfant, ce trésor-là
A bien des gens va faire envie !...

Dès que l'on voit fille jolie,
C'est à qui le lui volera.
Mais dans sa petite chambrette,
Caroline, riant, chantant,
Ne s'occupe point d'amourette,
Et s'endort en se promettant
De ne jamais prêter l'oreille
Aux tendres propos d'un amant.
On croit tenir un tel serment ;
Mais tôt ou tard le cœur s'éveille
Aux charmes d'un doux sentiment.
Ne jurez pas chose impossible ;
Aimable enfant, moins de fierté :
Ce n'est pas pour être insensible
Que l'on vous donna la beauté.

Dans la maison où Caroline
Habite tout près du grenier,
Un jeune homme de bonne mine
Vient de se loger au premier.
Il a vingt ans, de la tournure,
De l'esprit, mais peu de talents,
Une aimable et douce figure,
Un grand ton, des dehors brillants,
Sa fortune est considérable,
Mais il sait la mener grand train...
C'est le jeu, les chevaux, la table !
Ne songeant point au lendemain ;

Gustave passe ainsi sa vie,
Courant de plaisir en plaisir,
Et n'ayant jamais eu l'envie
Ni le projet de réfléchir.
Il n'est point pour lui de cruelles :
Les amours volent sur ses pas...
Trouve-t-il des femmes fidèles ?
Je ne vous l'affirmerai pas.
L'amour sincère, la constance,
Grâce au ciel ne s'achètent point;
Et plus d'un richard, sur ce point,
Sera toujours dans l'indigence.
Il pense qu'avec son argent,
A ses désirs rien ne s'oppose !...
Mais l'amour est la seule chose
Qui se double en se partageant.
Ce dieu, d'une humeur singulière,
Que l'or ne fixera jamais,
Souvent préfère une chaumière
Aux lambris dorés d'un palais.

En allant porter son ouvrage,
En descendant son escalier,
Caroline, sur son passage,
Voit notre élégant du premier,
Qui, d'abord, sans y prendre garde,
Passe près du joli minois;
Puis le lendemain la regarde,

Puis veut causer une autre fois.
Découvrant chaque jour en elle
Des grâces, des charmes de plus,
Gustave dans ses sens émus
Eprouve une flamme nouvelle
Qui doit durer au moins... huit jours !
Mais qu'il croit alors éternelle !
Le plus inconstant dit toujours :
« Cette fois je serai fidèle. »
Épris d'un nouveau sentiment,
On jure d'aimer pour la vie !
Et, pour une autre, l'on oublie
Que l'on a fait pareil serment.
D'ailleurs une simple brodeuse
Doit s'estimer par trop heureuse
De fixer un si beau monsieur !
C'est ce qu'il se dit, j'imagine.
Prends garde, pauvre Caroline,
N'écoute pas ce séducteur.
Mais d'où vient donc qu'en ta chambrette
Tu n'as plus ta joyeuse humeur ?
Tu parais rêveuse, inquiète
Tu ne sais plus ce que tu fais ;
Quittant l'ouvrage de la veille,
Tu veux chanter... et tu te tais ;
A la porte, prêtant l'oreille,
Vingt fois tu quittes ton métier ;
Puis, jusqu'au bas de l'escalier

Tu descends pour la moindre chose,
En disant : « Si jamais il ose
» Me reparler de son amour,
« Je saurai lui dire à mon tour
« Que tous ses propos seront cause
» Que je quitterai ce séjour. »
Prends bien garde, pauvre petite !
Ah ! si tu pensais tout cela,
Tu ne descendrais pas si vîte
Quand passe ce beau monsieur-là.

Des vains projets de la fillette
On devine ce qui s'ensuit :
Bientôt, jusque dans sa chambrette
Notre jeune homme la poursuit ;
D'abord on lui ferme la porte...
Puis, on l'écoute un seul moment...
Et puis l'amour enfin l'emporte,
Et l'on se fie à son serment.
On est crédule quand on aime.
Gustave est tendre, plein d'ardeur,
Et pour cueillir si belle fleur
Il monte avec joie au sixième.
Au grand monde donnant le jour,
Il suit le même train de vie ;
Jouant, faisant mainte folie ,
Et gardant la nuit pour l'amour.
Il trouve près de Caroline

Beauté, fraîcheur, taille bien fine
Sentiment vrai, cœur sans détour.
Et pourtant, ingrats que nous sommes !
Tout cela ne nous suffit pas...
L'inconstance a donc des appas
Qui doivent subjuguer les hommes !
Souvent un minois chiffonné
Nous fait quitter femme jolie ;
Et, pour un cœur cent fois donné ,
Nous trahissons fidèle amie.
Déjà Gustave, au bout d'un mois,
Dans son amour n'est plus le même :
Quand il faut monter au sixième,
Monsieur y regarde à deux fois ;
Tandis que la pauvre petite,
L'oreille au guet... le cou tendu...
Écoute... et, pour le voir plus vite,
Déjà vingt fois a descendu.
Mais ailleurs trouvant d'autres charmes,
Près d'elle il cesse de venir !...
Pauvre enfant ! que de jours de larmes
Paieront quelques nuits de plaisir !
Sans se permettre un seul murmure,
Caroline souffre en secret.
Son cœur fier cache sa blessure ;
Et, si l'ingrat la rencontrait,
Loin de lui laisser voir ses larmes,
Elle le fuirait : en amour,

Femme qui se plaint chaque jour,
Perd chaque jour de nouveaux charmes.
Mais quand vient l'heure où chacun dort,
En silence, dans la nuit sombre,
Quittant son obscur corridor,
Caroline descend, dans l'ombre,
Jusqu'à la porte de celui
Qui jadis accourait près d'elle
Brûlant d'amour... Ce temps a fui !
Mais elle adore l'infidèle.
S'asseyant devant le séjour
Où l'ingrat sans elle repose,
Elle rêve à ses nuits d'amour ;
Dit : « Il est là... » C'est quelque chose
D'être auprès de l'objet aimé ;
Quoique privé de sa présence,
Le cœur, en secret ranimé,
Sent moins vivement sa souffrance :
Quand, pour adoucir son ennui,
Elle dit : « Je suis près de lui, »
C'est encore une jouissance.
Dans le tourbillon des plaisirs,
Volant de conquête en conquête,
Satisfaisant tous ses désirs,
Suivant toujours sa folle tête,
Gustave tombe en peu de temps
De l'opulence dans la gêne.
Cherchant à se tirer de peine,

Il joue, des coups éclatants
Achèvent bientôt sa ruine.
Il n'a plus rien, et des huissiers,
Des recors et des créanciers
La troupe chez lui s'achemine.
Gustave court chez ses amis,
Chez ses élégantes maîtresses;
Mais il a perdu ses richesses :
Chez aucun d'eux il n'est admis.
De Caroline à l'instant même
Le souvenir s'offre à ses yeux;
C'est lorsque l'on n'est pas heureux
Qu'on pense à celle qui nous aime.
Dans le bonheur on est ingrat,
Cela n'est pas à notre gloire !
Mais le malheur qui nous abat
Nous rend toute notre mémoire.

Gustave remonte au grenier.
Il entre, et dit à la petite :
« Je n'ai plus d'asile au premier;
» J'ai tout perdu, chacun m'évite...
» Je ne sais où porter mes pas... »
Caroline court dans ses bras;
Cédant au plaisir qu'elle éprouve :
« Ah ! » dit-elle, « je te retrouve,
» Je ne t'adorai que pour toi!...
» Cher ami, reste près de moi.

« Pour embellir ton existence
« Je travaillerai nuit et jour !
« Va l'on ne sent pas l'indigence
« Quand le cœur est brûlant d'amour. »
Touché de sa vive tendresse
Gustave la tient sur son cœur ;
De son amant une caresse
Lui rend la vie et le bonheur.
Désormais il vivra près d'elle :
Plus de chagrin, plus de soupirs !
Redoublant d'ardeur et de zèle
Pour contenter tous ses désirs,
Souvent, la nuit, quand il sommeille,
Caroline travaille et veille;
Si, par la fatigue, un moment
De ses mains tombe son ouvrage...
Elle regarde son amant,
Et retrouve tout son courage.

Le temps passe ; mais, en secret,
Gustave soupire... il s'ennuie ;
Et ce nouveau genre de vie
Déjà l'attriste et lui déplaît.
Il regrette son opulence
Et tous les plaisirs de l'aisance ;
En y songeant, son cœur s'émeut.
N'est pas philosophe qui veut !
L'amour de sa jeune maîtresse

N'est pas assez pour son bonheur.
Il veut lui cacher sa tristesse,
Mais elle sait lire en son cœur.
Elle devine sa souffrance
Et se dit : « Il n'est point heureux !
« Hélas ! mon amour, ma constance,
» Ne suffisent pas à ses vœux. »

Gustave reçoit un message,
On lui propose un mariage
Qui peut l'enrichir tout-à-coup.
Une jolie et riche veuve
Trouve le jeune homme à son goût.
Pauvre Gustave, quelle épreuve !
Il cache avec soin cet écrit ;
Mais soir et matin il le lit.
Pourra-t-il quitter Caroline
Qu'il fut trop heureux de trouver !...
La pauvre enfant, qui se chagrine
De le voir si souvent rêver,
Désire en pénétrer la cause.
Une nuit, pendant qu'il repose,
Le billet vient frapper ses yeux ;
Lisant le projet qu'il renferme :
« Ah ! » dit-elle, « qu'il soit heureux !
» A ses ennuis mettons un terme,
» Il craint de déchirer mon cœur...
» Il faut que je me sacrifie...

» J'en mourrai, mais pour son bonheur
» Ne dois-je pas donner ma vie ?

Dissimulant tout son chagrin,
Elle attend le jour en silence,
Brûlant déjà d'impatience
D'accomplir son secret dessein.
Le jour vient : elle sort soudain.
Depuis une heure elle est absente
Quand un Savoyard se présente
Porteur d'une lettre, qu'il dit
Devoir remettre à Caroline...
De ses mains arrachant l'écrit,
Gustave en tremblant l'examine,
Puis, renvoyant le messager,
Il cède au désir qui le presse ;
Il lit... De sa jeune maîtresse
Un autre amant ose exiger
Un rendez-vous... « Femme infidèle !
» Quand je craignais de l'affliger,
« C'est moi qui suis trahi par elle !... »
Dit Gustave. Dans ce moment
Caroline, d'un air timide,
Revient auprès de son amant.
Des noms de fausse, de perfide,
Gustave l'accable aussitôt ;
Elle ne répond pas un mot
Et cherche à lui cacher ses larmes.

« Adieu, » dit-il ; « à vos attraits
» Qu'un autre amant rende les armes,
» Moi, je vous quitte pour jamais ! »
Pour vivre au sein de l'opulence
Gustave a formé d'autres nœuds.
Caroline le sait heureux,
Elle supporte sa souffrance.
Mais ses larmes et sa pâleur
Trahissent sa peine cruelle ;
Un souvenir perce son cœur :
Hélas !... il la croit infidèle.

Déjà deux ans sont écoulés.
Gustave vit dans la mollesse,
Et pourtant ses jours sont mêlés
Et de regrets et de tristesse.
Pour sa femme il n'a point d'amour ;
Elle est jalouse, querelleuse.
Près d'elle, son cœur, chaque jour,
Songe à la petite brodeuse,
Lorsqu'il devient veuf à son tour.
Maître d'une grande fortune
Et de Caroline occupé,
Il répète : « Elle m'a trompé ! »
Et ce souvenir l'importune.
Un jour, il trouve en son chemin
Le petit porteur de la lettre
Qui cause encore tout son chagrin.

Pour de l'or il lui fait promettre
De lui dire la vérité ;
L'enfant, avec naïveté,
Répond que l'écrit cacheté
Venait d'une femme jolie
Qui pleurait en le lui donnant.
« Se pourrait-il ! O mon amie !
« Je devine tout maintenant... »
Et Gustave, dans son ivresse,
D'amour, de plaisir rayonnant,
Court, vole aux pieds de sa maîtresse
En s'écriant : « Pardonne-moi
» D'avoir pu te croire infidèle !
» — J'ai dû vous rendre votre foi,
» Soyez heureux, » lui répond-elle ;
» A souffrir mon cœur se résout...
» — La mort vient de briser ma chaîne,
» Pour jamais l'amour me ramène
» Près de celle à qui je dois tout ! »

On doit penser, à ce langage,
Si Caroline s'opposa ;
L'Amour forma leur mariage,
Et près d'eux ce dieu se fixa.
Alors la petite brodeuse
Recouvra fraîcheur et beauté ;
Chacun, en la voyant heureuse,
Dit : « Elle l'a bien mérité ! »

Le livre du destin.

De Jupiter, un jour, pour célébrer la fête,
Les dieux vont donner un festin.
Dans l'Olympe déjà tout s'agite : on apprête
Un repas somptueux ; en l'honneur de Jupin
Chaque mets doit être divin.
On lui ménage des surprises ;
Chacun prétend offrir un plat de sa façon :
Pour les soufflés au riz Vulcain est en renom,
On sait que Jupiter aime les friandises ;
Pomone doit fournir un dessert assorti,
Thémis prépare des charlottes,
Apollon tourne le rôti.
Bacchus porte le vin et Junon les compotes ;
L'amour promet d'avoir des fruits ;
Esculape fait des coulis ;
Neptune offre un saumon ; Hébé, mieux que personne,
Prétend faire des pets-de-nonne.

Au vieux Plutus il faut des cornichons;
Priape aura des écrevisses;
Érato doit offrir un potage aux croûtons;
Vénus se charge des épices;
Mercure enfin, plus gourmand que gourmet,
Descend chercher des homards chez Chevet.
Bref, tout est pour le mieux, rien ne manque au banquet.
Jupiter, très-sensible à cette politesse,
Se montre de fort belle humeur;
Au repas chacun fait honneur :
On mange, on rit, on boit, on nargue la tristesse,
Puis, au dessert, on chante son couplet.
Apollon accorde sa lyre,
Il improvise, et la fête l'inspire;
Euterpe l'accompagne avec son flageolet.
Tout en chantant on fait mainte folie;
On trinque avec le jus divin;
Et si souvent on sable l'ambroisie,
Que l'on va de travers à la fin du festin.
Mars et Vénus quittent la table,
Ils s'éclipsent sans être vus.
Auprès de Ganimède Uranus fait l'aimable;
Minerve parle, on ne l'écoute plus.
Bacchus est tombé sous sa chaise;
Priape et Junon sont d'accord;
Thémis n'y voit plus clair, Flore est mal à son aise;
Momus chante, Vulcain s'endort.
A ses voisins Esculape s'accroche,

Mercure, quoiqu'il soit en train,
Par habitude, en quittant le festin,
A mis son couvert dans sa poche.
« Oh ! oh ! » dit Jupiter, « je ferai bien, je crois,
» De passer un moment chez moi;
» Tout ce bruit me porte à la tête...
» C'est égal, on m'a fait une superbe fête !
» Les mets étaient exquis... D'où vient que pour marcher
» Tout me tourne ?... Allons nous coucher...
» Étourdi que je suis, je laissais sur ma chaise
» Mon livre des destins que je veux consulter
» Pour savoir si demain je dois bien me porter...
» Et s'il faut que le vent s'apaise.
» Je vais le mettre sous mon bras.
» De crainte d'accident, n'allons qu'au petit pas... »
Jupiter prend le livre et se remet en route,
Mais il tâtonne... il n'y voit goutte
Et ne s'aperçoit pas, au milieu du chemin,
De la perte qu'il vient de faire :
Car, le grand livre du destin,
En glissant de son bras, est tombé sur la terre.
Tandis que, chez les dieux on ne se doute guère
Du malheur qui vient d'arriver,
Devinez qui vient de trouver
Ce livre redoutable où l'avenir, d'avance,
A tracé des mortels la chétive existence?
De féroces bandits, voleurs de grands chemins,
Ramassent dans un bois le livre des destins.

Attirés par sa couverture
Qui brille du plus vif éclat,
Le capitaine dit : « Vivat !
« C'est quelque plat d'or, je le jure,
» Que l'on aura laissé tomber d'une voiture. »
Mais quel est leur étonnement,
Quand, regardant plus attentivement,
Ils ne découvrent qu'un grand livre !
Le capitaine l'ouvre et s'écrie aussitôt :
« Ventrebleu ! nous avons trouvé là le gros lot !
» Ce livre nous apprend comment nous devons vivre,
» Il contient notre sort. » Les voleurs, sur ce mot,
Courent auprès du capitaine.
Tout homme est curieux de savoir son destin,
Espérant n'y trouver que du plaisir sans peine.
« Un instant, » dit le chef, « il faut, dans ce bouquin,
» Qu'auparavant je cherche mes articles,
» Qui de vous tous me prête des besicles ?
» Je lis si rarement que je n'y vois plus clair.
» — Tenez, » dit un voleur, « je n'aurai, capitaine,
« Que ce lorgnon volé d'hier,
» Et seulement à cause de la chaîne.
» — Donne-moi ton lorgnon... Il me va tout de go :
« C'est juste mon numéro. »
Le brigand feuillette, examine,
Il trouve enfin l'arrêt rendu,
Et lit : *Pour prix d'un nouveau crime,*
Dans huit jours tu seras pendu.

« La peste soit de l'ordonnance ! »
Dit le bandit avec fureur.
Après le chef, chaque voleur
De son destin veut prendre connaissance.
Mais bientôt tous en ont regret :
C'est toujours l'échafaud que le sort leur promet.
Chacun s'écrie : « Au diable la trouvaille !
» Ce livre-là ne contient rien qui vaille !
» Il dégoûterait du métier !
» Il faut le vendre à l'usurier. »
Deux brigands aussitôt se rendent à la ville
Où, pour avoir un accès plus facile,
En tous temps les voleurs, gens de précaution,
Avec les usuriers ont des relations.
Chez l'un deux nos voleurs vont offrir le grand livre.
L'usurier dit : « Je n'en veux pas;
« De l'esprit je fais peu de cas.
» — Ce livre vous apprend comment vous devez vivre.
» — Parbleu ! je le sais bien, c'est avec de l'argent.
» On ne vend plus ni livre ni brochure.
» — Mais payez-nous au moins la couverture...
» Vous n'auriez pas cela sans un besoin urgent !..
» — La couverture, soit. — Voyez, c'est magnifique !
» — Oui, mais je lui crois peu de valeur numérique ;
» Cela me fait l'effet d'un moiré métallique... »
Après avoir longtemps marchandé le destin,
L'usurier des voleurs l'a pour fort peu de chose.
Dès qu'ils sont éloignés, soudain

A feuilleter dedans notre homme se dispose,
En se disant : « J'ai fait un marché d'or!
« Ce livre est vraiment un trésor!...
» Connaître l'avenir!... c'est l'art de la cabale,
» C'est la pierre philosophale!
» Heureux secret! Voyons d'abord
» Ce que me réserve le sort. »
Et l'usurier, cédant à l'humaine faiblesse,
Sur le livre cherche son nom :
Il parcourt à la hâte... il dévore.., il se presse...
Et trouve enfin : *Tu mourras en prison.*
« En prison! non, morbleu! que le diable t'emporte! »
Dit l'usurier, que la frayeur transporte.
« Ce livre-là ne contient rien de bon;
» Je gage qu'il est faux. Tâchons de le revendre,
» En disant cependant qu'il ne trompe jamais.
» Le seigneur, mon voisin, pourra je crois le prendre.
» Pourvu que je fasse mes frais
» C'est tout ce que je veux. C'est vingt francs qu'il me coûte,
» Pour mille, en le donnant, je me montre obligeant,
» Et je rentre dans mon argent. »

Sur ce, le juif se met en route,
Sous sa vieille pelisse il cache le destin,
Et, certes, personne, en chemin,
Ne devine que son sort passe.
Près du seigneur il est admis.

« Monseigneur, excusez, de grâce, »
Dit l'usurier, « si je me suis permis
» De venir devant vous ; mais j'ai là quelque chose
» De précieux ; vous êtes amateur,
» J'ai cru devoir l'offrir à votre honneur.
» C'est du rare, du beau, c'est dans le grandiose !
» — Voyons, drôle, coquin, montre-moi cet objet.
» C'est quelque vieille friperie.
« — Ah ! monseigneur, vous allez, je parie,
» Être enchanté ; vous saurez le secret
» De l'univers... C'est vraiment impayable.
» C'est la chose unique, introuvable,
» Qu'un hasard seul fait tomber dans mes mains ;
» Enfin, le livre des destins.
» — Je crois que ce fripon veut rire...
» — Non, monseigneur, voyez, son seul aspect
» Nous éblouit, nous frappe de respect.
» — Et là-dedans tu dis que l'on peut lire
» Ce qui doit arriver ? — Pas un fait n'est omis !
» — Et combien en veux-tu ? — Mille francs ; je vous jure
» Que c'est là ce que j'ai payé la couverture ;
» Car pour le reste, c'est sans prix. »
Le marché se conclut. L'usurier se retire
En se frottant les mains. « Parbleu, » dit le seigneur,
» Je vais me marier, c'est le cas de m'instruire ;
» D'avance de mon sort savourons la douceur.
» Ma future m'adore ; elle est jolie, aimable ;
» Je suis riche, bien fait, d'un physique agréable,

»Et l'avenir ne doit m'annoncer que bonheur. »
Dans le grand livre il cherche avec courage;
D'y trouver le bonheur étant bien convaincu.
Il lit enfin : *Après six mois de mariage*
Ta femme te fera cocu.

«Oracle impertinent ! » dit-il avec colère,
Jetant d'un coup de pied le livre loin de lui,
»Qu'on coure après ce juif; il faut dès aujourd'hui
»Que cent coups de bâton deviennent son salaire;
»Et vous, laquais, allez soudain,
»Me mettre dans le feu ce livre du destin. »
Les valets emportent le livre;
Mais l'un d'eux, en le regardant,
Dit : « Notre maître nous le livre;
»Au lieu de le brûler, on peut, en le vendant,
»En tirer encore quelque chose. »
Un charlatan passait : le laquais lui propose
De l'acheter; lui cédant le destin
Pour une bouteille de vin.
Le charlatan, charmé de son emplette,
Se dit : « Tous ces gens-là ne sont que des nigauds;
»Quant à moi ma fortune est faite. »
Avec une trompette attirant les badauds,
Notre homme annonce à la foule étonnée
Qu'il prédit l'avenir; que par son art divin
On peut du soir au lendemain

Être au fait de sa destinée.
Chacun court chez le charlatan.
Bientôt, grâce à son talisman,
Il fait fortune immense.
Il dit la vérité, ne se trompe jamais ;
Par sa voix, du destin on entend les arrêts.
Mais qu'en arrive-t-il ? D'une telle science
On s'étonne, on s'effraie, on dit : C'est un sorcier.
Un homme qui sait tout est un suppôt du diable ;
Ce n'est donc plus qu'un misérable
Qu'il faut punir de son métier.

Le charlatan, dans de vives alarmes,
Se sauve, en emportant le destin sous son bras.
Mais le destin est lourd, et sur ses pas
Notre homme croit toujours entendre les gendarmes.
Chez un vieillard, dans le fond d'un hameau,
Il se décide à laisser le gros livre.
« Sans lui, dit-il, j'ai de quoi vivre;
»Tenez, bon homme, acceptez ce cadeau.
»C'est le destin que je vous laisse,
»C'est un livre fort précieux !
» Mais je vais loin, le temps me presse
» Et le garder me semble dangereux. »

Le charlatan est loin. Pendant que sur la terre
S'est passé cet événement,

Retournons chez les dieux. Tout est en mouvement
Auprès du maître du tonnerre :
Le lendemain du jour où l'on a riboté,
Jupiter cherche son grand livre.
« Morbleu ! « dit-il, » je l'avais emporté ;
» Il ne se trouve plus : comment allons-nous vivre ?
» Du diable si je sais quelle marche il faut suivre !
» Allons, Mercure, eh ! vite, holà !
» Il me faut mon destin ; il m'est fort nécessaire.
» Tu vas te rendre sur la terre,
» Il aura roulé jusque-là.
» Pour le ravoir, montre ton savoir-faire,
» Promets beaucoup ; ensuite nous verrons
» Si sur le livre il est écrit que nous tiendrons. »
Mercure part ; il court le monde.
Après avoir cherché de toute part,
Dans une retraite profonde
Il trouve le destin chez un pauvre vieillard.
« Rendez-moi ce livre, mon père, »
Dit Mercure au bon solitaire
Qui reposait sur un banc étendu.
» Il appartient aux dieux ; et, s'il vous est connu,
» Vous savez que du sort il contient le langage. »
» Ah ! » dit en souriant le sage,
» Prenez-le, je ne l'ai pas lu !...
» — Quoi, vraiment... pas même une page ?
» Si dans ce livre je lisais,
» M'auriez-vous vu dormir en paix ?

» — Que voulez-vous que je vous donne
» En échange de sa valeur ?
» — Rien. — Quoi ! rien ?... — Non, c'est de bon cœur,
» Seigneur, que je vous l'abandonne.
» Avoir le don de l'avenir
» Pour les mortels serait un art funeste !
» Jouissons du présent ; gardons le souvenir
» Qui nous rappelle un moment de plaisir ;
» Fermons les yeux sur tout le reste !
» Voilà, je crois, le moyen d'être heureux.
» — Vous êtes sage. — Je suis vieux,
» Et ce livre à mes yeux ne vaut pas une obole !
» Avec votre destin retournez vers les cieux. »

Le vieillard se rendort, et Mercure s'envole.

CHANSONS.

CHANSONS.

La bulle de savon.

AIR du vaudeville de l'intrigue à la hussarde.

De gais enfants du vaudeville,
Dont les refrains sont répandus,
Ont jadis lancé par la ville
Ballons d'essai, ballons perdus ;
Pour moi, ce serait trop de chose
D'avoir à gonfler un ballon,
Et ce n'est qu'en tremblant que j'ose
Souffler ma bulle de savon.

Cette bulle dans un concile
Ne fut pas un droit discuté,

La morale en est très-facile,
Elle a pour dogme la gaîté,
Jadis quelques bulles sur terre
Ont mis de la division,
Mais on n'allume point la guerre
Avec des bulles de savon.

Ma chère bulle, je t'en prie,
Dirige-toi du bon côté;
Reprends une nouvelle vie
Dans le souffle de la beauté;
Mais dans les airs où je te lance,
Si tu ne fuis pas l'aquilon,
C'en est fait de ton existence!
Adieu, ma bulle de savon!

Je n'en suis plus à mon premier amour.

AIR : J'entends au loin l'archet de la Folie.

O toi qui fus ma première maîtresse,
Chère Suzon, que je te trouvais bien !
Il m'en souvient, je t'admirais sans cesse ;
A mon avis il ne te manquait rien.
J'ai vu, depuis, beaucoup de belles femmes !
Mais maintenant, en leur faisant la cour,
Je vois fort bien ce qui manque à ces dames...
Je n'en suis plus à mon premier amour. (*bis.*)

Pourtant Suzon était un peu petite ;
Moi je disais : « Elle en sautera mieux. »
Son nez était fait en pied de marmite ;
Je le trouvais malin comme ses yeux,

D'une maîtresse, à présent, je détaille
Les traits, les pieds, jusqu'au moindre contour;
Je vois bien vite un défaut dans sa taille...
Je n'en suis plus à mon premier amour.

Suzon sortait avec une cornette,
Jupe de toile, et fichu de Madras,
Ceinture en cuir complétait sa toilette;
Et j'étais fier de lui donner le bras.
Si, maintenant, celle que je promène
N'est pas coiffée et mise au goût du jour,
Je suis maussade et je lui parle à peine...
Je n'en suis plus à mon premier amour.

Chez un traiteur modeste et solitaire
J'allais souvent dîner avec Suzon;
On nous servait un frugal ordinaire;
J'étais près d'elle, et tout me semblait bon;
Avec ma belle, aujourd'hui, quand je dîne,
Je veux bon vins et bons mets tour-à-tour;
Un plat manqué me fait faire la mine :
Je n'en suis plus à mon premier amour.

Près de Suzon on me voyait encore,
De ma tendresse empressé de causer,

Six fois par jour lui dire je t'adore,
Et puis toujours prêt à recommencer;
Mais, à présent, pour peindre mon délire,
J'ai beau vouloir faire le troubadour,
Après deux mots je n'ai plus rien à dire!
Je n'en suis plus à mon premier amour.

La gloire et la fortune,

OU LE RÊVE D'UN PAUVRE DIABLE.

AIR : De la Boulangère.

Une nuit, le diable m'offrit
La gloire et la fortune,
Me disant : « Le sort te sourit,
» Choisis, mais n'en prends qu'une. »
La gloire était fort de mon goût,
Mais j'aimais la fortune
Beaucoup,
Oui, j'aimais la fortune.

Je dis au diable : « Éclaire-moi :
» La gloire est moins commune ;
» Mais je voudrais, de bonne foi,
» Un bonheur sans lacune. »
Le diable alors me dit tout haut :
Choisis donc la fortune,
» Nigaud,
» Choisis donc la fortune. »

Mais je voudrais être cité
De Rome à Pampelune,
Par tous nos poètes chanté,
Et plutôt deux fois qu'une.
Le diable alors me répondit :
« On trouve à la fortune
» L'esprit,
» Choisis donc la fortune. »

Je dis au diable : » J'aime encor
» Et la blonde et la brune :
» La gloire vaut-elle bien l'or
» Pour séduire chacune ? »
» Non, me répondit le démon,
» Prends plutôt la fortune.
» Fripon,
» Prends plutôt la fortune.

« Mais, » repris-je, « j'avais pour but
» La scène ou la tribune :
» Puis j'arrivais à l'Institut
» Sans clameur importune.
» Eh bien ! » répondit Lucifer,
« Prends toujours la fortune,
» Mon cher,
» Prends toujours la fortune. »

En m'écriant : « Je te choisis,
» Séduisante fortune, »
Je m'éveillai, mais je ne vis
Qu'un fort beau clair de lune ;
Et j'attendrai longtemps, je croi,
La gloire et la fortune
Chez moi,
La gloire et la fortune.

Encore un moment.

—

Air à faire.

« Quittons-nous mon ami, » dit la tendre Lisette,
» C'est demain qu'à l'autel je reçois ton serment ;
» Oui, mais avant demain, chère Lise, en cachette,
» Ne pouvons-nous causer tous deux dans ta chambrette ?
» Reste encore un moment. »

Le grand jour est venu : Lise, encor plus jolie,
A l'autel a reçu la main de son amant ;
Le soir, il veut du bal emmener son amie,
Mais Lise, qui rougit, lui dit : « Je t'en supplie,
« Reste encore un moment. »

Dans les bras de l'hymen bientôt l'amour sommeille ;
Le mari, le matin, s'échappe promptement.

Vainement Lise, alors, qui soupire et s'éveille,
Cherche à le retenir, et lui dit à l'oreille :
« Reste encore un moment. »

La fossette.

Air : Ma tante Urlurette.

De la belle qui nous plaît
Nous célébrons chaque trait :
Je chante de ma brunette
La fossette (*bis.*)
Que j'aime en Lisette.

Que de dames du grand ton
Voudraient avoir au menton
Cette marque si bien faite
En fossette,
Comme ma Lisette !

Ce petit trou séduisant
Lui donne un air agaçant ;
On lorgne de la coquette
La fossette,
Charme de Lisette.

Chaque femme a des cheveux,
Un nez, des dents et des yeux,
Mais je vois mainte fillette
Sans fossette,
Comme ma Lisette.

On peut farder ses appas,
Grossir ses jambes, ses bras,
Mais on ne peut faire emplette
De fossette,
Comme ma Lisette.

Auprès d'un minois joli
Je serai toujours poli ;
Mais qui me met en goguette ?
La fossette
Que j'aime en Lisette.

Quel est ce charmant endroit
Où l'on peut mettre le doigt,

Et faire un nid d'amourette ?
La fossette
Que j'aime en Lisette.

Devant un si joli trou,
Moi je fléchis le genou,
Prêt à baiser en cachette
La fossette
Que j'aime en Lisette.

O ma belle, si tu veux
Que je sois toujours heureux,
A d'autres jamais ne prête
Ta fossette,
Ma chère Lisette.

Sur la mort du peintre David.

AIR : T'en souviens-tu ? disait un capitaine.

Du Nord ici quel bruit vient se répandre ?
Vaine douleur ! ô regrets superflus !
Dans le tombeau David vient de descendre ;
Un grand artiste, un grand peintre n'est plus.
Mais j'aperçois au temple de mémoire
La Renommée inscrivant ses succès,
Tracer ces mots, que répète la gloire :
« Ton nom, David, ne périra jamais. »

Toi qui créas *Brutus, les Thermopyles*,
Dont pour modèle on prendra les tableaux,
Vois, ici-bas, tes élèves dociles,
Vers le vrai beau diriger leurs pinceaux ;

Entends leurs voix, ils couronnent ta tête,
C'est de lauriers et non pas de cyprès,
Car chacun d'eux en te pleurant répète :
« Ton nom, David, ne périra jamais. »

Si dans l'exil tu finis ta carrière,
Si l'étranger fut plus heureux que nous,
A ta patrie, en fermant ta paupière,
Ton cœur donnait un dernier rendez-vous.
Ah ! ne crains pas qu'un jour elle t'oublie !
Par le talent tu fus toujours Français ;
L'artiste meurt, mais non pas son génie
« Ton nom, David, ne périra jamais. »

La promenade a âne.

Chansonnette historique qui fera voir aux demoiselles les dangers que court l'innocence en allant au galop.

Air : Quand Vénus sortit de l'onde.

C'est au bois de Romainville
Qu'un séducteur trop habile,

Par une grande chaleur,
Devint maître de mon cœur.
Il se peut qu'on me condamne ;
J'en conviens de bonne foi,
Je voulus avoir un âne ;
Auguste vint avec moi.

Nous vîmes dans la campagne
Un baudet et sa compagne.
Sur l'ânesse mon amant
S'enfourcha très-lestement ;
Puis Auguste, avec malice,
M'offrit le gros *asinus ;*
Moi, j'étais simple et novice,
Et je me campai dessus.

Auguste avec sa bourrique,
Qu'il pousse, fouette et pique,
Caracole autour de moi
Sans montrer aucun effroi ;
Tout en trottant il me glisse
Un aveu tendre et charmant !...
Ah Dieu ! comme l'exercice
Nous prépare au sentiment !

Je tire de gauche à droite,
Mais dans une route étroite
Mon âne va se fourrer,
Il veut toujours se cabrer.
Je vais être la plus forte ;
L'ânesse vient à crier.
Zeste, mon âne m'emporte
Auprès de mon cavalier.

Dans cette course rapide,
Ma main a lâché la bride ;
En sautant sur mon baudet ;
Le vent m'ôte mon bonnet ;
Vainement je me rajuste,
Je glisse sur le gazon...
Et je tombe près d'Auguste,
La tête sous mon jupon.

Sans songer à ma monture,
Profitant de l'aventure,
Mon amant, à mes côtés,
Veut prendre... des libertés ;
Il m'embrasse, je me damne !
Il me conte ses amours,
Je crie : « Arrêtez donc l'âne ! »
Mais le traître va toujours.

Quand je retrouvai ma tête,
Devant moi je vis ma bête;
Mais mon âne était changé :
Il paraissait corrigé;
Pour revenir, moins timide,
Je voulus monter dessus,
Et je lui lâchai la bride...
Mais il ne se cabra plus.

Les deux voyageurs.

Air : A voyager passant sa vie, *ou* Air nouveau de M. H. Berton.

Dans la carrière de la vie
Jetés tous deux par le destin,
L'Amitié de l'Amour suivie
Se trouvent un jour en chemin.

Vers le plaisir chacun voyage,
Se donnant parole au retour.
Car de l'Amitié c'est l'usage
D'aller moins vite que l'Amour.

En folâtrant l'Amour avance,
Il aime à voyager sans frein ;
L'Amitié marche avec prudence,
En sonde d'abord le terrain ;
Fuyant toute route nouvelle,
Lorsque l'autre prend un détour,
L'Amitié jamais ne chancelle,
Souvent le pied glisse à l'Amour.

Sur sa route le dieu de Guide
Fait parfois répandre des pleurs :
Suivant le penchant qui le guide,
Il cueille les plus belles fleurs ;
Au gré de son humeur bizarre,
A chacun il fait quelque tour;
Mais l'Amitié vient, et répare
Les fautes que commet l'Amour.

Le premier, le volage arrive
Au but, objet de son désir;
L'Amitié, toujours plus tardive,
Ne vient qu'après chez le Plaisir.

Elle y cherche le téméraire,
Mais il n'était resté qu'un jour :
Le Plaisir avait eu beau faire,
Il n'avait pu fixer l'Amour.

Depuis que je ne te vois plus.

Air : Du vaudeville de Psyché, *ou* Air nouveau de M. Voizel.

C'en est donc fait, ma Virginie,
Pour jamais tu veux me quitter ;
Ce qui m'étonne, mon amie,
C'est de souvent te regretter.
Quand tu me prouvais ta tendresse,
Tes soins étaient fort mal reçus ;
Mais je voudrais te voir sans cesse...
Depuis que je ne te vois plus.

Chaque jour, avec indolence,
Auprès de toi je me trouvais ;
Mes yeux avec indifférence
Voyaient tes grâces, tes attraits ;
Aujourd'hui je leur rends les armes ;
Mes sens d'y penser sont émus !...
Et je vois en toi mille charmes !
Depuis que je ne te vois plus !

Lorsque nous causions, il me semble
Que je te trouvais peu d'esprit ;
Et nous passions une heure ensemble
Parfois sans nous être rien dit :
A présent, combien je soupire
Après tous ces moments perdus !...
J'ai mille choses à te dire
Depuis que je ne te vois plus.

Souvent tu me disais : « Je t'aime ! »
Et cela me touchait fort peu ;
Mon cœur, je te l'avoûrai même,
Répondait mal à cet aveu.
Maintenant quel feu me dévore !
Tous mes désirs sont revenus !...
Enfin je sens que je t'adore
Depuis que je ne te vois plus.

L'homme sans souci.

AIR du vaudeville de l'Actrice.

Le hasard, de mon existence
A presque toujours fait les frais :
Le hasard me donna naissance,
Et même d'assez jolis traits;
D'une heureuse philosophie
Ayant aussi ma bonne part,
Pour passer plus gaîment ma vie,
Moi, je compte sur le hasard.

Le hasard donne la fortune,
Quelquefois même les grandeurs;
Chassant toute crainte importune,
Moi, j'attends en paix ses faveurs;

Souvent le talent, le mérite,
Obtiennent à peine un regard.
Si les sots parviennent plus vite,
C'est que l'on doit tout au hasard.

Qu'un homme vante près des dames
Son respect, sa fidélité;
Qu'un autre maudisse des femmes
Les ruses, la légèreté;
Moi, je ne fais près d'une belle
Ni le Caton, ni le cafard;
Pour en trouver une fidèle,
J'en aime plusieurs au hasard.

Si j'épouse femme gentille,
Au hasard je la choisirai;
Pour être père de famille,
Au hasard je m'en remettrai.
Je sais bien que de ma carrière
Le terme viendra tôt ou tard!
Mais jusqu'à la fin on espère
Quand on s'abandonne au hasard.

Le droit du châtelain de Bétizy.

CHANSONNETTE HISTORIQUE.

Air du Ballet des Pierrots.

Dans le bon vieux temps, maint usage
Attestait les droits du seigneur :
Droits de cuissage et de jambage
Étaient alors fort en vigueur.
Parmi ces usages très-drôles,
Écoutez un peu celui-ci,
Que j'ai trouvé sur les contrôles
Du châtelain de Béthizy.

Lorsque passaient dans son domaine
De ces filles au doux minois
Que le plaisir souvent entraîne,
Qui de l'amour suivent les lois,

Il fallait qu'alors la petite
Allât, sans marquer nul souci,
Payer quatre deniers, bien vite,
Au châtelain de Béthizy.

Quatre deniers, allez vous dire,
Ce n'est là qu'un droit fort petit;
Pour moi, je trouve que le sire
Devait en tirer grand profit;
Songez donc que toute amourette
Étant par-là taxée aussi,
On enflait souvent la cassette
Du châtelain de Béthizy.

De crainte que par quelques belles
L'usage ne fût oublié,
Le seigneur guettait toutes celles
Qui n'avaient pas encore payé.
Surveillant chaque tête-à-tête,
Que de choses il vit ainsi !...
Il n'était vraiment pas si bête
Le châtelain de Béthizy !

Chez nous si l'on voyait les filles
Pour un faux pas payer encor,
Nos Françaises sont si gentilles,
Qu'elles grossiraient le trésor ;

Pour moi, content de mon salaire,
Je serais riche, Dieu merci !
Si, dans Paris, je pouvais faire
Le châtelain de Béthizy.

Un baiser de mon fils.

Air : Muse des bois.

Lorsque j'étais au printemps de ma vie,
Et que l'amour remplissait seul mon cœur,
Tendres faveurs d'une femme jolie
Étaient pour moi le suprême bonheur.
Ah! j'ignorais qu'il fût dans la nature
Un sentiment plus parfait, plus exquis;
Mais j'ai connu l'ivresse la plus pure
En recevant un baiser de mon fils.

Encor dans l'âge et d'aimer et de plaire
Déjà mon fils m'occupe constamment,
Et, je le sens, le bonheur d'être père
Est bien plus doux que celui d'être amant.
On est parfois trompé par ses maîtresses,
Soi-même on manque à ce qu'on a promis;
Mais nul soupçon ne se mêle aux caresses
En recevant un baiser de son fils.

Vous que je vois, au sein de l'opulence,
Pour des grandeurs vous agiter encor,
Malgré votre or, malgré votre puissance,
Je ne saurais envier votre sort.
Vrais courtisans chaque jour on vous trouve
De vains honneurs, de titres plus épris!
Connaissez-vous le bonheur qu'on éprouve
En recevant un baiser de son fils?

En vieillissant nous ne sentons plus naître
Ce feu brûlant que l'on appelle amour;
Ce feu plus doux, qu'un fils nous fait connaître,
Dans notre cœur s'augmente chaque jour;
Les cheveux blancs, s'ils éloignent les belles,
Rendent pour nous nos enfants plus soumis;
Et songe-t-on que le temps à des ailes
En recevant un baiser de son fils?

Jouets du sort, par un revers funeste,
En un instant il détruit nos projets;
Qu'il m'ôte tout, mais que mon fils me reste,
Sans murmurer j'attendrai ses décrets;
Tranquille alors à mon heure dernière,
Je me dirai près de lui je finis,
Heureux encor de fermer ma paupière
En recevant un baiser de mon fils!

Le chevalier errant.

Air connu de M. Mengal.

Dans un vieux château de l'Andalousie,
Au temps où l'amour se montrait constant,
Où beauté, valeur et galanterie
Guidaient au combat un fidèle amant,
Un preux chevalier un soir se présente,
Visière levée et la lance en main,
Il vient demander si sa douce amante
N'est pas, par hasard, chez le châtelain.

« Noble chevalier, qu'elle est votre a[illegible]
Demande à son tour le vieux châtelain.
« — Ah ! des fleurs d'amour c'est la plus jolie !
» Elle a teint de rose et peau de satin ;
» Elle a de beaux yeux, dont le doux langa[illegible]
» Porte en notre cœur plaisirs et tourments !
» Elle a tout enfin, elle est belle et sage.
» — Pauvre chevalier, chercherez longtemps.

» Depuis qu'ai perdu cette noble dame,
» N'ai plus de repos, n'ai plus de plaisirs !
» En chaque pays, guidé par ma flamme,
» Vais cherchant l'objet de tous mes désirs ;
» Des Gaules j'ai vu les plaines fleuries,
» Du Nord parcouru le climat lointain !
» J'ai trouvé partout des femmes jolies ;
» Mais fidèle amie, hélas ! cherche en vain.

» Guidez de mes pas la marc[illegible] :
» Verrai-je en tous lieux [illegible] ?
» — Mon fils, votre sort, [illegible],
» Ce que vous cherchez [illegible] ;
» Poursuivez pourtant [illegible]
» Et, si rencontrez un pareil trésor,
» Ne le perdez plus ; adieu, bon [illegible]
L'amant repartit, [illegible]

Elle était si jolie.

Air : Elle avait tout pour plaire.

J'ai perdu le cœur de Zélie ;
D'un autre elle écoute les vœux ,
En rompant le nœud qui nous lie ,
Je brûle encor du même feux...
Elle était si jolie.

Par ses travers même embellie ,
Elle unissait pour nous charmer
L'esprit, la grâce à la folie ;
Pouvait-on la voir sans l'aimer ?
Elle était si jolie !

Quand son abandon m'humilie ,
Quand elle trahit nos amours ,
Je sens qu'il faut que je l'oublie ,
Et pourtant j'y pense toujours...
Elle était si jolie !

Mais trouve-t-on femme accomplie !
Une autre me trompera mieux !
Autant valait garder Zélie ,
L'adorer et fermer les yeux...
Elle était si jolie !

Profession de foi d'un amateur du beau sexe.

Air : J'ons un curé patriote.

J'entends dire à mainte dame
Que le cœur ne fait qu'un choix ,
Que d'une sincère flamme
Il ne brûle qu'une fois ;
Par de beaux yeux enjôlé
Mon cœur a souvent brûlé ,
Et toujours ,
Oui , toujours ,
Comme à mes premiers amours ,
Tout comme à mes premiers amours.

Brûle-t-on d'amour extrême,
On croit qu'il n'a point d'égal;
Mais toutes les fois qu'on aime,
On n'en aime pas plus mal.
J'ai cent fois changé d'objet,
Et, chaque fois qu'on me plaît,
C'est toujours,
Oui, toujours,
Comme à mes premiers amours,
Tout comme à mes premiers amours.

Doux charme, bonheur suprême
Que me fit goûter Jenny!
Mon cœur t'éprouva de même
Dès que je connus Fanny,
Quand je vis Éléonor,
Je te ressentis encor,
Et toujours,
Oui, toujours,
Comme à mes premiers amours,
Tout comme à mes premiers amours.

On dit qu'on aime sans cesse
L'objet de ses premiers feux;
Moi, ma dernière maîtresse
Me semble toujours la mieux.
Tant que d'un autre tendron
Je n'ai pas vu l'œil fripon,

C'est toujours,
Oui, toujours,
Comme à mes premiers amours,
Tout comme à mes premiers amours.

De Chloé, charmante blonde,
J'aimais les jolis cheveux ;
De Zoé la mine ronde,
De Rose l'air angoureux ;
Je leur ai fait le serment
De les aimer tendrement,
Et toujours,
Oui, toujours,
Comme à mes premiers amours,
Tout comme à mes premiers amours.

Pourquoi n'aimer qu'une belle,
Puisqu'elles ont mille appas :
Au bordeaux est-on fidèle
Dans un excellent repas!
Beaune, chambertin, pomard,
Tous nous semblent du nectar!
C'est toujours,
Oui, toujours,
Comme nos premiers amours,
Tout comme nos premiers amours.

C'est un banquet que la vie ;
Amis, pour qu'il soit joyeux,
Il faut que l'on y convie
Jeunes femmes et vins vieux.
Mais ayons de quoi choisir,
Cela fait que le plaisir
Est toujours,
Oui, toujours,
Comme à nos premiers amours,
Tout comme à nos premiers amours.

Les désirs d'un amant... d'autrefois.

Air à faire.

Viens, o mon Isaure,
Viens près du torrent,
Qu'à peine colore
Un soleil mourant.
Une onde légère
Mouille ces roseaux ;

Tu trembles, ma chère,
Au bruit de ces eaux ;
Cet endroit est sombre :
Mais qu'importe l'ombre ?
Pour parler d'amour
Cherche-t-on le jour ?

Viens, o mon Isaure,
Viens sous ce rocher,
Où nul être encore
N'a su nous chercher ;
De ce lieu sauvage
Tu crains la fraîcheur,
Reste davantage
Tout contre mon cœur.
Cet endroit est sombre,
Mais qu'importe l'ombre ?
Pour parler d'amour
Cherche-t-on le jour ?

Viens, o mon Isaure,
Viens dans la forêt,
Tout le monde ignore
Ce sentier secret.
Cette herbe fleurie
Par ton pied mignon

Doit être flétrie ;
Viens sur ce gazon ;
Cet endroit est sombre,
Mais qu'importe l'ombre ?
Pour parler d'amour
Cherche-t-on le jour ?

O ma chère Laure !
Désirs superflus ;
Ce cœur qui t'adore
Voudrait encore plus :
Une grotte obscure
Où tu m'aimerais,
Un lit de verdure
Où tu dormirais :
Et toute la vie
Passer, mon amie,
Te parler d'amour
La nuit et le jour.

Cadet Buteux au Jardin-Turc.

POT-POURRI.

Air de Préville et de Taconnet.

Avec Manon, par un' belle soirée,
Je nous disons : « Il faut prendre le frais ;
« J'trouv'rons partout du café d' chicorée,
» Dirigeons-nous vers le Marais. (*Bis.*)
» Au Jardin-Turc, lui dis-je, il faut nous rendre ;
» Mets l' casaquin, v'là l'habit qu' j'ai risqué,
» Pour entrer là, c'est qu'faut être musqué !
» J' nous régal'rons : on dit qu'on peut y prendre
» Ben des objets, dont l' prix n'est pas marqué.

AIR : M. de Catinat.

Alors, bras d'sus bras d'sous, je prenons notre élan ;
Et j' tombons à la port' du jardin du Sultan ;
L'vétéran dit qu' Nanon a z'un fichu d' couleur,
Là-d'sus, moi, je m'avance, et j' lui chante en majeur :

AIR : Une robe légère.

« Ce fichu, mon p'tit homme,
» Suffit à ma Nanon,
» Et pour avoir la pomme,
» Je dis qu'elle a l' pompon !
» A l'Opéra-Comique
» Tu n'as donc pas été ?
» Apprends que le physique
» Embellit la beauté.

AIR du Galoubet.

« Nous sommes dedans, (*Bis.*)
» Ma fine, ce n'est pas sans peine,
» Il a fallu montrer les dents :

» Reprenons un peu notre haleine,
» Nanon est heureuse comme une reine !...
» Nous sommes dedans. (*Bis.*)

AIR : Dans les gardes françaises.

J'voyons une terrasse
Où sont des gens bien mis,
J'voyons du monde qui passe,
J'en voyons qu'est assis ;
Puis des cadets Eustaches
D' nous pousser trouv' moyen,
En criant : gar' les taches !
Quand ils ne portent rien.

AIR : Ce mouchoir, belle Raymonde.

Mais, ma Nanon qu'aime l'ombre,
Dans un p'tit ch'min guid' mes pas ;
Là, j' voyons, quoiqu'il fasse' sombre,
Plus d'un couple s' parler bas ;
Nanon s'arrête, j' la gronde,
Et j' lui dis, devant chaqu' bosquet :
« Ne dérangeons pas le monde,
» Laissons chacun comme il est. »

AIR de l'Écu de six francs.

Nanon, qui fait tout c' qu'ell' voit faire,
S'écrie aussitôt : » J' veux m'asseoir. »
Je lui dis : « Voilà notre affaire,
» Entrons dans ce bosquet tout noir. » (*Bis.*)
Là, sur ce qui lui fait envie
J' dis à Nanon de réfléchir,
Ell' m' répond : « Pour nous rafraîchir
« Prenons du punch à l'eau-de-vie. »

AIR : Encore un quarteron, Claudine.

Le punch flamb', moi, j'espère
Prendre un baiser, morbleu !
Et j' dis à la p'tit' mère ,
Qui me résiste un peu :
« On n'y voit qu' du feu,
» Ma chère,
« On n'y voit qu' du feu. «

AIR de la Petite Sœur.

A côté d' nous, dans chaqu' bosquet,
Quoiqu'il ne brillât nulle flamme, (*Bis.*)

J'aperçûmes, grâce au quinquet,
Un monsieur brûler pour un' dame ;
Ils causaient de leurs sentiments,
Ça les altérait, je suppose,
Car ces messieurs, à tous moments
Prétendaient prendre quelque chose. (*Bis.*)

Air : Signora Povera (du Concert à la cour).

Mais à droite, on disait à not' oreille,
« Voulez-vous
« M'accorder un rendez-vous ? q
» — Ah ! ah ! ah ! ah !... ah ! ah ! ah ! ah !
» — Je n'éprouvai jamais ardeur pareille !
» Acceptez une glace, une groseille...
» Ah ! ah ! ah ! ah !... ah ! ah ! ah ! ah !

Même air.

V'là qu'à gauch', l'homme dit à la bourgeoise,
« Voulez-vous
» Des cach'mir's et des bijoux ?
» — Ah ! ah ! ah ! ah !... ah ! ah ! ah ! ah !
» — Vous vous taisez... goûtez ma bavaroise...
» Le joli bras !... Prenez une framboise...
» Ah ! ah ! ah ! ah !... ah ! ah ! ah ! ah ! »

AIR : Faut-il qu'un homme soit, etc.

A droite la femme répond :
« Voyez comme je suis émue !
» Avec vous si je suis venue,
» C'est que mon mari dans le fond,
» Mérite bien un tel affront.
» Depuis un an il me délaisse ;
» Monsieur prétend que son docteur
» Lui défend la moindre tendresse...
» Faut-il qu'un homme soit menteur !... » (*Bis.*)

AIR : Daignez m'épargner, etc.

A gauche, le monsieur disait :
« Ma chère, je ne veux rien taire ;
» Je suis marié, c'est un fait,
» Mais ma femme ne saurait plaire ;
» Elle a quarante ans bien sonnés.
» Ce n'est pas que je la déteste !
» Mais elle a les traits bourgeonnés,
» Les cheveux roux, les yeux tournés...
» Daignez m'épargner le reste. »

Air : Vite, vite, prenez le patron.

« Faut, mon fils,
» Des époux assortis, »
M' dit Nanon,
En croquant l'macaron',
Je t'aim', mais!
« Si tu m' trompais
» Jamais,
» Je t'estropîrai,
» Je te tûrai,
» Vrai.
» — Nanon, un baiser!
» — Veux-tu m'laisser!
» Voilà les garçons
» Qui rôdent dans les environs.
» — Un baiser, j' te dis.
» C' n'est pas permis...
» Est-il libertin,
» Est-il taquin!
» Dieu! quen lutin!
» — J'laurai bien...
» — Tu n'auras rien,
» Vaurien. »
Vlà-t-il pas
Qu'alors en jouant des bras,

Patatras !
J'fais rouler à quatr' pas
De d'sus la table sur le sol
L'bol !

Air des Trembleurs.

Nanon crie, elle est fâchée ;
Ell' dit que je l'ai tachée ;
Elle s'était endimanchée
Pour venir au boulevard.
Effrayés de ce tapage,
Les couples du voisinage
Sortent de dessous l'ombrage
Pour soupirer autre part.

Air : Ciel ! l'univers, etc.

Mais qu'est-ce donc ? on se chante une gamme,
Près du quinquet les amants s' trouvant tous ;
A gauche on dit : « C'est ma femme ! »
A droite : « C'est mon époux !
« — Perfide ! — Infâme !
» — Crains mon courroux !

» — Sont-ils bêt's » dit Nanon,
» Eh ! pourquoi donc
» Prendre ce ton ?
» I's d'vraient soudain
» S'donner la main. »

AIR du Mirliton.

« Qu' faisiez-vous ici, madame ?
» Dit le mari furibond.
» Monsieur, lui répond sa femme,
» J'apprenais de ce beau blond
» L'air du mirliton,
» Mirliton, mirlitaine,
» L'air du mirliton, ton, ton.

AIR : Mes chers enfants, unissez-vous.

« Mais vous, monsieur, dans c' bosquet-là,
» Avec mamzell' qu'alliez vous faire?
» Vous me refusez l' nécessaire !
» Et vous fait's ici des *extra !*
» Madam' ! mam'zelle est une' vestale,
» Qu' son pèr' me laiss' prom'ner les soirs
» Pour que j' l'instruis' sur les devoirs
» De la piété filiale. » (*Bis.*)

AIR : Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

Durant le colloque précédent,
Le blond et la demoiselle
Jugèrent qu'il était prudent
De n' pas s' mêler d' la qu'relle ;
Laissant les autres s' tirer d' là,
Zeste, chacun d'eux s'en alla,
Fila.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Les époux restèr'nt comm' baba.

AIR du fleuve de la vie.

Par les chers objets de leur flamme
S' voyant alors abandonnés ,
Monsieur prend le bras de madame ,
Ils ont tous les deux un pied d' nez.
En songeant au nœud qui les lie ,
Ils dis'nt qu' c'est divertissant
De descendre, en se haïssant ,
Le fleuve de la vie !

Air : J'ons un curé patriote.

Nanon, qu'est toute fripée,
M' dit : « Sortons d'ici, Cadet,
« J'aime ben mieux la Râpée,
» On y voit ce qu'on y fait.
» Quand tu me promèneras,
» Quand tu me régaleras,
» C'est fichu !
» C'est là qu' tu,
» C'est là qu' tu m'emmèneras,
» Oui, c'est là que tu m'emmèneras. »

Air de la Croisée.

J' partons, et d'un air gracieux
A mon bras Nanon se balance :
Mais de c' que j'ons vu dans ces lieux
Je tirons cette conséquence :
Époux d'un minois agaçant,
Redoutez-y les infortunes !
Car au Jardin-Turc, le croissant
N'est pas là pour des prunes.

Ma Lisette, quittons-nous.

AIR : Depuis longtemps j'aimais Adèle, *ou* Air de M. Ét. Voizel.

Quittons-nous, mon aimable Lise,
Ton cœur ne peut se corriger ;
Crois-moi, tu te seras méprise
En jurant de ne plus changer.
Ta bouche, toujours avec grâce,
Dit que j'ai tort d'être jaloux ;
Mais pour moi tes yeux sont de glace !...
Tiens, ma Lisette, quittons-nous.

Lorsque dans un tendre délire
Tu jurais de m'aimer toujours,
Ton âme ne pouvait suffire
A tes transports, à nos amours.
Ta main alors cherchait la mienne :
La presser te semblait bien doux !

Maintenant je cherche la tienne...
Tiens, ma Lisette, quittons-nous.

Jadis le temps passait bien vite!
Cependant nous n'étions que deux;
Mais ta chambre, quoique petite,
Suffisait pour nous rendre heureux.
Maintenant, tu regardes l'heure
Au lieu de pousser les verroux !...
L'ennui pénètre en ta demeure...
Tiens, ma Lisette, quittons-nous.

Mais ne crains pas que je te blâme,
On n'est point maître de son cœur;
Demain peut-être une autre femme
Doit m'inspirer une autre ardeur;
Alors tes charmes, que j'adore,
Dans mon cœur s'effoceraient tous;
Ah ! pendant que je t'aime encore,
Tiens, ma Lisette, quittons-nous.

Plus on est d'amis, plus on boit.

Chanson de table faite pour une réunion d'artistes.

Air : Francs buveurs que Bacchus attire.

Loin de nous, chassant l'humeur noire,
Tous, gais artistes, bons vivants,
Aimant à chanter, rire et boire,
Nous nous rassemblons tous les ans.
A nous un ami s'incorpore,
Avec plaisir on le reçoit,
Nous en trinquerons mieux encore,
Plus on est d'amis (*bis*), plus on boit.

Le plaisir fuit la solitude,
Pour le trouver vive un banquet !
Où, se délassant de l'étude,
On chante gaîment son couplet.

A trinquer un ami m'engage,
J'en vois deux, mon plaisir s'accroît;
J'en vois dix, je bois davantage.
Plus on est d'amis (*bis*), plus on boit.

La vigne date du déluge;
Noé, patriarche divin,
Quand vint la fin de ce grabuge,
Dit : « Assez d'eau, songeons au vin. »
C'est grâce à lui qu'on se rassemble,
A notre amour il a bien droit;
Vivons en paix, choquons ensemble :
Plus on est d'amis (*bis*), plus on boit.

Que l'on se boxe en Angleterre,
Qu'à Rome on aille faire un vœu,
Qu'en Chine on se fasse la guerre,
Nous nous en soucions fort peu.
Pour s'égayer le Français chante;
Ici, messieurs, pour tout exploit,
Au lieu d'un coup, buvons-en trente,
Plus on est d'amis (*bis*), plus on boit.

Que chacun boive à sa maîtresse,
Et même il serait bien, je crois,
De boire aussi, par politesse,
A nos maîtresses d'autrefois;

Par ce moyen, jusqu'à l'aurore,
Nous resterons en cet endroit,
Et demain nous dirons encore :
Plus on est d'amis (*bis*), plus on boit.

Éloge des cheveux roux.

Air du ballet des Pierrots.

Nous voyons chacun dans ce monde
Avoir ses penchants favoris ;
L'un adore une femme blonde,
Des brunes un autre est épris ;
Les cheveux châtains ont fait naître
Tendres soupirs, aveux bien doux ;
Moi, je vous surprendrai peut-être,
Mais je suis pour les cheveux roux.

En se promenant dans la ville,
A chaque pas on voit marcher

Des blondes, des brunes par mille !
Les rousses, il faut les chercher ;
Suivez-vous gentille brunette,
Vingt jeunes gens font comme vous ;
Mais on voit plus souvent seulette
La jeune fille aux cheveux roux.

Tarquin adorait de Lucrèce
L'air noble, le nez aquilin ;
Catulle aimait de sa maîtresse
Le joli bras et l'air malin ;
Ce fut pour les beaux yeux d'un pâtre
Qu'Hélène trompa son époux,
Mais Antoine de Cléopâtre
Aimait surtout les cheveux roux.

S'il faut en croire un vieil adage,
Les yeux sont le miroir du cœur ;
Les cheveux prouvent davantage,
Et je juge sur leur couleur :
La blonde est souvent nonchalante,
La brune se met en courroux,
Mais l'âme doit être brûlante
Lorsque l'on a les cheveux roux.

La peureuse.

Air : Du beau ciel de l'Occitanie.

Nous habitons une chaumière
Sur la colline, au bord de l'eau ;
Là, seule, auprès de ma grand'mère,
Dans le jour tout me semble beau ;
Mais dès que la nuit devient sombre,
La paix s'éloigne de mon cœur ;
Je tremble en regardant mon ombre,
Et de tout je sens que j'ai peur.

Du chêne dont j'aime l'ombrage,
Quand le soleil est trop ardent,
Le soir je fuis l'aspect sauvage ;
Il me semble voir un géant.

Sous le bosquet, où, dès l'aurore,
Chanter, jouer, fait mon bonheur,
Quand il fait nuit je tremble encore,
Et de tout je sens que j'ai peur.

Le matin je cours la campagne
Sans redouter aucun danger;
Mais le soir la frayeur me gagne
Rien que pour aller au verger.
Le vent qui souffle le feuillage,
Au loin, les pas du laboureur,
Jusqu'à la cloche du village,
Ah ! de tout je sens que j'ai peur.

Le matin sur l'herbe fleurie
Avec Colin j'aime à causer,
Souvent même, quand il m'en prie
Je lui permets de m'embrasser;
Mais le soir, pour faire l'aimable,
Chez nous, s'il frappe avec douceur,
Je dis : « N'ouvrons pas, c'est le diable ! »
Car de tout je sens que j'ai peur.

Ah ! comme je suis malheureuse
Quand vient l'heure de se coucher !
Jusqu'à mon lit, toute honteuse,
Je vais en m'écoutant marcher,

Si j'entends le moindre murmure,
Tout habillé, avec terreur,
Je me mets sous ma couverture,
Et là, toute la nuit j'ai peur.

Le retour.

Air d'Aristippe.

Je te revois, mais tu n'es plus la même,
Entre nous deux que s'est-il donc passé ?
Auprès de moi, ta froideur est extrême,
Tes yeux distraits, ton air embarrassé.
Pour oublier les ennuis de l'absence
A te revoir quand j'ai su parvenir,
Si tu n'as plus que de l'indifférence...
Devais-tu donc me laisser revenir !

Quoique éloigné, je te voyais sans cesse,
Ton souvenir me suivait en tous lieux;
Je te rêvais me prouvant ta tendresse,
Me répétant le plus doux des aveux;

Je te voyais versant encore des larmes
Quand il fallut loin de toi me bannir !...
L'illusion du moins avait des charmes...
Devais-tu donc me laisser revenir !

Tu n'aimes plus... mais quel trouble t'agite ?
Ton front rougit, j'entends trembler ta voix ;
Plus oppressé déjà ton sein palpite,
Et ton regard devient comme autrefois.
Mais, ô douleur !... un autre amour t'enchaîne...
Ce doux regard, je n'ai pu l'obtenir !
Ah ! pour me faire éprouver tant de peine,
Devais-tu donc me laisser revenir !

La bienfaisance,

OU HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE.

Air : Pensez à moi.

Faites le bien, *(Bis.)*
C'est ce que je dis à la ronde.
Contre le destin chacun gronde ;
Moi, d'être heureux j'ai le moyen,

Imitez-moi, jeunesse aimable,
Pour trouver le temps supportable,
Faites le bien. (4 *fois.*)

Faites le bien,
Vous qui, malgré votre richesse,
Rongés par l'ennui, la paresse;
Goûter tout sans jouir de rien;
Si vous voulez qu'on vous honore,
Vous pouvez être heureux encore,
Faites le bien.

Faites le bien,
Femme dont l'époux est volage,
De son trésor faites usage,
Puisqu'il n'en reste pas gardien;
Si l'inconstant vous abandonne,
Pour chasser l'ennui qu'il vous donne,
Faites le bien.

« Faisons le bien, »
Me disait certaine dévote,
Encor jolie, et point bigote,
Dont j'obtenais un entretien;
« Dieu! que c'est beau, la bienfaisance;
» Ah! monsieur, qu'elle jouissance!
» Faisons le bien. »

« Faisons le bien, »
Répète cette douairière;
Elle se marie à Gros-Pierre,
Et dit en lui passant son bien :
« Soyez riche, c'est mon envie,
» Mais avec moi toute la vie
» Faites le bien. »

Faites le bien.
Vous qui fûtes jadis grisette;
Vous portez béret, plume, aigrette,
Vous avez un luxe indien !
Mais du temps de votre indigence
Si vous conservez souvenance,
Faites le bien.

« Faisons le bien, »
Dira toute femme sensible;
Au malheur elle est accessible,
Dût-elle obliger un vaurien.
En France, en Prusse, en Italie,
Que répète femme jolie?
« Faisons le bien. »

Faites le bien,
Jeunes gens, voilà ma morale
Évitez le bruit, le scandale,
Au pauvre servez de soutien;

A la beauté voulez-vous plaire,
Soyez galants, sachez vous taire,
Faites le bien.

La marguerite.

Air de M. Voizel.

Gentille jouvencelle
Compte à peine seize ans;
Déjà son cœur recèle
D'amour chagrins naissants.
Sur son sein qui palpite
Est une marguerite :
Cette fleur, qui dit tout,
Répond à la petite :
« On t'aime un peu, beaucoup »

Celui qui sut lui plaire
Déclare son amour,

Et la naïve Claire
Promet tendre retour ;
Puis, voulant en cachette
Voir si feu d'amourette
Durera constamment,
Prend la fleur qui répète :
« Oui, passionnément. »

Raison nous abandonne
Quand l'amour est vainqueur ;
La bergère se donne
A l'ami de son cœur.
Notre pauvre petite
De l'amour qui l'agite
Sent s'accroître le feu,
Mais, las ! la marguerite
N'en promet plus qu'un peu.

La pauvrette attristée
Vient aux champs chaque jour,
Mais la fleur, consultée,
N'annonce plus d'amour.
Vous qui de la tendresse
Goûtez la douce ivresse,
Conservez votre erreur,
Après une faiblesse
N'effeuillez plus la fleur.

L'amour et le diable.

Air de M. Milhès, *ou* d'Une heure de Mariage, *ou* Ne vois-tu pas, jeune imprudent ?

On prétend qu'avec Lucifer
L'amour a des intelligences,
Et que chez le diable, en enfer,
Il a souvent des conférences.
Ces deux méchants, quittant leur cour,
Font sur terre maint tour pendable !
Et l'on dit même que l'amour
Quelquefois ne vaut pas le diable.

N'attendez d'eux nulle pitié,
Partout il leur faut des victimes ;
Sous le masque de l'amitié,
Parfois l'amour commet des crimes ;

Le démon, qui craint le grand jour,
Dans la nuit vient faire l'aimable,
On croit ne céder qu'à l'amour,
Et souvent on se donne au diable.

Jeunes filles, craignez l'amour;
Pauvres maris, craignez le diable;
C'est le cœur qu'attaque l'amour,
C'est le corps qu'attaque le diable.
Mais enfin, s'il faut à son tour
Que chacun de nous soit coupable,
Soyons-le tant avec l'amour
Qu'il ne reste rien pour le diable.

Le chansonnier français.

AIR : Un grenadier c'est une rose.

Éprouvant la douce influence
Du sol heureux qui l'a porté,
Aux vieux tensons, à la romance,
Préférer franchise et gaîté; *(Bis.)*

Aimant le vin à la folie,
Son pays autant que sa vie,
Et les dames avec excès; (*Bis.*)
Voilà le chansonnier français.

Repousser le ton romantique,
Rire du nom de troubadour,
Préférer la ronde au cantique,
Faire au moins dix couplets par jour;
Se dire en accordant sa lyre,
Pourvu que la gaîté m'inspire,
Mes refrains auront du succès;
Voilà le chansonnier français.

Célébrer la blonde et la brune;
Mais, tout en chantant les amours,
Trouver aussi pour l'infortune
Et des larmes et des secours;
A l'invalide sans ressource
Offrir et sa plume et sa bourse,
Cacher avec soin ses bienfaits,
Voilà le chansonnier français.

Le matin quitter sa demeure
En cherchant un refrain nouveau;

Trouver la rime, oublier l'heure,
Marcher souvent dans le ruisseau;
Parler tout seul d'un air comique,
Se jeter dans une boutique,
Rire des dégâts qu'il a faits,
Voilà le chansonnier français.

Mais en voyant une grisette,
Au doux minois, à l'air coquet,
Sur les beaux yeux de la fillette
Faire sur-le-champ un couplet;
Le lui chanter d'un air bien tendre;
Puis, en causant, tâcher d'apprendre
Si chez elle on aurait accès...
Voilà le chansonnier francais.

Loger parfois dans la mansarde,
Savoir y narguer le chagrin;
Au lieu de la harpe d'un barde,
S'accompagner sur un crincrain;
Enfin à la table d'un prince
Préférer un repas fort mince,
Dont l'amitié ferait les frais;
Voilà le chansonnier français.

La vieille de seize ans.

Air de M. Panseron, *ou* Jeunes beautés au regard tendre.

Rêve heureux de ma jeunesse,
Vous me promettiez le bonheur,
A quinze ans j'en connus l'ivresse,
Et Charles posséda mon cœur;
Mais le doux charme de ma vie,
Hélas! n'a duré qu'un printemps!
Celui que j'adore m'oublie...
J'ai cessé de plaire à seize ans.

Quand il me nommait son amie,
Il vantait mes faibles appas;
Le plaisir me rendait jolie
Lorsqu'il me pressait dans ses bras;

Mais, hélas ! je n'ai plus de charmes
Depuis qu'il trahit ses serments...
Mais yeux sont éteints dans les larmes;
J'ai cessé de plaire à seize ans.

Trop courts instants de son délire,
Où je savais me faire aimer !
Près de Charles en vain je soupire,
Je n'ai plus rien pour le charmer !
Pourtant mon cœur ne peut se taire,
Pour l'ingrat il bat, je le sens...
Ah ! devrait-on cesser de plaire
Puisqu'on aime encore à seize ans?

Les esprits.

Air : Quand les bœufs vont deux à deux (de Richard).

Dût-on rire de moi,
Je l'avouerai de bonne foi,
Souvent je me suis surpris
A regretter les esprits.

Dans le temps de la magie
Des sorciers de la féerie.
Par un fortuné destin,
A minuit, dans sa chambrette,
On pouvait sur sa couchette
Trouver un petit lutin.
Dût-on rire, etc.

On était inexorable
Pour tous les suppôts du diable,
Et souvent on en brûla ;
Mais depuis qu'on les délaisse,
Depuis qu'en paix on les laisse,
Les sorciers nous laissent là !...
Dût-on rire, etc.

Chez cette vieille comtesse
Jadis on avait sans cesse
Quelques esprits sur ses pas ;
Maintenant dans sa demeure
On se promène à toute heure,
Et l'on n'en rencontre pas !
Dût-on rire, etc.

Mourir et puis apparaître,
Dans le plancher disparaître,

C'était jadis notre lot;
Maintenant quand on expire
On ne revient pas nous dire
Seulement un petit mot.
Dût-on rire, etc.

Le soir, aller à la cave
Annonçait quelqu'un de brave,
Cela faisait grand honneur;
Maintenant il faut qu'on aille
Sous le feu de la mitraille
Prouver que l'on a du cœur.
Dût-on rire, etc,

Sous un aspect olivâtre
Un seul fantôme au théâtre
Faisait courir tout Paris;
Mais on a changé de mode,
Nos auteurs trouvent commode
De ne plus montrer d'esprits.
Dût-on rire, etc,

Un revenant secourable
Nous disait : « Là, sous le sable,
« Cherche, un trésor t'appartient. »

Mais, hélas ! argent, sagesse,
Constance, beauté, jeunesse,
Aujourd'hui rien ne revient.
  Dût-on rire, etc.

Que j'aille à la comédie
Ou même à l'Académie,
Entendre un discours fort beau ;
D'un détracteur de Voltaire
Que je lise un commentaire,
Je répète de nouveau :

  Dût-on rire de moi,
Je l'avouerai de bonne foi,
 Souvent je me surpris
 A regretter les esprits.

Le jeune soldat.

Air de M. Hippolyte Lhuilier, *ou* Amédée de Bauplan, *ou* Air du Pauvre berger.

Ne v'là que six mois
Que j' port' l'uniforme
Et les plus sournois
Disent que j' me forme ;
Je n' suis plus c' Jean-Jean
Qu'on trouvait si bête !
A tabl' j'ai d' la tête,
J' bats un rataplan ;
J' fais du bruit comme quatre,
Pour un rien j' veux m' battre !
Aussi l' mond' dit-il
Que j' suis ben gentil.

Pour marcher au pas,
J'nons pus la têt' dure,
J'arrondis les bras,
Je prends d' la tournure,
Je tends le jarret,
Et quand je m' dandine,
Dieu ! que j'ai bon' mine
Avec mon briquet !
Je valse avec grâces,
Je sais fair' des passes !
Aussi l' mond' dit-il
Que j' suis ben gentil.

Quand le régiment
Passe dans un village,
J' mets en un moment
Un' ferme au pillage ;
Poulets et dindons,
Je vous prends en traître,
On n' voit plus r' paraître
Ceux que j'abordons ;
Si l'on me querelle,
Je cass' la vaisselle,
Aussi l' mond' dit-il
Que j' suis ben gentil.

Auprès d'un tendron
D' figure agaçante,

Comme un franc luron
D'abord je m' présente,
J' dis : « V'nez donc causer,
« Jolie insulaire.
» Je suis militaire,
« I' m' faut un baiser.
« —J' n'en donn' qu'à ceux qu' j'aime !
Moi, j'avanc' tout d' même ;
Aussi l' mond' dit-il
Que j' suis ben gentil.

En passant cheux nous
Ai-je fait le diable !
Il ont ben vu tous
Comm' j'étais t'aimable !
Avec un dragon
J'ai bu l' vin d' ma tante,
A sa p'tit' servante
J'ai fait un poupon ;
J'ai mangé, j'espère,
Tout l'argent d' mon père !
Aussi l' mond' dit-il
Que j' suis ben gentil.

Laissez-vous faire.

Air de la Poupée.

Ici-bas chacun suit ses goûts,
Laissez-vous faire est ma devise;
A plus d'une belle entre nous,
Je crois aussi l'avoir apprise;
Dans le monde, pour parvenir,
Résister n'est pas l'ordinaire,
Le moyen de tout obtenir
Est souvent de se laisser faire.

Jeune fille à peine a seize ans,
Que son cœur s'émeut et s'agite;
Lui tient-on des propos galants,
Elle rougit, son sein palpite;

Rien n'est si joli que l'amour :
Or, comme on ne peut s'y soustraire,
Quand un amant vous fait la cour,
Jeunes filles laissez-vous faire.

Claude, en sortant de son endroit,
Savait, dit-on, à peine écrire;
Mais Claude se tenait bien droit,
Il avait un joli sourire;
Une intrigante le poussa,
A plus d'une belle il sut plaire,
Et s'il parvint, s'il amassa,
C'est que Claude s'est laissé faire.

Les dieux mêmes nous ont appris
A tenir ce tendre langage :
Que dit le dieu Mars à Cypris?
Que dit Ixion au nuage?
Que répète encore Apollon,
Quand Daphné fuit le téméraire?
A Psyché que dit Cupidon?
C'était toujours : « Laissez-vous faire. »

Être content de son destin,
C'est la bonne philosophie;

S'il faut partir, un beau matin
Sans murmurer quittons la vie;
Vingt docteurs, dans ce moment-là,
Ne pourraient nous tirer d'affaire.
Quand la mort dira : « Me voilà,
Il faudra bien la laisser faire.

Le berger et la bergère.

PASTORALE SI L'ON VEUT.

Air : Vos maris en Palestine.

» Où donc allez-vous, bergère ?
» — Je me rends aux champs, berger
» — Vous me permettrez, j'espère,
» Avec vous de voyager.
» — A votre désir j'adhère,
» Si ça peut vous obliger. »
Et là-dessus, la bergère
A pris le bras du berger.

« Je crois qu'il tonne, bergère.
» — Je le crois aussi, berger ;
» Je suis mise à la légère.
» Je n'ai pas de quoi changer ;
» Mais cette grotte, ma chère,
» Peut fort bien nous protéger.
» — Entrons-», » dit la bergère.
« — Entrons-», » dit le berger.

« — Je vous adore, bergère.
» — Je vous aime aussi, berger.
» — Entendez-vous le tonnerre ?
» Ce temps va se prolonger !
» Mais ici sur la fougère
» Nous braverons le danger.
» — Ah ! quel coup ! » dit la bergère.
« — Ah ! quel coup ! » dit le berger.
» L'orage est passé, bergère.
» —Quoi ! déjà passé, berger ?

» — Retournons chez votre mère.
» — Non, c'est trop tôt y songer.
» Tenez, voyez, l'atmosphère
» Nous dit de ne pas bouger.
» — Il fait superbe, bergère.
» — Je vous dit qu'il pleut, berger.

Alors on vit la bergère,
Courant après son berger,
Du ton d'une harengère
Vouloir le dévisager.
Vous qui croyez aux Glycères,
Aux Corydons mensongers,
Dieu vous garde des bergères,
Dieu vous garde des bergers.

Il n'est plus là.

AIR : Je pars demain (de Marie).

Il n'est plus là celui que deux années
Auprès de moi le plaisir rappela ;
Adieu serments d'unir nos destinées !
Adieu beaux jours ! époques fortunées !
Il n'est plus là.

Il n'est plus là ; pourtant dans la souffrance
Plus d'une fois ma voix le consola !
Lui qui n'était heureux qu'en ma présence,
Qui maudissait les heures de l'absence...
Il n'est plus là.

Il n'est plus là... l'amour ailleurs l'engage,
L'amour !... son cœur ne connaît pas cela !
Vous qui charmez maintenant le volage,
Un jour aussi vous direz, je le gage,
Il n'est plus là.

Le sage comme il y en a tant.

Air de Lantara.

Comme je fais vœu d'être sag
Sitôt que je n'ai pas d'argent !
Des plaisirs repoussant l'image,
Le monde me semble affligeant ;
Mais aussitôt que je sens dans mes poches
Sonner les fonds que j'ai reçus,
Je ne puis plus songer qu'à des bamboches,
Et je fais rouler mes écus.

Lorsque je suis à court d'espèces,
Je me dis : Fuyons la beauté !
C'est par de trompeuses caresses
Que jadis l'homme fut tenté.
Mais aussitôt que la fortune arrive,
D'un bel œil admirant l'émail !...
Chaque minois me séduit, me captive !
Je voudrais avoir un sérail !

Le jeu n'est qu'une frénésie !
Me dis-je, quand j'ai tout perdu.
L'homme atteint de cette folie
Mériterait d'être pendu !
Mais quand je vois de l'or dans ma cassette,
Je mets des cartes de côté,
Et si je quitte un moment la roulette,
C'est pour jouer à l'écarté.

Quel ennui de manger, de boire,
Me dis-je quand je n'ai plus rien ;
Un ivrogne perd la mémoire,
Un gourmand dépense son bien !
Mais quand Plutus me devient favorable,
Bien dîner me paraissant doux,
Chez un traiteur je vais me mettre à table,
Et je passe la nuit dessous.

Les souvenirs.

Air des Créoles.

Désirant voir naître l'aurore,
J'allais aux champs de grand matin ;
Nous nous trouvâmes en chemin.
De ce beau jour te souvient-il encore ?

Ton regard disait : « Je t'adore. »
Pendant longtemps, pour nous revoir,
Nous nous retrouvions chaque soir.
De ce temps-là te souvient-il encore ?

Lorsqu'un feu brûlant nous dévore,
On jure d'aimer constamment :
Tous deux nous en fîmes serment ;
De ce serment te souvient-il encore ?

Bientôt ton retour que j'implore
Doit à jamais nous réunir;
Hâte-toi donc de revenir,
Si de m'aimer tu te souviens encore.

Les jeux innocents.

Chansonnette qu'il ne faut chanter que lorsqu'on connaît tous les noms des petits-jeux.

Air du Code et l'Amour.

Chez maman tous les soirs on joue
Différents jeux fort amusants;
Mais moi j'aime mieux, je l'avoue,
Me mêler aux jeux innocents;
On s'y presse, on badine, on cause,
On peut parfois se parler bas;
Enfin, on se dit mainte chose
Que les mamans n'entendent pas.

Quand je vois un jeune homme aimable
Faire le *portier du couvent*,
Je me donne un air agréable,
Pour qu'on m'appelle plus souvent,
Quoique je ne sois pas coquette,
Plus d'un monsieur, au regard doux,
M'a pour ma *boîte d'amourette*.
Offert de fort jolis bijoux.

J'aime beaucoup que l'on me fasse
Quelque compliment *impromptu;*
Mais ce dont je suis bientôt lasse,
C'est du *propos interrompu.*
Qu'un jeune homme de bonne mine
En secret de moi soit épris,
Savez-vous quand je le devine ?
C'est au *Collin-maillard assis.*

Avec mon cousin Théodore
J'ai longtemps *boudé* l'autre jour.
Avec lui j'aime bien encore
Faire souvent le *pont d'amour.*
Quand nous sommes en tête à tête,
Nous jouons à mon *corbillon*,
Et sa réponse est toute prête
Dès que je lui dis : *qu'y met-on?*

Pourtant je suis fort en colère,
Ah! mon cousin, ça me déplaît,
Et je prétends dire à ma mère
Ce qu'hier au soir vous avez fait;
Oui, j'ai bien vu, quoi qu'il en dise,
Que ce monsieur, d'un air malin,
Quand près de lui j'étais assise,
Mettait dans le *trou du voisin.*

A ces petits jeux, dit ma mère,
On trouve souvent un époux;
Moi, si l'on m'en donne un, j'espère
Qu'il sera très-habile à tous;
Dans mon cœur pour qu'il trouve place,
D'avance, je le dis tout net,
Il faudra que mon mari fasse
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept.

Il ne faut pas rêver toujours.

A une dame qui me disait que son plus grand bonheur était de dormir.

Air : A deux époques de la vie.

Quoi ! dans l'âge de la tendresse,
Dormir a pour vous tant d'appas ?
Mais, si vous sommeillez sans cesse,
Auprès de vous on ne dort pas.
Vous prétendez dans chaque rêve
Voir commencer d'autres amours ;
Permettez que je les achève...
Il ne faut pas rêver toujours.

On chérit votre caractère,
On admire votre beauté,

D'une séduisante chimère
Vous êtes la réalité;
Les rêves à femme jolie
Sont d'un inutile secours;
Au temps heureux de la folie,
Il ne faut pas rêver toujours.

Laissez rêver le pauvre hère,
Qui fait en songe un bon repas;
Laissez rêver la bonne mère,
Qui croit voir son fils dans ses bras;
Au malheur le sommeil fait trève,
Il change les nuits en beaux jours;
Mais, vous, à qui toujours on rêve,
Il ne faut pas rêver toujours.

Les synonymes français.

Air du vaudeville de l'Amant somnambule.

Souvent l'amour dans son langage
Aime à changer le sens des mots ;
Il faut en connaître l'usage,
Pour les employer à propos.
Vous qui languissez près des belles,
Pour devenir plus vite heureux,
Jeunes amants, croyez près d'elles,
Bien moins leur bouche que leurs yeux.

Le synonyme chez les femmes
Est d'un usage très-commun ;
Pour réussir près de ces dames,
On doit n'en oublier aucun ;
Dans un amoureux tête-à-tête,
En tremblant si vous agissez,

Il faut brusquer votre conquête
Quand on vous dira : *finissez.*

Amour constant, soumis, fidèle,
Cela se voyait autrefois;
Mais aujourd'hui, *flamme éternelle*
Dure à peu près deux ou trois mois.
Qui promet *amour pour la vie*,
Veut dire en engageant sa foi :
» *Passe-moi mainte fantaisie,*
» *Je reviendrai toujours à toi.* »

Des mots de : *perfide, volage,*
Ne soyez jamais alarmé;
Quand femme vous tient ce langage,
Vous avez l'espoir d'être aimé ;
Du cœur quand vous serez le maître,
C'est *méchant* qu'on vous nommera;
Et si l'on vous appelle *traître*,
C'est que l'on vous adorera.

Le manque de mémoire.

AIR du Château de mon Oncle.

Pourquoi gronder ô mon ancienne amie,
Si ma mémoire a suivi mes amours?
J'avais, dis-tu, d'un air de bonhomie,
Fait le serment de t'adorer toujours?
Employant tout pour te rendre sensible,
Je te nommais et Ninon et Vénus!
J'ai dit cela, ma chère, c'est possible;
Mais aujourd'hui je ne m'en souviens plus.

Dans les transports de ma flamme amoureuse,
Pour te prouver ma sincère amitié,
J'ai, me dis-tu, voulu te voir heureuse
En te donnant de mes biens la moitié,
Et par ce don, sur-le-champ exigible,

Je t'assurais tous les mois mille écus ?
J'ai dit cela, ma chère, c'est possible ;
Mais aujourd'hui je ne m'en souviens plus.

Voulant encor contre mon inconstance
Te rassurer par un nœud éternel,
Perdant pour toi ma douce indépendance,
J'ai désiré te conduire à l'autel ;
Me marier ne m'était point pénible ;
Je te trouvais des grâces, des vertus...
J'ai dit cela, ma chère, c'est possible ;
Mais aujourd'hui je ne m'en souviens plus.

Bref, tu prétends, et je veux bien le croire,
Que je t'ai dit : « Si je deviens trompeur,
» Pour me punir d'une action si noire,
» Je te permets de me percer le cœur. »
Ah ! ne va pas, dans un transport terrible,
Te préparer des regrets superflus !
On dit cela, ma chère ; c'est possible ;
Le lendemain on ne s'en souvient plus.

Dame Isabelle et les trois chevaliers.

RONDE OU BALLADE QUI N'EN FINIT PAS.

AIR : Espérance, patience (de Fiorella).

» Ma douce Isabelle
» Toujours aimerai ;
» Elle est la plus belle ,
» Je le prouverai !
» Pour rompre une lance
» Vais aux champs des preux ;
» Ayez souvenance
» De nos tendres feux. »
Cette histoire
Est notoire ,
C'était encor
Dans l'âge d'or.

» Point n'ayez de crainte ,
» Aimable Adrien ,

» Mon cœur est sans feinte,
» Je suis votre bien,
» De votre Isabelle
» Portez les couleurs;
» Je serai fidèle;
» Vous voyez mes pleurs. »
Cette histoire, etc.

» Sûr de son amie,
» Le jeune guerrier
» Part, et se confie
A son destrier.
Pendant que pour elle
Il vole au tournois,
La tendre Isabelle
D'un autre a fait choix.
Cette histoire, etc.

Brûlant pour la dam ,
Beau, vaillant et blond,
Aymard peint sa flamme,
La belle y répond;
Mais quand sa tendresse
Obtient doux retour,
Quittant sa maîtresse,
Il part à son tour.
Cette histoire, etc.

La tant douce amante ,
Étant veuve encor ,
Gémit, se lamente.
Appelle la mort.
Sensible à ses charmes ,
Le beau brun Roger
De sécher ses larmes
Prétend se charger
Cette histoire, etc.

Mais quand de la belle
Il obtient merci,
Laissant la pucelle,
Roger part aussi.
A peine il la quitte ,
Qu'un vieux châtelain
Vient à la petite
Proposer sa main.
Cette histoire, etc.

Sortant de l'arène
Couverts de lauriers ,
Doux espoir ramène
Nos trois chevaliers.
Chacun d'Isabelle
Se dit : J'ai sa foi,

Et sur sa tourelle,
Elle pense à moi.
Cette histoire, etc.

Mais, ô perfidie !
Les pauvres vainqueurs
De la même amie
Portent les couleurs ;
Et la noble dame,
Au cœur très-humain,
Est maintenant femme
D'un vieux châtelain.
Cette histoire, etc.

» Las ! dit Isabelle,
» Accusez le sort.
» Point n'étais cruelle,
» Les absents ont tort ;
» Mais quand dans la plaine
» Ira mon époux,
» Chez la châtelaine
» Venez sans couroux, »
Cette histoire
Est notoire ;
C'était encor
Dans l'âge d'or.

La réunion d'été.

CHANSON DE TABLE.

Air : Il me faudra quitter l'empire.

Amis, voici l'époque infortunée
Où je viens rire et chanter avec vous ;
Mais aujourd'hui d'une belle journée
L'aimable aspect rend ce banquet plus doux ;
Pendant l'hiver si ma voix peu sonore,
De vous distraire eut parfois le désir,
Sous un beau ciel on doit bien mieux encore
Boire, chanter, se livrer au plaisir.

Si nous voyons ensemble la froidure,
Et de Janvier la neige et les ruisseaux,
Ensemble au moins admirons la nature,
Charmant les yeux par de riants tableaux.

Sachons, l'été, jouir des dons de Flore,
C'est pour l'hiver un joyeux souvenir ;
Sous un beau ciel on doit bien mieux encor
Boire, chanter, se livrer au plaisir.

Toujours Paris nous rassemblait naguère ;
Mais aujourd'hui, dans notre doux émoi,
Quittant ses murs nous passons la barrière,
Et nous laissons les ennuis à l'octroi ;
Près d'un bon feu quand Comus nous restaure,
Si nous savons charmer notre loisir,
Sous un beau ciel on doit bien mieux encore
Boire, chanter, se livrer au plaisir.

Enfants des arts, pour devise chérie,
Prenons toujours « Franchise et liberté ; »
La moindre entrave arrête le génie,
Mais le grand air inspire la gaîté.
Dans cet hôtel que le luxe décore,
A s'amuser nul ne peut réussir !
Sous un beau ciel il vaut bien mieux encore
Boire, chanter, se livrer au plaisir.

Chacun de nous, regardant en arrière,
En soupirant, peut se dire tout bas :
De mon printemps j'ai passé la carrière,
Pour nous, hélas! il ne renaîtra pas !

Mais le passé dans l'ombre s'évapore,
C'est le présent qu'il faut savoir saisir!
Sous un beau ciel heureux qui peut encore
Boire, chanter, se livrer au plaisir!

Rendez-moi mon argent.

Air : Le cordon, s'il vous plaît.

C'est le plaisir
Qu'on veut saisir ;
Chacun l'envie ;
On croit contenter son désir.
A tous les instants de la vie,
Bercés par un espoir trompeur,
Nous payons bien cher le bonheur!
Et tel prodigue sa richesse
Pour avoir fidèle maîtresse,
Pourrait dire, en se dégageant,
Rendez-moi mon argent. *6 fois.*

Est-on garçon,
Il faut, dit-on,
Prendre une femme
Afin de monter sa maison;
Puis, avec la dote de madame,
On a des chevaux, des valets,
On donne concerts et banquets,
Mais oubliant qu'hymen nous lie,
On néglige femme jolie,
Qui dit tout bas, en enrageant,
Rendez-moi mon argent.

On me promet
Succès complet;
Vite au théâtre
Je cours et me place au parquet;
De la comédie idolâtre,
J'écoute, au milieu des amis,
Le chef-d'œuvre qu'on m'a promis.
Hélas! plan, scène, personnage,
Tout est mauvais dans cet ouvrage;
Et chacun dit, en délogeant,
Rendez-moi mon argent.

A l'écarté
Avec gaîté,

Folle jeunesse,
Tu viens chercher le bon côté ;
Pour le jeu quittant sa maîtresse,
Au bal on néglige l'amour,
Qui peut s'en venger à son tour ;
On perd, on emprunte, on s'entête ;
Plus d'un qui brille à cette fête,
Dira demain, presque indigent,
Rendez-moi mon argent.

Il faut souffrir,
Il faut mourir,
Et dans la vie
Souvent on n'a point de plaisir ;
Notre carrière est remplie ;
Parfois les soucis, le chagrin,
Avec nous ont fait le chemin ;
Quand on fit un triste voyage
On pourrait en pliant bagage
Dire, sans paraître exigeant,
Rendez-moi mon argent.

Il faut aimer.

Air de Mademoiselle Caroline Moudrux, *ou* Air d'Aristipe.

Il faut aimer, c'est le besoin de l'âme ;
Qui n'aime pas ne peut se dire heureux ;
Il faut céder à cette douce flamme
Qu'en notre cœur allument deux beaux yeux,
Dans les palais, dans la chaumière obscure,
C'est l'amour seul qui sait tout animer.
Nous entendons la voix de la nature...
    Il faut aimer.

Il faut aimer pour être humain, sensible,
Des malheureux pour adoucir le sort ;
L'amour s'éveille à la peine accessible,
L'indifférence avec calme s'en sort.
Il faut aimer pour aller à la gloire ;
Pour son amie il est beau de s'armer ;
Pour parvenir au temple de mémoire,
    Il faut aimer.

Il faut aimer dans le printemps de l'âge,
La tendre mère à qui l'on doit le jour ;
Quand la raison devient notre partage,
Pour l'égayer, unissons-lui l'amour ;
Et lorsqu'enfin la tremblante vieillesse
Nous dit qu'il faut renoncer à charmer,
Pour que le cœur conserve sa jeunesse,
Il faut aimer.

La plume.

—

Air du vaudeville de l'Étude.

A la plume rendons hommage,
Nous envions toutes ses faveurs ;
Heureux qui sait en faire usage
Sans en éprouver les rigueurs !
On souffre quand un sot la guide,
Mais le ciel forme peu d'élus ;

Plumes de Racine et d'Ovide,
Hélas ! on ne vous taille plus.

Changeant de ton comme de maître,
Servant et l'intrigue et l'amour,
Combien d'écrits elle a fait naître
Qui n'ont pas duré plus d'un jour !
Elle a tracé mainte bévue,
Fruit du despotisme irrité ;
Mais trop rarement on l'a vue
Conduite par la vérité.

Honneur à la plume fidèle
Qui du peuple défend les droits,
Et dans une page immortelle
Pour le pauvre élève la voix !
Honte à celle qui se partage,
Qui pour de l'or se vend soudain,
Et qu'on voit changer de langage
Sans pour cela changer de main !

Sur la beauté qu'elle caresse
Souvent la plume nous séduit ;
Pour exprimer notre tendresse,
La plume aisément se conduit

Cédant aux désirs qu'elle allume,
Si l'on couronne notre ardeur,
Parfois c'est encor sur la plume
Que nous connaissons le bonheur.

Puisse quelque plume nous rendre
Molière, Voltaire, Rousseau ;
Puisse-t-elle à l'instant se fendre
Pour qui dénigre son berceau ;
Et vous auteurs de cent volumes,
Écrits pour engourdir nos sens,
De grâce, ne taillez pas vos plumes
Que pour faire des cure-dents.

A mon ancienne amie.

Air : Oui, des beaux arts je suis l'admirateur (de Garrick).

Voilà douze ans, Lise, que j'ai ton cœur.
Déjà douze ans ! époque fortunée !
Loin que le temps altère mon bonheur,
Je crois t'aimer encor plus chaque année.

Maîtresse nouvelle et vins vieux
Font, nous dit-on, le charme de la vie :
Je change ce refrain joyeux,
Et trouve qu'à table on est mieux
Auprès de son ancienne amie.

Douze ans sont longs quand par de tristes nœuds
L'indifférence avec l'amour s'engage ;
Ce temps fut court, ma chère, pour nous deux ;
Si dans de nouvelles amours
On met parfois plus de galanterie,
Qu'est-il besoin de son secours
Pour compter tous les heureux jours
Passés près d'une ancienne amie ?

Éprouve-t-on près d'un objet nouveau
Ce vif désir qui fait croire qu'on aime,
Alors pour nous le présent seul est beau :
Le lendemain souvent n'est plus le même.
Mais bien loin de nous désunir
Quand le temps voit notre ardeur affermie,
On est riche de souvenir
Et rassuré sur l'avenir
Auprès de son ancienne amie.

Des plaisirs même être enfin ennuyé,
C'est en changeant ce que bientôt on trouve ;

Mais à l'amour joindre de l'amitié,
En se fixant, c'est ce que l'on éprouve.
Du sort ressent-on le courroux,
Par le malheur doublement on se lie ;
Et ce souvenir a pour nous
Encor je ne sais quoi de doux
Auprès de notre ancienne amie.

Si je te dis que je te trouve encor
Mêmes attraits, même grâce, ma chère,
Tu me croiras, je pense, sans effort :
Après douze ans on doit être sincère ;
Pour toi le temps semble arrêté ;
Mais si sa main cessait d'être endormie,
N'en conçois nulle anxiété :
Ce n'est pas que pour sa beauté
Que l'on aime une ancienne amie.

Vous fâcheriez-vous?

Air : Voilà quatre ans qu'en ce village (de Léocadie.)

Si je vous disais, mon amie,
Pourquoi je soupire en secret ;
Si je vous disais : Pour la vie
Je puis être heureux et discret ;
Si, cédant à l'ardeur extrême
Que fait naître un regard si doux,
Je vous disais enfin... je t'aime :
Ah ! Rose, vous fâcheriez-vous ?

Vous savez que je vous adore,
Pourtant vous ne vous fâchez pas ;
Mais, hélas ! je soupire encore
Lorsque j'admire vos appas ;
Je désire un baiser bien tendre...
Mais je crains trop votre courroux,
Si malgré toi j'osais le prendre...
Ah ! Rose, vous fâcheriez-vous ?

Vous pardonnez à mon délire ;
Mais pour apaiser mes amours,
Ce baiser ne saurait suffire.
Hélas ! je soupire toujours !
De mon amour n'étant plus maître,
Si je tombais à tes genoux...
Mais j'y suis... j'y veux toujours être...
Ah ! Rose, vous fâcherez-vous ?

La vie d'un particulier.

ROMANCE ROMANTIQUE,

Avec dix ans d'intervalle entre chaque couplet.

Air : De ma Céline amant modeste.

PREMIER COUPLET.

(Le particulier à dix ans.)

Que les parents sont ridicules
Avec leur latin et leur grec !

Combien je suis las de férules,
Et de *pensum* et de pain sec !
Ah ! de grandir j'ai bonne envie !
Alors, loin d'être nonchalant,
Je veux, tous les jours de ma vie,
Faire enlever un cerf-volant.

DEUXIÈME COUPLET.

(Le particulier à vingt ans.)

Ah ! que ma cousine est jolie !
Les beaux yeux ! quel air de douceur !
Déjà je l'aime à la folie ;
L'épouser ferait mon bonheur.
On m'objecte encore mon âge ;
Vingt ans, c'est trop jeune, dit-on.
J'en voudrais avoir davantage
Afin de n'être plus garçon !

TROISIÈME COUPLET.

(Le particulier à trente ans.)

Vraiment, ma femme est ennuyeuse,
Elle veut me tyranniser ;

De mon temps pour la rendre heureuse,
Je ne puis jamais disposer.
Après six ans d'hymen, j'espère
Qu'on doit être plus tolérant.
Quand donc, pour promener sa mère,
Mon fils sera-t il assez grand !

QUATRIÈME COUPLET.

(Le particulier à quarante ans.)

Mon fils a quinze ans, et le drôle
Ira loin, si je m'y connais !
Pour ma fille, sur ma parole,
On admirera ses attraits ;
Je veux qu'elle épouse une altesse !
Et que mon fils soit général ;
A leur noce quelle allégresse !
Quand donc en verrai-je le bal !

CINQUIÈME COUPLET.

(Le particulier à cinquante ans.)

Au diable soit de la famille !
Mon vaurien a tout engagé !...

Et l'argent qu'a reçu ma fille
Déjà par mon gendre est mangé.
Partons, car si je n'y prends garde ,
Mon bien n'y suffira jamais.
Ah ! d'être loin d'eux qu'il me tarde,
Afin de pouvoir vivre en paix.

SIXIÈME COUPLET.

(Le particulier à soixante ans.).

En me rappelant ma jeunesse,
Maintenant que j'ai soixante ans,
Je vois que par ses vœux sans cesse
On presse la marche du temps ;
C'est à vieillir que l'on aspire,
Puisque, même sur mon déclin,
Il m'arrive encore de dire :
« Je voudrais bien être à demain. »

L'habitude.

Air : Les petits valent bien les grands.

Le bonheur se forme, dit-on,
Des habitudes de la vie,
Le sage l'a dans sa maison,
L'amant auprès de son amie.
A tout cela on peut s'accoutumer.
Ma Clara, faisons-en l'étude ;
Si tu le veux, de nous aimer
Nous allons prendre l'habitude.

A toujours être auprès de toi
Je m'accoutumerai bien vite :
Déjà tes désirs font ma loi,
C'est à regret que je te quitte ;

T'aimer doit être le bonheur,
J'en ai la douce certitude ;
Je sens au trouble de mon cœur
Qu'il en prend déjà l'habitude.

Mais il faut aussi m'exprimer
Que tu partages mon ivresse ;
Songe qu'il faut t'accoutumer
A me permettre une caresse ;
Lève les yeux sur ton amant,
Ma Clara, ne fais point la prude ;
De peindre un tendre sentiment
Donne-leur vite l'habitude.

Grâce à ce projet, tout me dit
Que nous serons heureux, ma chère ;
En s'aimant petit à petit,
On connaît mieux son caractère ;
Défions-nous de ces amours
Que l'on forme avec promptitude ;
Ceux que l'on voit durer toujours
Sont souvent nés de l'habitude.

Je ne suis pas encor guéri.

Air : Les petits valent bien les grands.

D'un sexe perfide et volage
Je prétends braver les attraits ;
L'aimer encor serait peu sage,
J'en suis bien guéri désormais
Oui, c'en est fait, je fuis les belles,
Et pourtant mon cœur attendri
Palpite toujours auprès d'elles...
Je ne suis pas encor guéri.

Cent fois trompé par des coquettes,
Irai-je encor faire ma cour ?
Non, mesdames, dans vos conquêtes
Ne me comptez plus dès ce jour.

Mais Adèle vient de m'écrire :
C'est demain que part son mari,
Et d'être à demain je soupire...
Je ne suis pas encor guéri.

Que dis-je ! non, plus de maîtresses.
Je ne veux plus, pour deux beaux yeux,
Croire à de trompeuses promesses ;
Ne plus aimer vaut beaucoup mieux.
Mais quelle est cette jeune fille,
Au pied mignon, au teint fleuri ;
D'honneur ! on n'est pas plus gentille...
Je ne suis pas encor guéri.

N'allons pas faire de folie !
Et que m'importe ce minois !...
Mais cette femme est bien jolie...
Elle me remarque , je crois.
Oui, j'en suis certain, la petite ,
En me regardant a souri...
Pour la rejoindre allons plus vite...
Je ne suis pas encor guéri.

La chaumière.

Air de M. Ét. Voizel, *ou* Air du vaudeville de l'Actrice.

Séjour de mon heureuse enfance,
Qu'il me fallut bientôt quitter,
Vers toi, franchissant la distance,
Ma pensée aime à se porter.
Je vois ces murs couverts de lierre,
Ce foyer, ce toit protecteur;
Et je regrette ma chaumière
Où je reconnais le bonheur.

Forcé de vivre au sein des villes,
J'ai connu leurs bruyants plaisirs;
Là les hommes ne sont habiles
Qu'à se créer de vains désirs;

Chacun d'eux use sa carrière
En rêvant fortune et grandeur !...
Moi, je regrette ma chaumière
Où je connaissais le bonheur.

Quand de l'amour goûtant l'ivresse,
Je crois à la félicité.
Je suis trahi par ma maîtresse,
Qui rit de ma fidélité,
Du grand monde c'est la manière :
La constance n'est qu'une erreur ?...
Moi, je regrette ma chaumière
Où je connaissais le bonheur.

Le désir ardent de la gloire
M'a fait affronter les combats ;
Alors je voyais la victoire
Suivre les pas de nos soldats :
Mais du temps la faux meurtrière
Moissonne à son tour le vainqueur !...
Ah ! retournons dans ma chaumière
Où je connaissais le bonheur.

Le nez.

AIR : C'est par les yeux, etc.

C'est par le nez que tout se flaire,
Et, premier organe des sens,
Le nez nous guide et nous éclaire
Dans nos désirs les plus pressents.
La Providence, toujours sage,
En créant le nez, eut grand soin
Qu'il fût au milieu du visage,
Afin qu'on le vît de plus loin.

Chacun cite de sa maîtresse
Les dents, les yeux ou les contours,
Mais bien rarement on adresse
A son nez de tendre discours ;

Eh ! messieurs, faites qu'il partage
Les éloges que vous donnez :

Que serait le plus beau visage
Si l'on n'y voyait pas de nez?
Voyez ce gourmand ; il devine
Quand vous donnez de bons dînés :
Chez vous alors il s'achemine ;
Les gourmands ont toujours bon nez.
Voyez encor cet homme en place,
D'opinions changeant souvent ;
Veut-il obtenir quelque grâce ,
Il a toujours le nez au vent.

J'aime un nez à la Roxelane ,
Il donne aux belles l'air mutin :
Sur une jeune courtisane
Un nez à la grecque est divin ;
Chez une noble et grande dame
Je cherche un nez aquilin ;
Mais si je prenais une femme ,
Je voudrais qu'elle eût le nez fin.

Le nez est le miroir de l'âme ,
Sur lui tout se peint , tout agit ;

Avons-nous la fièvre, il s'enflamme,
Quand nous buvons trop, il rougit :
Enfin, si dans un tête-à-tête
Nos vœux ne sont pas couronnés,
Au lieu de notre air de conquête,
Cela nous donne un pied de nez.

La couturière.

Air : Eh ! le cœur à la danse, etc.

Une fillette de vingt ans,
Sensible et couturière,
Disait : « Ça dure bien longtemps
» Une semaine entière !
» Mais elle s'achèvera,
» Et dimanche arrivera...
» Enfilons mon aiguille,
» Causons *(ter)* toujours,

» Je suis jeune et gentille,
» Pensons à mes amours.

« Dimanche ! ah ! pour moi quel plaisir !
» Comme alors je m'en donne !
» Je n'ai qu'à former un désir,
» Et vite on le couronne,
» Les messieurs que je connais,
» Sont si galants, si bien faits...
» Enfilons mon aiguille, etc.

« Monsieur Auguste a soin d'avoir
» Des bonbons dans ses poches :
» Monsieur Jules, matin et soir,
» Me bourre de brioches !
» Si Paul ne me donne rien,
» Il me fait danser fort bien !
» Enfilons mon aiguille, etc.

» Comme monsieur Jule est poli,
» Comme il valse avec grâces
» Il m'a menée à Tivoli,
» Nous avons pris des glaces :
» Puis, le soir, dans mon corset
» Il m'a mis un gros bouquet...
» Enfilons mon aiguille, etc.

« Pour Auguste, au *Pied de Mouton*,
» Je me suis enflammée,
» J'étais en loge du grand ton,
» La grille était fermée.
» J'ignore ce qu'on disait,
» Mais comme ça m'amusait !
» Enfilons mon aiguille, etc.

» Avec Paul je dîne en secret,
» Et, de peur de scandale,
» C'est toujours dans un cabinet :
» Mais comme il me régale !
» Je dis en vain : finissez,
» Nous en avons bien assez...
» Enfilons mon aiguille, etc.

« Je n'écouterais qu'un amant,
» Si j'avais ma semaine :
» Mais rien qu'un jour au sentiment !
» Ça me suffit à peine :
» Pour mes dimanches, je veux
» Garder mes trois amoureux :
» Enfilons mon aiguille,
» Cousons *(ter)* toujours :
» Je suis jeune et gentille,
» Pensons à mes amours. »

Les vieux péchés.

Air : Je vous comprendrai toujours bien (de l'Opéra-Comique).

Malgré notre sagesse à tous,
Malgré notre amour de bien faire,
Ce qu'on nous défend a pour nous
Certain attrait involontaire,
Soyons indulgents, car, hélas !
Dans un siècle d'ingratitude
Eh ! quel est celui qui n'a pas
Quelques vieux péchés *(ter)* d'habitude !

Hortense a de la gravité,
L'œil baissé, le maintien sévère,
Elle fuit la société
De toute femme un peu légère ;

En secret elle a des amants,
Dans le monde elle fait la prude ;
Dissimuler ses sentiments,
C'est son vieux péché *(ter)* d'habitude.

D'un sexe qui règne sur nous
Excusons la coquetterie,
Jamais de ce péché si doux
Ne guérira femme jolie.
La plus fidèle à son amant
De plaire à chacun fait étude ;
Ah ! laissons-leur cet art charmant,
C'est un vieux péché *(ter)* d'habitude.

S'il faut défendre son pays,
Partir sans que rien ne l'arrête,
Et sous le feu des ennemis
Chanter encor la chansonnette ;
Aimer sa patrie à l'excès,
Mais détester la servitude,
En tous les temps, chez les Français,
C'est un vieux péché *(ter)* d'habitude.

Si les Normands sont cauteleux,
Si les Gascons par trop se vantent,
Si les riches sont orgueilleux,
Si les journalistes nous mentent,

Si les amants sont attrapés ,
Si les marins ont le ton rude ,
Et si les maris sont trompés ,
Ce sont des péchés *(ter)* d'habitude.

Le désir et l'espérance.

Air de l'Angelus.

On a quelquefois confondu
Deux sentiments qui , dès l'enfance :
Par leurs charmes ont suspendu
Les ennuis de notre existence :
L'un est précurseur du plaisir ,
Et l'autre naît de la souffrance ;
Le premier fut nommé désir ,
Et le second est l'espérance.

Pour le pauvre dans son réduit
Ces deux sentiments ont des charmes ;

Le désir parfois le séduit ,
L'espérance sèche ses larmes :
En amour l'un fait réussir ,
Vers l'amitié l'autre s'élance ;
Le plus heureux c'est le désir ,
Mais le plus doux c'est l'espérance.

Au dernier jour , lorsque le Temps
Guidera la Parque cruelle ,
De ces aimables sentiments
Un seul nous restera fidèle :
Dès que la mort vient nous saisir ,
Adieu , grandeurs , beauté , puissance ,
Nous perdons aussi le désir ,
Mais nous emportons l'espérance.

La brouette de Jeannette.

AIR : Et vogue ma nacelle (de Marie),

Jeannette est une brune
Qui demeure à Pantin ,

Où toute sa fortune
Est un petit jardin ;
Sans cesse elle répète,
En narguant les soucis :
Eh ! roule ma brouette
Qui porte mes radis.

Jeannette eut au village
Plus d'une passion,
Fut-elle toujours sage ?
C'est une question.
Chaque jour la fillette
Dit : Allons à Paris !
Eh ! roule ma brouette
Qui porte mes radis.

D'abord un militaire
Pour la belle brûla ;
Aisément il sut plaire,
Mais il la planta là.
Ça fit pleurer Jeannette
Qui bientôt a repris :
Eh ! roule ma brouette
Qui porte mes radis.

Un fermier pour la belle
Eut aussi de l'amour ;

Cette fois ce fut elle
Qui ne l'aima qu'un jour :
Il poursuit la coquette,
Qui lui répond : tant pis !
Eh ! roule ma brouette
Qui porte mes radis.

Se montrant accessible
Pour un joli garçon,
Jeannette est insensible
Aux offres d'un barbon ;
Elle dit ma couchette
A peur des cheveux gris !
Eh ! roule ma brouette
Qui porte mes radis.

Méprisant la richesse,
Jeannette dit encor :
Je donne ma tendresse,
Ce n'est pas pour de l'or :
Le plaisir qu'on achète
Vaut-il l'amour gratis?
Eh ! roule ma brouette
Qui porte mes radis.

Pour la fête d'un Louis.

Air : Au coin du feu.

A chanter je m'apprête !
Il s'agit d'une fête
Qui vaut son prix ;
Or, je sens qu'il me tente,
Car je sais que je chante
Pour un Louis (*ter*).

L'épouse de notre hôte !
Bien qu'à compter sans faute
Elle ait appris,
Donnerait, je parie,
Une somme infinie
Pour son Louis.

Louis, en Terre-Sainte,
Disait : « Allons sans crainte !... »
Il fut occis.
Moi, vous pouvez m'en croire,
Ici, j'aime mieux boire
Pour mon Louis.

Quand on a quelque pièce
D'une mauvaise espèce,
On est repris ;
Chez nous point d'alliage :
Nous avons en partage
Un bon Louis.

L'un veut une couronne ;
Celui-ci sur le trône,
A des soucis.
Pour notre fête complète,
Nous sommes en goguette
Pour un Louis.

Autrefois trois déesses
Découvrirent leurs... jambes
Au beau Pâris.

On dit, moi, je l'ignore,
Que l'on en montre encore
Pour un Louis.

Les machines.

Air : Femmes, voulez-vous éprouver.

Tout n'est que machine ici-bas,
Disait un jour un pessimiste ;
L'homme qui fait tant d'embarras,
Ne remplit qu'un rôle fort triste ;
Malgré lui forcé d'arriver
Au but que le sort lui destine,
L'homme, je vais vous le prouver,
N'est lui-même qu'une machine.

On se lève ; il faut se couvrir ;
Puis, que l'on soit laquais ou comte,
Il faut songer à se nourrir :
C'est la machine que l'on monte.

Bientôt on va la promener,
Mais, n'importe où l'on s'achemine,
L'estomac crie, il faut dîner,
Ou bien au diable la machine.

Vous me direz, on peut causer;
Près des belles on plaît, on brille,
Parfois même l'on peut baiser
La main d'une femme gentille;
Oui, si l'on prolongeait cela,
Ce serait charmant, j'imagine!
Mais bientôt on bâille, et voilà
Qu'il faut coucher notre machine.

Foin du pessimiste maudit
Qui met l'homme au niveau de l'âne;
En nous il n'a point vu d'esprit,
Il mérite qu'on le condamne;
Mais si nous perdions, par hasard,
Ce feu divin qui nous domine,
La beauté, par un seul regard,
Remonterait notre machine.

La demoiselle de quinze ans.

Air : Amis, voici la riante semaine.

Je touche enfin l'époque fortunée
Qui fut longtemps le but de mes désirs !
Je ne suis plus d'enfants environnée,
Avec quinze ans on a d'autres plaisirs.
Moi, qu'on voyait toujours chanter et rire,
Je suis déjà tout autre, je le sens...
J'ai des vapeurs, je rougis, je soupire ;
Ah ! que c'est donc joli d'avoir quinze ans !

Pour raisonner je me sens plus d'audace,
J'ai le plaisir de m'entendre louer ;
Quand un vieillard auprès de moi se place ;
Je n'ose plus le quitter pour jouer.

Si par hasard encor mon œil convoite
Ceux que je vois courir dans tous les sens,
Je reste assise, et je me tiens bien droite...
Ah! que c'est donc joli d'avoir quinze ans!

Je ne suis plus traitée en écolière,
Lorsque je vais le soir dans un salon,
D'un vieux marquis et d'une douairière
Je fais souvent la partie au boston.
Quand près de nous les enfants qu'on tolère
Font les cent coups à leurs jeux innocents,
Moi, je demande une *grande misère!*
Ah! que c'est donc joli d'avoir quinze ans!

Lorsque j'allais jadis dans la campagne,
Tout me semblait propre à me divertir;
Cueillir des fleurs, gravir une montagne,
Me suffisait pour aimer à sortir.
Mais maintenant les bois ont d'autres charmes.
Du rossignol j'écoute les accents,
Et puis mes yeux se remplissent de larmes.
Ah! que c'est donc joli d'avoir quinze ans!

D'avoir quinze ans, oui, je suis bien heureuse;
Je ne sais quoi pourtant trouble mon cœur;
Être souvent inquiète, rêveuse,
Est-ce bien là ce qu'on nomme bonheur?

Vagues désirs, dont j'ignore la cause,
Vous tourmentez, vous agitez mes sens :
Ah ! c'est, je crois, encor pour autre chose
Que c'est joli, dit-on, d'avoir quinze ans.

Les cimetières.

RONDE A DANSER.

Air de la ronde des grenadiers.

Mes chers amis, vivent les cimetières !
Ne plaignons pas le sort des moribonds;
Si les vivants repoussent nos prières,
Dès qu'ils sont morts tous les hommes sont bons.
Quand dans le monde on rencontre avec peine
Amour constant, véritable amitié,
Au cimetière on trouve par centaine
Ami sincère et fidèle moitié.
Mes chers amis, vivent, etc.

Vous trouvez là des modistes austères,
Des brocanteurs qui ne surfaisaient pas,

Des poètes chéris de leurs confrères,
Et des tailleurs qui donnaient de bons draps.
Mes chers amis, vivent, etc.

J'y vois encor des bouchers philanthropes,
Des boulangers, philosophes profonds.
Sur leurs tombeaux, grâce à leurs Pénélopes,
Je trouve aussi l'adresse de leurs fonds.
Mes chers amis, etc.

Pauvres auteurs, victimes de l'envie,
Qui ne trouvez que censeurs insolents,
Vous vous plaignez !... demain quittez la vie,
Et l'on rendra justice à vos talents.
Mes chers amis, etc.

De son vivant, Raimond avec sa femme
Avait toujours des querelles, des cris :
Sur son tombeau, par ordre de madame,
On met : Au plus adoré des maris.
Mes chers amis, etc.

Chez les époux, chez les fils, chez les gendres,
Que de vertus ! En lisant tout cela,
Chacun se dit : Pour avoir de leurs cendres
On aurait dû brûler tous ces gens-là !...
Mes chers amis, etc.

Les qualités, les talents, le génie,
Sont, je le vois, en foule aux sombres bords;
Ah! pour l'honneur de ma belle patrie,
Que ne peut-on ressusciter les morts!
Mes chers amis, etc.

Du cimetière en quittant la demeure,
Où je serais resté très-volontiers,
Je me disais : Que de gens que l'on pleure!...
Je vis plus loin danser leurs héritiers.
Mes chers amis, vivent les cimetières!
Ne plaignons point le sort des moribonds;
Si les vivants sont sourds à nos prières,
Dès qu'ils sont morts tous les hommes sont bons.

Le chant du preux.

Air à faire.

RÉCITATIF.

Que ce séjour plaît à mon âme!
Sur ce vieux chêne j'ai gravé
Des vers en l'honneur de ma dame,
Souvenir de l'amour qu'en ces lieux j'ai rêvé!

Mais il m'anime encor... plein de sa douce image,
Traçons ici mes secrets sentiments,
Qu'un jour au moins sous cet épais feuillage,
Elle retrouve mes serments...

STANCES.

Amour de ma patrie
Fait palpiter mon cœur,
Amour de mon amie
Me donne le bonheur.
Ce cœur qui les rassemble
N'en veut jamais guérir :
Quand on doit vivre ensemble,
Ensemble il faut mourir.

Si la gloire m'appelle,
Je combats sans effroi ;
Quand je revois ma belle,
Je sens un doux émoi ;
Ma dame, ma patrie,
Veux toujours vous chérir ;
Sans honneur, sans amie,
On n'a plus qu'à mourir.

S'il mordait la poussière,
Ne pleurez pas le preux ;

Une noble carrière
Fut l'objet de ses vœux.
Pour sa fidèle amie
Trouvait doux de souffrir,
Pour sa belle patrie,
Trouva doux de mourir.

Le caporal et le conscrit.

AIR de la Catacoua.

« Caporal, c'est moi que j'invite,
» Faites-moi celui d'accepter ;
» Je suis amoureux de c'te p'tite,
» A qui je voudrais en conter ;
» Mais pour lui décliner la chose,
» Faudrait qu'un malin, comme vous,
» Vînt avec nous,
» Et m' dise en d'sous,
» Ce qu'on s'permet
» Auprès de son objet ;

« Ça me formerait, que j' suppose ;
» Caporal,
» Je paie un régal.

» — Allons, Jean-Jean, si ça t'contente,
» J'accepte l'invitation.
» C'est ça ta p'tite ? elle est tentante,
» Je conçois l'inclination ;
» Donnez-moi votre bras, la belle :
» Toi, Jean-Jean, march' derrière au pas,
» Surtout n' va pas, en aucun cas,
» Faire un mouv'ment
» Sans mon commandement.
» Prends ma tournure pour modèle.
» — Caporal,
» C'est l' point capital.

» — Il faut entrer dans c'te guinguette,
» Nous rafraîchir me semble urgent ;
» Faut êtr' galant près d'une fillette :
» Garçon, du vin !... Verse, Jean-Jean :
» Vois comme ta belle a l'air tendre ;
» Tiens, vl'à comme on prend un baiser ;
» Pour t'amuser,
» Faut supposer
» Qu' c'est toi, Jean-Jean,
» Qui l'embrasse à présent ;

» Admire comm' je sais m'y prendre.
» — Caporal,
» C'est original.

« Mais je crois qu' j'entends d'la musique,
» Belle enfant, nous allons valser ;
» Au bal je suis bon là, j' m'en pique ;
» Jean-Jean, tu nous verras passer ;
» Pendant qu'à ta particulière
» Je vais montrer mon abandon,
» Prends un' leçon
» Comme un tonton
» Tourne tout seul
» Autour de ce tilleul ;
» Moi, j' vais fair' tourner c'te p'tit' mère.
» — Caporal,
» Ne vous fait's pas d' mal. »

Jean-Jean, avec obéissance,
Sans s'arrêter tourne toujours,
Après une assez longue absence
On lui ramène ses amours ;
« Tiens, Jean-Jean, pour le badinage,
» V'là ton objet bien disposé,
» J'ai tant pressé,
» Tant courtisé,

» Qu'à c't' heur' mon p'tit,
» En avant... Et suffit !
» Pour toi, je me suis mis en nage.
» — Caporal,
» Vous êtes sans égal. »

La bonne mère.

Air : Tournez, fuseaux légers (de la Dame Blanche.)

Un soir une jeune mère
Disait près de deux berceaux
« Mes chers enfants, sur la terre
» Je crains pour vous bien des maux !
» Votre cœur exempt d'envie
» Aux passions de la vie
» Un jour, hélas ! s'ouvrira...
» Mais tandis qu'il les ignore,
» Enfants chéris, dormez encore,
» Dormez encore jusque-là.

» En débutant dans le monde,
» Tout y charmera vos yeux,
» Vous ne verrez à la ronde
» Que des gens officieux ;
» On nous fait, dans la jeunesse,
» Bon accueil, tendre caresse ;
» Jadis cela m'aveugla !
» Mais le charme s'évapore...
» Enfants chéris, dormez encore,
» Dormez encore jusque-là.

» Toi, ma fille, quoique sage,
» Tu te laisseras charmer ;
» Toi, mon fils, dans ton jeune âge,
» Tu trouveras doux d'aimer ?
» Temps heureux de l'innocence
» Où l'on croit à la constance !
» Mais on est, malgré cela,
» Trahi par ce qu'on adore...
» Enfants chéris dormez encore,
» Dormez encore jusque-là.

» Vous verrez que le mérite
» Sait rarement parvenir,
» Que l'intrigue va plus vite,
» Que l'or fait tout obtenir ;

» Vous verrez la jalousie
» Au talent porter envie,
» Et puis on encensera
» Un sot qu'un titre décore...
» Enfants chéris, dormez encore,
» Dormez encore jusque-là.

» Mais non, j'en ai l'espérance,
» Les hommes deviendront bons ;
» De vertus, de tolérance,
» Ils donneront des leçons ;
» On trouvera sur la terre
» Amitié pure et sincère :
» La justice en chassera
» Tous les maux que fit Pandore...
» Enfants chéris, dormez encore,
» Dormez encore jusque-là. »

L'amante inconnue.

Air : De ma Céline, amant modeste.

Mes chers amis, vous allez rire,
Vous allez vous moquer de moi ;
Je suis amoureux, je soupire,
J'ai de nouveau donné ma foi ;
Cependant de celle que j'aime
Je n'ai jamais suivi les pas,
Et s'il faut vous l'avouer même,
C'est que je ne la connais pas.

Ne croyez pas que je plaisante,
Sa plume a fait naître mes feux,
Dans ses lettres elle est charmante,
Son style me rend amoureux ;

Au sentiment, à la finesse,
Elle doit joindre mille appas;
C'est pourquoi j'y pense sans cesse
Tout en ne la connaissant pas.

Je me la figure bien faite,
Brune ou blonde, ça m'est égal,
De fort beaux yeux, pas trop coquette,
Un nez grec, un front virginal;
Une voix douce, un air aimable,
Un petit pied, un joli bras...
Je puis bien la faire adorable
Puisque je ne la connais pas.

Pourtant une crainte m'obsède
Et trouble mes rêves d'amours :
Elle peut être vieille et laide,
Celle à qui je pense toujours;
Alors, illusion chérie,
Je te perdrais; ah! dans ce cas,
Tâche toujours, ma chère amie,
Que je ne te connaisse pas.

Grisons-nous.

RONDE DE TABLE.

AIR : Aux soins d'un jour incertain.

Grisons-nous, mes chers amis,
L'ivresse
Vaut la richesse,
Pour moi, dès que je suis gris,
Je possède tout Paris.

Le vin confond tous les rangs
Et rapproche tous les âges ;
Il rend les hommes plus francs
Et les femmes moins sauvages.
Grisons-nous, etc.

Quand on boit dès le matin,
Le soir on est tout de flamme ;
Effet merveilleux du vin,
On fait la cour à sa femme.
Grisons-nous, etc.

Le chambertin rend joyeux,
Le nuits rend infatigable,
Le volnais rend amoureux,
Le champagne rend aimable !
Grisons-nous, etc.

Si l'amour rit d'un barbon,
Il est une autre victoire ;
Tel est vieux près d'un tendron,
Et sera jeune pour boire !
Grisons-nous, etc.

Le plus timide en buvant
Parle de tout à la ronde,
Au dessert, le moins savant
Saura gouverner le monde.
Grisons-nous, etc.

D'un trop fastueux banquet
La gaîté fuit l'étiquette!...
Mais elle entre au cabaret,
Elle couche à la guinguette.
Grisons-nous, etc.

Sur l'avenir incertain
Un roi portera sa vue :
Sans songer au lendemain,
L'ivrogne dort dans la rue.
Grisons-nous, etc.

De bouchons faisons un tas,
Et, s'il faut avoir la goutte,
Au moins que ce ne soit pas
Pour n'avoir bu qu'une goutte,
Grisons-nous, etc.

En faisant honneur au vin,
De Noé montrons-nous dignes,
S'il a planté du raisin,
C'est pour qu'on soit dans les vignes,
Grisons-nous, mes chers amis,
L'ivresse
Vaut la richesse,
Pour moi ; dès que je suis gris,
Je possède tout Paris.

Vous êtes trop bête.

Air : A l'âge heureux de quatorze ans.

Fanfan, je vous aimerais bien,
Contre vous je n'ai nul caprice ;
Vous êtes gentil, j'en convien,
A votre cœur j'en rends justice ;
Votre sourire est gracieux,
Vous avez l'air doux et honnête,
Vous avez même de grands yeux,
Mais, Fanfan, vous êtes trop bête.

Quand vous venez auprès de moi,
En me regardant d'un air tendre,
Je dis : Il veut m'offrir sa foi,
Voyons comment il va s'y prendre :

Mais vous vous dandinez bientôt ;
Et, pendant tout le tête-à-tête ;
D'amour vous ne soufflez pas mot...
Ah ! Fanfan, vous êtes trop bête.

L'autre dimanche, aux petits jeux
On a joué dans le bocage ;
Je me dis, pour le rendre heureux,
Je vais l'appeler sous l'ombrage ;
Le jeu permettait un baiser,
A le recevoir je m'apprête...
Et vous n'osez pas m'embrasser...
Ah ! Fanfan, vous êtes trop bête.

Le soir, je vous dis d'un air doux :
Conduisez-moi chez la fermière ;
Et, pour faire route avec nous,
Vous emmenez le Petit Pierre ;
Ah ! ce n'est pas ainsi, vraiment,
Que vous ferez une conquête !
Je veux bien avoir un amant,
Mais, Fanfan, vous êtes trop bête.

Le charme d'amour.

Air de Théniers.

Dans une retraite gothique
Un vieux sorcier vivait jadis ;
Il était pour son art magique
Très-renommé dans le pays ;
Chez lui, de fort loin à la ronde,
La foule venait chaque jour ;
Il n'osait pas ensorceler le monde,
Mais il vendrait charme d'amour.

Il recevait la noble dame,
La bergère et le châtelain,
Il procurait tant douce flamme
Au grand seigneur comme au vilain ;

Mais il fallait à magie
Que l'acheteur crût sans retour.
L'illusion, en tout temps, dans la vie,
Ajoute au charme de l'amour.

Mais quand venait gente pucelle,
L'enchanteur point ne lui vendait ;
Aux désirs de la pastourelle
Alors le sorcier répondait ;
« Que feriez-vous de ma science?
» Quand on réunit tour-à-tour
» Douceur, vertu, beauté, simple innocence,
» On possède charme d'amour. »

Je ne suis point aimé.

Air : Plaisirs passés.

Adieu, plaisirs, adieu, douce espérance,
Séjours riants dont mon cœur fut charmé;
Ah ! votre vue augmente ma souffrance,
Je dois vous fuir, je ne suis point aimé.

Le doux printemps embellit la nature,
L'oiseau redit son chant accoutumé,
Mais d'un œil froid je revois la verdure,
Tout me déplaît!... Je ne suis point aimé.

C'est par l'amour que la vie est plus chère,
C'est par l'amour que tout est animé.
Ah! si du moins il me restait ma mère!
Dirais-je encore: « Je ne suis point aimé! »

Le petit Savoyard.

Air : Voilà quatre ans qu'en ce village (de Léocadie).

Adieu, mes petits camarades,
Je ne puis partager vos jeux,
Chez nous mes parents sont malades,
Ici, tout mon temps est pour eux.

Pour oublier votre misère,
Vous allez vous amuser tous,
Moi, je travaille pour mon père...
Je suis bien plus heureux que vous...

Le matin gaîment je ramonne ;
Le soir je monte un sapajou ;
Je ménage ce qu'on me donne
Et mets de côté sou sur sou.
Gens riches, que l'on considère,
Votre or satisfait tous vos goûts,
Mais moi, j'amasse pour mon père,
Je suis bien plus heureux que vous.

Dans des demeures magnifiques
On a besoin du Savoyard ;
J'y vois de nombreux domestiques
Me toiser d'un air goguenard :
Ils se moquent de ma poussière ;
Mais de leurs galons peu jaloux,
Je me dis : « Je nourris mon père,
« Je suis bien plus heureux que vous. »

Toi, Joseph, avec ta sellette,
Tu comptes rester à Paris ;
Pour te marier à Nanette,
André s'en retourne aux pays.

Dans l'avenir chacun espère,
Le mien m'annonce un sort bien doux!
Dans un an je verrai mon père,
Je serai plus heureux que vous.

Le peintre et son modèle.

AIR : Et les devoirs de la chevalerie.

Arrivez donc, mon aimable modèle,
J'ai mon sujet, et je vais concourir;
Comme Vénus, vous êtes jeune et belle,
C'est elle ici que vous allez m'offrir.
Aux grands talents je veux qu'on m'assimile,
Par un chef-d'œuvre enfin je veux briller !...
Surtout, Rosa, vous serez bien tranquille,
Souvenez-vous que je vais travailler.

Otez ce châle, ôtez cette coiffure,
Vénus, ma chère, avait moins d'ornements;
Dans mon sujet elle perd sa ceinture,
Dépouillez-vous, de tout vos vêtements;

Placez-vous là, sur ce trône fragile;
Que votre bras vous serve d'oreiller,
Surtout, Rosa, tenez-vous bien tranquille,
Souvenez-vous que je veux travailler.

Vraiment, Rosa, vous êtes ravissante!
Que de beautés, quels gracieux contours!
Le pied mignon, la jambe séduisante:
Vous êtes bien la mère des amours.
Souriez-moi, cela vous est facile,
Tous vos appas, je dois les détailler...
Surtout, Rosa, tenez-vous bien tranquille,
Souvenez-vous que je veux travailler.

Mais d'où vient donc que ma main est tremblante,
Que je ne puis diriger mon pinceau?
Mon cœur palpite et ma tête est brûlante,
Je ne saurais commencer mon tableau;
Pour aujourd'hui mon génie est stérile;
Eh bien! Rosa, pourquoi te rhabiller;
Reste donc là... Je serai bien tranquille.
Figure-toi que je vais travailler.

Rien qu'une fois.

Air : Faut l'oublier.

Rien qu'une fois, c'est peu de chose
En amitié comme en amour;
Pourtant d'un malheur sans retour
Rien qu'une fois peut être cause.
Mais aussi pour fixer son choix,
Pour rencontrer fidèle amie
Et jurer de suivre ses lois,
Il ne faut, souvent dans la vie,
Rien qu'une fois.

Rien qu'une fois fait un coupable,
Rien qu'une fois fait un heureux;
Une fois peut briser des nœuds
Et rendre un sentiment durable;

Vainement un jeune minois
En amour compte sur ses charmes,
Le plaisir est court quelquefois !...
Mais on ne verse pas de larmes
        Rien qu'une fois.

Rien qu'une fois peut satisfaire
Celui qui ne veut que de l'or :
Qu'une fois il trouve un trésor
Il n'aura plus de vœux à faire.
Mais quand l'amour, en tapinois,
Rend coupable fille jolie,
On n'en trouverait peu je crois,
Qui de l'être n'ait eu l'envie
        Rien qu'une fois.

Rien qu'une fois ne peut suffire
Aux désirs qui brûlent mon cœur ;
Quand on a connu le bonheur,
Après le bonheur on soupire.
Quoi ! n'entendrai-je plus ta voix,
Toi que j'aime, toi que j'adore ?
Je fus plus heureux autrefois...
Permets que je le sois encore
        Rien qu'une fois.

Souvenirs d'Auvergne.

AIR : Une robe légère (de Marie).

Solitaires campagnes,
Séjour de la candeur,
Auvergne, tes montagnes
Convenaient à mon cœur.
Pour la bruyante ville,
Avec regret je pars ;
Adieu, séjour tranquille,
Adieu, bons montagnards.

J'ai vu la Roche-Blanche,
Et dans Saint-Saturnain
J'ai dansé le dimanche
Au son du tambourin ;
Dans de belles prairies
J'ai vu d'heureux vieillards,
Et des filles jolies
Chez les bons montagnards.

Talende, où la nature
Mit de si frais ruisseaux,
J'ai vu ta source pure
Et tes riants coteaux.
Où s'élève un village
J'ai vu de vieux remparts !
Du passé seule image,
Qui reste aux montagnards !

L'émule de Virgile
N'était qu'un Auvergnat,
J'ai salué Delille
Au bourg de Chanonat ;
J'ai, sur le Puy-de-Dôme,
Affronté les hasards,
Et dormi sous le chaume
De ses bons montagnards.

Adieu, riche Limagne,
Rives de l'Allier ;
Adieu, belle montagne,
Et toit hospitalier.
Franchissant la distance,
Mon cœur et mes regards
Souvent, en souvenance,
Verront vos montagnards.

L'agenda.

Air : Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse.

Sous ces papiers c'est toi que je retrouve,
Cher agenda, que j'avais à vingt ans ;
Ah ! je le sens, au plaisir que j'éprouve,
Je vois en toi l'ami de mon printemps.
Sur tes feuillets examinons bien vite
Ce qu'au jeune âge en riant j'ai tracé ;
En ce moment mon cœur encor palpite
Au souvenir de mon bonheur passé.

Fanny, Julie, Adèle, Éléonore,
Voilà vos noms ! objets jadis chéris !
En les lisant, je crois vous voir encore,
De vingt beautés alors j'étais épris.

Mais de Rosa j'aperçois l'écriture ;
C'est un serment... il est presque effacé !...
Là j'ai noté que l'or était parjure !...
Doux souvenir de mon bonheur passé !

Des rendez-vous, mainte aimable folie,
C'était alors l'emploi de chaque jour ;
De mauvais vers cette feuille est remplie,
Pour Élisa j'y chantais mon amour ;
Cette chanson me valut sa conquête,
Mon pied bientôt par le sien fut pressé ;
Je fus aimé, je me crus un poète !...
Doux souvenir de mon bonheur passé !

De Rosemonde ici je vois l'adresse,
Que de cadeaux je lui fis recevoir !
J'avais pour elle une vive tendresse ,
Elle payait mon amour en espoir ;
Un soir pourtant j'étais reçu peut-être,
Si mon rival ne m'avait devancé !
Mais je passai la nuit sous sa fenêtre...
Doux souvenir de mon bonheur passé !

Il reste encore plus d'une feuille blanche,
De les remplir j'ai la tentation...
Non, maintenant, si ma plume était franche,
Je détruirais plus d'une illusion !

A ces écarts de ma folle jeunesse
Ne mêlons point un regret déplacé,
Et conservons, intact à ma vieillesse,
Le souvenir de mon bonheur passé.

Le soldat en goguette.

Air : Trou la la, *ou* air : J'ai d' l'argent.

J' suis en fonds, (*Bis.*)
Chantons, rions et *bouffons ;*
J' suis en fonds, (*Bis.*)
En avant les carafons !

Camarad's, vous saurez donc
Que de ma tant' c'est un don,
Dix écus, ni moins, ni plus,
Qu'elle m'envoie en *quibus !*
J' suis en fonds, etc.

Sergent, caporal, et vous,
Tambours, venez avec nous,
Je voudrais, dans ce moment,
Régaler tout l' régiment.
J' suis en fonds, etc.

J'ai reçu ce boursicot
Avec un gilet d' tricot ;
Pour que l'régal soit complet,
Nous mangerons le gilet.
J' suis en fonds, etc.

Si ma tant' ne m' donn' plus rien,
J'ai mon oncle, il a du bien !...
Et j'aim' trop les restaurants
Pour oublier mes parents.
J'suis en fonds, etc.

Garçon, mettez, sans retard,
Du suc' dans l'om'lette au lard ;
Et soignez le bain de pied
Du p'tit verr' de l'amitié.
J' suis en fonds, etc.

On doit se battre demain,
Jurons, le verre à la main,

Pour mieux vexer l'étranger,
De tout boir' et d' tout manger.
J' suis en fonds, etc.

En guerr' le métier d' soldat
Est vraiment un bel état ;
Un boulet peut nous r'lancer !
C'nest pas la pein' d'amasser.
J' suis en fonds, etc.

Si l' canon m' sign' mon renvoi,
Camarad's, promettez-moi
A ma santé d'boire encore,
Même après que je s'rai mort.
Je suis en fonds, (*Bis.*)
Chantons, rions et *bouffons*,
J' suis en fonds, (*Bis.*)
En avant les cavafons.

Je n'en sais pas davantage.

Air : De Paris et le village.

Hier, cueillant du réséda,
J'aperçus Colin sur l'herbette ;
Rose accourut, il l'aborda,
Puis l'emmena sous la coudrette.
Le berger, d'un air satisfait,
Attirait Rose sous l'ombrage :
Ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait !...
Ah ! je n'en sais pas davantage.

Lise veut un jeune mari ;
Mais sa mère, malgré ses larmes,
Fait d'un vieillard tout rabougri
Le possesseur de tant de charmes.

La pauvrette se chagrinant,
Après un mois de mariage,
Dit : « Je suis femme maintenant. .
Mais je n'en sais pas davantage. »

Blaise, au moment d'être l'époux
De la grande et sotte Collette,
Lui dit : « Çà, ma belle, entre nous,
Vous aurait-on conté fleurette ? »
« — Ah ! dit-elle en baissant les yeux,
» J'crois me souvenir qu'au village
» J'avions trois petits amoureux...
» Mais je n'en sais pas davantage. »

Le fils de certain grand seigneur
Avait une tête fort dure,
On lui donna maint précepteur,
On voulut forcer la nature ;
Ses maîtres se louaient beaucoup
Et, quand ce fut un personnage,
Le jeune homme parlait de tout,
Mais n'en savait pas davantage.

On nous vante des bienheureux
Les jouissances éternelles ;
On nous promet d'aller près d'eux,
Si nous sommes sages, fidèles ;

Mais, ici-bas, nous ignorons
Quel est là-haut notre partage ;
Et, tant que nous en parlerons,
Nous n'en saurons pas davantage.

La partie de domino.

Air : En revenant de Bâle en Suisse.

Ma chère Suzon, voici l'heure
Où nous pouvons nous mettre au jeu ;
Seul avec toi, dans ma demeure,
J'aime à jouer au coin du feu.
Ce soir, je m'en vante,
Je vais à *gogo*
Avec ma servante
Faire domino.

Allons Suzon, qu'on se dépêche,
Place la lampe près de nous :

Mais surtout ménage la mèche,
Un demi-jour est bien plus doux.
Ce soir, etc.

Suzon, avec tes doigts de rose,
Il faut remuer tout cela.
— Monsieur je vous offre la pose.
— Cela m'embarrasse déjà.
Ce soir, etc.

— Monsieur, c'est du blanc que j'avance ;
Bouder ne serait pas le cas.
— Oui, mais quand je m'ouvre une chance,
Suzon, ne me la ferme pas.
Ce soir, etc.

Vraiment, Suzon, quoique je fasse,
Jamais mon pauvre as ne finit.
— Monsieur, je ne crois pas qu'il passe,
— Vous avez un dé trop petit.
Ce soir, etc.

Allons, j'attaque. — Et moi je ferme.
— Ce double blanc me plaît beaucoup.
— Surtout, monsieur, tenez-vous ferme,
Car je vous prépare un grand coup.
Ce soir, etc.

Du six, monsieur. — Je les abhorre,
Je n'ai jamais de ces gros-là !
— Du cinq, au moins. — Je boude encore.
— Vous ne faites plus que cela !
Ce soir, etc.

Quoi ! vous n'avez ni cinq, ni quatre,
Allons, monsieur, cherchez un peu.
— Suzon, je suis forcé d'abattre...
— Ah, que vous avez vilain jeu !
Ce soir, etc.

Suzon, je quitte la partie ;
Demain, je serai plus en train.
— Ça s'ra de même, je parie,
Vous remettez tout à demain !...
Demain, je m'en vante,
Je veux, *subito*,
Avec ma servante
Faire domino.

A-t-il mal fait?

Air : Pourquoi faut-il pleurer (du Concert à la cour)?

A-t-il mal fait? (*Bis.*)
Ah! daignez m'éclairer mon père,
Colin m'a dit qu'il m'adorait,
Que toujours je lui serais chère.
A-t-il mal fait? (*Bis.*)

A-t-il mal fait?
Il dit que je suis la plus belle,
Que ma tournure a de l'attrait,
Qu'il est doux de m'être fidèle.
A-t-il mal fait?

A-t-il mal fait?
Colin, en me disant je t'aime,

Avec ardeur me regardait,
Puis me pressait contre lui-même...
A-t-il mal fait ?

A-t-il mal fait ?
Il m'a dit : Tu seras ma femme,
Notre bonheur sera parfait !
D'avance couronne ma flamme...
A-t-il mal fait ?

A Madame ***.

Air : Simple et naïve bergerette (du Chaperon).

Pourquoi pleurer, ô mon amie,
Quand vous avez fait mon bonheur ;
Ce qui vient d'embellir ma vie
Peut-il causer votre douleur ?

Pour un péché bien excusable
Cessez de baisser vos beaux yeux...
On ne saurait être coupable
Quand on vient de faire un heureux.

Verser des larmes est folie,
D'aimer peut-on se garantir ?
Pour une faute si jolie
Dieu n'a pas fait le repentir :
Votre faiblesse, je le jure,
Ne pourra qu'augmenter mes feux ;
Car il n'est pas dans la nature
De vouloir cesser d'être heureux.

On créa la femme pour plaire ;
Son cœur ne bat que pour aimer ;
L'air à sa vie est nécessaire
Moins que le besoin de charmer ;
Mais afin que son cœur abrége
Les maux que font naître ses yeux,
Elle a le plus doux privilége,
Celui de faire des heureux.

L'Arabe et son coursier.

Air d'Agnès Sorel.

Sous le ciel brûlant d'Arabie,
Loin du rivage de la mer,
Enlevant maîtresse chérie,
Olcar fuyait dans le désert.
Son coursier, à sa voix fidèle!
Pressé par lui, double le pas;
Pour son maître, ardent, plein de zèle,
Vingt fois il brava le trépas.

Mais, sans eau, dans la plaine aride
Bientôt il leur faudra mourir,
Et la jeune amante à son guide
Se plaint déjà de trop souffrir

Olcar, pour adoucir sa peine,
La laisse auprès de son coursier,
Et vole éperdu dans la plaine
Chercher quelque arbre nourricier.

Tandis qu'en la plaine brûlante
L'Arabe court tout affronter,
Une caravane brillante
Passe aux lieux qu'il vient de quitter.
La belle, sans trop se défendre,
Suit les pas d'un Mahométan;
Le coursier reste et veut attendre
Le pauvre Olcar qu'il aime tant.

Olcar, pour trouver une source,
En vains efforts se consumait;
Mais las! au retour de sa course,
Ne voit plus celle qu'il aimait;
Le coursier seul attend son maître,
Et, faisant un dernier effort,
Henni dès qu'il le voit paraître,
Puis à ses côtés tombe mort.

Les enfants égarés.

Air de l'Ermite de Saint-Avelle.

Dans une sombre solitude,
Deux enfants de cinq à six ans
Portaient avec inquiétude
Leurs regards doux et caressants,
Ils pressaient leur course légère,
Au bruit du tonnerre en courroux,
En disant : « Cherchons notre père,
» Le Ciel aura pitié de nous.

» C'est dans cette forêt profonde
» Que nous avons perdu ses pas ;
» Ah ! du moins s'il passait du monde,
» On nous tirerait d'embarras.
» — Mais dans cette forêt, mon frère,
» Si nous allions trouver des loups !...
» — Nous avons perdu notre père,
» Le Ciel aura pitié de nous.

» La nuit vient , je n'entends personne.
» Que diront nos parents ce soir ?
» Comment notre mère , si bonne ,
» Dormira-t-elle sans nous voir ?
» — Marchons toujours ; ce soir , j'espère
» Me retrouver sur leurs genoux.
» Nous avons perdu notre père ,
» Le Ciel aura pitié de nous.

» — Je suis las, mon frère ! il me semble
» Qu'il faut nous reposer ici.
» — As-tu faim ? — oh non , mais je tremble ?
» Il faudra donc dormir ici ?...
» — Ne pleure pas si fort , mon frère ,
» Le bon Dieu , là-haut , nous voit tous !
» Nous avons perdu notre père ,
» Il doit avoir pitié de nous. »

En sanglotant , sous le feuillage
Les deux enfants se sont assis ;
Et , malgré le bruit de l'orage ,
Ils se sont pourtant endormis ;
Mais , en dormant , cette prière
Se mêle à leur souffle si doux :
« Nous avons perdu notre père ,
» Bon Dieu , prenez pitié de nous ! »

Pour elle ou pour lui.

PASTORALE.

Air : Mon père n'est plus le concierge.

Transports jaloux, douleur amère,
Dépits secrets,
Venez augmenter ma colère
Et mes regrets !
L'objet pour qui mon cœur soupire
La nuit, le jour,
Me vit hier, sans rien me dire
De son amour,

Auprès de quelqu'un, dans la plaine,
Je l'aperçus :

Ses yeux aux miens, malgré ma peine,
Ne parlaient plus;
Vers moi, pour calmer mes larmes,
Loin d'accourir,
On a laissé couler mes larmes
Sans les tarir.

Je te déteste, et pour la vie,
Objet trompeur!
Porte à d'autres ta perfidie,
Reprends ton cœur!
Ce cœur qu'un autre amour engage,
N'est plus mon bien!...
Mais, moi, je ne suis pas volage,
Garde le mien.

Ma philosophie.

Air : Vive l'enfer.

Je veux toujours suivre ta loi,
Philosophie
Chérie,
Sénèque et Socrate, ma foi,
Pour modèle auraient pris, je croi,
Moi.

Je l'avoûrai, mes désirs
Sont portés aux plaisirs,
Et le travail m'ennuie;
Mais quand sans peine je peux
Contenter tous mes vœux,
Moi, j'aime assez la vie.
Je veux toujours, etc.

J'en conviens, j'aime le jeu,
La nuit, j'en fais l'aveu,
Je joûrais sans relâche;
Mais quand la chance me rit,
Quand le sort me sourit,
Jamais je ne me fâche.
Je veux toujours, etc.

Dans le monde, bien des gens
Ne sont point indulgents,
Un rien les mécontente,
Mais moi, quand on applaudit
A tout ce que j'ai dit,
Je suis d'humeur charmante.
Je veux toujours, etc.

Un jour déjeuner de garçon
M'est offert sans façon,
Je dis : « Point de folie !
» Un pâté de Périgueux ;
» Un poulet, de vin vieux,
» Rien de plus, je vous prie. »
Je veux toujours, etc.

Je vois, à plus d'un couvert,
Des gens fuir au dessert ;

Cela n'est pas aimable !
Quand on me place au milieu,
Quand j'ai le dos au feu,
Volontiers je tiens table.
Je veux toujours, etc.

Des yeux bleus grand amateur,
Par les blondes mon cœur
Se laissa toujours prendre;
Mais qu'une belle à l'œil noir
Me dise : « Viens ce soir, »
Je ne fais pas attendre.
Je veux toujours, etc.

Mais par l'ingrate beauté
Suis-je un matin quitté,
Je m'en console vite;
Point de regrets superflus,
Dès que je n'aime plus,
J'aime autant qu'on me quitte.
Je veux toujours, etc

L'un envîra son voisin,
L'autre est toujours chagrin,
Inquiet, alarmiste;
Quand il ne me manque rien,

Quand je me porte bien,
Je ne suis jamais triste.
Je veux toujours, etc.

Celui-ci se plaint du temps,
Du froid et des autans;
Cet autre encor murmure;
Moi, jamais rien ne m'émeut;
Que m'importe s'il pleut,
Quand je suis en voiture!
Je veux toujours, etc.

Je perds un oncle chéri,
Quand je suis marri
De cette catastrophe;
Il me laisse ses écus,
Je dis : « Ne pleurons plus,
» Et soyons philosophe, »
Je veux toujours, etc.

Je veux, vieillissant ainsi,
Conserver, Dieu merci,
Cette philosophie.
Que j'aille cent ans encor,
Sans accuser le sort
Je quitterai la vie.

Oui, toujours je suivrai ta loi,
Philosophie
Chérie ;
Sénèque et Socrate, ma foi,
Pour modèle auraient pris, je croi,
Moi.

Le Chinois

AIR : Vaudeville de la Somnambule.

Un beau matin, quittant la Chine,
Certain habitant de Pékin,
Devers la France s'achemine
En costume de mandarin ;
Fort grotesque était sa tournure,
Son abord était peu courtois,

Et chacun, voyant sa figure,
Disait : Ah ! le vilain Chinois !

Pour connaître la grande ville,
Le Chinois se rend à Paris ;
Il va partout d'un pas tranquille
Et de rien ne paraît surpris ;
S'occupant fort peu si sa mise
Le fait chez nous montrer aux doigts,
Il fronde tout avec franchise :
Ah ! mon Dieu, le vilain Chinois !

Fuyant le luxe, l'étiquette
Et les salons de l'écarté,
Dans le réduit d'une grisette
Il prétend trouver la gaîté ;
Il s'étonne que le mérite
Soit sans fortune, sans emplois ;
Les sots qu'on flatte, il les évite :
Ah ! mon Dieu, le vilain Chinois !

Lui fait-on quelque politesse,
Il croit qu'on est de ses amis ;
En affaire il veut que sans cesse
On tienne ce qu'on a promis ;

Il ose dire qu'une belle,
A l'époux dont elle a fait choix,
Doit pour la vie être fidèle ;
Ah ! mon Dieu, le vilain Chinois !

Prétendant ne voir à la ronde
Que des gens faux et envieux,
Il parcourt de nouveau le monde,
Et nulle part n'est plus heureux ;
Il veut que l'on soit franc et sage,
Savant et modeste à la fois ;
Et chacun dit sur son passage :
Ah ! mon Dieu, le vilain Chinois !

La rencontre.

Air du Petit courrier.

C'est toi, Laure, que je revois !
Combien la rencontre m'enchante ;
Voilà bientôt dix mois, méchante,
Que nous avons rompu, je crois ;
Vraiment je te trouve embellie,
Et mieux qu'aux temps de nos amours ;
Non, tu n'étais pas si jolie
Quand je te voyais tous les jours. *(Ter.)*

Tu cours à quelque rendez-vous :
Ah ! tu dois tourner bien des têtes !
Allons, conte-moi tes conquêtes,
Et montre-moi tes billets doux ;

De mes amours je veux t'instruire,
Désormais soyons sans détours...
J'en avais moins long à te dire
Quand je te voyais tous les jours.

Entrons chez ce restaurateur,
Tu ne peux refuser, j'espère;
Ce dîner impromptu, ma chère,
Aujourd'hui me semble meilleur;
Pour que ton amant te pardonne,
Tu trouveras quelques discours!
Tu me trompais aussi, friponne,
Quand je te voyais tous les jours.

C'est bien ta bouche que voilà,
Et ton sourire plein de grâce!
Mais, Laure, il faut que je t'embrasse,
Pour mieux me rappeler cela.
Dans mes bras il faut que je presse
Cette taille, ces doux contours...
Ah! j'éprouvais bien moins d'ivresse
Quand je te voyais tous les jours.

Quoi! huit heures sonnent déjà!...
Comme le temps a passé vite!

Pourtant il faut que je te quitte,
Le hasard nous réunira.
Sans nous gêner, ma chère Laure,
De nos plaisirs suivons le cours;
Surtout, pour nous aimer encore,
Ne nous voyons plus tous les jours.

FIN.

TABLE.

CHANSONS.

FIN DE LA TABLE.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.



